

---

# CE QUI DEMEURE<sup>(1)</sup>

---

## PREMIÈRE PARTIE

---

### I

M. Lesquières leva les yeux sur la petite marqueterie de Boule qui lui servait de pendule de bureau. Bien qu'il ne fût pas cinq heures, déjà la lumière courte d'un jour d'automne se retirait aux fenêtres, et, dans la pièce assez vaste, cédait lentement les choses à l'ombre. M. Lesquières posa sa main longue, au bout de laquelle tremblait le lorgnon d'écaille, sur les dossiers qui couvraient sa table, et, redressant son buste encore mince, laissa flotter ses regards autour de lui. Les ors doux des précieuses reliures mouraient noblement dans les vitrines. Les libelots semblaient attendre la lampe pour reprendre leur dialogue familier. M. Lesquières en jouissait, les ayant rassemblés patiemment, moins en collectionneur qu'en artiste. Il n'aimait point le bric-à-brac, répugnait à mêler les siècles et les civilisations, et, sans vouloir avouer cette intransigeance, ne goûtait au fond que l'art français. Quelques fleurs délicates, recueillies dans les parterres de notre vieil art, suffisaient à embellir sa demeure. Pourtant, il recherchait avec méthode et passion les maroquins ciselés par la main des Ève, des Grolier, des Le Gascon, de tous les maîtres de notre relieur. C'était la joie de ce qu'il appelait ses vieux jours, avec une coquetterie qu'il n'était pas fâché qu'on qualifiât de paradoxale.

(1) Copyright by M. Paul Repaudin.

Avant de sonner pour avoir sa lampe, suivant une antique habitude, M. Lesquières se leva et vint prendre une cigarette dans un petit meuble. Son médecin lui avait interdit de fumer. Il s'accordait deux ou trois khédives, pour le plaisir de lui désobéir, et parce qu'il avait naturellement l'horreur des grands sacrifices, autant que des grands vices.

Il avait à peine tiré quelques bouffées, qu'on frappait à la porte. Le valet de chambre annonça :

— Madame de Fougé.

— Bonsoir, parrain ! dit une voix claire.

M. Lesquières jeta vivement sa cigarette, et allant au-devant de la jeune femme :

— Chère enfant, on dirait que vous devinez toujours l'heure où je suis seul...

Il s'inclina pour lui baiser les mains. Puis, gardant entre les siens des doigts frileux, il ajouta :

— Fraîches mains, frais visage... L'air est vif, n'est-ce pas, aujourd'hui ?

Elle fit signe que oui.

— Et, la vie est peut-être meilleure ?

Deux yeux sombres dirent lentement : « Pourquoi ? » Il n'osa pas insister.

Thérèse de Fougé était sa seule tendresse. Pour elle, pour sa détresse et sa beauté, il avait perdu depuis plusieurs années le repos du cœur, qui était l'unique règle de sa vie de vieux garçon.

— Oui, reprit-elle, j'ai fait une promenade exquisite avec Georget. Paris embaume le chrysanthème, — celui du peuple et des petites marchandes de la rue. J'adore cette fleur-là ! Si j'osais, j'en rapporterais une botte sur mon cœur tous les jours.

Son visage s'éclairait d'une joie légère. M. Lesquières se souvint que, depuis quelques mois, il le trouvait moins tendu, moins fermé, prêt à s'épanouir de nouveau. Il remarqua le changement de la voix, qui retrouvait son vol et se posait, comme autrefois, sur les notes hautes. Il dit :

— Vous me rappelez nos promenades dans le petit jardin ou dans la campagne de Donnemarie, lorsque j'apprenais d'une fillette à regarder, à écouter, à sentir. Je vois encore, sous le grand chapeau d'été qui les abritait, des joues qui prenaient au passage tous les reflets et des yeux toutes les joies de la saison. Il me semble que je vous retrouve, Thérèse...



Elle songea un moment, puis dit en souriant :

— Il y a longtemps ! Quand on est enfant, les choses vous prennent votre âme. Plus tard, on veut la garder pour soi, — et puis on voit qu'on a eu tort, et on la leur rend...

Il ne releva pas l'amertume du propos. D'ailleurs, le domestique apportait les lampes. M. Lesquières alla chercher dans une vitrine une reliure de la Renaissance, sa dernière folie.

— Vous n'avez pas encore vu, je crois ? dit-il. C'est un mauvais conseil de mon nouveau libraire. Ce petit Mézinet est un démon qui me sent faible. Mais je ne regrette pas trop la bonne affaire qu'il a faite cette fois.

Elle prit le volume. C'était une mosaïque du xvr<sup>e</sup> siècle, dont les compartiments étaient ornés de fleurons, d'entrelacs, de filets d'une pureté exquise. De son doigt déganté, elle caressait doucement cette jolie chose, avec une liberté d'enfant gâtée. Il ajouta :

— Malheureusement, vous en perdez le meilleur, à la lumière : la patine, qui est une merveille.

Ils causèrent un instant, avec cette bonne confiance qui, en dépit de la différence de leurs natures, nouait entre eux ses liens loyaux. Elle lui devait, — bien que cette frêle créature ne s'appuyât que sur elle-même, — tout ce qu'elle manquait à trouver chez son propre père, viveur correct et froid, qui ne l'avait jamais aidée, ni comprise. Lesquières, en retour, lui devait beaucoup de soucis, mais aussi la récompense de sentir encore battre un cœur ému, paternel et jaloux, dans une poitrine de vieux célibataire. Il s'enquit de la santé de l'enfant, de leurs projets pour l'hiver ; mènerait-elle encore Georget en Italie au printemps ? Le dernier séjour leur avait fait du bien à tous les deux.

Elle répondait sans hâte, d'une voix qui semblait enlever d'avance toute joie aux projets qu'elle décrivait. La lampe éclairait sa figure aux traits menus, presque enfantins, sur la candeur desquels éclatait l'étrange lumière de deux yeux ardents, profonds et secrets. M. Lesquières considérait ce visage que les pires souffrances n'avaient pas avili, et qui semblait garder pour les revanches de la vie son énergie et sa beauté intactes. Et, de nouveau, l'envie le prenait de provoquer des confidences.

Mais Thérèse se levait :

— Mon fils m'attend pour ses devoirs, dit-elle.

M. Lesquières voulut la retenir. Georget pouvait bien atten-

dre un peu. A sept ans, — bien qu'il les eût de la veille, — l'importance de ses études n'apparaissait peut-être qu'à sa mère?

Elle le laissa garder sa main, pensive.

— Parrain, vous allez rire de moi... Les devoirs, de Georget, c'est à peu près les seuls que j'aie dans la vie. Alors, je leur mets une majuscule, et je tâche de me figurer qu'ils la méritent... Parrain, pourquoi est-ce que la vie ne veut pas m'en donner d'autres?

M. Lesquières vit l'arc des sourcils se tendre au-dessus des prunelles qu'une révolte avivait. Il connaissait tous les mouvemens du cher visage. Celui-là réveillait en lui de durs souvenirs.

— Je ne lui demande pas de joies, je sais qu'elle n'en a pas assez pour tout le monde. Mais des devoirs, qu'est-ce que ça lui coûte? Et il y a tant de gens qui en ont trop! Si vous saviez combien j'ai jaloué de femmes du peuple, qui n'en pouvaient plus de travail, d'enfans, de misère, qui venaient me demander l'aumône d'un peu de pitié ou d'argent, et qui ne pouvaient pas me faire celle d'un seul de leurs fardeaux! Encore une pauvre veuve, ce matin, qui m'a fait pleurer, — pas sur elle, mais sur moi. Ce n'est pas joli, n'est-ce pas? Mais je ne peux pas me résoudre à être une inutile, une âme qui meurt goutte à goutte, dans le silence, pour rien, pour personne...

— Chère enfant, c'est bon pour moi, ces vilains mots-là! Vous n'êtes pas une inutile. Vous avez votre fils.

— Il me demande si peu! Et quand il va être un homme, bientôt, demain, il ne me demandera plus rien du tout... Ce n'est pas de ma faute si j'ai un cœur qui voudrait vivre dix vies. Je ne suis pas une résignée, moi. Je veux bien me sacrifier, mais à quelque chose qui en vaille la peine. Je n'ai pas peur de souffrir. Il me semble que je reste assise lâchement, au lieu de me lever et d'aller chercher ma destinée...

Elle regardait son ami, mais elle ne voyait que cette destinée inconnue qui l'appelait impérieusement. M. Lesquières s'émut. Ainsi elle souffrait encore, après si longtemps! A dix-neuf ans, orpheline de mère, pure, fragile et pleine de rêves, Thérèse d'Ecquevilly avait été mariée par son père à l'un de ces mondains médiocres auxquels des manières tiennent lieu d'esprit, des préjugés, de caractère, et des maîtresses, de sentiment. Au bout de six mois, il retournait à sa débauche morne et correcte. Il n'avait jamais demandé d'amour à sa femme. Pendant

deux ans, elle avait essayé de le reconquérir, non pour lui, qui n'en valait point la peine, mais pour elle, que la défaite humiliait. Puis, un jour, l'impuissance, le dégoût, le mépris même de son effort lui montaient à la gorge; ils se séparèrent. Elle emmenait son enfant, l'ironique butin de cette sombre aventure. La seule chevalerie de l'autre était de le lui laisser sans partage.

M. Lesquières suivit sa pensée :

— Ma pauvre amie, vous n'avez rien pu oublier ?

— Je crois que j'ai tout oublié, parrain. Ce passé-là ne tient aucune place dans mon cœur. L'oubli lève vite sur le mépris. Je crois même que j'avais pardonné plus tôt encore. Mais, — comment vous dire cela ? — je reste humiliée, affreusement humiliée... On m'a conduite dans les ténèbres à un sacrifice absurde. Je ne peux pas voir là ma destinée, je ne peux pas...

— Hélas ! dit doucement M. Lesquières, beaucoup de femmes...

— Oh ! oui, nous avons toutes un bandeau sur les yeux, je le sais. Je ne me crois pas une victime unique et choisie. Et je ne suis pas une révoltée, une anarchiste, n'est-ce pas ?

Eh ! non, il savait bien qu'elle n'était qu'un pauvre cœur de femme. Cette déclaration de principes, ce soir, piquait d'autant plus sa curiosité. Il avait vu Thérèse, dans la tourmente, perdre la foi de son enfance; il la voyait depuis lors chercher, d'une ardeur inconsciente et sombre, à s'en faire une autre. Le prophète était-il venu ? M. Lesquières songeait. Puis, revenant à la question de la jeune femme :

— Non, mon enfant, dit-il, je ne vous mets pas en si vilaine compagnie... Peut-être réfléchissez-vous un peu plus sur la vie qu'il ne convient au sage. Mais c'est là notre vieille querelle, laissons-la.

— Je réfléchirais moins si je vivais plus, parrain. Je voudrais vivre, voilà tout.

Debout devant lui, elle fixait l'âtre. Il pensa qu'elle y lisait son rêve, et il en chercha l'image dans ses yeux.

Le silence, entre eux, s'enhardit. Mais elle n'en avait pas peur, comme celles qui lui ont confié l'aveu qu'elles ne veulent faire, car elle le laissa durer. Ce fut M. Lesquières qui reprit :

— Mon vieil égoïsme vous dirait : Pourquoi ne pas vivre pour soi ? Mais vous ne l'écouteriez point.

— Ce n'est pas vivre. J'ai une volonté pour lutter, un cœur pour aimer.

Doucement, il rectifia :

— Pour être aimée...

Elle le regarda, surprise par le ton de sa voix, plus que par sa parole, qu'elle n'entendait point. Il hésita, mais ses vaisseaux étaient brûlés :

— Peut-être ne cherche-t-on l'amour que lorsqu'on l'a déjà trouvé ?

— Que voulez-vous dire, parrain ? C'est méchant, cette parole-là ! Vous ne me comprendrez jamais...

Sans entendre ses excuses, elle alla feuilleter le vieux livre qui était resté sur un guéridon. L'abîme qui les séparait, en dépit de leur affection, s'ouvrait une fois de plus entre eux. Elle jugea sévèrement ce vieillard d'expérience étroite comme son existence, qui n'avait point souffert ni rêvé. Puis elle songea comme il avait été bon pour elle, qu'il ne comprenait guère. Elle revint à lui :

— Parrain, je viens d'avoir une mauvaise pensée contre vous... Cela fait mal, vous savez... Pourquoi me l'avez-vous donnée ?

Elle était si charmante, — et si déconcertante ! Humblement, il chercha son pardon. Puis, quittant le terrain où il manœuvrait maladroitement, il l'entretint des gens et des choses de leur entourage. Il avait une verve un peu sèche, qui dessinait d'une pointe aigüe la comédie mondaine.

Elle l'écoutait, laissait passer l'heure, et Georget faire seul ses devoirs.

Pourtant, vers six heures, prise d'un remords, elle se leva, se sauva. Il voulut la reconduire lui-même, comme il faisait toujours. Sur le seuil, elle oublia sa hâte.

— Parrain, est-ce que vous croyez encore ce que vous m'avez dit tout à l'heure ?

— Plus du tout, je vous le jure.

— Alors, pourquoi l'avez-vous cru ?

— J'ai supposé tout au plus, imaginé follement...

— Cela m'amuserait quand même de savoir vos raisons ?

M. Lesquières reprit son assurance, comme le joueur qui

voit, dans une partie perdue, l'adversaire lui rendre l'avantage. Il se recueillit.

— Mes raisons ressemblent à celles du paysan qui rentre chez lui, le soir, en disant qu'il fera beau le lendemain. Où les a-t-il prises ? Il a humé l'air, regardé le ciel, observé le vol d'un oiseau. Depuis quelques mois, je lis votre visage, comme lui son horizon. C'est le visage d'une femme aimée.

Un joli rire lui répondit.

— Aimée d'un habitant de la lune, alors ? Car, pour ceux de la terre, je crains qu'il n'y ait loin des lèvres au cœur...

M. Lesquières écarta d'un geste les responsabilités :

— Les oracles aiment à rester vagues.

— Eh bien ! mettons que le vôtre soit vrai ! J'aurais le droit de refaire ma vie, n'est-ce pas ?

— Les femmes n'ont guère de droits, que ceux qu'elles donnent sur elles-mêmes.

— Il me semble que je le prendrais plutôt comme un devoir. Vous me blâmeriez ?

Il la regarda lentement, tendrement.

— Je ferais tout ce que je pourrais pour vous blâmer.

— Alors soyez tranquille ! Je vous épargnerai ce grand effort !

Comme il l'aimait ! Elle lui donna, pour le remercier, son meilleur sourire.

— Au revoir, parrain. Je vous pardonne, parce que vous m'avez amusée... Vous venez me voir bientôt, n'est-ce pas ?

## II

— Maman, vous n'entendez pas ?

— Voilà, mon chéri... « L'aigle confie son nid... »

— C'est déjà écrit.

— ... « au rocher qui se perd dans la nue. »

La petite tête s'inclinait sous la lampe, la bouche entr'ouverte épelait tout bas les mots, la main s'appliquait à conduire le porte-plume, à demi cachée sous les boucles qui voyageaient avec elle de ligne en ligne.

Quand Georget eut fini d'écrire, il attendit. Un moustique attardé bourdonnait sous l'abat-jour. L'enfant, tout en le poursuivant du porte-plume, pensait que sa mère était bien patiente, ce soir, et même un peu paresseuse...



— « Dans la nue... » dit-il, en rejetant ses boucles en arrière.

Sa mère les rassembla dans sa main, les caressa des lèvres, et reprit la dictée. Cette fois, il fallait se dépêcher d'en finir. Elle abrégua le paragraphe, ouvrit le livre de problèmes, en indiqua un. Puis elle prit la dictée sur ses genoux pour la corriger.

Avait-elle vraiment manqué de franchise avec son parrain, tout à l'heure? Ou manquait-elle seulement de clairvoyance? Elle se sentait toute remuée par cette conversation. Et pourquoi l'écho d'une simple boutade se prolongeait-il encore au fond d'elle-même?

D'autres auraient évité de considérer leur émotion. Thérèse de Fougé répugnait à ces clairs-obscurs où se plaisent tant de cœurs féminins. Elle vivait dans une atmosphère de tristesse, mais de clarté. D'ailleurs, l'abominable surprise de ses vingt ans, l'obligation de regarder la vie avec des yeux sans peur et sans pudeur, l'avaient mise à cette rude école de la sincérité. Sa nature s'y ajustait.

A peine avait-elle quitté son vieil ami qu'elle entreprenait déjà, dans la voiture qui la ramenait chez elle, un rapide examen de ses pensées, comme pour reconnaître celles qui pouvaient la trahir un jour. Un par un, elle interrogea ses souvenirs. Sans doute, ceux qu'elle avait emportés de sa rencontre avec Michel Sebert ne se confondaient pas avec d'autres. Ils gardaient leur sourire singulier et charmant. Les circonstances mêmes de cette rencontre, le mauvais pas dont un inconnu l'avait tirée, la demi-journée qu'ils avaient passée ensemble, dans un paysage solitaire et splendide, l'intimité qu'atteignait bientôt, sans la chercher ni la craindre, leur conversation, ces momens si brefs et si pleins, et jusqu'à leur adieu puéril, où ils ne s'étaient même pas demandé leur nom, d'un tacite accord, pour emporter la mémoire toute pure d'une heure vraiment unique, — oui, elle y avait maintes fois pensé, depuis six mois, toujours avec la même reconnaissance envers ce que notre ignorance appelle le hasard. Mais la journée d'Amalfi ne lui était jamais apparue que comme une aventure exquise et sans lendemain. De cela elle était bien sûre.

Elle en était sûre; elle-même l'avait voulu. Et pourtant, par une contradiction bizarre, est-ce qu'une curiosité ne lui avait pas fait chercher le nom de son compagnon d'un jour, lorsqu'elle était rentrée à Rome? Il l'avait quittée pour regagner

le soir la rade de Naples, où l'escadre française rendait à la marine italienne une visite qui se prolongeait en fêtes. Deux jours après, les journaux publiaient les noms des officiers de l'escadre qui assistaient à un bal donné en leur honneur. Deux initiales sur une valise, quelques questions posées à une amie qui avait pris part au bal, d'autres soupçons, d'autres détours encore, n'était-ce pas toute une enquête qu'elle avait menée, pour s'amuser sans doute, mais aussi pour savoir? Il se trouva que le jeune officier portait un nom connu, celui d'un amiral qui avait laissé dans la marine la réputation d'un chef, et dans la société parisienne celle d'un parfait honnête homme à l'ancienne mode. Deux mois plus tard, M<sup>me</sup> de Fougé entendait donner ce même nom à l'une des jeunes filles qui suivaient un cours de la Croix-Rouge avec elle. Elle s'informait, découvrait en sa compagnie une petite-fille de l'amiral et une sœur de l'enseigne de vaisseau; elle échangeait quelques propos, la trouvait charmante, se prenait pour elle d'une grande sympathie. La source en était-elle bien claire? Ne se rapprochait-on pas de la sœur pour se sentir moins loin du frère?

— Maman, je ne peux pas, tout seul! implora l'écolier. Voulez-vous m'aider?

Pendant quelques minutes, heureuse d'échapper à ses réflexions, elle se pencha avec lui sur l'ingrat problème. Il les déroutait l'un et l'autre. Elle en rit de bon cœur, s'appliqua, triompha de sa simplicité méchante; et elle paraissait la sœur de l'enfant, avec leurs deux têtes presque aussi petites, leurs fronts encadrés de cheveux sombres, leurs lèvres au dessin tout pareil. Mais Georget avait les yeux plus clairs, et qui avaient moins songé.

Elle se releva, rassurée. Non, toutes ces ruses n'étaient pas dans son cœur. Elle avait souvent pensé à son compagnon de hasard; n'était-ce pas naturel? Son trésor de souvenirs agréables était si léger! Avait-il fait de même? Sans doute, puisqu'il le lui avait dit. Mais le lui aurait-il dit, si vraiment...

Une petite glace, auprès du lit de l'enfant, luisait doucement dans l'ombre de la pièce. Thérèse de Fougé se leva, comme si le miroir l'eût appelée. Elle y chercha curieusement l'image d'un visage nouveau. Une minute, elle attendit de le voir paraître. Non, son vieil ami avait menti; c'était le visage qu'elle voyait tous les jours, celui d'une femme résignée

Une main tirait la sienne. Georget avait fini d'aligner ses chiffres. Il voulait montrer son résultat.

— Oui, mon chéri, je viens.

Elle se retourna et l'embrassa follement.

Ce fut lui qui la ramena vers la table d'études. Honteuse, elle se prit d'une grande ardeur pour le devoir de géographie. Elle fut toute à sa tâche si douce. Former ce petit homme, c'était sa vie. Le reste n'était que rêveries. Elle regardait Georget qui, sur une France toute blanche, traçait le cours des fleuves. Ils allaient, dociles, à leur embouchure, et la main d'un enfant semblait suffire à les conduire. Elle songeait : « Pas plus qu'ils ne changeront leur cours, nous ne pouvons éviter notre destinée... »

Mais n'était-ce pas la destinée qui mettait Michel Sebert sur son chemin ? Avait-elle rien fait pour provoquer cette nouvelle rencontre, à Paris, la semaine passée ? Elle revit la scène, sur la terrasse des Tuileries qui domine les quais, déserte et déjà dépouillée. Elle emmenait bien rarement Georget de ce côté ; Michel avouait n'être pas venu là depuis vingt ans... Pourtant, derrière leur surprise commune, n'avait-elle pas lu dans les yeux du jeune homme la même tranquille assurance qui lui disait, au fond d'elle-même, qu'ils *devaient* se retrouver ? Quelles invisibles ouvrières renouaient derrière eux, sur la trame de leurs existences, le fil ténu qu'ils rompaient de leurs mains ?

On frappait à la porte. Une femme de chambre entra et dit :

— M. d'Ecquevilly est au salon, madame.

— Dépêche-toi, mon petit, dit Thérèse en se levant. Tu viendras voir ton grand-père quand tu auras fini.

Elle recevait rarement son père chez l'enfant ou chez elle. Leurs rapports, où n'entrait aucune intimité, aucune affection, gardaient une étiquette spéciale, faite de déférence réciproque et de politesse exacte.

Thérèse le rejoignit au salon, où il attendait, debout, le chapeau à la main. M. d'Ecquevilly, quoique petit, donnait l'impression d'un bel homme élancé, et, quoique proche de la soixantaine, gardait une rangée de dents fraîches, un teint vif, des mouvemens sous lesquels on sentait des muscles bien entretenus. Seuls, les yeux bridés disaient la fatigue de l'âge, et celle de la vie.

Il s'informa de la santé de sa fille et de celle de son petit-

fil. Puis, assis en jeune homme au bord d'un fauteuil, un coude sur l'appui-bras, le buste légèrement tourné vers sa fille, il l'entretint durant dix minutes comme il eût fait n'importe quelle femme de son monde. Pas plus qu'elle n'entrait dans la vie privée de son père, Thérèse de Fougé n'eût attendu de lui le moindre souci de ses pensées intimes.

A sept heures, après avoir embrassé Georget, M. d'Ecquevilly la quitta. Il dînait à son cercle.

— A propos, dit-il, pour mon dîner du 23, si vous aviez encore quelque politesse à faire, je serais heureux de vous obliger. Je puis très bien remettre les Ligny à une autre fois. D'ailleurs, mon ami de Vesle a refusé, et je ne l'ai pas remplacé.

— Je vous remercie, mon père; je ne vois personne à inviter.

Bien qu'elle ne demeurât pas avec lui, elle avait consenti, depuis deux ans, à reprendre l'habitude de présider sa table. Il adorait recevoir, et n'avait pu y renoncer tout à fait. Elle rencontrait chez lui trop d'hommages, et de trop équivoques parfois, pour que ce rôle lui fût agréable. Pourtant elle s'y prêtait, par complaisance pour son père, et peut-être pour sauvegarder la correction de ces diners de veuvage. Elle y apportait un visage banalement aimable, un entrain factice, un cœur fermé.

— Alors nous resterons seize, dit-il.

Il prenait congé. Il vit qu'elle semblait se consulter.

— Au fait, dit-elle, je pourrais inviter quelqu'un... Si vous permettez, je n'ai qu'un mot à écrire.

— Certainement, je vous attendrai.

Elle alla vers un petit meuble chinois qui lui servait de bureau. D'un trait, sans même se relire, elle écrivit un billet. Puis le remettant à son père :

— M. Michel Sebert, dit-elle, un de mes amis, enseigne de vaisseau, qui est pour l'instant en congé à Paris.

— Fort bien, je serai très heureux de le connaître. Je vais me charger de la lettre, voulez-vous ?

— Vous êtes trop bon.

Il était parti. Seule dans le salon, elle demeurait comme frappée de stupeur. L'avait-elle voulu vraiment ?

Elle ferma le bureau, éteignit la lumière, et traversa le vestibule pour aller retrouver Georget. Une glace la poursuivit de

son image. Elle baissa les yeux. Quel fantôme son vieil ami avait-il mis au fond de tous les miroirs?

## III

Par un matin brumeux, où l'heure incertaine semblait complaisante aux dormeurs, Michel Sebert lentement s'éveilla. Sur une table, son courrier l'attendait, auprès du déjeuner refroidi.

Son congé portait : « Convalescence de fièvre typhoïde. » Guéri, mais désœuvré, il s'appliquait à remplir ce programme en dormant chaque matin une heure de plus qu'il n'avait besoin.

Neuf heures sonnaient. Il prit le paquet de journaux et de lettres et l'éparpilla sur son lit. L'écriture inconnue d'une enveloppe le frappa ; il ouvrit, lut le billet de M<sup>me</sup> de Fougé.

Alors, les yeux aux fenêtres, derrière la brume blanchâtre qui flottait comme une ouate au-dessus de la ville, Michel vit s'élargir le ciel étincelant de l'Italie méridionale et les paysages immenses, découpés dans la lumière, du golfe de Naples et du golfe de Salerne. C'était là qu'il l'avait rencontrée, au sommet du promontoire qui sépare les deux baies, à ce relais perdu parmi les orangers et les chênes-liège, où l'on change de voiture quand on vient de Sorrente. Il était parti le matin de Naples, hâtivement, n'ayant à disposer que d'une journée, et il arrivait vers deux heures à l'entrée du col. Il trouvait là une jeune femme avec un enfant, en proie à des gens de mauvaise mine, qui leur refusaient une voiture pour gagner Amalfi, et qui prenaient un malin plaisir à apprêter sous leurs yeux le seul équipage restant, retenu la veille par Michel. Alors, devant l'embaras des voyageurs, qui ne pouvaient ni s'en retourner ni coucher là sans frayeur, il offrait à la jeune femme de partager sa voiture jusqu'à Amalfi. Elle acceptait, avec une reconnaissance qui trouvait des mots aussi délicats que simples. Et ils portaient, l'enfant entre eux deux, dans l'étroite et malpropre carriole, au trot endiablé des petits chevaux familiers avec le précipice et qu'animait à chaque instant, d'une onomatopée rauque, un gamin bronzé, frisé, sournois et beau. Ils riaient ensemble de leur équipage de bandits ; mais elle l'assurait qu'elle n'en eût point ri toute seule, et que chaque tour de roue augmentait sa gratitude. Puis, bientôt, l'admirable horizon qui se découvrait à leurs pieds les arrachait à ces menues impressions.



Dans une nappe de lumière tremblante, où l'azur de la mer semblait jouer avec celui du ciel, les grands promontoires s'avançaient, vêtus de leurs plis d'ombre et de clarté. Des îles, au loin, flottaient dans l'étendue heureuse. Et sur l'antique rivage, sur les flots témoins des jours et des nuits innombrables, la jeunesse du monde semblait sourire encore. Michel en oubliait de regarder le visage qui, près de lui, déplaçait lentement sur la lumière du golfe son profil d'ombre chaude. Mais il le sentait là, comme un vivant miroir qui concentrait l'éparse beauté des choses et la lui renvoyait, plus humaine, plus profonde, plus joyeuse. Il échangeait ses impressions avec sa compagne, sans fausse honte comme sans banale envie de plaire. Aux hasards de la route, ils se rencontraient souvent pour goûter les mêmes choses et de la même façon. Puis ils se laissaient aller au plaisir de chercher d'autres émotions communes. Ce voyage en eux-mêmes, aux surprises plus intimes que l'autre, le sentiment aigu de secrètes affinités, la liberté charmante d'une intimité de fortune, déliaient leurs esprits et avivaient leurs cœurs. Mais ils ne songeaient pas l'un à l'autre, et c'était ce qui rendait cette heure si sincère. Michel ne se souvenait pas d'une journée plus heureuse.

La route, agrippée au flanc des rochers, descendait lentement de lacet en lacet. L'écume des flots, en bas, blanchissait au pied des géans sombres. Le village de Positano montra ses maisons plantées dangereusement sur une croupe noire, au-dessus de l'abîme. Puis la route remontait, coupait un nouvel éperon ; et c'était, tout au loin, Amalfi qui apparaissait, blanche et blottie au cœur des eaux. Ils y arrivaient vers cinq heures, au moment où la lumière décroissante rendait une couleur et une âme aux choses. Michel devait reprendre un train pour Naples dans la soirée. Sa compagne, moins pressée, couchait à Amalfi. Michel ne se rappelait pas sans émotion les moments qu'ils avaient passés sur la terrasse du vieux couvent des Capuccini, tandis que le soleil allongeait à leurs pieds l'ombre des piliers festonnés de vigne en fleur. Devant le ciel plus profond, la mer plus douce, l'adieu plus proche, il avait cru saisir le secret d'une âme ardente, éprise tout ensemble et dédaigneuse de la vie. Mais ce n'était qu'un éclair : elle se livrait à l'heure plutôt qu'à lui-même. D'ailleurs il fallait la quitter. Il se rappelait la question qui hésitait alors sur ses

lèvres, qu'elle devinait sans l'avoir entendue, qu'elle écartait en souriant : « A quoi bon ? Ce serait plutôt à moi de savoir qui je dois remercier ! Mais n'aimez-vous pas mieux la discrétion du hasard ? Imitons-la... » Ce n'était pas seulement une pudeur qui la prenait de tant de confidences involontaires ; c'était le désir d'arracher à une curiosité banale cette jolie chose, déjà lointaine et presque sacrée, qu'était leur rencontre. Un instant, sans paroles l'un devant l'autre, ils goûtaient la joie de se comprendre une fois de plus. « Adieu, monsieur, » disait-elle. Il répétait : « Adieu, » et son geste semblait saluer, en même temps que la voyageuse, le plus joli souvenir et le premier regret de sa carrière errante.

Michel n'avait pas entendu frapper. La porte s'ouvrit doucement, un visage de jeune fille épia.

— Enfin réveillé, monsieur mon frère ! dit Marie-Louise. Il y a une heure que j'attends la fin de vos rêves...

Elle ajouta en souriant :

—... pour vous parler un peu des miens !

— Toutes mes excuses, mademoiselle. Mais embrassez-moi d'abord.

Ils s'adoraient. Mais peut-être avait-il pour elle un cœur tendre de petite fille, tandis qu'elle l'aimait souvent d'un cœur grave de frère aîné.

Elle s'assit au pied du lit. La lumière glissait sur l'ombre de ses cheveux. Malgré le contre-jour, Michel lut dans ses yeux qu'elle venait l'entretenir sérieusement, — des yeux à fleur d'âme, nuancés et doux, qui suffisaient à la beauté de sa figure. Il lui prit la main :

— Je t'écoute, petite sœur.

Mais elle avait aperçu le billet qui restait ouvert sur le lit.

— Quelle jolie écriture ! dit-elle en le maniant.

— Tu peux lire.

— M<sup>me</sup> de Fougé ? J'aurais mis son nom sous ces lignes-là : elles lui ressemblent. C'est une femme très séduisante, n'est-ce pas ?

— Au meilleur sens du mot.

— Elle vit séparée de son mari, m'as-tu dit. Est-ce que tu sais pourquoi ?

— Aucunement.

— Et on ne dit pas de mal d'elle ?

— Je ne crois pas qu'on puisse en dire.

Marie-Louise regarda son frère pour voir s'il ne lui cachait rien. Elle savait qu'il n'avait jamais jeté une pierre dans le chemin d'une femme. Mais il lui parut sincère.

— Je la plains, conclut-elle avec une pitié songeuse.

Déjà elle s'oubliait elle-même. Ce fut son frère qui lui rappela l'objet de leur entretien.

La veille, dans une soirée, il avait vu M. de Kerhualé, qui recherchait la main de sa sœur. Elle avait demandé cette entrevue moins pour elle-même, qui connaissait déjà son cœur, que pour Michel. Celui-ci n'était pas seulement, depuis la mort du père, le chef de famille. Il était le frère chéri pour lequel elle n'avait jamais eu rien de secret.

— Je te répète qu'il est tout ce qu'il te faut, dit Michel, après qu'elle l'eut interrogé longuement. Sois heureuse sans crainte, et avec ma bénédiction.

— Merci !

Mais elle insistait :

— Est-ce que tu en aurais fait ton ami ?

— Sans hésiter. Et c'est ce qui arrivera, j'espère bien.

— Oh oui ! Mais nous serons si séparés ! Toulon et la Bretagne ! Toute la France entre nous...

— Je viendrai peut-être un jour à Brest.

Il vit des larmes brouiller ses yeux clairs.

— Sais-tu, mon Mico, c'est la seule chose qui me gâte mon bonheur... Je sais bien que tu ne seras pas jaloux, mais je me sens honteuse comme si tu pouvais l'être....

— Allons ! pas d'enfantillage ! J'aurai un frère de plus, voilà tout. Quand dois-tu rendre réponse à M. de Kerhualé ?

— J'ai demandé une semaine pour réfléchir.

— Épargne-lui six jours de martyre. Dis-lui « oui » ce soir.

La jeune fille cacha son visage contre la main de son frère qu'elle serrait, joyeuse et troublée.

— C'est toi qui l'as dit pour moi ! Il me semble que je n'aurais pas pu toute seule...

Il l'embrassa tendrement.

— Alors c'est mon premier mari qui me donne au second ? reprit-elle.

Il sourit de cette allusion à leur récent voyage en Grèce.

où plusieurs fois on les avait pris pour des fiancés ou de jeunes mariés. Ils étaient un couple très tendre, et souvent ils s'amusaient eux-mêmes à donner le change. Ils se rappelèrent une vieille fille pudibonde, sur le bateau, au passage de laquelle ils ne manquaient pas de s'embrasser.

Alors ils déroulèrent leurs souvenirs d'amoureux. Que de fois, en sortant avec lui, elle s'était sentie fière de son uniforme, de sa jolie tournure, de ce regard à la fois viril et rêveur que la mer donne à ceux qu'elle oblige tout ensemble à la vaincre et à l'aimer. Et lui, plein d'attentions pour elle, heureux de la distraire, regardait-il aucune femme autant qu'elle?

Tout en parlant, elle songeait : « Mais quand je ne serai plus là... » Elle n'osait peut-être achever sa pensée. Elle avait senti plus d'une fois le service qu'elle rendait à son frère. Et quand elle lui demandait de l'accompagner, ce n'était pas pour elle-même qu'elle se faisait élégante, et que leur promenade prenait inconsciemment des airs d'honnête bonne fortune.

Ignorante et parfaitement pure, on eût fait rougir Marie-Louise en lui disant qu'elle était l'ange gardien de son grand garçon de frère. Mais peut-être on l'eût moins étonnée. Elle n'avait fait, depuis quatre ou cinq ans, tant de confidences que pour en provoquer beaucoup d'autres. Michel avait sans doute des secrets pour elle, — tous les hommes en ont, — mais il n'avait pas de mensonges. A défaut de savoir, elle devinait. Quand elle ne pouvait deviner, elle priait.

— Alors je vais dire à maman que c'est oui ! fit-elle en se levant. Pauvre maman, elle va pleurer...

— Ah ça ! tout le monde, alors ? fit Michel, qui se défendait déjà contre la contagion. C'est gai, un mariage !

— Oh ! pas toi, mon Mico, je ne veux pas que tu sois triste. D'abord, il faut te dépêcher de te marier aussi. Je te promets que je ne pleurerai pas le jour où tu me montreras ta fiancée !

Michel croisa ses mains derrière sa tête, et regarda le jour blafard, au loin.

— Moi, j'ai épousé la mer, dit-il.

— La mer veut bien qu'on partage. Allons, monsieur mon frère, levez-vous, et réjouissez-vous, comme Titus, d'avoir commencé votre journée par une bonne action.

En le quittant, son regard tomba sur la lettre bleutée.

- Tu iras, chez M<sup>me</sup> de Fougé ?
- Qui, je vais accepter.
- Tu me diras comment elle est, chez elle, afin que je sache si je peux en faire mon amie...

## IV

Depuis huit jours, Michel allait se répétant tout bas : « Une bonne action... Il n'y a que celles-là qu'on regrette ! »

Non qu'il pût regretter la sienne, parmi l'air de bonheur qu'on respirait dans la maison, attristée depuis dix-huit mois par la mort du père. Mais il commençait à sentir ce qu'elle lui coûtait.

La joie même qui renouvelait les visages, les gestes, et jusqu'aux menues habitudes du foyer, lui rappelaient à tout moment le changement qui s'y préparait. Si peu égoïste que fût Michel, l'oisiveté de ses journées l'invitait à de perpétuels retours sur lui-même, — et il n'y avait point deux sœurs comme celle-là au monde !

Trois semaines à peine étaient écoulées sur son congé de deux mois. Il songeait parfois que les cinq autres lui paraîtraient longues.

Pourtant Marie-Louise n'était pas une fiancée bien absorbée. Le mariage ne devait avoir lieu qu'au printemps. Elle voulait donner un hiver de plus à sa mère ; et M. de Kerhualé devait faire, pour loger sa femme sous le vieux toit de famille qui abritait encore une partie des siens, d'importants aménagements. Ces longues fiançailles, et un fiancé retenu une partie de la semaine en Bretagne par une industrie qu'il dirigeait, laissaient Marie-Louise beaucoup à elle-même et aux siens. Tous les matins, quand elle allait réveiller Michel, et le soir, dans le silence de la maison endormie, c'étaient des causeries sans fin avec le vieux frère. Michel songeait qu'elle lui donnait son reste...

Parfois elle était si tendre avec lui qu'elle semblait oublier qu'une autre vie l'attendait. Le faisait-elle exprès ? Michel s'abandonnait au charitable mensonge. Mais le parfum d'une fleur blanche dans un vase, un reflet de la bague qui jouait au doigt de sa sœur, moins encore, un mot qui s'envolait vers la Bretagne, comme un oiseau vers le nid qui l'attend, c'était assez



pour rompre le charme fragile. Et Michel parlait de M. de Kerhualé, pour se rappeler à lui-même que son règne était fini.

Il l'aimait bien, d'ailleurs, ce gentilhomme breton au regard droit, au front têtu, aux manières qui avaient quelque chose de brusque et de gauche parfois, mais rien de vulgaire. C'était, sur son modeste horizon, une belle figure. Pour soutenir l'honneur du nom, qui, dans une famille trop nombreuse, s'en allait d'oïveté, d'hypothèques et de bâtards, il avait rompu avec une morgue maladroite et fondé bravement, à vingt-quatre ans, une beurrerie industrielle qui était devenue rapidement prospère. Il faisait vivre sa mère veuve, deux sœurs, une tante, un frère plus jeune; et la table de famille hébergeait souvent, par surcroît, des épaves de la génération précédente qui avaient cessé de railler le cadet entreprenant et embourgeoisé. Quelques traits de désintéressement tranquille et sûr de soi, un ou deux sacrifices énergiques à ce nom qu'il s'était donné mission de relever, un cœur haut placé, une intelligence pratique et lucide, — c'était assez pour que Marie-Louise ne vit plus les petits défauts d'Alain de Kerhualé; elle allait droit aux beaux aspects de ce caractère. Michel les reconnaissait volontiers, mais, sans qu'il se l'avouât, quelque chose l'empêchait d'en jouir. Il se défendait d'analyser son impression, de s'y arrêter même. Parfois elle se traduisait ainsi malgré lui : « Un loyal ami, oui; mais un frère, non... »

Marie-Louise ne connaissait encore que son fiancé; mais on projetait un voyage en Bretagne pour la présenter à sa future famille; et déjà elle redisait à Michel tout ce que M. de Kerhualé lui en faisait connaître. Il la voyait vivant dans ce milieu lointain, nourrie de principes et de frugalité... Ils la prenaient, tous et toutes, ils resserraient autour d'elle leur cercle étroit et entêté. Est-ce qu'elle ne devenait pas un peu rigide parmi eux, un peu ennuyeuse? Elle qui était si fine, si indulgente avec lui, si femme...

Michel était sensible au charme des gens plutôt qu'à leurs qualités réelles. Ses amitiés masculines, inconsciemment, se nouaient aux mêmes fils mystérieux que ses préférences amoureuses. Quand il entendait M. de Kerhualé juger les gens ou les événemens du haut de ses traditions, de ses principes et de ses œuvres, il admirait cette morale robuste et se sentait très loin. En face de ce cœur assuré, il lui semblait que le sien avait bien été à la dérive... Et il pensait : « Les principes sont une chose,

et la vie en est une autre. » D'ailleurs, incapable par nature d'une bassesse, il éprouvait peu le besoin des formules strictes. Inutiles pour lui-même, il les jugeait volontiers indiscretes ou cruelles pour les autres.

Les bouquets blancs se renouvelaient dans l'appartement des Sebert. Des camélias arrivèrent un jour de Bretagne, couchés sur de l'ouate, dans une boîte soigneusement close. C'était un produit des soins vigilans de M<sup>lles</sup> de Kerhualé. Michel s'amusa de voir les fleurs immaculées, raides et sans grâce, prendre tout à coup, sous les mains adroites de Marie-Louise, un air de bouquet parisien.

De jour en jour, il se sentait plus heureux du bonheur de sa sœur. Pourtant les journées lui paraissaient longues, quand elle ne sortait pas avec lui. Les promenades sans but, dans ce Paris où il avait encore beaucoup de relations, mais n'avait plus d'habitudes, le rendaient trop mélancolique. Il lisait au coin de son feu, et ne sortait qu'aux lumières, à l'heure où l'on va de vitrine en vitrine, sans plus sentir la longueur du chemin, dans cette foire merveilleuse qu'est Paris le soir.

Pourtant ces randonnées solitaires n'étaient pas toujours ingrates. Elles avaient leurs petites chances. N'était-ce pas au cours de l'une d'elles qu'il avait rencontré, sur une terrasse déserte des Tuileries, la voyageuse d'Amalfi? Michel, maintenant, s'attardait moins au coin de l'âtre. Et, dans ce vaste Paris, il se sentait moins seul, depuis que, sans se le dire, il y cherchait quelqu'un.

## V

La veille, en quittant sa fille, M. d'Ecquevilly lui avait dit :

— Vous vous souvenez que c'est demain mon diner? A huit heures, comme d'habitude.

Elle n'avait pas besoin qu'il lui rappelât la date. Depuis trois jours, elle y songeait; elle se disait que Michel viendrait à cette soirée avec la pensée de l'observer et de la juger.

Elle se para sans coquetterie. Elle ne chercha point à deviner son goût, et les bijoux qu'elle choisit, la fleur qu'elle fixa à son corsage, tout ce qu'elle ajouta de personnel à sa toilette après que sa femme de chambre l'eut quittée, sa fantaisie seule

et son miroir le lui conseillèrent. Depuis longtemps, d'ailleurs, elle avait perdu l'habitude de s'habiller pour d'autres que pour elle-même. C'était tout le secret, peut-être tout le charme, de sa parure.

Oh ! non, elle ne pensait pas à le séduire ! Elle allait à cette épreuve sans armes, sans ruses, presque sans dessein. Elle la redoutait, mais elle seule l'avait choisie et voulue. Michel ne l'avait vue qu'en voyageuse, — la seule fois qu'il se fût présenté chez elle, il ne l'avait pas trouvée, — et peut-être l'habitude des aventures lointaines, à demi réelles, suffisait-elle à expliquer le goût qu'il avait paru prendre à la leur. Aux Tuileries, au Louvre même, où ils avaient parcouru quelques galeries, en égrenant leurs souvenirs d'Italie, ils n'avaient fait que prolonger le rêve puéril et délicieux qu'ils menaient ensemble dans la main du hasard. Mais c'en était fini... Il était temps que Michel la vit dans la réalité de son milieu, sous cette figure de fausse veuve qui l'humiliait tant. Elle sentait bien que lui seul serait de sang-froid. A défaut de sang-froid, elle aurait pour elle la franchise. Oh ! une franchise entière, humble et joyeuse comme un don... Avec d'autres, elle avait pu déguiser, braver parfois ; avec lui, une loyauté l'en empêchait. Elle retrouva dans cette pensée la paix qui l'avait quittée depuis le matin.

La femme de chambre vint poser sur ses épaules le manteau de fourrure légère. Puis, tandis qu'elle allait s'informer si la voiture était avancée, Thérèse de Fougé, debout et prête, ferma les yeux. Pourquoi n'avait-elle pas laissé faire à la destinée qui les rapprochait doucement, à son heure ? Elle se surprit, tendant encore une fois aveuglément les bras vers un bonheur qui passait. « Je suis un mauvais oiseleur, » pensa-t-elle. « Tous les rêves dont l'aile me frôle me font battre le cœur ; je veux les saisir et je les effarouche... » Elle envia les natures faciles qui semblent appeler le bonheur. Elle s'était dit souvent qu'il ne vient qu'à ceux qui ne le cherchent pas. Mais elle ne pouvait s'empêcher de le poursuivre d'une ardeur sombre, qui en faisait comme une réparation qui lui était due, une justice à laquelle elle se devait. Concevait-elle même un bonheur qui ne fût pas une conquête ? Toute son âme criait au fond d'elle-même le *Violenti rapiunt illud* des Évangiles.

Le dîner, peu nombreux, était élégant. M. d'Ecquevilly por-

tait, là comme ailleurs, un raffinement de bon ton qui représentait dans sa vie la part de l'idéal. Il recevait avec un soin et un goût qui s'étendaient aux plus petits détails. Mais, lorsque tout était réglé, il ne songeait plus qu'à l'entrain, l'esprit, la cordialité qui devaient animer le dîner. Ses réceptions avaient, dans un petit cercle, une réputation.

Pourtant, ni la qualité des mets et du service, ni l'élégance du cadre, — un vieil hôtel où tout témoignait d'un luxe maître de soi, imprégné de goût depuis des générations, — ni la verve même du maître de maison n'enlevaient à la réunion cet aspect de parade ennuyée qui marque à peu près tous les rites mondains. Parmi tant de masques figés dans une grimace convenue, seule la figure de Thérèse de Fougé vivait. D'autres femmes étaient jolies : M. d'Ecquevilly les choisissait bien. Mais leurs grâces n'étaient qu'un luxe de plus, qui s'accordait avec celui des fleurs et des lumières. Pour Thérèse seule, la soirée n'était pas une figuration pareille à celle de la veille ou du lendemain ; et la pensée de Michel donnait à ses yeux cet éclat profond qui n'empruntait rien à celui du décor. Pourtant, nul n'aurait dit qu'elle fit plus attention à lui qu'aux autres convives. Un instant, après le dîner, ce fut M. d'Ecquevilly qui recueillit Michel, en trouvant que sa fille le négligeait. Elle vint reprendre la conversation, puis le laissa passer au fumoir : elle était à lui comme aux autres, et pourtant, était-elle là pour un autre que pour lui ?

Quand il revint au salon, après une brève cigarette, deux hommes l'y avaient déjà précédé. L'un d'eux s'était installé près de M<sup>me</sup> de Fougé ; l'autre entretenait une jeune femme qui ne l'occupait guère, et pour attendre son tour. Ils dévisagèrent Michel d'un regard auquel il ne pouvait se tromper. Il leur répondit dans la même langue : « Soyez sans crainte, messieurs, je vous laisse le champ libre, » et il prit un siège en face d'eux auprès d'une respectable douairière à laquelle on l'avait présenté. Il avait remarqué qu'elle était fort bavarde. Ils trouvèrent tout de suite un sujet où elle pût parler beaucoup et, lui, écouter un peu.

Qu'elle attirât les hommages des hommes, l'exquise créature qui lui rendait toutes les autres indifférentes dans ce salon, Michel n'en pouvait être surpris. Mais il pouvait constater ce soir qu'elle les recevait sans plaisir. Peut-être les figurans



du moment lui déplaisaient-ils. Mais quelque chose dans la façon dont elle les écoutait marquait une indifférence habituelle, un ennui intime et profond. Aucun de ses gestes ne sentait la coquetterie, aucune de ses attitudes ne disait l'instinct de séduire; et les plus hardis, derrière le sourire qui semblait les encourager, s'inquiétaient de sentir veiller l'ironie secrète. Pourtant elle avait de l'esprit : Michel, l'oreille au guet, l'entendait soutenir à la pointe des reparties un flirt serré, qui laissait approcher l'adversaire jusqu'au coup d'arrêt tranquille, net et sûr. Il s'amusait, marquait les coups et attendait.

Des fumeurs revinrent; elle profita de la diversion pour essayer de rentrer dans le cercle des femmes. Mais l'admirateur, qui se trouvait frustré, par une manœuvre adroite la réclama pour lui. Un autre soir, elle lui eût échappé : c'était un fat, qu'elle détestait. Elle le laissa faire; je ne sais quelle obscure pensée, — comme une soif de boire l'épreuve jusqu'à la lie, — la poussait à l'encourager. L'autre en profita tout de suite. Un moment, sous prétexte de lui demander quelques détails sur une toile de Boilly que M. d'Ecqueville avait acquise récemment, il l'entraîna dans le second salon. Deux jeunes gens qui causaient dans cette pièce s'effacèrent. Thérèse ne put s'empêcher de jeter un regard vers Michel pour voir s'il l'observait : un pauvre regard qu'il crut comprendre et qui le toucha d'une pitié soudaine. Un instant, il eut l'impression absurde qu'elle se confiait à lui... Puis il songea qu'il déraisonnait. Pourtant, ce soir, ne semblait-elle pas vivre sous son regard? Le temps que l'autre la retint, il se mit à souffrir.

Elle rentra dans le salon. Il la vit seule parmi cette foule, seule dans sa beauté, sa fierté, sa tristesse. Était-ce par un secret désir de se rapprocher d'elle? Mais il suffisait de voir, auprès de ces visages sans âme, ces traits émouvans, ces yeux ardents, ce front spirituel, pour comprendre qu'elle était faite pour d'autres pensées, d'autres passions, d'autres amours... Il se la rappela telle qu'elle s'était montrée à lui, libre et sincère, hors de son milieu. Pouvait-elle être, ici, la même femme? Ne devait-elle point déguiser ses sentimens, contraindre sa nature, souffrir enfin? Ces hommes qui la courtoisaient pouvaient-ils lui plaire? Son mari n'avait-il pas été l'un d'eux, — le plus oisif, le plus vain, le plus vil peut-être?



Le flirt se rompait enfin. Quand elle se vit délivrée, M<sup>me</sup> de Fougé s'éventa nerveusement, d'un geste qui balayait l'air autour d'elle. Mais d'autres importuns étaient prêts à prendre la place libre. Michel se trouvait sur son chemin : il s'offrit, comme un refuge.

— Et vous, monsieur Sebert, dit-elle, est-ce que vous goûtez Boilly?

— C'est un peintre de société. Je préfère, je l'avoue, ceux qu'on goûte à soi seul.

Avant de répondre, elle le regarda. L'épigramme n'était que pour l'autre; et encore la regrettait-il. Elle avait rougi pourtant; une sorte de vengeance lui vint aux lèvres :

— On ne choisit pas son partenaire, dit-elle. Vous auriez pu venir à mon aide. Mais les hommes se soutiennent tous entre eux!

Ils échangèrent quelques paroles, et elle le quitta pour ranimer la causerie languissante des femmes. Il retourna vers un groupe où l'on causait d'art. Ainsi tous deux gardaient l'entière correction de leurs rôles. Mais désormais elle ne se sentait plus seule devant lui dans cette assemblée, comme tout à l'heure, — seule avec lui plutôt. Chaque minute lui donnait l'impression qu'elle gagnait sa cause. Quand ses yeux rencontraient ceux de Michel, ce n'était plus pour lui dire : Jugez-moi. Le juge, peu à peu, devenait un complice. Invinciblement ils se rapprochaient, ils se rejoignaient loin de ces fantoches qui jouaient autour d'eux leur pauvre comédie. Un moment, dans une discussion générale, où pourtant ils avaient pris parti l'un contre l'autre, chaque mot qu'ils disaient résonnait de même, accordait secrètement leurs âmes. Elle en goûta la joie naissante, si faible encore, mais si certaine. Michel la comprenait toute, et cette sympathie silencieuse, contre laquelle elle ne pouvait se défendre, lui semblait violer en elle d'intimes pudeurs. La force de ce sentiment l'émut, la volupté l'en effraya : était-il possible qu'elle eût tant redouté l'épreuve banale de ce soir, qu'elle y eût attaché tant de prix, que la victoire en fût si douce et si défaisante? Puis elle ne comprit même plus qu'elle l'eût désirée. Qu'importait que Michel la vit ici ou là? N'étaient-ils pas toujours comme ils avaient été le premier jour, seuls en face l'un de l'autre, au delà du monde? Sous la violence de cette impression, les visages qui l'entouraient, les voix qui se croi-

saient, tout s'estompa comme un rêve; le personnage qu'elle continuait de jouer s'effaça de sa conscience. Elle revint à elle pour serrer la main d'un convive qui se levait et prenait congé.

Michel était resté le dernier. Dans l'ombre de la porte, tandis que M. d'Ecquevilly reconduisait ses hôtes, elle interrogea son visage. Toute joie, toute assurance l'avaient quittée; debout devant lui, elle attendait son adieu comme un verdict.

— Vous venez d'entendre beaucoup de vaines paroles, dit-il. J'ai peur qu'un mot sincère ne vous déplaise...

Deux yeux le supplièrent. Il prit son courage :

— Vous m'avez fait penser à la mer, ce soir. Un cœur profond, sous un visage qui sourit, qui brille et qui ment. Je voudrais connaître ce cœur...

M. d'Ecquevilly reparut, les sauvant l'un et l'autre. Michel s'inclina, baisa la main qu'on lui tendait, sortit avec son hôte.

Seule dans le salon, Thérèse écoutait battre au fond d'elle-même, à grandes lames sourdes, ce cœur où montait la tempête.

## VI

Novembre s'acheva. L'une après l'autre, les semaines qui s'écoulaient nouaient entre eux de douces habitudes. Il venait la voir comme une amie de longue date. Elle le recevait dans un petit salon qui ne s'ouvrait qu'aux intimes. Tout y disait sa vie et ses goûts cachés. Ici elle lisait, près d'une bibliothèque basse où sa main caressait encore les livres quand elle les avait quittés. Là, sur un chevalet que dissimulait une lourde étoffe ancienne, elle modelait des figurines, en cires de toutes couleurs. Il l'avait surprise un jour en blouse d'ouvrière; elle avait dû lui montrer en rougissant son travail; l'ivoire de ses doigts fins devenait transparent sous la lumière comme les cires qu'elle pétrissait. Plus loin, un piano de femme incrusté de marqueteries délicates. Et chaque chose avait si bien son coin, elle-même était si menue dans sa causeuse auprès du feu, qu'elle semblait la reine d'un grand royaume.

Elle le partageait avec son fils. Un petit fauteuil à la taille

de l'enfant faisait face à celui de la mère ; un cahier de gammes restait ouvert sur le piano ; ils avaient chacun leurs poupées, comme elle disait ; et souvent Thérèse s'excusait du délicieux désordre que Georget venait de laisser derrière lui, petite bête effarouchée par l'étranger.

Depuis qu'elle le recevait là, Michel lui en était reconnaissant comme d'une faveur sans prix. Il aimait tout ce qu'elle avait autour d'elle. La caresse de ses yeux sur les bibelots familiers semblait venir jusqu'à lui. Il respirait ce parfum d'une âme de femme, qui, mieux que ses gestes ou ses paroles, la définit et la révèle. Il s'attardait ; puis, quand l'heure le chassait tout à coup, il se sentait confus comme d'une indécatesse.

Pourtant, depuis l'audacieuse parole, il ne lui avait rien dit qui pût l'offenser. Il semblait plutôt, par sa réserve, prendre à tâche de se la faire pardonner. Elle l'aimait d'être si respectueux avec elle ; d'un respect profond, qui était moins dans les manières que dans le cœur, à l'inverse de celui qu'elle rencontrait d'habitude. C'était un hommage un peu grave, et si pur ! Elle jugeait Michel très sain. Peut-être des femmes lui avaient déjà pris son cœur ; aucune ne l'avait corrompu. Elle l'entendait parfois parler en souriant de cette vieille bourgeoisie chrétienne à laquelle il appartenait ; il en connaissait les étroitesse ou les ridicules, il s'en dégageait ; mais elle la retrouvait à tout moment chez lui, dans cette honnêteté de cœur qui demeurerait le fond de sa nature. « Un grand enfant, » pensait-elle souvent ; « sa foi, sa maman et sa carrière ont été ses bonnes gardiennes. » Mais un homme aussi, à qui la vie avait ouvert les yeux, nuancé l'esprit, donné du charme. À côté de lui, tous ceux qui l'avaient aimée ne lui paraissaient que des marionnettes. Leurs petits désirs, leurs passions falotes s'agitaient autour d'elle sans l'émouvoir ; d'un geste elle en pouvait briser les ficelles. Le doux respect de Michel l'enveloppait, la rendait impuissante.

En le quittant, elle était vaincue d'avance par cette voix à la fois franche et timide dont il lui demandait : « Quand pourrai-je vous revoir ? » Elle sentait que si elle avait voulu répondre : « Plus jamais, ... » il aurait obéi, pour ne pas la contrarier. Mais quelle gratitude lorsqu'elle choisissait un rendez-vous prochain !

Pourquoi lui eût-elle refusé cette joie ? C'était la sienne aussi. Elle ne demandait pas autre chose. Elle ne regardait

point devant elle. Elle fermait les yeux pour jouir de ces doux momens. Thérèse de Fougé n'avait connu de l'amour que les mensonges et les outrages. Le premier sourire du dieu l'arrêtait, étonnée, comme un visage inconnu suspend les pleurs d'un enfant. Michel l'apaisait; il lui faisait oublier tout à coup que vivre, c'est lutter; il faisait d'elle une autre Thérèse, une Thérèse qui ne serrait plus les poings, qui ne s'appuyait plus sur elle-même contre l'univers entier...

Un jour qu'il s'était présenté chez elle sans la trouver, elle recevait de lui, quelques heures plus tard, le billet suivant :

« Je n'ai osé ni vous attendre, ni revenir, pardonnez-moi. Je suis allé, pour oublier ma déception, au musée du Luxembourg, devant ces pâles figures de Carrière que vous m'avez appris à voir vivre et à aimer. J'ai refait notre petit itinéraire; je me rappelais vos mots, vos gestes, la couleur de votre robe et celle de votre voix ce jour-là. Ainsi j'ai eu quand même mon heure de vous. Je serais heureux de penser qu'ayant partagé peut-être ma déception, vous avez su vous forger une consolation pareille. Sinon, je demande à votre bon ange que vous n'ayez eu ni l'une, ni l'autre; — mais elle est bien dure, ma prière... »

Une larme perla dans le sourire de la liseuse. « Quel doux ami, quel doux amour... »

## VII

Marie-Louise parut consternée de sa découverte :

— Comme elles ont passé vite, ces six semaines, mon Mico ! C'est vrai que dans quinze jours tu seras parti ?

Michel compta sur ses doigts.

— Dans seize jours.

— C'est toujours un de plus. Mais moi qui me promettais tant de ce congé, il me semble que je ne t'ai pas eu à moi une minute... Écoute, je veux jouir de ton reste. Je vais écrire à Alain qu'il fasse son beurre tranquillement, et puis je serai à toi tous les jours. Veux-tu ?

— Je ne veux pas que tu me brouilles avec mon beau-frère.

— Oh ! il ne sera pas jaloux. Je lui dirai qu'il n'avait qu'à ne pas m'emmener en Bretagne ! C'est convenu. Et où me conduiras-tu aujourd'hui ?

Il proposa une matinée, des expositions. Mais elle préférait, aux endroits où l'on s'amuse, un coin où l'on pût causer. Ils convinrent d'aller vers le Bois de Boulogne, où peut-être ils verraient patiner sur les lacs.

La semaine précédente, M<sup>me</sup> de Fougé était venue voir M<sup>me</sup> Sebert et sa fille. La démarche était naturelle ; les deux femmes l'avaient prise pourtant comme une attention gracieuse. La visiteuse les avait laissées sous le charme. Marie-Louise surtout se sentait contente. M<sup>me</sup> de Fougé, désormais, entrait dans les conversations de la famille ; elle n'était plus à Michel seul.

Ce n'était pourtant pas M<sup>me</sup> Sebert qui parlait d'elle. Ses inquiétudes s'exprimaient par le silence. Femme de devoir, elle avait élevé son fils sans étroitesse, mais dans la rigueur des vertus de son milieu. Depuis qu'il était jeune homme, il lui avait échappé, elle n'osait plus entrer dans sa vie intime. Mais elle n'en avait point quitté le souci. Par une humilité touchante, c'était à Marie-Louise qu'elle s'en remettait de veiller sur lui. C'était Marie-Louise qu'elle interrogeait, et la candide enfant, pour ne trahir ni son frère ni sa mère, se voyait obligée souvent de traduire en riant des confidences qu'elle avait à peine comprises.

À l'inverse de M<sup>me</sup> Sebert, Marie-Louise faisait parler Michel de son amie le plus qu'elle pouvait. Elle la traitait elle-même en amie de la famille. D'instinct, elle empêchait le mystère et le secret de les envelopper. Tant qu'elle garderait son frère à cœur ouvert, elle ne craignait rien pour lui.

Avant d'aborder l'entretien qui la rendait si anxieuse, elle se donnait le plaisir de la promenade ; elle goûtait l'air vif et brillant ; elle admirait le givre qui faisait, sous le soleil, un bois de féerie. Elle était toute gaité et tendresse. « Comme autrefois, n'est-ce pas ? » disait-elle en se serrant au bras de Michel. Il disait : « Cela te va d'être fiancée, petite sœur. Tu es encore plus jolie.

— Encore est de trop, je crois ! D'ailleurs tu me trouvais peut-être jolie autrefois, mais maintenant je ne suis plus ton type. Tu aimes mieux les femmes petites, souples, fines...

— Où as-tu pris ça ?

— Dans tes yeux. Tu ne me regardes même plus marcher.



Te souviens-tu, quand tu me disais que je marchais si bien?

— C'est ton mari qui te le dira maintenant.

Elle eut une moue de dépit.

— Il ne s'en est pas encore aperçu...

— Par exemple ! Le barbare !

— C'est pourtant vrai. Je sais bien ce qu'il regarde quand il est derrière moi. Un bout d'oreille, et mes cheveux. Toutes les femmes savent cela !

Ils rirent ensemble. Les lacs étaient déserts, mais au Cercle des Patineurs des silhouettes noires glissaient sur la glace étincelante. Ils s'arrêtèrent quelques instans. Michel, les paupières baissées, regardait sans rien voir. Elle devina qu'il écoutait en lui-même l'écho de la seule parole qu'elle eût dite en pensant à M<sup>me</sup> de Fougé.

— Veux-tu revenir ? dit-elle.

Il lui proposa d'aller prendre le thé quelque part.

— Je crois que j'aimerais mieux le prendre à la maison tout simplement. Cela ferait plaisir à maman. Il faut l'entourer un peu maintenant.

Le Bois, en dehors des grandes avenues, était une solitude.

— Est-ce que M<sup>me</sup> de Fougé t'offre le thé quand tu vas la voir ? dit-elle.

— Oui, nous l'avons pris une fois ou deux avec son fils, qui en est très friand.

— Il est délicieux, ce bonhomme ! Il a des petites manières si personnelles... Elle doit vivre beaucoup avec lui, n'est-ce pas ?

— Je le crois.

Elle continua de l'interroger. Des détails matériels lui suffisaient : comment elle servait le thé, quel était son mobilier, si elle voyageait beaucoup. Derrière ses questions, il sentait de la sympathie plus que de la curiosité. Et, peu à peu, il se laissait aller à l'inconscient plaisir de louer la femme qu'il aimait. Il avait le cœur si discret, d'habitude, qu'elle en fut frappée. Elle remarqua qu'il parlait d'une voix grave, pleine de respects et parfois de tristesses. Elle dit :

— C'est une femme qui n'est pas heureuse, n'est-ce pas ? Il y a dans son visage une spiritualité qui fait penser à certaines figures mystérieuses de Burne Jones. Elle a dû souffrir beaucoup...

Il en savait peu de chose. Il dit les quelques faits qu'il avait appris de son histoire ; il dit surtout ce qu'il en devinait chaque jour auprès d'elle. La pitié l'entraînait ; il voulait s'arrêter, sentant qu'il se livrait ; mais c'était son cœur qui parlait maintenant, qui cherchait d'instinct une sympathie pour l'amie malheureuse. Un moment, sa voix s'étrangla, il se tut.

— Est-ce que tu l'aimes, Michel ? dit-elle doucement.

Il voulut plaisanter, mais le mensonge mourut sur ses lèvres. Ils étaient seuls, dans une traverse. Elle pressa doucement son bras, l'arrêta, le força de la regarder. Une pitié chaude jaillissait de ses yeux purs :

— Mon pauvre Michel ! dit-elle.

Il détourna la tête.

— Je ne doute pas qu'elle en soit digne, tu sais... Mais puisque tu ne pourras jamais le lui dire...

— On ne choisit pas celle qu'on aime, petite sœur.

Elle ne vit plus qu'une chose : son amour heureux et béni, à elle, en face de l'amour coupable et malheureux de Michel. Oh ! c'était trop dur ! Ses yeux s'emplirent de larmes. Puis elle eut peur de prendre trop au sérieux un sentiment qui n'était né peut-être que d'une oisiveté passagère et qui ne lui survivrait pas ; et elle lui dit :

— Tu vas retrouver bientôt ta grande amie la mer. Cela te fera du bien.

— Elle me parlera de l'autre, voilà tout.

— Michel ! fit-elle avec un reproche dans la voix, tu veux donc m'obliger à te gronder ? Il y a trop longtemps que tu n'as eu de sermon de ta petite sœur ? Pourquoi vas-tu voir si souvent M<sup>me</sup> de Fougé ? Est-ce qu'elle te le demande ?

— Non, dit-il.

— Alors, sois courageux, et ne te donne plus chaque matin de mauvaises raisons pour y retourner.

— Je la distrais un peu. Elle est très solitaire, dans une vie répandue. Je lui fais du bien. Du moins, je me le figure...

— Mais tu te fais du mal à toi-même, mon chéri !

Le soleil d'hiver mourait à travers les branches. Le jeune homme fixa lentement l'horizon triste.

— Cela m'est égal, murmura-t-il.

Elle savait à peine l'amour, mais elle en sentit toute la plainte profonde dans cette parole et dans ce regard.

— Peut-être que tu lui en fais aussi, du mal, reprit-elle après un silence. Est-ce que tu ne crois pas qu'elle t'aime ?

— Oh ! non.

— Alors tu ne voudrais pas l'y exposer, n'est-ce pas ? C'est une honnête femme, tu sais bien qu'elle ne peut pas t'aimer sans aller contre sa conscience. Si tu ne crains pas de souffrir, tu ne voudrais point la faire souffrir, elle ? Tu es trop délicat, mon Mico.

Il éluda la réponse :

— Elle ne m'aimera jamais.

— La belle assurance ! On ne peut pas aimer mon frère, paraît-il ? Je voudrais savoir quelle est la femme qui dit cela ou qui le pense... D'abord, moi, je suis jalouse de toutes celles qui l'ont aimé, l'aiment ou l'aimeront jamais. C'est un témoignage, il me semble !

Elle se mit à plaisanter, pour changer le ton de l'entretien. Ah ! comme elle savait le prendre ! Mais il aurait beau lui obéir, changerait-il son cœur ?

Ils arrivaient à la porte de La Muette. Avant de rentrer dans la ville, elle dit :

— Écoute, Michel, voudrais-tu me promettre au moins d'être sincère avec toi-même, de ne te rien cacher ? Il faut être très courageux quelquefois pour voir clair, — mais quand c'est fait, on est sauvé, n'est-ce pas ? Et puis, songe que tu es responsable d'elle, aussi. Elle est seule, dis-tu, sans appui chez les siens. Alors, c'est par toi qu'elle sera forte ou faible. Je suis une femme, moi, je sens cela, je puis te le dire. Je te supplie d'y penser, Michel.

Elle se serra contre lui, d'un geste qui lui faisait sentir toute la faiblesse féminine :

— Quand on est en montagne, dans un pas difficile, si le guide a la tête solide, on a moins peur du vertige, n'est-ce pas ?

Le soir, c'était la mère anxieuse qui interrogeait sa fille. Cette fois, Marie-Louise ne se croyait plus le droit de rien dissimuler. Elle ne cachait que son trouble, et les deux femmes, en essayant de se rassurer l'une l'autre, pénétraient mieux la profondeur de leur peine.

Pour la dixième fois, l'enfant répétait :

— Il m'a affirmé qu'elle ne l'aimait pas, maman, je vous assure.

— A elle lorsl'aimera.

— Mais c'est une honnête femme ! cria Marie-Louise dans une révolte.

— J'aimerais peut-être mieux que ce fût une coquette.

— Que voulez-vous dire, maman ?

Un flot de sang empourprait les joues de la jeune fille.

— Maman, je vous en prie, ne pensez pas ces choses-là...

Si nous nous mettons à douter de Michel, qu'est-ce qui l'empêchera de faire le mal ?

### VIII

Thérèse ne goûtait pas en paix, ce soir, la joie d'attendre Michel. Bien avant l'heure qu'il avait dite, des pas dans l'antichambre la faisaient tressaillir. Elle sentait son cœur lourd de confidences ; elle savait qu'un mot de lui les ferait jaillir à ses lèvres ; elle avait peur de lui, peur d'elle-même.

Jamais il ne l'avait interrogée sur son passé. Cette réserve même lui donnait plus de droits à le connaître. Elle avait vu souvent une pitié pâlir ses yeux, quand elle faisait allusion à ce qu'elle avait souffert. Mais cette pitié ne l'humiliait pas. Devant Michel, elle dépouillait tout son orgueil. Ce n'était pas ce qui l'étonnait le moins.

Il la trouva devant son feu, les mains croisées sur un genou, songeant. Une toute petite lampe, derrière elle, la laissait dans la pénombre, et la flamme seule éclairait son visage. Il hésita sur le seuil. Elle se leva et vint à lui.

— Je déränge votre rêverie, dit-il. Je suis un maladroit.

— Dites que vous m'en délivrez, fit-elle en souriant, et que vous êtes le bienvenu !

Elle alluma brusquement d'autres lumières, et l'atmosphère d'intimité où Michel l'avait surprise s'évanouit. Puis elle mit la conversation sur les derniers épisodes de la comédie parisienne, et la soutint quelque temps avec une gaieté feinte. Mais il la sentait lutter contre un démon intime qui la ramenait sans cesse aux songeries interrompues. Lui-même laissait mourir à tout moment cette causerie vaine. Il avait envie d'éteindre les lumières, de revoir encore cette figure émouvante qu'éclairait tout à l'heure le reflet de la flamme. Il songea que c'était l'image

qu'il emporterait d'elle quand il la quitterait, dans deux semaines, et il ne put s'empêcher de dire :

— Quand je pense à vous, c'est toujours ainsi que je vous vois...

— C'est vrai que j'aime bien à bavarder avec mon feu, quand le soir vient. C'est un causeur si complaisant !

— Trop complaisant, interrompit-il. Il sait trop de souvenirs pour vous : Il vous les redit toujours.

— Aux enfans seuls il dit des rêves.

Il n'osa pas insister. Ce fut elle qui reprit, en essayant de sourire :

— Eh ! oui, vous m'avez vue souvent ainsi, bien peu aimable, en vérité ! Laissez-moi m'en excuser. Je ne sais pourquoi : devant les autres, je suis gaie, devant moi-même je suis vailante. Auprès de vous, — sa voix baissa, comme humiliée, — je m'abandonne...

Il comprit qu'elle lui donnait le droit de l'interroger. Il fit appel à tout son courage.

— La vie a été trop dure pour vous, ma pauvre amie...

— Trop dure ? Oh ! c'est peut-être le contraire. Il me semble que j'aurais souffert avec joie. Elle ne s'est pas occupée de moi, la vie. Je l'ai connue comme une passante indifférente, qui n'avait rien à me dire. J'allais pourtant vers elle les mains pleines et le cœur plein, prête à lui donner sans compter. Elle m'a tout laissé. C'est cela qui est dur...

Elle s'arrêta. Une fois de plus, le cri d'un cœur qui voulait vivre mourut derrière ses lèvres closes. Mais il était trop tard pour se taire. Le silence de Michel la pressait, elle reprit :

— On plaint les femmes qui n'ont pas été aimées. Moi, je n'ai souffert que de n'avoir pas pu aimer. J'ai essayé pourtant de toutes mes forces : il y a deux années entières de ma vie où je ne retrouve pas autre chose que cette pensée-là, obsédante, obstinée... Mais celui qui avait demandé ma main, qui m'appelait sa femme, ne tenait pas à mon amour. Il craignait peut-être de se montrer ingrat : comme si l'amour demandait à être payé de retour ! Il ne tenait pas plus à mon estime, car il me rendait chaque jour plus difficile de la lui donner. Tenait-il même à mon honneur ? Parfois, j'étais tentée d'en faire l'épreuve : c'est la seule chose qui réveille chez certains hommes la conscience de leurs droits, l'envie de les maintenir. A quelles



pensées ne m'a-t-il pas fait descendre ! Mais sans doute il était incapable de jalousie comme d'amour. Et je me voyais, pareille à tant de femmes qui croient, en se donnant des torts, qu'elles souffriront moins de ceux d'autrui ! Ou bien j'aurais pu, comme d'autres, m'avouer vaincue, transiger avec la mauvaise chance, essayer d'un bonheur à la petite semaine, fait de résignation, de scepticisme et d'égoïsme... Cela me paraissait plus affreux que tout le reste. Mon bonheur à moi, c'eût été de me donner chaque jour davantage, au lieu de me reprendre. Quand on s'est promis de vivre pour un autre, c'est atroce de retomber à vivre pour soi...

« Il fallut bien en venir là pourtant. Mais du moins, ce ne fut pas dans le mensonge de la vie commune. Si l'on ne peut pas rompre le mariage, on peut s'abstenir de le parodier et le profaner. Ce fut la dernière chose que je demandai à M. de Fougé. Je savais qu'elle était contraire à toutes ses idées. Il finit par l'accepter, en honnête homme. C'est ainsi que nous nous sommes séparés.

Michel s'était levé. Tout son être frémissait sous l'injure qu'elle avait subie.

— J'admire comme vous parlez sans haine, dit-il, d'un homme qui vous a méconnue, humiliée, outragée...

— Pourquoi de la haine ? Je m'étais laissé marier sans le connaître, sans avoir eu le temps presque de faire de rêves... Je n'ai même pas eu de déceptions ! Je lui en veux de ce que je n'ai pas pu lui donner, voilà tout.

— Vous vous créez des torts pour excuser les siens !

— Oh ! je ne crois pas. On m'a trouvée malheureuse le jour où l'on a su qu'il retournait à ses maîtresses. Mais je ne me sentais même pas trahie. Au fond, il n'y avait pas trahison, il y avait maldonne, c'est bien pire. M. de Fougé n'était que le misérable instrument de la destinée qui nous avait joués tous les deux. C'est à elle que vont toutes mes rancunes, et j'en ai quelquefois l'âme pleine, pleine jusqu'au dégoût... Se tromper n'est rien, on peut le faire noblement. Mais être trompé vous avilit toujours. Voilà mon histoire : ni tragique ni cruelle, absurde !

Elle se tut. Puis, comme il se taisait aussi, elle le regarda. Il avait le visage bouleversé, les yeux pleins de larmes.

— Mon ami, dit-elle en lui prenant gaiement la main, comme

vous êtes ému! Voulez-vous me faire regretter de vous avoir parlé de toutes ces choses?

— Oh! non, dit-il avec feu, je vous en remercie au contraire. Votre silence m'était si dur! Si vous saviez comme je souffrais de sentir toujours vos souvenirs entre vous et moi! Maintenant, il me semble que je serai parfois entre vous et eux... Est-ce que vous me le permettrez? Si j'osais vous dire que je donnerais toute ma vie pour vous épargner une heure de souffrance...

— Je vous croirais peut-être, mais je vous dirais que vous avez bien tort. Votre vie n'est pas faite pour cela. D'ailleurs je ne souffre plus, j'ai tout oublié.

— L'oubli ne répare rien! Le passé n'est pas mort parce qu'il est le passé, hélas! Je vous vois tous les jours porter le poids injuste du vôtre, sous un visage de vaillance. Que de fois j'ai voulu vous demander de le porter avec vous! J'ai eu peur, rien ne m'en donnait le droit. Je ne l'ai pas plus aujourd'hui, je le sais. Mais puisque vous m'avez confié malgré vous votre peine, vous ne vous offenserez pas qu'elle devienne la mienne. Et si, un jour...

Elle eut peur, moins de ses paroles que de cette voix qui se faisait plus grave à chaque minute, et qui semblait éveiller les échos d'un abîme au-dessous d'eux. Où l'entraînait-il? D'un geste instinctif de femme, elle se jeta loin du danger :

— Oh! oui, interrompit-elle, je vous remercie de tout cœur. Je sens toute votre bonne amitié... Vous m'avez plus d'une fois réconfortée...

Mais il la voyait aussi troublée que lui-même. Alors, s'approchant d'elle :

— Je vous remercie de me dire cela... Mais ce ne sont pas des consolations d'un moment que la vie vous doit. Depuis que je vous connais, j'ai le sentiment d'une affreuse injustice que je donnerais mon cœur et mon sang pour effacer. Si mon amour, — pardonnez-moi, je ne peux pas le nommer autrement sans mentir, mais je ne le nommerai plus si vous me le défendez..

Elle baissait les yeux, toute pâle, mais elle ne faisait pas le geste qui lui eût fermé les lèvres à jamais. Il reprit, d'une voix tremblante d'espoir :

— Si mon amour pouvait vous aider à reprendre confiance en vous-même et en la vie, est-ce que vous le repousseriez? Je vous l'ai caché aussi longtemps que je pouvais croire qu'il vous trou-

blerait. Aujourd'hui, je sens que vous en avez besoin. Laissez-moi le mettre à vos pieds, comme un hommage, comme une réparation. Je ne lui demande pas qu'il vous donne à moi, mais qu'il vous rende à vous-même...

Elle releva la tête et dit :

— Je n'en ai pas peur. C'est un loyal amour.

Il la contempla, surpris. Ce n'était plus la même femme. Le sang revenait à son front, la lumière à son regard. Son visage rayonnait d'une beauté, d'une force nouvelles. Puis ses yeux se posèrent sur ceux de Michel avec une reconnaissance infinie. Il prit ses mains, les serra dans un long baiser :

— Oh ! merci, Thérèse, murmura-t-il. J'avais peur que mon amour ne fût rien pour vous. Vous voulez bien qu'il soit quelque chose. Je vous le donne, ma tendre amie, je vous le donne, pour qu'il soit votre délivrance...

## IX

Le lendemain, il entra vite, interrogeait son visage : n'était-ce point un rêve ? Mais il retrouvait dans les yeux de l'aimée la douce certitude. Il s'enhardit :

— Est-ce que vous avez pensé, depuis hier, que je vous aime ? Est-ce que vous vous êtes sentie moins triste ou moins seule un peu ?

— Je n'ai pas cessé d'y penser, dit-elle lentement, de me sentir si heureuse et si reconnaissante ! Vous le dirai-je ? Vous m'avez comme réhabilitée devant moi-même... Je vous remercie encore, Michel. Je ne l'oublierai jamais.

Elle se tut. Une inquiétude glissa dans le cœur de Michel. Il retint la main qui voulait quitter les siennes.

— C'est moi qui vous dois tout, dit-il. C'est moi qui ai reçu la paix et la joie, qui ai senti ma vie prendre un sens et un but...

— Taisez-vous, taisez-vous, ... murmura-t-elle, et elle regardait tristement la flamme. Alors il remarqua sur ses traits la trace de luttes intérieures, des larmes, des victoires cruelles.

— Thérèse, dit-il, ou bien vous ne m'avez pas compris, ou bien je vous offense...

— Comment m'offenseriez-vous, mon ami ? Vous êtes loyal, vous êtes généreux jusqu'à la folie. Mais vous savez bien que je ne puis accepter ni votre générosité, ni votre folie...

Elle détournait la tête, accablée. Il s'agenouilla près d'elle :

— Je comprends que vous ne puissiez pas. Je n'ai pas entrepris sur vous, je vous le jure, dans mes rêves les plus hardis. Mais, si par hasard c'est à cause de moi que vous ne voulez pas, comme vous vous trompez, Thérèse ! Est-ce que vous ne sentez pas que depuis que je vous connais, je ne vis plus que pour vous aimer, sans vous le dire ? Et maintenant que vous m'avez permis de vous le dire, vous voudriez que ce fût une parole vaine ? Ah ! rien ne compte plus pour moi, devant la pensée que je pourrais vous donner un peu du bonheur auquel vous avez droit...

Elle tendit dans l'ombre deux mains tremblantes, comme pour écarter la tentation.

— C'est le bonheur d'une autre que vous m'offrez là. Ma part est faite, à moi. Est-ce que je désire encore être heureuse ? Devant ma conscience, non, vraiment. Ah ! le droit au bonheur... Est-ce donc autre chose qu'un leurre et une faiblesse ? J'ai blâmé tant de femmes qui le revendiquaient à côté de moi...

— Ce n'est pas le droit au bonheur, c'est le droit à la vie, Thérèse ! Vous me l'avez dit vous-même, la vie vous a oubliée. Elle passe à nouveau près de vous, ne vous détournez pas. Levez-vous, sortez de l'ombre où ce passé jaloux vous enferme, ne la laissez pas s'étendre sur toute votre existence... Vous avez bien voulu me dire que mon amour vous libérerait : soyez libre, Thérèse, allez courageusement vers une destinée nouvelle.

— On n'a qu'une destinée, mon ami.

— Eh bien ! oui, mais c'est celle que nous nous créons à nous-mêmes, chaque jour, à force d'énergie et de volonté. Ce n'est pas une étrangère, notre destinée ; c'est notre idéal, dans la mesure où nous le réalisons. Je ne crois qu'à celle-là ; elle est la seule qui ne nous trompe ni ne nous opprime.

— Comme c'est vrai, ce que vous dites ! Oh ! moi aussi, je puis dire que, malgré tous les démentis de la vie, je n'ai jamais eu d'autre foi... Mais je l'avais perdue, vous me la rendez, Michel...

Comme la veille, son visage se transfigurait. Elle se sentait plus forte que toutes les forces obscures qui l'avaient vaincue un moment. Il avait frappé sur son âme au point le plus sensible et le plus profond : elle la sentait vibrer et chanter tout entière.

— Oh ! mon ami, merci ! dit-elle en inclinant son front sur l'épaule de Michel.

Mais à peine goûtait-il la joie de l'avoir conquise qu'elle se redressait, effrayée :

— Oh! non, c'est impossible... Vous n'écoutez que votre pitié pour moi, votre dévouement, votre amour. Mais vos croyances, vos traditions, votre milieu, tout vous le défend. Demain, vous ne pourriez plus penser sans remords ou sans honte ce que vous venez de me dire. Voilà la vérité : pourquoi nous la cacher à nous-mêmes?

Il reprit, plus pressant, l'orgueilleux plaidoyer. Tout lui semblait facile pour l'aimée ; les sacrifices mêmes exaltaient son rêve.

— Michel, j'ai peur, je ne sais plus que croire...

Elle en appelait à lui, d'un regard angoissé.

— J'ai honte de moi... Mais vous m'avez toute changée... Je ne sais plus m'appuyer sur moi-même, depuis que vous m'obligez de m'appuyer sur vous. Je n'ai plus de volonté, je chancelle...

Il mit un baiser sur ce front de peu de foi :

— Vous n'êtes plus seule, Thérèse, et nous serons si forts, à deux...

## X

M. Lesquières n'était pas encore rentré. M<sup>re</sup> de Fougé se fit introduire dans le cabinet de travail où la lampe allumée, le feu clair, attendaient le retour du maître.

Elle aimait cette pièce, grande et sobre, toute pleine de choses précieuses, de calmes habitudes et de chauds souvenirs. Depuis l'enfance, c'était là qu'elle venait voir son vieil ami. Que de bonnes heures d'épanchement elle y avait connues! Que de fardeaux trop lourds elle était venue déposer là pour un moment!

Le livre qu'elle avait pris restait fermé sur ses genoux.

Ce soir encore, elle venait à son parrain comme à l'ami fidèle, solide et tendre sous la figure de sceptique qu'il faisait volontiers dans le monde. Et c'était toujours pour lui causer de la peine! Une peine volontaire, cette fois. Elle n'avait plus d'autre pensée : toutes ses luttes contre elle-même depuis trois jours, le compte qu'elle avait fait des scrupules à vaincre, des amitiés à perdre, des jugemens à braver, tout s'effaçait devant la sur-



prise et la peine de son pauvre ami. Elle songea : « Le sacrifice commence ; il est dur... » Son cher amour ! Il naissait dans les larmes et la contradiction ; et peut-être elle l'en chérissait davantage...

M. Lesquières parut. Elle posa sa question sans attendre, d'une voix calme et nette :

— Parrain, je suis séparée depuis plus de trois ans. J'ai mon enfant. Je puis obtenir le divorce de plein droit, sans nouvelle instance, n'est-ce pas ?

Il prit un moment pour répondre, mais aucune surprise ne parut sur sa figure.

— Au point de vue légal, le divorce n'est plus qu'une formalité. Il suffit d'introduire une demande par assignation, en vertu d'une ordonnance rendue par le Président du tribunal. Le jugement de divorce est rendu en audience publique, après la comparution. Il n'y a guère d'exemple que le tribunal refuse la conversion, au profit de celui qui avait obtenu la séparation.

Il se tut. Sa main rangea quelques feuilles sur le bureau. Elle savait qu'il était la discrétion même, mais ce silence la glaça.

— Vous savez pourquoi je vous demande ce renseignement, parrain ?

— Je pense que c'est pour épouser M. Sebert ?

Il regardait le feu, sans rien dire. Elle se jeta au-devant d'une parole :

— Vous me blâmez, n'est-ce pas ? J'ai si peur de vous faire de la peine !...

Il songea qu'elle lui en ferait quand même, et dit :

— En vérité, c'est bien peu de chose.

— Oh ! parrain, vous êtes dur. Tout à l'heure, en vous attendant, je me disais que pour ce peu de chose seul j'hésiterais...

— Je vous remercie, chère enfant.

Il l'en croyait peut-être capable ; mais était-ce une raison pour mettre son affection de vieillard en lutte avec l'amour qui triomphait sur tous les traits de ce visage ? M. Lesquières détourna sa pensée de lui-même.

— M. Sebert a toute mon estime, dit-il, puisque vous l'avez distingué. Sa personne est hors de cause. Je ne songe qu'à vous, Thérèse. Je ne doute pas que vous ayez examiné toutes les conséquences d'une telle décision. Vous n'avez pas peur ; vous vous assurez que vous serez plus forte que le monde. Je le

veux bien. Vous vaincrez, héroïquement. Mais il y a des victoires si chères qu'elles valent des défaites. Et le bonheur n'est pas un héroïsme, hélas !

— Je ne cherche pas le bonheur. Je ne sais même pas si j'y crois encore. Je cherche à vivre. Voyez-vous, parrain, les idées, les croyances qui m'auraient suffi peut-être, si j'avais été heureuse, ont reçu tant de démentis depuis dix ans qu'elles n'ont plus de force. J'ai perdu tous mes appuis profonds. Les autres, le qu'en-dira-t-on, la morale du monde, n'ont jamais compté pour moi. Il me reste une certitude : je sens en moi une vie qui ne m'a pas été donnée pour la laisser stérile. Je ne blâme pas celles qui demeurent dans la résignation et le renoncement. A chaque âme son atmosphère. Moi, je meurs dans cet air-là. On n'a pas le droit de se laisser mourir, quand ce n'est pas pour quelque chose qui vaut plus que la vie.

Il hochait la tête sans répondre. Elle continua :

— Ne me dites pas que je suis une chercheuse de nuées, que je rêve de devoirs chimériques pour me dérober aux miens. J'ai essayé loyalement d'aimer mon mari.

— Avec un courage que d'autres n'auraient pas eu !

— Puis j'ai essayé de vivre dans la retraite, la modestie, l'effacement, en mortifiant mon idéal. Chaque jour je le trouvais plus misérable.

— On peut cacher cette misère sous quelques fleurs...

— Sans doute ! Mais ce n'est pas de ma faute si je n'ai pas pu prendre un amant, m'étourdir, demander au plaisir une revanche sournoise du bonheur. Aujourd'hui, j'entrevois une vie plus large, un devoir plus haut : puis-je m'y refuser ? Ah ! si je cédaïs à quelque égoïsme, parrain, je le sentirais. Jamais je n'ai eu le cœur plus pur. Je sais ce que j'abandonne, ce que je sacrifie : je ne sais pas ce qui m'attend. Je ne sais qu'une chose, c'est que je vais vers la lumière.

Il ne s'étonnait point de l'entendre parler ainsi. Il connaissait depuis de longues années la pauvre âme inquiète qui ne prenait point son parti des ténèbres de la vie. Il dit seulement :

— Les sacrifices qu'on fait à une cause la rendent plus belle, assurément, mais pas plus juste. On peut mourir pour une erreur. La lumière que vous voulez suivre n'est apparue qu'à vous.

— C'est la seule qui m'oblige.

— Soit. Mais elle ne vous oblige pas seule. M. Sebert est, je crois, d'une famille et d'un milieu où la conscience et les mœurs traditionnelles ont encore, sinon plus de prestige, du moins plus d'autorité profonde que dans le nôtre. Vous l'entraînez hors de la voie commune...

Elle aurait pu répondre : « C'est lui qui m'y entraîne. Je m'en défendais. » Elle eut comme un scrupule de paraître mettre les responsabilités sur lui. Elle dit simplement :

— Je ne lui ai pas demandé son amour. Mais je ne pouvais l'accepter qu'ainsi. Ni l'un ni l'autre, nous n'avons songé à l'intrigue secrète. Nous le reprocherez-vous? Il m'a offert sa vie avec son amour. Il m'a juré que s'il m'offensait, il se tairait toujours. En quoi m'offensait-il?

Les yeux fermés, elle crut l'entendre encore, et la fierté qui l'avait enivré reparut sur ses traits.

— Pouvais-je le repousser, cet amour si grand, si noble et si pur, qui me vengeait de l'absurdité du sort, du mépris de mon mari, du désir vil des autres hommes? Ah! parrain, vous ne savez pas ce qu'il me donne ou ce qu'il me rend... Je suis une autre femme!

Il la regarda. Le cri de la délivrance emplissait sa poitrine et dilatait sa prunelle. Il mesura ce qu'elle avait souffert. Il ouvrit ses bras, elle s'y réfugia.

— Vous avez pitié, mais vous me blâmez toujours, murmura-t-elle.

Il ne répondit pas. Il maudissait en lui-même sa sagesse impuissante. Pauvre cœur qui devrait conquérir la sienne, au prix du sang! Il songea : « Chaque âme est seule devant la vie comme devant la mort. »

— Je ne puis rien pour vous, conclut-il.

Elle crut qu'il l'abandonnait :

— Parrain! cria-t-elle, est-ce possible? Vous ne seriez plus là...

— Si, mon enfant, ne craignez point. Vous me trouverez toujours. A mon âge, il n'est même plus courageux de se compromettre. Je vous blâme avant, pour garder le droit de vous défendre après.

Il ajouta, en hochant la tête :

— Vous en aurez besoin.

— Parrain, je vous attriste toujours, dit-elle. Et cette fois, ce n'est pas la vie qui est méchante, c'est moi...

Une larme roula de ses yeux songeurs :

— Pourtant, je ne puis pas faire autrement...

— Je le sais, dit-il.

## XI

M. d'Ecquevilly se fit annoncer. Tandis qu'on allait prévenir sa fille, il passait en revue, le monocle à l'œil, quelques cadres. Aucune nervosité ne se lisait sur sa figure, rafraîchie par un bon sommeil, une toilette minutieuse, et un galop d'une heure au Bois.

Pourtant, M. d'Ecquevilly était là pour accomplir la plus désagréable corvée qu'il pût imaginer. Il se flattait de n'hésiter point sur certains devoirs, mais fichtre ! ils n'étaient pas toujours commodes à remplir. Et puis tout ce qui sortait d'une politesse banale, dans ses rapports avec sa fille, le mettait à la gêne.

Depuis huit jours, il flairait quelque ennuyeuse histoire. La veille, il avait été voir M. Lesquières. Mais l'habile homme s'était mis à couvert tout de suite : « Je n'ai reçu que des confidences, mon cher ami. » Et l'on avait parlé d'autre chose. Il se défiait un peu du parrain, d'ailleurs : confidences valent connivences... Avant de le quitter, il avait repris en plaisantant : « Voyons, entre nous, elle ne va pas faire une bêtise ? » Et M. Lesquières de le rassurer traitreusement : « Mais non, mais non... Seulement, a-t-elle tout à fait la même idée que nous de ce qu'on appelle une bêtise... ? »

Le pire, c'était qu'il disait vrai. M. d'Ecquevilly n'en revenait pas qu'une femme intelligente comme Thérèse prit la vie aussi maladroitement. Il était pour les solutions légères, celles qui n'insistent point. Elle voulait aller au fond de tout, au bout de tout, — jusqu'à l'inévitable sottise... Pauvre fille ! Elle avait extraordinairement mal pris son mari, — un homme dont on pouvait s'accommoder, en somme, qui n'était même pas jaloux, et que tant de femmes, en secret, lui eussent envié... Allait-elle maintenant se rendre malheureuse avec un autre ? M. d'Ecquevilly lorgnait une gravure aimable du XVIII<sup>e</sup> siècle. Qu'elle était charmante et avisée, cette jeune femme qui glissait un billet à son galant, dans le dos d'un mari jaloux ! « Les nouvelles générations sont trop sérieuses, pensa-t-il. La vieille France l'était moins et elle entendait mieux la vie. »

Une porte s'ouvrit. Il laissa glisser son monocle et vint au-devant de sa fille.

Causeur habile, il savait qu'on n'est maître de son sujet que lorsqu'il vient à vous naturellement. Il l'attendit, sans hâte maladroite. Comme elle lui parlait d'estampes, il lui proposa d'en aller voir deux qu'il hésitait à acheter. Était-elle libre dans l'après-midi?

— Vous m'excuserez, dit-elle, j'attends M. Sebert, à deux heures.

— Alors, demain vous conviendrait-il?

— Mais oui... Cependant, je ne sais pas...

Elle se vit rougir, d'une simple réticence. Ce mystère inutile l'agaçait d'ailleurs. Elle reprit bravement :

— A vrai dire, M. Sebert part dans quelques jours pour regagner Toulon, et je désire lui réserver mes après-midi jusqu'à là.

M. d'Ecqueville reconnut sa fille, à cette façon de fonder sur l'obstacle. Il vit le regard se tendre sous l'arc des sourcils, la bouche trembler légèrement. Mauvais présages...

— Ma chère enfant, dit-il, la franchise avec laquelle vous me parlez servira d'excuse à la mienne. Il m'est revenu, ces jours-ci, quelques propos qui pourraient vous nuire, et, si indifférens qu'ils puissent vous être, il serait imprudent de n'en pas tenir compte. Vous savez que le monde est sans bienveillance, vous savez aussi que votre situation vous expose plus qu'une autre aux médisances. Vous ne voyez, n'est-ce pas, aucun reproche dans ce que je vous dis; c'est tout au juste un service que je crois devoir vous rendre.

— Je vous en remercie, mon père. Mais, n'ayant rien à cacher, je ne vois pas...

— Quelques précautions, continua-t-il très vite, sont si faciles... L'opinion s'en contente. Au fond, il suffit de ne pas la braver ouvertement.

La désinvolture de cette phrase lui rappela que son père les prenait à peine, ces précautions faciles, lui qui promenait au Bois, presque chaque matin, une actrice en vue. Mais il bravait l'opinion avec élégance, et l'opinion était ravie. Thérèse oubliait de répondre. M. d'Ecqueville crut que ses argumens avaient porté.

— Si vous me permettiez d'ajouter à ce service un conseil,



ma chère enfant, dit-il, pourquoi semblez-vous prendre si peu de goût aux distractions que la vie vous offre ? Vous avez des tristesses à effacer, des ennuis à oublier. La solitude est mauvaise conseillère. Donnez-vous un peu plus au monde, qui vous trouve charmante...

Elle l'arrêta d'un geste :

— Mon père, je vous sais gré de ce que vous me dites, mais je crois inutile de prolonger cet entretien sur une équivoque. J'ai différé jusqu'à présent de vous dire mes projets, qui n'étaient pas encore fixés. Aujourd'hui, je vous dois de ne plus vous les cacher. J'avais pu deviner depuis quelque temps les sentimens de M. Sebert à mon égard. Je lui ai permis de me dire son amour. Il est à tous égards digne du mien. Il me demande de devenir sa femme. J'ai résolu d'obtenir le divorce, — une simple formalité, — pour pouvoir l'épouser.

M. d'Ecquevilly saluait la foudre quand elle tombait.

— M. Sebert a toute ma sympathie, dit-il avec un parfait sang-froid. J'ai pu juger qu'il était un délicat et galant homme. Cependant vous n'attendez point que j'approuve un pareil projet ? Mon sentiment, peut-être, vous importe peu...

— Pardon, mon père, interrompit-elle, je sais que je vous surprends et vous blesse, et croyez que j'en ai le plus vif regret.

Il s'inclina.

— Je ne vous démentirai point, Thérèse. Mais ce que vous blesseriez avant moi, ce sont les principes dans lesquels vous avez été élevée, les traditions de votre race, — sans compter les habitudes de votre monde. Il me semble que cela vaut bien un moment de réflexion.

— Ai-je besoin de vous dire que j'ai tout pesé, mon père ? Je ne dois rien à la morale du monde, qui n'a jamais été la mienne, et dont j'ai souffert sans répit. Quant à l'autre, la morale chrétienne, si je la comprends bien, elle me commande avant tout de ne pas aller contre ma conscience. C'est ce que je fais.

M. d'Ecquevilly s'était levé. L'alerte l'avait trouvé, comme toujours, de sang-froid. Mais devant la franchise de l'attaque, l'obstination qu'il y sentait, l'issue qu'il en prévoyait, son sang rapidement s'échauffait. Il tira quelques enjambées dans le salon pour détourner la colère qui lui montait au cerveau. Voilà donc la revanche que cette bizarre créature méditait dans

le silence depuis quatre ans ! Sa conscience ! Que diable y pouvait-on comprendre, à ces consciences nouvelles, orgueilleuses et compliquées, qui prenaient tout au rebours des idées reçues ? Il dit enfin :

— Vous me rendrez témoignage, mon enfant, que j'ai le respect le plus complet de la conduite d'autrui. Je me fais violence aujourd'hui pour m'occuper de la vôtre. Mais j'ai le devoir de mettre mon expérience de la vie au service de votre...

Il chercha un mot plus doux :

— De votre jeunesse. Je laisse de côté ce qui regarde votre for intérieur, et votre confesseur. Pour le reste, pensez-vous donc gagner votre cause et imposer le divorce à une société qui n'en veut pas, fort heureusement ?

— C'est de quoi je ne m'occuperai en aucune façon.

— Alors vous accepterez que tout votre entourage vous tourne le dos ? Vous mettrez sur nous, sur votre nom, de gaieté de cœur, cette tare et ce ridicule ? Vous irez vivre parmi les émancipées et les féministes ? En vérité...

Il rappela son sang-froid.

— Non, vous n'êtes pas une femme à la George Sand, que diantre ! Vous êtes de votre classe et de votre race. Croyez-moi, elles valent bien les nouvelles couches. Le monde, que vous méprisez tant, est rempli sans doute de vices et de préjugés. Pourtant il respecte ce qu'il faut respecter. Quand il viole la morale, c'est encore une manière de la reconnaître. Je vous accorde qu'on peut être un pauvre homme en vivant selon le monde ; mais au moins, on n'embrouille pas toutes les idées, et, sur les questions essentielles, on ne se trompe pas à fond...

Elle était immobile, un doigt sur la tempe, les yeux ardents et fixes. L'écoutait-elle, ou seulement son amour ? Il vit le feu qui dévorait ce visage. Une pitié surprit son cœur :

— Vous avez souffert, ma chère enfant, dit-il. Mais vous courez au-devant de nouvelles épreuves, et très pénibles, croyez-m'en. Vous réfléchirez. Il faut du doigté dans la vie, du doigté...

Il reprit sa promenade, en caressant sa moustache cirée de frais. Puis, d'une voix changée :

— Croyez-moi, la peur du scandale n'est pas toujours une hypocrisie... C'est souvent le commencement de la sagesse. Le monde n'en veut point, et avec raison. Mais il garde de l'indul-

gence pour les faiblesses qui ne prétendent point au nom de vertu... Il pardonne aux femmes qui ont souffert...

Thérèse avait pâli.

— C'est-à-dire qu'il me pardonnerait d'être la maîtresse de l'homme que j'aime, n'est-ce pas, mais sa femme, jamais... C'est ignoble, voilà tout !

M. d'Ecquevilly fronça le sourcil. Mais, puisqu'on lisait ses cartes, il jouait beau jeu :

— Peuh ! fit-il, c'est ignoble, mais ce n'est pas faux. Cela revient à dire qu'il n'y a que le sacrement qui compte. Vous n'irez pas là contre. C'est la pierre d'angle, et tous vos sophismes s'y briseront...

La main crispée sur le fauteuil, la jeune femme se retenait de crier son indignation. La rougeur qu'on faisait monter à son front lui semblait un outrage à son amour. Elle se leva :

— Mon père, vous pouvez voir que cet entretien m'est extrêmement pénible. Épargnez-moi des paroles que je regretterais. Je réfléchirai à ce que vous m'avez dit, par déférence pour vous. Mais...

Elle hésita. Elle tremblait toute :

— Vous pourrez garder votre indulgence pour d'autres que votre fille...

Elle le quitta. Dans sa chambre, elle éclata en sanglots. Mais sa révolte se changeait maintenant en inquiétude. N'était-elle déjà plus une honnête femme, pour qu'on pût la traiter ainsi ?

## XII

Deux heures plus tard, Michel la trouvait encore toute bouleversée. Il oublia la mauvaise nouvelle qu'il apportait.

— Qu'avez-vous, mon amie ? Vous avez pleuré...

— Ce n'est rien...

— Vous avez douté de moi, Thérèse, ou de vous !

— Oh ! de moi seule.

Son cœur se serra. Depuis trois jours, pour la laisser maîtresse de son choix, il avait pris sur lui de ne pas lui parler d'avenir. Il pensa qu'elle avait réfléchi, hésité. Il ne lui en voulut point. Même il se dit que la nouvelle de son départ l'aiderait peut-être, si elle avait besoin d'un secours contre elle-même. Il la donna d'une voix calme, presque indifférente.

— Je viens de recevoir un télégramme de mon commandant qui me demande de rentrer quelques jours avant la fin de mon congé. C'est pour remplacer un camarade qui vient de perdre son père. Je ne puis pas refuser. Demain soir, je serai en route.

Il vit une épouvante pâlir le beau visage. Pourtant, ce n'étaient que trois jours de moins... Mais perdre tout à coup la présence et la force de l'ami, au moment où elle en avait tant besoin ! Elle se sentit faible, lâche. Elle n'eut plus qu'un courage, celui de lui confier son désarroi. Ses lèvres tremblèrent, en voulant jeter l'aveu qui résumait toutes ses angoisses : « Je ne sais plus si je suis une honnête femme... » Mais la phrase se dressa tout à coup comme un tel blasphème contre son amour qu'elle écrasa l'impure pensée. Elle releva la tête, sourit à Michel, et dit, victorieuse :

— Ce sont des fantômes...

— Qui les chassera, quand je ne serai plus là ?

— Quand on les a regardés bien en face, ils n'existent plus, n'est-ce pas ?

Elle les bravait, mais elle les voyait encore. Il essayait de les saisir dans ses yeux songeurs.

— Je voudrais les regarder avec vous, dit-il.

Elle se pencha sur l'âtre et joua lentement avec les cendres.

— Ce n'est pas de ma faute s'il y a toujours en moi un personnage qui se moque de l'autre. Il méprisait hier la femme qui s'enfermait dans un devoir stérile et gardait au passé une fidélité de dupe. Il se moque maintenant de celle qui fait l'émancipée, qui ne croit qu'à ses droits, qui n'a plus ni modestie, ni pudeur... Si vous saviez comme ces femmes-là me font horreur ! Elles m'accueilleront pourtant comme une des leurs...

Pas plus qu'elle, il ne les aimait. Et il aimait précisément celle qui se donnait à lui de leur ressembler si peu. Qu'elle était touchante dans son trouble ! Il lui savait gré de se voiler la figure devant le sacrifice. Il la contemplait sans parler. Elle crut l'avoir blessé :

— Je vous demande pardon, mon ami, je vous fais souffrir.

— Oh ! non, dit-il. Je vous remercie mille fois de ne pas leur ressembler, à ces femmes-là. Elles n'aiment qu'elles-mêmes. Vous, vous aimez votre amour. Mais vous en avez peur encore, n'est-ce pas ? Thérèse, vous savez combien je vous

respecte. Si vous me permettiez seulement de baiser la trace de vos pas, je vous bénirais encore. Et si vous me le défendiez, je ne le ferais pas, pour vous mieux aimer. Aussi j'ai peut-être le droit de vous dire : Ayez confiance en notre amour, Thérèse...

Elle se redressa.

— J'ai confiance en lui, Michel, je vous le jure. Je n'ai pas songé un instant à lui faire, dans ma vie, une place timide et honteuse. J'en fais le maître de ma vie. Vous vous rappelez le mot si beau : « Celui qui accomplit la vérité vient à la lumière. » Vous m'avez vue lâche tout à l'heure, parce que c'est une dure parole quelquefois. Mais combien elle donne de force et de joie ! Depuis que j'ai le courage de faire ce que je crois la vérité, Michel, je sors des ténèbres où j'étouffais. Notre amour, c'est la lumière...

Elle le regardait, fière et tendre. Il la prit dans ses bras :

— Thérèse, vous voulez bien être ma femme ?

— Je vous aime, Michel, et je suis votre servante.

— Chère âme ! dit-il. Vous n'aurez pas peur ?

— Oh ! non. C'est si bon, si bon, de tout dépouiller, de tout vous donner... Me voici seule, n'ayant que mon cœur dans mes mains. Seule devant vous, seule avec vous... Vous vous rappelez, Michel, ce fut notre première impression, là-bas, à Amalfi, et puis chaque fois que je vous voyais. Ce sera toujours ainsi, n'est-ce pas ?

Il répéta : « Toujours. » Ils goûtèrent ensemble l'orgueilleux mirage qui, dans le don d'eux-mêmes, semblait leur donner l'univers entier.

Pourtant, des scrupules l'arrêtaient, quand elle songeait à Michel. La rupture, pour elle, était facile : quel bonheur, quel honneur vrai sacrifiait-elle ? Mais il aurait à briser avec tant d'êtres chers, tant d'idées plus chères encore... Toutes les douces sécurités où s'appuyait sa vie, pouvait-elle lui demander de les jouer dans cette aventure ? Oh ! qu'il ne souffrit point pour elle ; elle avait assez de se donner, sans récompense. Mais il répondait : « Vous avez la joie de faire des sacrifices à notre amour : pourquoi me la refuseriez-vous ? » Ainsi, toutes les victoires qu'ils se promettaient sur eux-mêmes ou sur le monde, ils les jetaient à leurs pieds comme les trophées de leur amour.

L'heure coulait ; ils ne se lassaient point de l'emplir de con-



fiance, de paix et d'allégresse. Michel, pourtant, songeait encore. Quelle existence donnerait-il à Thérèse? Saurait-il défendre son bonheur contre les ennemis du dehors et ceux du dedans? Parfois il la contemplait, avec une infinie pitié : la femme la plus forte est si désarmée devant le monde, si faible devant sa conscience ! Elle devinait ses craintes, elle souriait à l'avenir, pour lui montrer qu'elles étaient vaines. Il avoua :

— Vous avez tant lutté !

— Je luttais seule.

— Tant souffert !...

— Ce n'est pas moi qui ai souffert, c'est une autre femme. Je ne la connais plus. Il me semble que je commence à vivre ! Je n'en veux plus au passé ; je le remercierais plutôt de ses rigueurs, parce que j'aurais pu me tromper, jeter mon cœur à des ombres. Oh ! non, je n'aurais pas pu, c'est un blasphème... Je vous attendais, Michel, je savais que vous viendriez. Je me suis conquise pour vous dans la souffrance, pour vous donner un cœur plus clair, plus fort et plus profond...

Elle ferma les yeux.

— Votre amour était ma destinée, Michel...

Il devina qu'elle revoyait le ciel d'Italie, la terrasse des Capuccini, leur adieu dont la vie n'avait pas voulu. Il s'unit à son silence. Quelque chose de plus fort et de plus lointain qu'eux les donnait l'un à l'autre. Ils s'appartenaient depuis toujours. Comme il s'assurait l'avenir, leur amour avide posséda le passé.

PAUL RENAUDIN.

*(La deuxième partie au prochain numéro.)*

---

# LA CRISE DU FRANÇAIS

ET

## L'ENSEIGNEMENT LITTÉRAIRE A LA SORBONNE

---

C'est, depuis quelques années déjà, une levée de boucliers contre la Faculté des lettres de Paris et ses nouvelles méthodes d'enseignement. On l'accuse, un peu pêle-mêle, d'être responsable de la « crise du français, » c'est-à-dire de la façon dont écrivent actuellement la plupart des Français et notamment les futurs professeurs, laquelle, je ne cherche pas à le contester, est effrayante; — d'avoir inauguré et de pratiquer des méthodes d'enseignement qui sacrifient absolument l'éducation du goût à la connaissance des faits d'histoire littéraire; — d'avoir inauguré et de pratiquer des méthodes d'enseignement qui substituent une critique scientifique des choses littéraires à une critique littéraire des choses littéraires.

Ne parlons pas de toutes les choses à la fois, comme c'est un peu le défaut de ceux qui attaquent la Sorbonne moderne et même de ceux qui la défendent, et distinguons nettement ces trois chefs d'accusation.

Tout d'abord, il faut mettre tout à fait à part la crise du français, dont la Sorbonne ne peut mais, et qu'on mêle tout à fait mal à propos à ses affaires. Il est très vrai qu'on n'a jamais plus mal écrit le français qu'aujourd'hui; il est très vrai qu'on ne sait plus du tout le français. Mais c'est probablement la faute des établissemens où on devrait l'apprendre et non pas de celui où l'on n'est admis, où l'on ne devrait être admis, que le sachant.

Ce n'est pas aux professeurs des facultés d'apprendre à des jeunes gens de vingt ans la langue française.

Les jeunes gens de vingt ans qui y arrivent devraient la savoir. Ni ils ne la savent, ni même ils ne se doutent, — sauf rares exceptions, — de ce que c'est. La faute en est : 1° à l'abandon du latin ; 2° aux programmes encyclopédiques des lycées ; 3° aux spécialisations hâtives des « quatre cycles ; » 4° à la lecture des journaux qui s'est substituée à la lecture des livres.

L'habitude du latin apprend à écrire en français : d'abord parce qu'on ne sait *le sens même* des mots français que quand on sait le sens qu'ils avaient en latin, et elle avait bien raison cette dame à qui j'avais reproché d'écrire « *préférer que*, » et qui me répondait : « Que voulez-vous ? je ne sais pas le latin ; » et certainement quiconque sait ce que veut dire *préférer* ne peut pas, y mit-il toute sa mauvaise volonté, *ne peut pas* écrire *préférer que* ; — ensuite et surtout parce que l'habitude de mettre du français en latin et du latin en français force à réfléchir sur le sens des mots, à en voir l'exacte portée, la limite exacte, et à ne pas prendre le mot pour quelque chose de vague et de *flou* qui veut dire approximativement quelque chose : jamais un homme qui n'aura pas fait, et avec la volonté qu'ils soient bien faits, force thèmes latins et force versions latines, n'aura, sauf certain génie inné qui est très rare, la moindre *précision* dans l'expression ; — enfin parce que l'habitude du latin donne le goût d'une phrase *construite* et non pas *invertébrée*, goût que, je le reconnais, le commerce de Bossuet, de Rousseau, de Chateaubriand ou de Brunetière peut procurer, mais non pas si pleinement que celui de Tite-Live ou de Cicéron. Le déclin du français a été parallèle à celui du latin, et ici le *post hoc, ergo propter hoc* me paraît juste.

Si au moins dans les lycées on enseignait le français par le français, conformément à une formule très en honneur chez les réformistes de 1880 ! Mais on ne l'enseigne pas même ainsi, parce que trop peu d'heures sont réservées et consacrées à cette étude. Les lycéens, quel que soit le cycle qu'ils aient adopté, ayant un programme énorme de *notions* à absorber, n'ont presque aucun temps à donner à l'étude du français, qui est une étude qui demande beaucoup de loisirs, de lectures lentes, de lectures méditées ; qui exclut toute hâte, toute précipitation et toute préoccupation dispersée. La question de la crise du français est toute

dans ce mot de Flaubert à George Sand : « Ah ! ces bons-hommes du *xvii<sup>e</sup>* siècle ! *Comme ils savaient le latin ! Comme ils lisaient lentement !* » Savoir le latin et lire lentement, voilà les deux conditions nécessaires pour apprendre le français. L'une des deux, je crois, suffirait à la rigueur. Mais il faut au moins l'une ; et l'une et l'autre n'est point tout à fait surabondance. Nos lycéens ont trop à faire, soit pour apprendre le latin, soit même pour lire lentement des auteurs français. La vérité, c'est que, dix-neuf sur vingt, non seulement ils ne lisent pas lentement ; mais ils ne lisent point du tout. On ne peut pas le leur reprocher très violemment : ils ont trop d'autres choses à faire.

Ajoutez que, de par la quadrifurcation, les quatre cycles, ils se spécialisent à quatorze ans. Or, des quatre cycles il n'y a qu'un, le « grec-latin-français, » qui puisse former un petit humaniste, qui puisse mener un adolescent à écrire en français d'une façon pertinente, et ce cycle, parce qu'il est tenu pour le plus dur, peut-être avec raison, est le moins fréquenté par la population scolaire.

Vous conclurez sans doute, qu'à le prendre dans son ensemble et dans sa quasi totalité, l'enseignement secondaire est excellent, apprend beaucoup de choses, est extrêmement utile, prépare très bien à la vie ; mais est essentiellement un enseignement primaire supérieur d'où presque aucun jeune homme sachant écrire en français ou parler en français (encore moins) ne peut sortir.

Notez enfin que ces jeunes gens sont détournés de la lecture des auteurs français par les influences extérieures autant que par les influences intérieures. A l'intérieur, les créateurs de la langue française, à savoir les auteurs du *xvii<sup>e</sup>* siècle, leur sont interdits, ou tout au moins peu recommandés, ne figurent pas, ou figurent très peu, sur leurs programmes à cause de leurs opinions religieuses, philosophiques et politiques jugées dangereuses dans une démocratie, point sur lequel il y aurait beaucoup à discuter, mais sur lequel je n'ai pas le loisir de m'étendre. — Extérieurement, l'attrait des journaux, que je reconnais qui est grand, les détourne encore plus des livres. Or les journaux sont mal écrits, parce qu'ils sont écrits très vite, pour d'autres causes peut-être encore. La première page en est encore rédigée approximativement en français ; dès la seconde, on tombe dans une collection de barbarismes dans laquelle, pour se divertir, on n'a qu'à choisir. Or c'est là qu'est la littérature de la plu-

part de nos lycéens. C'est précisément ce style que les professeurs des facultés retrouvent et reconnaissent dans les dissertations de baccalauréat et de licence.

Voilà les raisons de la crise du français, dans laquelle on reconnaîtra sans doute que la Sorbonne n'a aucune part de responsabilité. Cette crise a des causes générales, *nationales*, qui dépassent de beaucoup le cercle dans lequel se meuvent les facultés des lettres. La crise du français, c'est la crise du livre; qu'on ne lit presque plus depuis qu'on ne lit guère que des journaux et des magazines. Ne voyez-vous point que les auteurs classiques des quatre siècles, publiés en extraits, pages choisies, résumés, à raison de 75 centimes l'exemplaire, sont le signe même qu'on ne lit plus les auteurs classiques des quatre siècles? De ces publications je ne veux, certes, dire aucun mal, puisqu'elles sont le remède du mal en même temps qu'elles en sont le signe. Mais encore je suis bien forcé d'avouer qu'elles en sont le signe beaucoup plus qu'elles n'en sont le remède.

Non, on ne lit plus les auteurs qui ont écrit en français; on ne les lit plus, parce que la curiosité esthétique qui porterait à les lire est combattue par un trop grand nombre d'autres curiosités : curiosité des faits-divers, curiosité des faits piquants ou mystérieux de l'histoire, curiosité des voyages et explorations, curiosité des merveilleux progrès scientifiques et des merveilleuses inventions et découvertes de la science. Ces curiosités, autrefois, existaient à peine; elles sont excitées de nos jours d'une manière incroyable par la façon dont nous vivons, par la façon dont le monde va. Qu'y a-t-il à faire à cela? Très évidemment rien. Vous n'allez pas interrompre le cours de la civilisation pour ramener les hommes à l'étude de la langue française. Vous ne pourriez pas, et du reste, vous auriez tort.

Donc, la crise du français *n'est pas une crise*, c'est une décadence; c'est une décadence définitive et sans retour, compensée par des progrès qui ont lieu dans un autre ordre de choses. On n'écrit plus le français, voilà tout. Il ne sera plus écrit que par un certain nombre d'hommes très restreint, qui en auront le goût par un phénomène d'atavisme et qui seront tympanisés par les petits journaux, comme grotesques. Il y aura deux langues : l'une, le français, écrit par quelques personnes et compris par ces personnes-ci et quelques autres, peu nombreuses; l'autre, une langue pour laquelle on trouvera un nom, très imprécise, très



vague, amorphe, confuse, que personne, à cause de cela, ne comprendra très bien, mais qui servira pourtant de moyen de communication un peu rudimentaire, un peu barbare, entre les hommes et qui aura avec le français quelques rapports éloignés, à peu près reconnaissables encore.

Pour enrayer cette décadence, les lycées pourraient peut-être quelque chose; les facultés ne peuvent rien du tout, à moins qu'on ne veuille qu'elles recommencent le travail du lycée, ou plutôt qu'elles fassent ce que les lycées faisaient autrefois dans les classes de troisième, seconde et rhétorique. Je le veux très bien et je dirai même que je le souhaite; mais le *cursus studiorum* des facultés étant déjà de trois ans, qu'on sache bien que c'est six ans d'études dans les facultés qu'il nous faudrait pour que les étudiants devinssent des professeurs à la fois humanistes comme ceux d'autrefois et spécialisés comme ceux d'aujourd'hui.

Au moins, répondront quelques-uns, que les facultés ne favorisent pas l'antihumanisme et la négligence à l'égard de la langue française, comme elles le font, par exemple, en supprimant la dissertation française aux épreuves communes de la licence. En a-t-elle soulevé de clameurs, cette suppression de la dissertation française aux épreuves communes de la licence! (Entendez bien que cela veut dire que les candidats à la licence-histoire, par exemple, n'ont plus à faire un devoir français donné par un professeur de littérature.)

Je conviens qu'au premier regard cette suppression a mauvais air et excite à la polémique. Je conviendrai même, si l'on veut, qu'elle n'a pas été dictée par un excès de confiance et d'amour à l'égard de la littérature. Les historiens, disons-le pour ne rien cacher, et, du reste, ils ont peut-être raison, se défient de l'esprit littéraire. Ils ont peur que, par complaisance pour cet esprit-là, l'historien ne fausse l'histoire, qu'il n'amplifie un fait pour qu'il fasse symétrie avec un autre, qu'il ne change les proportions vraies des choses pour que l'ordonnance de la leçon en soit plus belle, qu'il ne sollicite les textes pour obtenir un effet oratoire ou un effet pittoresque, etc. Le spectre de Michelet les hante. C'est une *phobie*. « Ce jeune homme a l'esprit littéraire; il ne sera jamais historien. Pour être historien, il faut avoir l'esprit scientifique, et l'esprit scientifique étant exclusif de l'esprit littéraire, exemples Bichat, Laplace et Claude Bernard, du moment que ce jeune homme a l'esprit littéraire, que les portes

de l'histoire lui soient fermées; ou tout au moins n'exigeons pas à la porte de l'histoire précisément les qualités qui en histoire sont des défauts. » Tel est l'état d'esprit de beaucoup de professeurs d'histoire, non seulement à la Sorbonne, mais même dans les facultés de province et peut-être beaucoup plus dans les facultés de province que... enfin telle est la mentalité de beaucoup de professeurs d'histoire. Et c'est pour cela que la dissertation française *donnée par un professeur de littérature*, toujours suspect d'être un rhéteur, a été supprimée aux épreuves communes de la licence.

Il y a eu peut-être là un excès de terreur; mais remarquez bien, ce que personne ne songe à dire, que le candidat à la licence-histoire, à côté de la dissertation française donnée par un professeur de littérature, avait à faire un devoir, également en français, sur un sujet d'histoire. Les professeurs d'histoire pouvaient donc juger de sa manière d'écrire en français, et d'écrire en français sur une matière historique. Ils n'avaient donc pas besoin du témoignage des professeurs de littérature sur le français de leur candidat; ils estimaient en pouvoir suffisamment être juges tout seuls; et leur dire qu'ils avaient affaire d'un professeur de français pour les aider à juger du français de leur candidat, eût été une forte impertinence dans le sens moderne et dans le sens ancien du mot. Il ne faut pas faire tant d'état que l'on en fait de la suppression de la dissertation française aux épreuves communes de la licence. On peut devenir un professeur d'histoire correct en ses propos après n'avoir été examiné sur le français dont on use que par des professeurs d'histoire.

Sans pousser plus avant dans le détail, on peut dire que la crise du français n'est nullement le fait des facultés des lettres; que même elles ne la favorisent pas; qu'elle est un fait qui a des causes très générales; qu'elle est un mal pour lequel il ne saurait y avoir que des palliatifs; que ces palliatifs, ce n'est que dans une contre-réforme de l'enseignement secondaire qu'il faudrait les chercher, si l'on tenait à ce que le mal fût atténué.

Les accusations qui consistent à reprocher aux facultés des lettres d'avoir abandonné l'éducation du goût et d'y avoir substitué la science littéraire, la science historique des littératures, au moins ne se trompent pas d'objet et, en s'adressant aux facultés des lettres, vont où elles doivent aller. Oui, les facultés des lettres, et en particulier la Sorbonne, veulent enseigner

quelque chose, quelque chose de palpable, de solide et de précis, et non pas, en commentant des textes, faire admirer ce qui est beau, mépriser ce qui est médiocre, détester ce qui est faux, et ce qui est laid.

— Pourquoi non ? Parce que ce dernier exercice est de l'*impressionnisme*, comme on disait, en usant d'un néologisme excellent : il y a vingt ans, c'est-à-dire de la pure et simple fantaisie, ou, si vous préférez, de la pure et simple personnalité, c'est-à-dire tout le contraire de la science. Le professeur ou le critique, qui, lisant une page de Bossuet ou d'Hugo, met en relief ce qu'il trouve être les beautés, ce qu'il trouve être les défaillances, ce qu'il trouve être les absurdités, en donnant les raisons qu'il a de trouver ceci sublime, ceci faible et cela absurde ; mais songez donc à ce qu'il fait ! Il se laisse *impressionner*, comme une plaque sensible, par une lecture ; puis il analyse ses impressions et se demande pourquoi il les éprouve, et le résultat de ce double travail, — travail passif, travail actif, — il le donne à ses auditeurs.

Qu'a-t-il fait ? Il s'est donné *lui-même* et rien de plus. Lui, affecté de telle et telle façon par une lecture ; lui, ayant passé par tel chemin ; lui, ayant vu tel paysage ; lui tel qu'il est pour avoir reçu ces impressions ; c'est ce qu'il livre à ses auditeurs ou lecteurs. Cet homme est un homme qui publie ses impressions de voyage. Quelle utilité pouvez-vous bien voir à cela ?

— Cela peut être infiniment intéressant et par conséquent très utile.

— Très intéressant, non seulement je crois que ce l'est quelquefois, mais j'estime que ce l'est toujours, d'une façon ou d'une autre. Très utile, c'est beaucoup plus discutable. Remarquez que non seulement ce n'est pas un enseignement ; mais que ce n'est même pas une éducation. C'est une *excitation* et une *excitation* très forte. En sortant d'une leçon d'un de ces professeurs-là, l'élève est entraîné ou heurté et il revient à la page commentée avec un frémissement intérieur, soit pour pousser dans le sens du professeur, soit pour pousser dans le sens contraire. Son goût, sa logique, son intelligence sont en émoi et prêts à agir, *en train d'agir*. Les professeurs qui procèdent ainsi et qui disent : « Je fais penser » ont raison ; mais quand ils disent : « Je fais l'éducation du goût, » il me semble qu'ils s'aventurent. Quelle éducation du goût y a-t-il en ceci qu'un homme pense devant cent personnes, qu'un homme est excité de telle ou telle manière

modifié de telle ou telle manière par un texte, devant cent personnes ? Il y a stimulation du goût, certes, éducation du goût, je ne sais. Le goût du reste s'élève-t-il ? Je ne crois pas. Cet homme vous a montré le sien et éveillé le vôtre ; a-t-il *formé* ce dernier ? En quoi ? Pourquoi ? Il l'a empêché de dormir. Voilà tout. J'accorde que c'est quelque chose ; mais je dis : voilà tout.

Notez les périls. Cet impressionniste, qui ne fait, à propos de ce qu'il lit, que trouver le fond de sa façon de sentir, le fond de sa sensibilité, le reconnaître et vous le révéler ; il en vient forcément, toujours excité lui-même par son procédé, à vous faire toutes les confidences de son âme, et à ne jamais faire autre chose. J'ai connu, dans mon adolescence, un professeur distingué, spirituel, qui même avait un peu de talent, qui, dans sa classe et dans ses livres, ne pouvait qu'exposer ses idées philosophiques, religieuses et politiques.

— Il était borné ; au moins il était étroit.

— Mais non, il était impressionniste et il faisait l'éducation du goût. Et si, de l'avis assez général, il y a un modèle à ne pas suivre, n'est-ce pas que c'est celui-ci ?

— Mais si l'on a affaire à un homme supérieur, peut-il, après tout, y avoir rien, non seulement de plus intéressant, mais de plus profitable que précisément la rencontre d'un grand esprit des siècles passés avec un grand esprit du temps qui est le nôtre et que la pensée de celui-ci, excitée, piquée, éperonnée par la pensée de celui-là et se manifestant dans l'état même où la met ce commerce ou ce conflit ?

— Nous voilà au point. Rien n'est plus fécondant que la critique impressionniste, que l'enseignement impressionniste, à la simple condition qu'ils soient pratiqués par un homme de génie. Oui, Chateaubriand faisant le *Génie du Christianisme* en cours de faculté ; oui, Sainte-Beuve (qui, du reste était savant, mais abstraction faite de son information, et prenons-le en 1830) faisant ses études sur Ronsard en cours de faculté, ce ne serait pas un *enseignement*, à proprement parler, mais ce serait, comme par la force même des choses, une *culture* profonde et de tout premier ordre et de très grands et très bons effets. Seulement, à ce genre de culture, il y faut un Chateaubriand ou un Sainte-Beuve et dès que l'on n'a ni un Sainte-Beuve ni un Chateaubriand, dès que l'on a un La Harpe ou un Saint-Marc Girardin, hommes d'esprit pourtant, ce genre de culture est très mé-

diocre ; et dès que l'on descend plus bas, c'est-à-dire au niveau moyen, elle est absolument nulle, je veux dire : elle n'est qu'une récréation tout à fait vaine.

A la place de l'enseignement impressionniste, — si l'on peut parler ainsi, et vous voyez combien la chose est fausse puisque le mot même qui l'exprime est comme chargé d'impropriété, — que faut-il donc ? Il faut l'enseignement scientifique, c'est-à-dire l'enseignement : 1° qui sait quelque chose ; 2° qui est méthodique.

Il faut d'abord que le professeur ait une très vaste et très solide érudition. Pour la donner ? Non, pas du tout, ou très peu ; mais pour comprendre au lieu de sentir, et par conséquent pour donner à son auditoire, non une manifestation de sa sensibilité, chose incommunicable ou très superficiellement communicable, mais une conclusion de son intelligence, chose qui peut entrer dans le domaine commun. Il faut savoir énormément pour comprendre, et même à demi, n'importe quoi. Il faut savoir, par exemple, toute la littérature latine pour comprendre *ce que veut dire* tel vers de Boileau. Il faut savoir tous les tragiques grecs pour comprendre ce que Racine a voulu mettre dans tel vers, et donc, pour savoir, non pas comme vous le comprenez, ce qui n'est rien, mais comme il le comprenait, ce qui est tout. Il faut, — il faudrait, hélas ! — connaître toute la petite, toute la basse, toute l'absurde littérature du temps de Voltaire et de Rousseau, pour comprendre telle phrase, ou de leur correspondance, ou même de leurs œuvres didactiques, qui étonne, qui embarrasse, qu'on sent très bien qu'on n'entend point et qui est une allusion, volontaire ou inconsciente, et de réprobation ou d'adhésion, à quelque chose qu'ils ont lu et qu'avaient lu leurs contemporains.

Taine plongeait les hommes de génie dans leur « milieu » pour expliquer l'éclosion du génie. Nul doute qu'il n'eût tort ; car c'est l'éclosion du génie que rien n'expliquera jamais ; mais les pratiques et les démarches du génie, mais tout son détail, ce n'est que par le « milieu » qu'on y comprend quelque chose ; et partant, il faut le connaître ; il faudrait le connaître tout entier, y compris les conversations de l'homme de génie avec son entourage ; tout au moins, il faut le connaître autant que possible et jamais, simplement pour comprendre, on ne le connaîtra assez.

Tenez : Corneille est un génie prodigieux, je ne songe pas



à le contester; mais aussi il n'est pas inutile, pour comprendre l'évolution en apparence irrégulière de son génie, de savoir que Corneille est un chroniqueur, un actualiste, que chacun de ses poèmes dramatiques (du moins jusqu'à un certain âge) est « l'article à faire, » l'ouvrage directement inspiré par ce dont il est question cette année-là dans les conversations. Dirai-je en conséquence que si l'on n'est pas au courant de l'histoire presque anecdotique de 1630 à 1650 on ne comprendra rien à Corneille? Non, sans doute; mais que, sans la connaissance assez complète de cette histoire, des choses très importantes nous échapperont ou nous paraîtront étranges dans le théâtre de Corneille; et de purs et simples contresens, et très graves, seront faits.

L'information historique empêche le critique de se borner à sentir une âme du xvii<sup>e</sup> siècle avec une âme du xx<sup>e</sup>; et c'est-à-dire qu'elle l'empêche d'aller purement au hasard dans l'interprétation, ou qu'elle l'empêche de donner simplement et exclusivement son émotion, ce qui n'est plus interpréter du tout.

Donc, avant tout, savoir et savoir beaucoup; non pour enseigner beaucoup de choses, ce qui serait simple cuistrerie; mais pour comprendre exactement un petit nombre de choses et pour les expliquer exactement; — et aussi pour enseigner qu'il faut savoir beaucoup pour expliquer quoi que ce soit.

Au savoir il faut ajouter la méthode, les méthodes, parce que c'est encore ce qui est communicable, tandis que la finesse d'esprit ou la force d'esprit ne le sont pas; parce que c'est, encore, ce dont on peut munir les jeunes esprits et ce qui leur convient à tous et peut leur servir à tous, tandis que notre façon de sentir, ou n'est pas transmissible, ou n'est transmissible qu'à tel qui se trouve nous ressembler, ou ne serait qu'imitée et contrefaite et alors serait seulement ridicule, comme nous l'apprend La Bruyère quand il nous dit: « Je rirais de quelqu'un qui voudrait avoir ma démarche et mon son de voix. »

Les méthodes pour savoir faire la critique des textes, c'est-à-dire pour établir avec le dernier degré de probabilité quel est le texte vrai et quel le texte erroné; les méthodes pour établir quelle est la langue usuelle d'un auteur et en quoi elle diffère de la langue commune de son temps et pourquoi (probablement) elle en diffère; les méthodes pour établir à quelles influences a

obéi un auteur de telle date à telle date, étant posé avec le plus de certitude possible et non pas au juger, avec qui il a fréquenté, ce qu'il a lu, ce qu'il n'a pas pu lire, ce qu'il a vu et ce qu'il n'a su que par ouï dire, etc.; — ces méthodes qui ne mèneront jamais qu'à des probabilités, car nous sommes ici « dans une pauvre science conjecturale, » mais qui feront qu'on serrera de plus en plus près la vérité; ces méthodes sont choses sur lesquelles on peut s'entendre, sur lesquelles on s'entend, tandis que sur les questions de goût on ne s'entend pas; et ces méthodes sont communicables et transmissibles et certainement sont plus ou moins efficaces selon l'esprit qui les emploie; mais encore peuvent et doivent servir à tous, ne sont pas différentes, ne peuvent pas être différentes, employées par celui-ci ou par celui-là; donc sont ce qui peut être enseigné, sont la seule chose qui puisse être enseignée, et étant la seule chose qui puisse être enseignée sont la seule chose qui doive l'être et, en dernier mot, sont, par conséquent, l'enseignement lui-même. Le reste est culture; ceci seul est enseignement.

Que cet enseignement ait ses excès, ses travers, ses manies, comme tout enseignement et comme tout travail intellectuel, il est si superflu qu'il est naïf de le dire. Il peut donner cette manie des fiches, je n'ose dire cette fichomanie, dont on fait tant de gorges chaudes depuis quelque temps; il peut amener quelques apprentis à faire des livres qui ne sont que sacs où l'on a versé des fiches. Il peut amener à ne pas faire de livres du tout. J'ai vu à la Bibliothèque nationale un jeune homme qui me montrait un volume manuscrit de deux cents pages, d'une écriture très fine, admirablement ordonné et disposé: « Je veux écrire un livre sur Petrus Borel et ceci, c'est la bibliographie de Petrus Borel. J'y travaille depuis trois ans. Mais est-ce assez bien établi, cette bibliographie de Petrus Borel! — Certes! » Et je conclus, ce qui n'a pas été démenti par l'événement, que jamais ce jeune homme n'écrirait son livre sur Petrus Borel.

Oui, sans doute, cet enseignement peut conduire à la minutie stérilisante, parce que tout a son excès pour les esprits faibles; mais cet excès-ci vaut encore mieux que l'opposé; car enfin laisser une bonne bibliographie, qui peut servir à un autre, est préférable à écrire un livre où il n'y a rien. La minutie d'un esprit minutieux sera une simple manie de collectionneur; mais la minutie méthodique d'un esprit consciencieux n'empêchera

jamais d'avoir du talent et préservera le talent de ses écarts.

Et cette minutie, les gens que la méthodologie épouvante la trouvent bien vite où elle n'est pas, et il ne faudrait point que le public s'y trompât. On s'est indigné sur certains sujets de composition donnés aux étudiants : « Étudier le rôle de l'adjectif ou du verbe dans cette page de Montaigne. » Se peut-il sujet plus ridicule ! — Mais, s'il vous plaît, si vous n'avez pas étudié comment Montaigne emploie l'adjectif ou comment il emploie le verbe, et s'il a préférence pour l'emploi de l'adjectif ou pour celui du substantif, et si son adjectif est plutôt moral ou plutôt pittoresque ; vous pourrez savoir si Montaigne est plutôt sceptique ou plutôt stoïcien, oui, peut-être ; mais vous ne saurez rien de la langue de Montaigne qui, étant sans doute la marque de son âme en tant qu'artiste, a cependant quelque importance.

Savoir le plus possible, pour comprendre le plus possible ; avoir des méthodes sûres pour savoir plus précisément et pour comprendre plus exactement, c'est le solide de l'enseignement, c'est l'enseignement solide tout entier.

— Mais, me dira peut-être quelqu'un, vous plaidez depuis une heure contre vous-même. — Il y a apparence ; car mon information est très courte, et je n'ai jamais eu la moindre méthode ; mais il ne s'agit pas de moi, qui remonte à un temps où l'enseignement littéraire méthodique n'existait pas et où l'on ne pouvait mieux faire que d'appeler dans une faculté, pour y montrer le français, un bon professeur de rhétorique ; il s'agit de l'enseignement tel qu'il est constitué en 1910 et de savoir ce qu'il vaut et d'indiquer au public, insuffisamment renseigné, au moins quel en est l'esprit et le dessein, sur quoi le public pourra juger.

J'ajoute un seul mot que j'ai déjà dit, il y a quelques années, quand commençait la campagne contre la Faculté des lettres, mais qu'il n'est pas absolument impossible qu'on ait oublié. Montesquieu répétait qu'il fallait corriger le climat par les mœurs et corriger les mœurs par les lois. Autrement dit, il ne faut point incliner volontairement du côté où déjà l'on penche, mais plutôt au contraire. Or le penchant du Français est du côté des idées générales et de la rhétorique brillante. Ce n'est donc pas ces inclinations qu'il faut favoriser, flatter, caresser et entretenir sur le budget de l'État. C'est affaire d'industrie privée. Les conférenciers et les journalistes y suffiront. Ce qu'il faut certainement,

c'est développer les facultés contraires : l'amour des faits et l'amour de l'étude méthodique du fait. Je dis : fût-ce avec un léger excès. N'ayez peur, il y aura toujours du déchet. « En morale, a dit Joubert, pour atteindre le milieu, il faut aspirer au faite. » En tout ce qui coûte de l'effort, il faut faire ainsi. Visez à faire des professeurs français des philologues pour obtenir qu'ils soient des demi-philologues.

On nous crie : « C'est au moment où, en Allemagne, les universités s'efforcent aux idées générales, et à la composition lumineuse et à l'ordonnance artistique et à la belle présentation des idées, que vous aspirez aux délices de la philologie sèche dont elles se dégagent et s'affranchissent ! » Si les Allemands font ainsi, ils ont raison ; ils combattent les défauts qu'ils sentent qu'ils ont et qu'ils sentent qui leur sont naturels. Nous ferons exactement comme eux en faisant l'inverse. Nos défauts sont contraires aux leurs ; donc la réforme dont ils nous donnent l'exemple consistera pour nous à prendre un peu de ce qu'ils abandonnent et à abandonner un peu de ce qu'ils prennent. Eux et nous, nous aurons beau faire, le caractère ethnique est toujours là ; ils seront toujours plus philologues que nous, et nous serons toujours plus rhétoriciens qu'eux.

La philologie et la méthodologie de la Sorbonne ne sont pas un danger national.

ÉMILE FAGUET.

---

## LE PREMIER EXIL

DU

# DUC D'AUMALE<sup>(1)</sup>

---

La première et la seconde partie de la vie du Duc d'Aumale, telles que nous les présente M. Henri Limbourg en publiant deux volumes de la correspondance du prince et de Cuvillier-Fleury, offrent un des contrastes les plus frappans et les plus douloureux de l'histoire. Dans la première partie, tous les élémens du bonheur, une naissance illustre, le voisinage du trône, la qualité de fils de roi, l'occasion de servir avec éclat dans les rangs de l'armée française, la conquête rapide des grades les plus élevés, l'exercice d'un grand commandement à l'âge où les autres servent encore dans les postes subalternes, et avec cela un tel mérite personnel, un tel ascendant sur les hommes, un tel dévouement et de si grands succès que personne ne s'étonne d'une si haute fortune. Puis, tout à coup, en quelques heures, l'anéantissement complet, la perte du rang, des honneurs, de la fonction et, ce qui est plus cruel encore, la perte de la patrie. La veille des journées de février 1848, le Duc d'Aumale, à vingt-six ans, est gouverneur général de l'Algérie ; en pleine fleur de jeunesse, en pleine activité d'esprit et de corps, il peut nourrir l'espoir de rendre encore à son pays de longs et éclatans services. Le lendemain, il n'est plus rien, rien qu'un exilé, obligé de chercher un refuge sur la terre étrangère.

Lui-même, du reste, l'avait voulu ainsi. On se rappelle avec

(1) *Correspondance du Duc d'Aumale et de Cuvillier-Fleury*, t. II, 1848 à 1859. Plon, 1910.



quelle patriotique abnégation, lui et son frère, le Prince de Joinville, avaient accepté la décision du gouvernement nouveau qui les relevait de leur commandement. Il ne leur vint même pas à l'esprit qu'il serait possible, comme le pensaient beaucoup de leurs partisans, de s'appuyer sur les soldats et sur les marins qu'ils commandaient pour résister à la révolution. Paris seul avait parlé. La province, en général peu républicaine, suivrait peut-être une impulsion différente si les fils du roi prenaient la tête du mouvement. Il n'y avait à cela qu'une objection, c'est que les fils du roi avaient horreur de la guerre civile, qu'aucun d'eux n'aurait consenti à verser une goutte de sang français pour reconquérir la situation perdue. Par un acte de leur volonté, l'exil succédait donc pour eux sans transition à la vie brillante et active qu'ils menaient auparavant. Lorsque le *Solon* où ils avaient pris place en quittant l'Algérie, après avoir passé le détroit de Gibraltar et suivi les côtes de France, arriva en vue de Brest, le commandant leur demanda s'il fallait entrer dans la rade. Les princes n'ayant pas répondu, le bâtiment continua sa route vers l'Angleterre. C'est là que nous transporte la première lettre adressée par le Duc d'Aumale à son ancien précepteur. Les lecteurs de la *Revue* n'ont sans doute pas oublié la place que tient Cuvillier-Fleury dans la vie du prince (1). Attaché à la personne du Duc d'Aumale, lorsque celui-ci n'avait encore que six ans, le précepteur a dirigé la formation intellectuelle et morale de son élève avec la conscience la plus scrupuleuse. Il ne s'est pas contenté de lui inspirer le goût de l'antiquité classique et l'amour du beau langage. Il a voulu faire de lui un homme, tremper son caractère, lui apprendre que l'illustration de la naissance et les privilèges du rang créent plus de devoirs qu'ils ne confèrent de droits. Qu'on relise le premier volume de la correspondance du maître et de l'élève déjà publié par M. Henri Limbourg avec une belle préface de M. Valléry-Radot, on n'y trouvera qu'un échange de pensées fortes, aucune complaisance, aucune flatterie du côté du précepteur, une absolue sincérité des deux parts, un égal amour de la vérité, le désir constant de s'entretenir en commun de ce qui honore l'humanité, la volonté de se tenir à distance des sentimens bas et des passions vulgaires.

(1) Voyez la *Revue* du 15 mai 1910.

## I

Le Duc d'Aumale devait assurément beaucoup à ses qualités natives et aux exemples qu'il recevait de sa famille. Il ne lui fut cependant pas inutile de grandir sous la direction d'un esprit aussi vigoureux que celui de Cuvillier-Fleury. Le prince courait surtout le danger de se laisser éblouir par la précocité de ses succès en tous genres. Au collège, à l'armée où il prenait si facilement le pas sur ses camarades, il aurait pu s'enorgueillir avec excès. Mais si par hasard une bouffée d'orgueil lui montait à la tête, Cuvillier-Fleury était là pour le rappeler à la modestie. La société a le droit de demander des comptes plus sévères à ceux que leur mérite élève au-dessus des autres. Si la bonne fortune sert de pierre de touche pour estimer la valeur des caractères, on peut dire que peu de personnes l'ont mieux supportée, avec plus de simplicité, avec plus de bonne grâce aimable que le Duc d'Aumale. Aucune trace chez lui d'infatuation et d'enivrement. Après la prise de la Smalah qui est due à lui seul, à la promptitude de sa résolution, il ne veut pas qu'on lui attribue un mérite disproportionné, il se félicite simplement d'avoir réussi dans ce qu'il appelle un heureux incident de guerre.

L'homme qui s'est cuirassé de philosophie, qui ne se fait aucune illusion sur la vanité des choses humaines, sera mieux préparé qu'un autre à supporter les coups de la destinée. Surpris par l'orage, le Duc d'Aumale auquel la prospérité n'avait jamais fait perdre la tête conserva tout son sang-froid et toute son énergie en face du malheur. Les premières lettres qu'il écrivit d'Angleterre sont nécessairement tristes; nous n'y surprenons néanmoins aucun indice de découragement ni de faiblesse. Mérite plus rare encore! Le vaincu ne laisse entrevoir aucun sentiment d'amertume contre ses vainqueurs. Il ne se plaint de personne, il n'accuse personne. Il regrette seulement de ne plus pouvoir servir la France. « Ma conscience ne me reproche rien, écrit-il le 31 mars 1848. J'ai consacré au service de mon pays les plus belles années de ma vie que j'aurais pu passer dans toutes les jouissances du luxe; j'aurais voulu le servir plus utilement; je suis toujours prêt à lui consacrer mon bras et mon cœur. Mon dévouement à la France ne s'éteindra qu'avec

moi. » Le gouvernement ayant mis le séquestre sur ses biens par une mesure d'exception, il se résigne. « Vous connaissez mes goûts simples, dit-il à Cuvillier-Fleury... J'étais peut-être fait plus que bien d'autres pour vivre dans une république. Ma femme pense comme moi ; elle raccommode mon linge et mes habits, elle élève notre enfant, et elle se trouve très heureuse. » Une âme vaillante, comme la sienne, peut accepter les privations. Ce qu'elle n'accepte pas, c'est l'injustice. Le décret qui interdit le territoire français aux membres de la famille d'Orléans arrache à tous les princes un cri de douleur. Quelle ironie ! Les portes de la France se ferment pour ceux qui se sont toujours inclinés devant la volonté nationale, tandis qu'elles s'ouvrent pour celui qui a essayé deux fois de lui faire violence, à Strasbourg et à Boulogne.

Que faire sur la terre d'exil sans occupation déterminée ? Par quoi remplacer le long entraînement de la vie militaire ? Heureusement, le Duc d'Aumale ne s'était jamais laissé absorber par l'exercice de l'activité physique. Au milieu des plus rudes campagnes, son esprit restait en éveil ; il emportait avec lui ses auteurs favoris, il en lisait des fragmens au bivouac et sous la tente. Cette activité intellectuelle allait être sa consolation pendant les premières années de son séjour en Angleterre. Peu à peu se développe un goût déjà ancien chez lui, mais que fortifient quelques heureuses occasions trouvées à Londres, celui des beaux et vieux livres. Il commence très modestement. Au début, lorsqu'il ne touche encore presque rien de ses revenus, il entre chez les libraires, il regarde, il marchandé, et, n'étant pas en fonds, il se contente la plupart du temps d'emporter le catalogue. Puis, dès que ses ressources augmentent, il se met en campagne, il s'enquiert des grandes bibliothèques anglaises qui sont à vendre et il achète successivement des pièces précieuses qui seront un jour l'ornement de Chantilly. Ceux qui visitent la bibliothèque du musée Condé se doutent-ils que si beaucoup de ces livres rares, de ces beaux manuscrits, viennent de France achetés par intermédiaire, beaucoup d'autres aussi ont été acquis petit à petit en Angleterre et revêtus par les soins du prince d'une reliure appropriée au caractère de chaque ouvrage ? Lorsque le Duc d'Aumale les offrit à la France en 1886, il nous offrait une partie de lui-même, le résultat de ses recherches persévérantes chez les libraires et dans les grandes

ventes de Londres, ce qui avait adouci à certains jours l'amertume de vingt-deux années d'exil. C'est plus qu'une réunion de livres, c'est une œuvre d'art ennoblie encore par la beauté d'un sentiment moral, par le désir de ne pas laisser ces richesses à l'étranger, de les faire entrer dans une maison française d'où elles ne sortiraient plus. La destination première était naturellement la famille; mais quand la famille directe s'éteignit, quand les enfans du Duc d'Aumale eurent tous disparu, il ne voulut plus d'autre héritier que la patrie.

La recherche des livres est un plaisir délicat qui procure au prince de grandes jouissances et qui nous a valu des trésors; mais cette distraction, si attachante et si noble qu'elle soit, ne suffit pas à remplir le vide de la vie. Le Duc d'Aumale s'en rend si bien compte qu'il songe de très bonne heure à entreprendre un travail personnel qui lui rendra moins douloureuse la monotonie des heures d'exil et la tristesse inévitable des pensées. Il hésite entre deux sujets qui le sollicitent également : l'histoire des Condé et l'exposé de ses vues sur l'Algérie. En attendant, il trompe son ennui en réunissant des matériaux.

Cet ancien prix d'histoire du concours général n'oublie pas les leçons qu'il a reçues de ses maîtres, la méthode de travail que lui ont enseignée Duruy et Cuvillier-Fleury : ne rien écrire, ne pas mettre la main à la plume avant de posséder à fond tous les élémens du sujet. La grande loi de la science historique moderne, la recherche du document exact, sera la règle du prince. Il ne s'aventurera sur aucun terrain sans avoir assuré sa marche par des sondages approfondis. S'agit-il du grand Condé, il cherchera avant tout à se procurer les *Mémoires* de Sirot, qui commandait la réserve à la bataille de Rocroy, et la *Relation* du marquis de La Moussaye. Il ne lui paraît pas moins nécessaire de faire explorer par des amis le Dépôt de la Guerre, afin de savoir si l'on n'y trouverait pas des recueils de pièces sur les campagnes des armées françaises au milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, s'il existe pendant cette période des correspondances des généraux en chef avec le secrétaire d'État de la Guerre, ou du secrétaire d'État de la Guerre avec ces généraux. On lui mande d'Espagne que la correspondance relative au grand Condé et à ses services dans l'armée espagnole a été retirée par ordre de l'empereur Napoléon de la bibliothèque royale et des archives de Simancas. Si, comme on le dit, cette correspondance n'a pas été restituée

à l'Espagne, la trouverait-on soit à la bibliothèque du Louvre, soit au ministère des Affaires étrangères? Revenant en arrière et se proposant d'étudier la vie de Louis I<sup>er</sup>, chef de la maison de Condé, il demanda au Dépôt de la Guerre, pour en faire prendre le calque, la carte du champ de bataille de Jarnac. Sans cette minute, il ne réussit pas à comprendre le récit des écrivains contemporains et des témoins oculaires. La grande histoire des Condé ne sera publiée que beaucoup plus tard, mais les lettres du prince nous apprennent avec quel soin minutieux elle a été préparée, pendant combien d'années il en a porté le plan dans sa tête avant de le mettre à exécution. C'est ce besoin de documens authentiques et d'informations précises qui l'a décidé à ne pas traiter la question de l'Algérie, ainsi qu'il y avait songé à plusieurs reprises. Éloigné de France comme il l'est, n'ayant pas accès dans les ministères, trop de documens officiels lui manqueraient, il craindrait de n'être ni assez exact, ni assez complet.

## II

Au delà de la Manche, le prince suivait d'un œil attentif ce qui se passait en France; il en parlait peu à ses correspondans, surtout depuis le 2 décembre, dans la crainte que ses lettres ne fussent décachetées par la police et ne pussent compromettre ses amis. Un jour arriva cependant où l'émotion qu'il éprouvait le fit sortir de sa réserve habituelle. Il ne vit pas sans une inquiétude patriotique la France engagée à la remorque de l'Angleterre, dans une lutte avec la Russie. Il considérait la nation anglaise comme une très grande nation, il n'oubliait pas d'ailleurs ce qu'il devait à son hospitalité; mais il était fixé sur son désintéressement dans la question européenne, il connaissait les traditions de sa politique, il savait à merveille, — et il l'en louait du reste, — qu'à aucun moment elle ne servirait sur la surface du globe d'autres intérêts que les intérêts anglais. Qu'allions-nous faire dans cette aventure, quel profit allait en retirer la France avec des alliés si peu occupés des autres? Si ces réflexions assiégèrent au début l'esprit du Duc d'Aumale, elles firent bientôt place à un sentiment d'un tout autre ordre lorsqu'il vit la guerre déclarée. Quelle que fût son opinion sur un gouvernement qui le tenait en exil et qui venait de confisquer les biens de sa famille, il n'eut pas une minute d'hésitation sur ce



qu'il y avait à faire. Le gouvernement, quel qu'il fût, tenait le drapeau de la France. Le devoir de tous les Français était de se ranger derrière lui, de ne lui ménager ni leurs sympathies, ni leur concours. Il faisait personnellement les vœux les plus ardents et les plus sincères pour le succès de nos armes. Mais quel crève-cœur au fond de son âme de soldat ! Cette armée de Crimée, c'était la sienne, celle qu'il avait formée en Algérie et léguée à la France en quittant son commandement. Ses anciens compagnons d'armes, Saint-Arnaud, Canrobert, Bosquet, Pélistier, Mac-Mahon, allaient s'y couvrir de gloire. A lui seul, leur ancien chef, il ne serait pas permis de servir à côté d'eux, de partager les dangers des soldats français. Cette pensée, qui l'obséda pendant toute la campagne, le remplissait d'amertume. Cu villier-Fleury le comprenait bien lorsqu'il lui écrivait le 1<sup>er</sup> avril 1854 : « L'exil n'a pas eu pour vous une plus cruelle épreuve que de condamner au repos cette épée dont vous avez fait un si noble usage... C'est être exilé deux fois. Ce second exil, qui vous interdit le danger, vous est plus pénible cent fois, j'en suis sûr, que celui qui vous a enlevé vos honneurs et vos privilèges comme prince français. »

Si l'ancien gouverneur général de l'Algérie n'a pas le droit d'aller retrouver sur le champ de bataille ces zouaves et ces chasseurs à pied dont les journaux du monde entier racontent et célèbrent les exploits, du moins ne lui sera-t-il pas défendu d'écrire leur histoire et de reporter au gouvernement de Juillet l'honneur de leur création. Absorbée par le présent, la France oublie volontiers ce qu'a fait le passé. Il est bon de lui rappeler que tout ne date pas du second Empire, qu'il y a eu quelque chose qui l'a précédé et qu'il doit une partie de ses succès du jour à une préparation antérieure. De là un livre excellent, *Les Zouaves et les Chasseurs à pied*, qui parut d'abord dans la *Revue des Deux Mondes* (1) sous la signature de V. de Mars, et qui remit en scène le Duc d'Aumale devant le grand public aussitôt qu'on en connut le véritable auteur. Ce fut un peu le secret de la comédie. Les habiles devinèrent tout de suite, chacun sut bientôt à quoi s'en tenir, et l'approbation devint générale. A cinquante-cinq ans de distance, l'œuvre n'a rien perdu de son mérite. On peut la relire avec le plus vif plaisir. Dès les pre-

(1) Voyez la *Revue* des 15 mars et 1<sup>er</sup> avril 1855.

miers mots, on croit entendre sonner la charge. Le style alerte et vibrant donne au lecteur l'impression d'une marche militaire.

Les voilà, ces fantassins qui portent le nom d'une confédération de tribus kabyles, recrutés à l'origine parmi les indigènes de toute provenance, commandés par des sous-officiers et des officiers français. Les deux premiers bataillons se composent d'Arabes, de Kabyles, de Coulouglis, auxquels s'adjoignent un certain nombre de volontaires, les volontaires de la *Charte* envoyés de Paris. A peine formée, la nouvelle troupe reçoit le baptême du feu au col de Mouzaïa qu'elle devait à plusieurs reprises arroser de son sang. A Médéah, où tout est à créer, les zouaves tiennent la pioche le jour et le fusil la nuit aux avant-postes. Bientôt ils déploient toutes leurs qualités sous le commandement de deux chefs hors de pair, Duvivier et Lamoricière. Campés aux environs d'Alger, ils construisent eux-mêmes les établissemens où ils s'installent; maçons, terrassiers, forgerons, ils suffisent à tout. Ce qui ne les empêche pas de pousser des reconnaissances militaires dans le Sahel, dans la Mitidja, dans les premières gorges de l'Atlas. Leur costume à demi oriental, qui ne gêne ni la respiration ni les mouvemens, qui laisse les articulations libres, donne à leur démarche une légèreté et une aisance particulières. En 1833, une ordonnance royale constitua les deux bataillons en régiment. Pendant longtemps il n'y en eut qu'un. Le maréchal Canrobert se reportait volontiers à cette époque. Plus d'une fois, je lui ai entendu dire: « C'était le beau temps des zouaves, il n'y avait alors qu'un régiment, et j'en étais le colonel. »

Le siège de Constantine consacra leur gloire. En plein jour, sous le feu de la place, on les vit enlever et traîner jusqu'au sommet du Mansourah les pièces de vingt-quatre embourbées que les chevaux de l'artillerie n'avaient pu ébranler pendant la nuit. En prêchant la guerre sainte contre les infidèles, Abd-el-Kader réussit à provoquer quelques désertions dans le corps, mais les volontaires de France remplacèrent avec avantage les indigènes déserteurs. On finit même par n'y plus guère admettre que des Français, à l'époque où le régiment fut porté à trois bataillons. Il parut préférable alors de séparer les deux éléments en créant pour les Arabes des corps de tirailleurs spéciaux. Tous deux se retrouvaient en Crimée où ils rivalisaient de valeur. L'historien des zouaves saluait en passant les uns et les autres

d'un même hommage. Il laissait voir néanmoins la préoccupation bien naturelle de mettre surtout en relief l'élément français. Il nous montre les zouaves se battant pendant trente-six heures dans les gorges de l'Ouar-Senis et sortant victorieux de la lutte la plus acharnée; il nous les montre ensuite au siège de Zaatcha, suivant leur colonel qui arrive le premier sur la brèche, escorté de seize sous-officiers. Ce qu'il faudrait citer de ce beau livre, ce qui enleva l'admiration des connaisseurs, c'est la peinture de l'installation des hommes au bivouac. Tous les mots qui les peignent ont la valeur de coups de pinceau et nous les font voir dans la diversité de leurs attitudes. « La halte sonne, le bataillon s'arrête et s'aligne sur la position qui lui est assignée; la compagnie de grand'garde est seule en avant. Tandis que les officiers supérieurs vont placer les postes eux-mêmes, les faisceaux se forment sur le front de bandière, les petites tentes se dressent, les feux s'allument comme par enchantement. Les corvées vont à la distribution des vivres, des cartouches; les hommes de cuisine sont à l'œuvre; d'autres coupent du bois, car il en faut faire provision pour la nuit; d'autres fourbissent leurs armes; d'autres encore réparent leurs effets avec cette inévitable trousse du soldat français qui d'abord faisait sourire, dit-on, nos alliés en Crimée. »

En 1855, les Anglais ne sourient plus, ils admirent. Cette fois, les zouaves ne se trouvent plus en face des Arabes sur lesquels leur supériorité s'est manifestée tant de fois. Ils ont à lutter avec des adversaires autrement redoutables, avec cette armée russe qui nous a si chaudement disputé les champs de bataille d'Eylau et de la Moscowa, ils font campagne à côté de cette infanterie anglaise dont nous avons si souvent éprouvé la solidité à nos dépens. Amis et ennemis portent maintenant aux nues leur éclatante bravoure. Le Duc d'Aumale recueillait, comme je les ai recueillies moi-même à cette date pendant un séjour en Angleterre, les impressions de la presse et du public anglais. Dans toutes les réunions, dans tous les banquets, du haut de toutes les chaires, les orateurs ne laissaient échapper aucune occasion de parler avec éloges de la valeur française. Les zouaves surtout excitaient l'admiration. Les correspondans des journaux aimaient à les représenter « grim pant comme des chats » sur les pentes de l'Alma ou « bondissant comme des panthères » sur les broussailles d'Inkermann. Les hourras

par lesquels les gardes de la Reine à bout de forces les avaient salués, lorsqu'ils avaient reconnu dans le brouillard l'uniforme bien connu des troupes algériennes, retentissaient à travers l'Angleterre.

L'article qui concerne les Zouaves parut dans la *Revue des Deux Mondes* quinze jours avant l'article sur les Chasseurs à pied. Cuvillier-Fleury, qui avait surveillé l'impression et relu les épreuves, parlait d'un succès éclatant, puis il se reprochait d'appliquer à une œuvre si originale et si forte le mot banal qu'on applique aux œuvres littéraires qui ont réussi. Le prince méritait mieux qu'un succès d'auteur. Son travail produisait une impression profonde et saine. On y sentait l'inspiration du plus pur patriotisme, aucune trace de parti pris, la volonté de s'élever en dehors et au-dessus des passions politiques, de ne poursuivre d'autre objet que la glorification de l'armée française. Quelques militants auraient voulu profiter de la circonstance pour provoquer une grande manifestation en l'honneur de la famille d'Orléans. Le prince et Cuvillier-Fleury s'y opposèrent formellement. Ils entendaient laisser à l'œuvre son caractère de haute impartialité. Le Duc d'Aumale n'avait pas écrit pour donner satisfaction à ses partisans. Il avait cédé au besoin de saluer ses anciens compagnons d'armes, ces admirables soldats d'Afrique qui, loin de la patrie, dans des conditions si dramatiques, tenaient entre leurs mains le drapeau de la France.

Dans *Les Zouaves*, c'est l'ancien colonel du 17<sup>e</sup> léger, c'est le troupière qui parle. *Les Chasseurs à pied* sont une œuvre moins vibrante, moins pittoresque, mais d'une plus haute portée. L'auteur y aborde un ordre d'idées plus élevé, les conceptions des grands généraux, les principes de l'art de la guerre, les créations de Gustave-Adolphe, de Turenne, du prince Eugène, de Frédéric II, de Napoléon. Il montre à la suite de quelles études et de quelles réflexions le maréchal Soult en 1833 et le Duc d'Orléans un peu plus tard furent amenés à introduire dans l'armée française ce qui existait déjà dans les armées étrangères, des corps de fantassins plus mobiles que les régiments de ligne, des compagnies de francs-tireurs se distinguant de l'infanterie ordinaire par le port de la carabine et par un uniforme approprié à leur destination. L'idée première était de donner à un groupe de fantassins une arme d'une portée supérieure et une mobilité plus grande. C'est d'après ce principe qu'une série

de tâtonnemens et d'essais heureux aboutit à la création des bataillons de chasseurs à pied. Suivant une expression militaire reproduite par le prince, c'était une *artillerie de main* mise à la disposition du commandement. Un des mérites particuliers de la nouvelle troupe devait être de se porter rapidement sur un point déterminé. Aussi pour les chasseurs à pied eut-on soin d'ajouter à l'instruction habituelle du fantassin la gymnastique, les évolutions au pas de course, l'escrime à la baïonnette et une instruction spéciale de tir. La gymnastique était depuis longtemps en honneur dans l'armée. On apprenait aux soldats à courir, mais on ne leur apprenait pas à courir en rangs et en armes, la course n'étant pas admise dans les manœuvres. Les chasseurs donnèrent les premiers l'exemple de ce pas de course cadencé qu'on appelle le pas gymnastique. On les vit avec admiration se porter rapidement d'un lieu à un autre sans bruit, sans confusion, dans un ordre parfait, aussi régulièrement rangés que s'ils marchaient au pas ordinaire.

Essayé en Algérie, le premier bataillon de chasseurs à pied, qu'on appelait à l'origine des tirailleurs, y réussit merveilleusement. Les hommes, formés par leur éducation gymnastique, furent promptement rompus aux marches et aux fatigues de la guerre; la qualité de leur instruction individuelle frappa les chefs et leur adresse de tireurs excita l'admiration universelle. Au moment même où ils faisaient leurs premières armes en Afrique, en 1840, la paix de l'Europe parut menacée et le gouvernement prit les mesures nécessaires pour ne pas être surpris par les événemens. Parmi ces mesures, une des plus importantes fut la création de dix bataillons de chasseurs à pied que le ministre de la Guerre chargea le Duc d'Orléans d'organiser. Le Duc d'Aumale ne pouvait pas écrire le nom d'un frère si aimé et si regretté sans lui rendre un public hommage. D'une grande modestie pour lui-même, n'ayant pas fait la moindre allusion aux services qu'il avait rendus en Afrique, il ne se crut pas tenu à la même réserve dès qu'il s'agissait du Duc d'Orléans. Pour un observateur attentif, l'accent avec lequel il parle de son aîné aurait suffi à révéler le nom de l'auteur de l'article, lors même que d'autres indices ne l'auraient pas fait connaître.

Le portrait vaut la peine d'être retenu, parce qu'il ne vise que les qualités militaires du prince et qu'on n'en peut contester l'exactitude. Le Duc d'Orléans aimait passionnément l'armée,



il avait servi de bonne heure et il travaillait en conscience à perfectionner son instruction militaire. Aux dons particuliers de son esprit, à ses heureuses facultés naturelles, il ajoutait sans cesse par l'observation et par l'étude. Il connaissait l'organisation des armées étrangères aussi bien que celle de la nôtre, il lisait tout ce qui paraissait en France ou hors de France sur l'art de la guerre. Il aimait le progrès et ne redoutait pas les initiatives. Usant de l'influence que lui donnait sa qualité d'héritier du trône, c'est lui qui avait fait décider la formation du premier bataillon de tirailleurs. Il l'avait vu manœuvrer à Vincennes et se battre en Algérie; convaincu que ces troupes légères augmenteraient la valeur de l'infanterie française, il obtint qu'on accrût le nombre des bataillons et il procéda lui-même à leur organisation. Une de ses grandes préoccupations fut la composition du corps d'officiers et le choix des commandans. On peut dire que le prince royal eut la main particulièrement heureuse lorsqu'on trouve parmi les dix premiers commandans les noms de Ladmirault, de Mellinet, de Cler, d'Uhrich, de Mac-Mahon. Les nouveaux bataillons furent constitués et exercés près de Saint-Omer où existait un baraquement permanent, un vaste champ de manœuvres et tous les établissemens nécessaires à une nombreuse réunion de troupes. Le Duc d'Orléans y passa une partie du premier hiver, afin de tout voir et de tout diriger par lui-même.

En mai 1841, « par une belle matinée de printemps, écrit le Duc d'Aumale, une colonne profonde entrait dans Paris avec une célérité inconnue; pas de faux éclats, pas de clinquant, des clairons pour toute musique; un costume sombre, mais dont la simplicité harmonieuse ne manquait pas d'élégance. » Malheureusement l'année suivante, au moment où le Duc d'Orléans allait faire exécuter sur une grande échelle un simulacre d'opérations militaires, il tomba victime de l'accident le plus imprévu. Par un pieux souvenir, son nom resta attaché à l'histoire des chasseurs. Ils le portèrent glorieusement. Pour en fournir la preuve, il suffit à l'historien de raconter le combat de Sidi-Brahim dont le souvenir se conserve encore aujourd'hui comme une date mémorable dans tous les bataillons. On retrouve les chasseurs dans toute la beauté de leur rôle à Isly, à Zaatcha, au siège de Rome. Voici comment les caractérise le Duc d'Aumale qui les avait eus plus d'une fois sous ses ordres : « Agiles,

prompts dans l'action, ardens dans les attaques, solides dans les retraites, marcheurs infatigables... ils réunissaient à un haut degré toutes les qualités d'une excellente troupe d'infanterie. »

## III

Les lettres de Cuvillier-Fleury nous permettent de suivre l'impression produite sur la société parisienne par la publication des deux articles qui avaient paru successivement dans la *Revue des Deux Mondes*. Ce fut un régal pour tous les esprits distingués et indépendans. La belle simplicité du langage, la franchise du ton, l'ardent patriotisme qui inspiraient l'œuvre entière conquièrent tous les suffrages. Il y avait d'ailleurs quelque chose de pathétique dans la situation de ce soldat exilé, séparé de ses compagnons d'armes, privé de la joie de se battre avec eux sous le drapeau de la France et leur envoyant du fond de son exil le salut cordial de leur ancien commandant. Dès le premier article, un des meilleurs juges du temps, Charles de Rémusat, adressait ses plus vives félicitations et devançait la pensée du prince en suggérant l'idée de donner un pendant à l'histoire des zouaves par l'histoire des chasseurs à pied. Que d'épisodes, que de noms intéressans à évoquer dans cette nouvelle étude, quel hommage à rendre au créateur, à l'organisateur de ce corps d'élite ! Quelle magnifique occasion de rappeler à la France ce que le Duc d'Orléans avait fait pour l'armée ! Saint-Marc Girardin, Rigault, le salon des Broglie, les Delessert, Eugène de Lanneau témoignent leur admiration. Salvandy, ancien ministre de l'Instruction publique, félicite l'auteur au nom de l'Université qui reconnaît en lui son élève et son lauréat. Dans une lettre dont je dois la communication à l'obligeance de M. Henri Limbourg, il remarque très finement qu'il faut louer dans le récit tout ce qui n'y est pas autant que ce qui y est, c'est-à-dire le silence absolu que le prince garde sur ses propres actions. Le Duc d'Aumale parle de tout le monde, excepté de lui-même. Bussièrès, ancien ministre plénipotentiaire, s'y était trompé et, après avoir lu l'article, pris d'un accès de colère, l'avait rejeté violemment sur la table de son salon devant témoins en disant : « En voilà un lâche, qui raconte une histoire des zouaves, qui parle de l'Afrique l'espace de trente pages, nomme tous les gé-

néraux, tous les gouverneurs et ne fait pas même une allusion au Duc d'Aumale. » Puis au bout de quelque temps, se ravisant et devinant le mot de l'énigme, il s'était traité d'imbécile à la grande joie des assistants.

Cousin disait dans son langage un peu emphatique, avec cette mimique théâtrale dont il accompagnait généralement ses paroles : « C'est d'un prince ; il n'y a qu'un prince qui pouvait avoir ce désintéressement de sa propre gloire et dire ainsi du bien de tout le monde. » Il répète le même propos en remerciant le Duc d'Aumale de l'envoi des deux articles réunis en volume et il indique éloquemment comment il comprend le rôle de prince. « Le vrai prince, c'est celui qui ne tient pas compte des opinions qui divisent, mais des services qui réunissent, qui loue également et avec la même effusion Changarnier et Cavaignac, Lamoricière et Saint-Arnaud, et qui, un jour, pourra dire à tous les gens de cœur, de quelque passé qu'ils aient été : Aimons la France, servons-la. » M<sup>me</sup> de Vatry, après avoir lu *Les Zouaves* pour son propre compte, en faisait une lecture publique pour ses invités. La duchesse de Galliera se vantait d'avoir deviné l'auteur dès la seconde page. Montalembert, le chancelier Pasquier, Duchâtel, Vitet tenaient à ce qu'on sût qu'ils étaient parmi les plus satisfaits. Émile Augier, ancien camarade du prince au collège Henri IV, écrivait une lettre émue. Les anciens généraux d'Afrique, Le Flô, Bedeau, exilés à Bruxelles, remerciaient chaudement leur ancien compagnon d'armes de l'hommage rendu aux troupes algériennes. Mignet, Tocqueville, Villemain, Falloux, Thiers, Guizot s'associaient de grand cœur à l'admiration générale.

Parmi les félicitations que reçut le Duc d'Aumale, mettons à part deux autographes qui sont en la possession de M. Henri Limbourg. Le premier est de l'homme le moins prodigue de complimens que j'aie connu, François Buloz, directeur de la *Revue des Deux Mondes*. Lui qui avait pour principe de ne jamais adresser d'éloge à ses collaborateurs afin de ne pas les gêner et de les pousser toujours à faire mieux, cette fois par exception il est charmé, il est conquis et il ne peut s'empêcher de le dire. « Permettez-moi, écrit-il au prince, de vous exprimer ma reconnaissance et mon admiration. J'ai éprouvé en vous lisant hier et il y a quinze jours un des rares plaisirs de ma vie de *revueur*. C'est parfaitement simple, noble et militaire, et je suis heureux

et fier d'être choisi pour le porter à la connaissance du public. » Le second autographe, plus inattendu encore peut-être, est celui du Comte de Chambord. En réponse à l'envoi du volume qui contient les deux articles, il remercie « son cher cousin, » et il reconnaît galamment qu'il appartenait au Duc d'Aumale plus qu'à personne de raconter l'histoire de deux corps qui sont l'œuvre du gouvernement de Juillet, « et qui soutiennent si dignement aujourd'hui, sous les murs de Sébastopol, la brillante renommée qu'ils ont acquise en Algérie. »

La publication des lettres du maréchal de Saint-Arnaud, qui se fit également en 1855, fournit à Cuvillier-Fleury l'occasion d'apprendre au prince, qui ne les connaissait pas, avec quel sentiment de respect et de sympathie le maréchal, quoiqu'il fût étroitement associé à la fortune de l'Empire, parlait de son ancien gouverneur général. A Taguin, il s'était fait expliquer la position de la Smalah d'Abd-el-Kader et celle du duc d'Aumale. Il en concluait qu'il n'y avait pas de plus beau fait d'armes. A son avis, c'était, avec la prise de Constantine, le fait saillant de la guerre d'Afrique. « Il fallait un prince jeune et ne doutant de rien pour l'accomplir. » En 1851, au moment de s'engager dans la politique active, Saint-Arnaud avait tenu à s'expliquer, presque à s'excuser auprès de son ancien chef. Le Président de la République le mandait à Paris, il ne pouvait désobéir, mais son cœur restait en Afrique. C'est là qu'il avait grandi, c'est là que l'attachaient ses plus doux souvenirs. Quoi qu'il arrivât d'ailleurs, il priait le Duc d'Aumale de le plaindre sans le condamner. Il demandait à n'être pas jugé sur les apparences, et il assurait le prince de son inébranlable dévouement.

A la fin de l'année 1855, nulle part la nouvelle de la prise de Sébastopol ne fut accueillie avec plus de joie que dans la demeure du Duc d'Aumale à Twickenham. Le Duc se félicitait que le premier régiment des zouaves fût entré avant tout autre à Sébastopol; il répétait que les Français restaient les premiers soldats du monde et il faisait tirer le canon en leur honneur. La lettre qu'il adresse alors au général Pélissier témoigne du double sentiment qu'il éprouve, l'admiration pour une si belle action de guerre et le regret de n'avoir pu y participer. « Celui qui écrit ces lignes aurait donné bien des choses pour fouler aux pieds les décombres fumans de Sébastopol. De tout ce qu'il a perdu, ce qu'il regrette le plus, c'est l'honneur de commander à

des soldats français. Sa consolation est d'admirer leurs exploits et de les voir conduits par de si dignes chefs. Nul n'est plus fier de leurs victoires, nul ne se réjouit plus de la gloire de leur général que celui qui croit toujours pouvoir se dire son ancien camarade et ami. »

#### IV

Entre temps, le prince avait trouvé dans les archives de la maison de Condé des pièces manuscrites relatives à un sujet que la Société de l'histoire de France venait de traiter : le journal de la dépense du roi Jean pendant la dernière année de sa captivité en Angleterre. Il mit une sorte de coquetterie à publier lui-même ces pièces dans une édition de luxe, en les accompagnant d'un commentaire, et à prendre ainsi sa place parmi les bibliophiles et les érudits. Comment les princes de Condé étaient-ils entrés en possession des papiers de Denys de Collors, chapelain et comptable du roi Jean ? Les avaient-ils achetés ou reçus en héritage ? La question était difficile à résoudre. Mais leurs archives n'en contenaient pas moins le compte de la dépense de l'hôtel du roi de France fait en Angleterre depuis le 25 décembre 1358 jusqu'au 1<sup>er</sup> juillet 1359, des lettres du roi datées de Calais en 1360 pour approuver et ratifier les comptes rendus par Denys de Collors, l'inventaire de plusieurs objets appartenant à la reine Jeanne de Boulogne, l'état de la vaisselle d'argent du roi à son retour d'Angleterre, la décharge donnée par Charles V à Denys de Collors des bijoux à lui confiés par son père.

Élargissant la question de pure érudition, le Duc d'Aumale saisit l'occasion d'écrire à ce propos un court chapitre de l'histoire de France et de l'histoire d'Angleterre. Il prend le roi Jean à la bataille de Poitiers et le conduit à Bordeaux où sont emmenés les prisonniers de marque faits par les Anglais. Les vainqueurs traitent le vaincu avec une extrême courtoisie. Deux particularités sont à noter en cette circonstance : la bonne grâce d'Édouard III et l'attachement que témoignent à leur prince prisonnier ses sujets de France. La lutte se prolongeant sur le territoire français, même après la défaite de l'armée royale, le roi d'Angleterre, sans se départir de ses bons procédés, jugea prudent de transporter son adversaire hors de France et le fit venir à Londres où il l'installa dans le Stand à l'hôtel de



Savoye. Le roi Jean y vit entouré des gentilshommes qui ont été pris avec lui à la bataille de Poitiers et tous y jouissent d'une liberté relative. A condition qu'ils s'engagent à ne pas tenter de prendre la fuite, il leur est permis d'aller et de venir à leur fantaisie. La chasse, les chiens, les chevaux, les fauconniers tiennent une grande place à cette date dans les comptes de la dépense royale. Avec sa réputation de bravoure, avec son goût pour les exercices physiques, avec l'amenité de son caractère, le Roi ne pouvait manquer de plaire aux barons anglais. « Il y avait peu d'animosité, il y avait presque conformité de langue et d'habitudes entre la noblesse des deux nations. » La haute société anglaise témoigne aux prisonniers les attentions les plus délicates. Deux très grandes dames, la comtesse de Warren et la comtesse de Pimbroke, lui font des envois de venaison, de gibier, de poisson. Honni soit qui mal y pense! Pour répondre aux insinuations malveillantes de quelques historiens, le Duc d'Aumale établit que les deux comtesses avaient dépassé la cinquantaine.

Cette lune de miel ne dura pas indéfiniment. Au bout de deux ans, les bonnes dispositions d'Édouard III se refroidirent, lorsqu'il s'aperçut que le régent de France ne se résignait pas à accepter les conditions humiliantes auxquelles le vainqueur subordonnait la libération du vaincu. Craignait-il une tentative de délivrance, ou voulait-il simplement marquer son mécontentement? Pour l'une ou pour l'autre de ces deux raisons il commença par resserrer à l'hôtel de Savoye même la captivité du prisonnier en ne lui permettant plus de circuler librement, puis il le transféra au château d'Hertford et de là à Somerton, d'où on le ramena à Londres, mais cette fois pour l'enfermer à la Tour sur la nouvelle qu'un parti français venait d'opérer une descente en Angleterre. Cependant la durée de la guerre entraînait de tels maux pour les deux pays, la résistance qu'opposaient les grandes villes de France à l'invasion était si générale que le roi d'Angleterre consentit à diminuer ses prétentions et à signer la paix de Brétigny.

Pendant ces quatre années de captivité, le prisonnier, que la bonté de son caractère avait rendu extrêmement populaire, reçut de ses sujets de nombreux témoignages de dévouement. Quoique le pays fût en grande partie dévasté, ruiné par l'occupation anglaise et par les excès des grandes compagnies, les

villes, les grands seigneurs, les particuliers se saignaient pour envoyer des subsides à Londres. Dix chevaliers et bourgeois du Languedoc, appartenant aux sénéchaussées de Beaucaire, de Toulouse et de Carcassonne, aux villes de Béziers et de Narbonne, se transportèrent en Angleterre, malgré les périls et les difficultés du voyage, afin d'offrir au souverain les corps, biens et familles des habitans et lui remirent, comme gage de leur fidélité, une somme considérable en argent. Le cardinal de Tulle, les villes d'Amiens et de Laon, un receveur de Nîmes, un bourgeois de Troyes se distinguent aussi parmi les plus généreux. Le Duc d'Aumale insiste avec intention sur ces détails qu'on ne connaissait pas avant lui, qu'il tire de ses manuscrits et qui lui servent à caractériser un règne et une époque.

## V

Parmi les livres précieux achetés pour le compte du prince dans les ventes de Paris se trouvait un exemplaire des *Commentaires de César* annoté par Montaigne. Les enchères ont été chaudes, beaucoup d'amateurs se disputaient le volume, le représentant du Duc d'Aumale l'a emporté à la grande joie des assis-tans, satisfaits qu'un si curieux ouvrage restât entre des mains françaises. Quatre cents notes de la main de Montaigne, quelle aubaine pour un bibliophile! L'imagination de Cuvillier-Fleury s'enflamme à cette idée; il voit déjà son élève se servant de cet exemplaire unique pour publier une nouvelle édition des *Commentaires de César* et y ajoutant ses observations personnelles à celles du grand moraliste. Un instant, le prince est tenté. Il connaît bien son César, il l'a lu tout haut presque entier, il a même annoté le commentaire assez médiocre de Turpin de Crissé. Puis il recule devant la longueur et la difficulté du travail. Il restera du moins de ce commerce avec le vainqueur des Gaulois une étude historique inspirée par un sentiment patriotique.

De l'œuvre immense de César, le Duc d'Aumale détache un fragment de notre histoire nationale, la septième campagne de Gaule au cours de laquelle les Gaulois, nos ancêtres, essaient par un effort désespéré de secouer le joug de la domination romaine. Sur l'emplacement même de ce dernier champ de bataille, le monde savant se partage entre deux hypothèses. Les

uns le placent à Alaise en Franche-Comté, les autres à Alise en Bourgogne. Le prince prend résolument parti pour ces derniers par des raisons stratégiques. En homme qui a fait campagne, il étudie la configuration des lieux, la carte d'état-major à la main, il élimine les emplacements qui trahiraient une trop grande inexpérience de la part des chefs des deux armées, et il s'arrête au seul point qui lui paraisse convenir à la fois aux règles de la guerre et au texte des *Commentaires*. Malgré l'opposition de Quicherat avec lequel il discute courtoisement, il semble que l'opinion du prince ait prévalu. Mais il y a dans cette étude autre chose que le résultat d'une petite victoire archéologique. Le peintre des grandes batailles du milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, l'historien des Condé s'annonce. Nulle part on ne trouverait une peinture plus forte de la lutte suprême engagée entre le génie de César et le patriotisme de Vercingétorix.

Du côté des Gaulois, la plus éclatante bravoure, un général plein d'audace, mais peu de cohésion entre les autres chefs, la mésintelligence entre les tribus, les ordres, souvent discutés, quelquefois même trahis. Deux choses leur manquent : la science de la guerre et l'unité du commandement. Ils sont trois cent mille au moins ; bien conduits et étroitement unis, ils pourraient écraser de leur masse les cinquante mille soldats de César. Leur échec prouve une fois de plus la supériorité d'une troupe peu nombreuse lorsqu'elle est disciplinée et commandée par un chef de premier ordre sur des centaines de mille hommes sans discipline et sans une instruction militaire suffisante. Rarement, César courut un plus grand danger. Vainqueur de Vercingétorix en bataille rangée, il l'avait poursuivi l'épée dans les reins et obligé de se renfermer entre les murailles d'Alésia. Mais là commençait pour l'armée romaine une redoutable épreuve : tenir tête à une garnison supérieure en nombre, solidement retranchée et approvisionnée, faire face aux sorties que les assiégés tentaient et empêcher tout secours du dehors d'arriver jusqu'à eux. César, en reconnaissant la force de la position, ne songea pas à la possibilité d'un assaut ; il n'avait pas assez de combattans sous la main pour les exposer à des opérations meurtrières. Ce n'est pas un siège qu'il entreprit, il se borna à bloquer l'ennemi, à tracer autour de la place deux lignes de circonvallation. Travail gigantesque qu'aucune autre armée n'aurait pu accomplir en si peu de temps !

On sait avec quelle énergie les légionnaires maniaient la pioche et la bêche, aussi bons terrassiers qu'admirables soldats. Leur chef leur imposa cette fois une tâche formidable. Il avait résolu d'envelopper la position d'Alésia par des ouvrages dont le périmètre était de onze mille pas (environ seize mille mètres); il y établit vingt-trois redoutes occupées le jour par des postes, la nuit par des hommes de garde. Un fossé perdu à fond de cuve, large de vingt pieds, s'étendait sur une ligne continue tout autour de la place. A quatre cents pieds en arrière s'élevait un rempart de douze pieds fortement palissadé, surmonté d'un parapet crénelé et précédé d'un fossé. De quatre-vingts pieds en quatre-vingts pieds le parapet était flanqué de tours qui permettaient aux défenseurs de couvrir de projectiles les assaillans. Entre le fossé perdu et la contrevallation, des chausse-trapes, des trous-de-loup et des groupes de pieux aigus disposés en quinconce défendaient les ouvrages contre toute attaque des assiégés.

Cette première partie de sa tâche accomplie, il restait au général romain un autre péril à conjurer. Il savait par des transfuges que Vercingétorix faisait un appel désespéré aux tribus gauloises et que les assiégeans allaient être attaqués par une très nombreuse armée envoyée au secours des assiégés. Il fallait donc se retourner et, après avoir fait front du côté de la place, se garder du côté de la campagne.

César n'y manqua pas et traça, en arrière de ses premiers travaux, une nouvelle ligne de circonvallation dirigée contre l'extérieur. Merveilleux dans les préparatifs, il l'est plus encore sur le champ de bataille, lorsque, attaqué de deux côtés à la fois, voyant l'intrépide Labienus sur le point d'être forcé dans ses retranchemens, submergé par un flot d'assaillans, il juge le moment venu de payer de sa personne et, au milieu des acclamations de ses soldats, se précipite l'épée à la main sur les Gaulois qu'il a fait prendre à revers par sa cavalerie. Les assiégés rentrent tristement dans Alésia; de l'immense armée de secours, des deux cent cinquante mille hommes qu'elle comprenait, il ne reste que des fuyards. « Le lendemain, » dit le Duc d'Aumale, dans un de ces tableaux auxquels la précision de son style donne tant de relief, « César siégeait sur son tribunal, entouré de ses officiers, lorsqu'un cavalier d'une haute stature et armé de toutes pièces sortit tout à coup de la ville et se

dirigea au galop vers le proconsul. Au milieu d'une surprise universelle, il fit faire quelques évolutions à son cheval, puis jeta ses armes aux pieds du général romain et s'arrêta devant lui muet et immobile. » C'était Vercingétorix qui venait offrir sa vie pour sauver celle de ses compagnons.

## VI

En 1859, le prince suivait avec sollicitude les oscillations de la politique impériale. Aurait-on, ou n'aurait-on pas la guerre ? L'empereur Napoléon III pousserait-il jusqu'au bout la querelle qu'il cherchait à l'Autriche, ou se contenterait-il d'une victoire diplomatique ? Chacun se posait la question en Europe, mais personne avec plus d'anxiété que le Duc d'Aumale. Il venait d'accepter, en effet, une grosse responsabilité personnelle. Voulant faire cesser au moins pour un de ses neveux, pour le Duc de Chartres, fils cadet du Duc d'Orléans, l'inaction qui lui pesait tant à lui-même, il avait négocié l'entrée de ce jeune homme dans l'armée piémontaise. La négociation n'avait pas marché toute seule. Les liens qui unissaient le cousin de l'Empereur à Victor-Emmanuel la rendaient particulièrement délicate. Le prince avait réussi néanmoins du premier coup en intéressant Cavour à sa cause, et la reine Marie-Amélie lui en témoignait toute la reconnaissance de la famille dans une lettre charmante où elle dit entre autres choses : « Tu es un excellent chargé d'affaires, car tu les fais promptement et bien. » Elle ajoutait en parlant de son petit-fils : « C'est un enfant plein de cœur et ferme dans ses volontés. »

Le Duc de Chartres justifiait les espérances que les siens avaient mises en lui. Il passait brillamment ses examens d'entrée à l'École militaire de Turin, et il en sortait le second après cinq mois de séjour. Immédiatement nommé lieutenant au régiment de Nice-Cavalerie, il eut la joie de faire campagne dans les rangs de l'armée sarde, à côté de nos soldats. « Aux derniers engagements, écrivait le Duc d'Aumale, mon incorrigible neveu rejoignait son corps, prêt non pas à pactiser avec nos ennemis, mais à les charger à outrance. » En remerciant le roi de Sardaigne, l'oncle n'exprimait qu'un regret, celui de ne pouvoir accompagner son neveu et servir avec lui la même cause... « Je n'ai pas désiré cette guerre, disait-il avec sa sin-



cérité habituelle, et j'ai été affligé de bien des circonstances qui s'y rattachent. Mais dès que le drapeau de la France est engagé, je ne lui souhaite que gloire et succès. »

La première lettre adressée par le Duc d'Aumale à Cu villier-Fleury et publiée dans le second volume de leur correspondance date du 20 mars 1848, la dernière du 18 août 1859. Pendant ces onze années, beaucoup de tristesses se sont ajoutées pour le prince aux souffrances de l'exil. Il a perdu successivement un enfant mort-né, le roi Louis-Philippe, la duchesse de Nemours, la Duchesse d'Orléans. Il supporte ces malheurs répétés avec vaillance, il se résigne à la volonté divine, comme il le dit lui-même à plusieurs reprises, et cherche ses meilleures consolations dans les joies de la famille, dans la lecture, dans une activité intellectuelle toujours en éveil. Les journées où il fait travailler son fils le Prince de Condé, celles où il reçoit de Paris quelques caisses remplies de livres reliés avec goût et avec luxe, celles où il découvre quelques documens inédits pour l'histoire des Condé sont ses journées de détente. En se portant avec une curiosité infatigable sur des sujets si divers, son esprit échappe momentanément à l'obsession des pensées douloureuses. Son empire sur lui-même forme quelquefois un contraste piquant avec la nervosité de son ancien précepteur. Cu villier-Fleury, qui n'a pas l'humeur commode, se plaint volontiers des gens et des choses, surtout du mauvais état de sa santé. C'est le prince qui essaie de le remonter par des paroles réconfortantes et par de continuels témoignages d'affection. Mais quelle que soit la disposition particulière de chacun, quelle que soit la nature du sujet qu'ils abordent, leur correspondance les honore tous deux infiniment. Leurs lettres nous font vivre dans une atmosphère de beauté et de santé morales. Rien d'étroit ni de mesquin dans leurs confidences. Ce sont deux âmes très nobles qui s'ouvrent entièrement l'une à l'autre, parce qu'elles n'ont ni action ni pensée à cacher. Les questions dont s'entretiennent le plus fréquemment les deux correspondans sont des questions littéraires ou bibliographiques. Quoiqu'ils se sachent surveillés de très près par la police impériale et que leurs lettres soient régulièrement décachetées, ils ne peuvent s'empêcher d'échanger quelquefois leurs idées sur les événemens du jour.

Nous ne nous attendons pas à les trouver indulgens pour le second Empire qui maintient en exil les princes d'Orléans et qui

a confisqué leurs biens. Leur opposition au régime établi en France par le coup d'État de 1851 tient cependant à une autre cause qu'à une irritation personnelle. Pendant les dix-huit années du gouvernement de Juillet, ils ont vécu sous un régime de libre discussion auquel ils restent attachés, comme un fidèle à sa foi. La suppression de la liberté de la presse, le grand silence de la pensée qui règne sur leur pays les remplissent de mélancolie. Ils ne peuvent s'accoutumer à l'idée que sur la tête de tout écrivain ou de tout organe indépendant une menace reste indéfiniment suspendue.

Dans les coulisses du *Journal des Débats* et de la *Revue des Deux Mondes*, Cuvillier-Fleury voit de près les appréhensions des directeurs. Sacy redoute toujours la visite d'un délégué du ministre de l'Intérieur et l'arrêt de mort qui s'appelle l'avertissement. Très sincèrement, Buloz, averti qu'il déplaisait au pouvoir, a songé plus d'une fois à se transporter en Suisse pour conserver son indépendance. Le maître et l'élève professent tous deux la doctrine du plus pur libéralisme. Ils sont libéraux comme l'était en général la bourgeoisie française avant et après 1830. Ils voudraient voir revenir un gouvernement représentatif contrôlé par les Chambres, ils en sont restés à l'idéal anglais, ils ne se posent pas comme Tocqueville le problème angoissant de la démocratie, ils lui reprochent même à cet égard un peu de pessimisme; mais ils croient avec lui qu'il n'y a rien de plus dangereux pour un peuple que la passion de l'égalité sans le contrepoids de la liberté. Tous les hommes sont égaux aussi bien sous la tyrannie d'une assemblée que sous la main d'un maître. Est-ce là le régime auquel doit aspirer une grande nation? Ce que les esprits élevés doivent souhaiter pour leur pays, ce sont les mœurs des pays libres, la notion de la liberté assez ancrée dans l'âme de chacun pour que personne, excepté les malfaiteurs, n'éprouve même la tentation de toucher au droit du voisin. Cette leçon de politique ressort presque à chaque page de la correspondance du Duc d'Aumale et de Cuvillier-Fleury. Elle n'y est pas exprimée sous une forme dogmatique. Elle apparaît néanmoins à chaque détour du chemin comme la conséquence inévitable de leur loyauté foncière et de leur attachement au bien public.

A. MÉZIERES.

---

# ALFRED DE VIGNY ET BRIZEUX

(D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS)

---

Quand la Révolution de 1830 eut à peu près dissocié la troupe des poètes romantiques et détaché pour longtemps l'un de l'autre, après une fraternité d'armes de dix années, Victor Hugo et Alfred de Vigny, un groupe littéraire assez restreint, intimement uni, se reforma autour de l'auteur d'*Eloa*, de *Cinq-Mars*, d'*Othello*, mais pour lui demeurer toujours fidèle.

C'était bien un groupe d'amis, de vrais amis, comme l'avaient été, comme le furent jusqu'au bout, Émile et Antoni Deschamps, Charles Nodier, Soumet, Guiraud, de Latouche, Alfred de Musset : c'était aussi, au sens large du mot, un groupe de disciples. Deux d'entre eux furent des poètes, des poètes qui survivront dans des parcelles de leurs œuvres. Quelques élégies de *Marie*, son premier, son meilleur ouvrage, défendront toujours Brizeux contre l'oubli, et tant qu'on trouvera de l'intérêt à s'enquérir des écrits de talent que « le soleil de Juillet » fit éclore, Auguste Barbier demeurera le satirique, puissant au moins pendant trois jours, de la *Curée*, de la *Popularité* et de l'*Idole*.

A côté d'eux, quelque peu au-dessous, il serait légitime de faire une place au romancier distingué Léon de Wailly, dont le souvenir restera surtout attaché à la traduction des poèmes de Burns, et d'introduire encore le journaliste Busoni, qui prodigua son facile talent dans des chroniques de Paris informées et alertes. Mais il n'y a pas lieu de ramener au premier plan, qu'ils n'occupèrent jamais, des personnages d'intérêt moindre ou de mérite surfait, Pitre-Chevalier, Chaudesaigues, Émile Péhant,

et tous ceux que l'on ne saurait, sans faire un véritable abus des recherches d'érudition, présenter avec insistance et prôner démesurément, car c'est assez pour eux que d'être mentionnés à la rencontre.

## I

Des trois ou quatre auteurs qu'il est utile de mettre à part et d'examiner d'assez près dans leurs rapports de disciple à maître avec Alfred de Vigny, celui qui, le premier, eut l'occasion de pénétrer dans son intimité, fut Auguste Brizeux.

C'est au cours de l'année 1829 que se fit le rapprochement. Brizeux avait vingt-six ans. Étudiant en droit brouillé avec l'école, admis en qualité de familier dans quelques ateliers d'artistes, celui de Devéria, celui des Johannot, lié d'amitié avec Amaury Duval, le meilleur des élèves d'Ingres, il s'efforçait, sans déployer d'ailleurs une bien grande activité, de se faire une place comme écrivain. Il s'avisa de publier, dans le *Mercur* du XIX<sup>e</sup> siècle, une étude développée et chaudement élogieuse sur le premier recueil complet des *Poèmes* d'Alfred de Vigny, qui venaient d'être rassemblés. Il y appréciait, avec une faveur juvénile, les grâces un peu molles du poème d'*Hélène*, mais il y rendait un hommage aussi large que mérité à cet étrange et passionné « mystère » d'*Eloa*, qu'on relira sans doute aussi longtemps que le livre des *Destinées*. Avec le coup d'œil prompt, subtil et pénétrant d'un ouvrier tout près de passer maître, il démêlait, dans cette poésie, des mérites de qualité rare, et notamment celui qui les vaut tous, l'originalité. Pour ne citer qu'une de ses formules expressives, il comparait les ouvrages en vers d'Alfred de Vigny à ces morceaux accomplis, créés par le ciseau des sculpteurs grecs : « C'est cette même élégance douce et tranquille, ce mouvement sans turbulence, mais plein de vie, cet accord mélodieux de l'ensemble, cette grâce, cette jeunesse, enfin tout ce qui se révélerait dans une statue de Phidias inondée de la lumière de l'Attique. »

Les poètes s'offensent rarement d'un éloge qui les dépasse. On est donc presque en droit de supposer qu'Alfred de Vigny n'accueillit pas par des reproches trop marqués cette critique et son auteur. Ce qui n'est pas douteux, c'est que, fort peu de temps après, le 9 octobre 1829, pendant qu'on répétait le *More*

de Venise au Théâtre-Français, Alfred de Vigny écrivait à Brizeux une lettre que l'éditeur de la *Correspondance* a donnée en partie, mais sans reconnaître ou, tout au moins, sans indiquer à qui elle fut adressée : «... J'attends une nouvelle liste de conjurés. Qu'elle soit bien nombreuse, je vous prie; c'est la cause de la jeunesse, et c'est une liberté de plus qu'elle m'aidera à conquérir. Cette vieille citadelle de la rue Richelieu va nous appartenir si nous ouvrons la brèche. Cette guerre, au bout du compte, est une plaisanterie assez amusante, et cette soirée nous divertira, quelque chose qui arrive, très assurément. C'est du mouvement, c'est de la vie; depuis que j'ai quitté le service, il ne m'arrive rien, cela m'ennuie. Je me suis fait là un petit événement. — Venez donc un de ces matins avant onze heures, comme l'autre jour; nous parlerons de tout ceci sur le champ de bataille. »

La réponse à cette lettre a été imprimée, dès 1898, dans un ouvrage riche en documens et en faits inédits, la thèse de l'abbé Lecigne sur Brizeux. Je ne crois pas inutile pourtant de reproduire cette réponse, d'après le texte autographe, qui n'avait pas été transcrit d'une manière irréprochable :

*Suscription :*

Monsieur Alfred de Vigny,  
30, rue de Miroménil, Paris.

11 octobre 1829.

Je vous prie, Monsieur, de bien croire ceci que, tout ami que je suis de Shakspeare, c'est pour vous surtout que j'aimerais à combattre (1). Et puis, vous le savez, la gloire des morts, toute grande qu'elle soit, est celle qu'on envie le moins : ce triste bonheur, vous en jouirez un jour.

Voici une nouvelle liste de conjurés, comme vous les appelez. Je les crois bien dévoués, et vous répondez de leur zèle, sinon du reste. D'ailleurs leur dévouement leur sera facile : Othello a tué à l'avance tous ses adversaires.

Cette affection que vous avez bien voulu remarquer, je ne la récuse pas; elle avait commencé, que je ne connaissais de vous que vos œuvres, et déjà je m'en parais devant mes amis; aujourd'hui, je m'en cache, j'en serais trop fier.

Veuillez ici m'en permettre l'assurance.

A. BRIZEUX.

Rue de Vaugirard, 52.

(1) Ai-je besoin de faire remarquer que la variante « j'aimerais, » introduite à tort par l'abbé Lecigne, change absolument l'intention, et substitue une platitude ou un non-sens à une idée intéressante? Brizeux veut bien combattre pour l'adaptation du drame shakspearien, mais il serait encore plus heureux de combattre pour une œuvre originale : il semble appeler la *Maréchale d'Ancre*.



La stratégie, dont le succès devait être si décisif à la première d'*Hernani*, avait été inaugurée, comme on le voit, pour soutenir le drame d'*Othello*, et c'est Brizeux qui s'était fait le recruteur des jeunes gens disposés à lutter avec énergie, dans la classique salle des Français, pour assurer les libertés du drame romantique,

Une lettre inédite du 4 juillet 1830 nous donne une assez juste idée de ces premières relations d'Auguste Brizeux et d'Alfred de Vigny. Le futur auteur de *Marie*, plus jeune de six ans que l'auteur d'*Eloa*, ne peut pas, ne veut pas se départir envers lui d'une sorte de soumission. Il semble toujours prêt à répéter, en son honneur, le vers de l'épopée dantesque :

*Tu se' lo mio maestro e' l mio autore.*

Il éprouve pour lui, comme Amaury Duval pour Ingres, une affection où le respect domine, une réelle dévotion.

Dans cette lettre, Brizeux exprime à Vigny toute sa gratitude de ce qu'il a daigné, pour lui adresser un billet, interrompre son travail poétique, probablement une des douze *Élévations*, probablement celle qui, dans une lettre ultérieure, est désignée sous le titre de *Vision*. Il commente, avec une exaltation toute naïve, cette « dérivation si glorieuse » pour lui : « Il y a quelquefois de ces beaux et grands songes coupés de petits épisodes après lesquels on reprend le train de son rêve : voilà l'histoire, l'histoire du billet. » Alfred de Vigny annonçait à son jeune ami qu'il irait lui rendre visite. Le garçon candide et aisément intimidé qu'est Auguste Brizeux, malgré ses vingt-sept ans, et qu'il demeurera toute sa vie, ne peut pas penser, sans un vif battement de cœur, à cette prochaine entrée du grand homme dans sa chambrette : « Mes lares s'égayent à l'avance de l'honneur que vous leur promettez. »

Bien peu de temps s'est écoulé, depuis cette journée heureuse : une révolution éclate et un trône s'écroule. Comme il avait combattu pour les libertés littéraires, Brizeux s'est armé d'un fusil pour défendre la loi contre le pouvoir oppresseur. L'exemple de l'héroïque Farcy, son collaborateur du *Globe*, frappé à mort dans le voisinage du Louvre, au croisement des deux rues de Rohan et de Montpensier, l'a soulevé d'enthousiasme : il a pris rang parmi les troupes insurgées. Mais l'ardeur des heures de combat et de néril est tombée; les illusions

se dissipent. Comme plus d'un autre idéaliste de son âge, Brizeux s'étonne et s'indigne de l'impudence des quémandeurs de galons ou d'emplois. Il est dans son petit logis de la rue Vaugirard, ruminant sa déception, en présence d'un compagnon cher, Auguste Barbier, qui vient de jeter aux échos, avec des accens belliqueux de buccin, la satire de la *Curée* : « M. de Vigny sonna à la porte et entra... Mon ami (c'est Barbier qui parle) me présenta au gentilhomme poète, et ce dernier, après complimens sur mes premiers *Iambes*, m'invita à le venir voir à ses jours de réception du mercredi. Je n'y manquai pas, et c'est ainsi que nous nous liâmes. »

Auguste Barbier deviendra pour Alfred de Vigny, comme Auguste Brizeux, un ami très intime ; mais ce caractère d'intimité n'apparaîtra que plus tard : il se manifeste très tôt dans les rapports avec Brizeux, et en voici la preuve. Six ou sept mois seulement après ces premières rencontres, dès le printemps de l'année 1831, Vigny est entré, à ce point, en confiance avec le « jeune poète, » — c'est son expression, — qu'il ne lui cache rien de ce qu'il tient, ou croit tenir, secret pour d'autres. C'est bien, en effet, à Brizeux qu'est adressée la lettre xxvii du recueil Sakellaridès, lettre publiée incomplètement, comme celle du 9 octobre 1829, et sous la même rubrique insignifiante : *A un ami*. Nous sommes au moment des représentations du mélodrame *l'Incendiaire* :

«... La pièce est la plus sotte calomnie et la plus plate impiété du monde, mais admirablement jouée par notre seule tragédienne, qui se plaint de ne plus vous voir et qui devrait vous plaindre de ne plus la voir. Ce soir, j'ai vu venir dans sa loge M<sup>me</sup> Malibran qu'elle adore, comme vous savez. Cette bonne petite Italienne, qu'elle ne connaissait pas, est venue l'embrasser tout émue d'admiration et a trouvé chez M<sup>me</sup> Dorval son portrait placé comme dans une chapelle. J'ai eu beaucoup de plaisir à voir ces deux talens de femme si près l'un de l'autre. Elles étaient comme deux enfans, interdites toutes deux et se regardant et se tenant les mains avec ravissement... Quand M<sup>me</sup> Malibran a été partie, celle qui restait a pleuré : c'est sa manière d'être contente, d'être heureuse et d'être belle. Je rentre chez moi ; il est une heure après minuit, je vais écrire, et avant, j'ai voulu vous parler un peu... » (24 mars 1831.)

La réponse à cette lettre est entièrement inédite. Pour

pénétrer dans la nature intime des deux poètes, pour noter les harmonies préétablies qui les ont attirés l'un vers l'autre et unis très étroitement, ce document est, si je ne me trompe, d'un intérêt psychologique peu commun et je mériterais quelques reproches du lecteur, si je me dispensais d'en mettre à sa disposition le texte même :

*Suscription :*  
Monsieur Alfred de Vigny,  
30, rue de Miromesnil, Paris.

4 avril.

J'aurais dû vous remercier aussitôt de votre charmante lettre. Je ne serais pas longtemps malade d'âme ni de corps, s'il m'en arrivait souvent de pareilles, mais qui sait écrire comme cela ? Votre billet m'a guéri.

Aujourd'hui, je me demande pourquoi, à moi pauvre, cette bonne fortune ? Auriez-vous pressenti cela que, le dernier venu entre vos amis et le seul ignoré, je comptais depuis longtemps, parmi eux, par l'affinité de la poésie (1) ? Sans doute, vous l'avez pensé et aussi qu'après avoir connu l'homme, je n'en ai pas moins aimé le poète : épreuve fort dangereuse pour tous ceux chez qui la poésie ne découle pas du fond le plus intime. Leur poésie est menteuse comme leur personne... Celui-là est poète qui non seulement a de la poésie dans son livre, mais aussi dans la vie. C'est en quoi les femmes sont d'une admirable conscience. Sans affectation et sans se faire romanesques, elles portent partout leur génie avec elles. Vous en avez un bel exemple sous les yeux. Il a fallu que cette pièce de *l'Incendiaire* fût bien abominable pour que je ne fusse pas voir M<sup>me</sup> Dorval : on la dit déchirante. La charmante scène que vous m'avez peinte ! Que c'est bien de M<sup>me</sup> Malibran ! Et qu'elle s'adressait bien à M<sup>me</sup> Dorval ! Deux muses se donnent la main.

Que ne lui donnez-vous votre drame (2) ? On ne vous comprend pas. Et votre *Vision* ? La garderez-vous enfermée dans sa belle reliure, manuscrite, comme dans la boîte de cèdre d'Horace ? Vous aimez le mystère.

Voici, — permettez-moi de me citer, — comment, l'autre jour, causant des poètes contemporains, je me les représentais : vous ferez les applications.

Je ne puis guère, — disais-je, — en lisant nos poètes, ne pas me reporter aux premiers jours du christianisme, d'ailleurs si admirablement peints par Sainte-Beuve (3).

C'étaient des écrivains comme saint Augustin et autres esprits de cette

(1) Le roman de *Marie* n'a pas encore paru ; il s'achève. Ce livre de vers, d'un sentiment délicat et nouveau, sera imprimé dans cinq mois : Alfred de Vigny connaît des parties de l'ouvrage.

(2) *La Maréchale d'Ancré*, que M<sup>lle</sup> Georges jouera à l'Odéon, quelques semaines après, le 25 juin 1831.

(3) Brizeux fait allusion à la deuxième pièce des *Consolations* : A. M. Viguier : Au temps des empereurs, » etc. Sa rêverie littéraire en dérive.

trempé, à la fois tendres et malades, partagés entre Vénus et le Christ, qui se prosternaient au pied de la Croix ou pleuraient sur les riantes statues des dieux; — en même temps sous les portiques et dans les thermes, des poètes venus de Grèce et des Gaulles, pleins d'images, de figures, de retentissement, récitaient à haute voix des vers sur la conquête de la Toison d'Or ou les noces de Pélée; et les jeunes gens n'avaient pas assez d'yeux pour voir l'improvisateur, d'oreilles pour ses hexamètres, de voix pour les redire; — enfin dans un jardin retiré de la ville, sous de frais platanes, où conversaient, en marchant, quelques néo-platoniciens, était un poète à la robe blanche, à la lyre douce et d'ivoire, craignant, comme ses frères, la place publique et le bruit, et ne chantant que pour eux... Voilà une bien longue figure; avant de vous quitter, je reviens à la jolie tente persane de la Porte Saint-Martin : deux femmes amies, que c'est charmant!

A cette époque même, où il était choisi par Alfred de Vigny, pour recevoir ces élégantes Confessions, accueillies, — tout lecteur en conviendra, — avec le sourire obligeant et le regard admiratif d'un homme sans envie, Auguste Brizeux, mal portant, mal payé pour des travaux de librairie comme les *Mémoires de Mme de Lavallière*, et, çà et là, pour quelque article de journal, comme son étude du *Globe* sur *Un portrait d'André Chénier*, souffrait le plus souvent de la gêne la plus cruelle. Il la dissimulait avec cette pudeur farouche des poètes pauvres (1), mais il ne se refusait pas toujours, — une réponse de Vigny le montrera, — cette sorte de soulagement qui consiste à se récrier contre l'aveuglement du sort, contre l'injustice sociale, contre l'indifférence implacable des puissans du jour et leurs homicides oublis vis-à-vis de celui qui n'a d'autre fonction que de penser et que d'écrire. Tout en essayant de reconforter le jeune auteur dans un moment de découragement aigu, Alfred de Vigny semble prendre à son compte une partie de cette plainte amère, et, après avoir exhorté stoïquement l'ami frêle et dolent à s'élever par le « mépris » au-dessus des injures de la fortune, il prononce d'autres paroles où s'annoncent déjà les paradoxes incisifs du roman de *Stello* et les âpres revendications du drame de *Chatterton* : « Ce que vous m'avez dit est vrai, juste et triste, mais c'est manquer de force que de ne pas fouler aux pieds la destinée même qui nous entraîne. J'ai passé par toutes vos réflexions et j'ai trouvé un remède étrange à ce désespoir qui est inévitable,

(1) Brizeux n'oubliait pas le proverbe breton qu'il a, plus tard, inséré et traduit dans *Furnez Breiz (Sagesse de Bretagne)* : « Pauvreté n'est pas un péché — Mieux vaut cependant la cacher. »

c'est le mépris... » Mais, presque aussitôt, il ajoute : « Les parias de la société sont les poètes, les hommes d'âme et de cœur, les hommes supérieurs et honorables. Tous les pouvoirs les détestent, parce qu'ils voient en eux leurs juges, ceux qui les condamneraient avant la postérité. Ils aiment la médiocrité qui se vend bon marché, ils la craignent, parce qu'elle peut jeter sa boue; mais ils ne craignent pas ceux qui planent comme ceux qui pataugent. — Ah! quelle horreur que tout cela. *Desperatio!* »

Il faut faire, dans ces attitudes fatales, la part de la mode de ce temps-là. On se croit tenu d'être sombre, amer et irrité, de peur de paraître vulgaire. Quoi qu'il en soit, le 25 juin 1831, le théâtre de l'Odéon donne *la Maréchale d'Ancre*. Le succès n'en est pas très vif, mais l'œuvre est jugée belle par le public des connaisseurs, et le nom de l'auteur ne retentit pas sans honneur dans les feuilletons dramatiques. La *Revue des Deux Mondes* songe à publier une étude d'ensemble sur l'homme et l'écrivain. C'est à Brizeux que l'on propose de se charger de ce travail. Le dimanche 31 juillet, il adresse à Vigny un billet court, mais curieux et resté inédit. Il s'y justifie d'avoir passé deux semaines sans lui rendre visite : « Pour aller chez mes amis ou ceux qui veulent bien m'appeler ainsi, je tâche de choisir mes jours les plus gais et ceux-là deviennent de plus en plus rares. » A l'excuse mélancolique succède brusquement cette proposition :

Il s'agit de vous demander tous les fastes de votre vie. Enfant, écolier, militaire, on veut vous voir grandir et vivre jusqu'à *la Maréchale d'Ancre*. Votre Muse toujours à côté de vous comme un bel ange gardien. J'écrirai ces Annales poétiques. C'est au nom de la *Revue* que je vous fais cette impertinente requête à laquelle vous répondrez selon qu'il vous plaira. Cependant n'oubliez pas les détails familiers : j'aime à vous voir, lieutenant, allant de Strasbourg à Bordeaux, lisant tour à tour votre petite Bible et l'École de peloton et revenant à *Eloa*. Permettez-moi de vous dire que je vous suis bien tendrement dévoué.

A. BRIZEUX.

On connaissait, d'autre part, la lettre développée et vraiment importante qui fait réponse à ce billet. Donnée, pour la première fois, par M. Maurice Paléologue dans son livre déjà ancien sur *Alfred de Vigny* et reproduite dans le recueil Sakellaridès, elle constitue une sorte d'autobiographie partielle, celle que l'on retrouve, — avec des changemens d'expressions et des amplifications de détail qui n'en altèrent pas les traits essentiels, —



dans le *Journal d'un poète*, aux années 1831 et 1837. Cette lettre a été trop souvent utilisée pour qu'il y ait lieu d'y insister ici.

Quant à l'étude que Brizeux s'était flatté de mettre au jour, Gustave Planche, un an plus tard, devait l'écrire à sa place. Si l'on veut s'expliquer cette substitution, il suffira de prêter attention à deux événemens.

Treize jours après cette demande de Brizeux à Vigny pour obtenir de lui des documens précis sur son existence d'enfant, d'adolescent et de soldat, l'imprimeur Auffray et le libraire Urbain Canel présentaient au public un mince recueil de vers, qualifié de « roman », antidaté comme pour éviter de vieillir en trois mois, ne portant pas de nom d'auteur, et très discrètement intitulé *Marie*. Ni le poète, ni ses amis, ni ceux qu'il regardait comme ses maîtres, ne s'attendaient à l'effet de surprise et d'attendrissement produit par ce modeste petit livre. Après l'éblouissement, parfois violent et abusif, des *Orientales*, après les bizarres émotions produites par les vers laborieusement mélancoliques et, si l'expression est de mise, industrieusement navrés, de *Joseph Delorme* et des *Consolations*, cette histoire naïve d'amour, contée non pas avec la simplicité continue et robuste des grands poètes, mais sans affectation, du moins dans les meilleurs endroits, et avec un sentiment fin de la beauté familière et rustique, parut, à ceux que l'abus du romantisme avaient déjà lassés, vraiment neuve et délicieuse. Ce n'était pas une raison pour crier au miracle et proclamer, comme quelqu'un le fit, qu'avant ce roman de *Marie*, on ne connaissait pas, en vers, l'accent sincère. Mais quoi ! la Poésie reparaisait ici, à moitié dépouillée de ses plus singuliers, de ses plus inutiles ornemens : il n'en fallait pas plus pour que l'on entrevit avec ravissement ce qu'il peut y avoir d'adorable dans son visage.

Le jeune auteur connut toutes les joies. Son humble héroïne fut, dès le premier jour, très en faveur, dans deux ou trois salons. Il pourra écrire, huit mois plus tard, à Vigny : « Il y a chez vous une dame qui, un dimanche soir, pleura beaucoup en parlant de *Marie* ; qu'elle sache, s'il vous plaît, que j'en suis encore fort attendri. » Et, d'autre part, un mois à peine après l'apparition du livre, Sainte-Beuve en indiquait les qualités délicates, touchantes. Il signalait le charme personnel des impressions directes et plus encore la grâce acquise, c'est-à-dire cette décence, cette vénusté, cette simplicité d'attraits qui lui sem-

blaient, non sans quelque raison, le résultat et le bienfait de la fréquentation des poètes antiques.

A l'avantage d'être loué de cette sorte, en bonne place, par un critique déjà écouté, se joignait pour Brizeux le grand plaisir d'être loué en même temps que son ami Barbier. Quelque retentissant qu'eût été le succès des *Iambes*, l'arbitre mettait sur le même rang l'auteur de la satire et le poète pastoral, ou peut-être, malgré de visibles efforts pour tenir la balance égale, son goût des effets modérés l'inclinait-il déjà, tout naturellement, vers ces Bucoliques bretonnes? Mais, à n'en pas douter, c'était bien là le pur, le doux éclat, — sujet, hélas! à s'éclipser ou même à s'obscurcir, — de ce que Vauvenargues a nommé, d'un nom si heureux, « les premiers regards de la gloire. »

Distrainé déjà de ses occupations par la légère ivresse du succès, le poète fut détourné de donner suite à son dessein d'article sur Vigny par un de ces projets qui font tout oublier, jusqu'aux engagemens de l'amitié, qu'on n'aurait jamais cru pouvoir tenir pour négligeables. Le 12 décembre 1831, et non pas, comme l'a dit l'abbé Lecigne, à la fin de septembre, — une lettre d'adieux de Barbier à Vigny écrite de Paris, le 11 décembre, un jour avant le départ, nous donne la date exacte, — l'auteur de *Marie*, muni de quelque argent qu'il devait moins aux largesses de ses éditeurs qu'à la générosité de sa vieille grand'mère, le cœur bondissant d'allégresse et le visage illuminé d'espoir, partait avec Barbier pour l'Italie.

## II

On ne se fait pas, aujourd'hui, bien aisément l'idée de ce qu'était encore en 1831, pour un poète à ses débuts, la joie exaltée, presque religieuse, d'accomplir, après en avoir rêvé bien longtemps, le pèlerinage d'Italie. Les stances enthousiastes du *Childe Harold* de lord Byron, les appels tendrement ardents de la Mignon de Goethe hantaient alors bien des mémoires et consommaient, comme un tourment d'amour, certaines imaginations. Chez le jeune Breton qui s'était instruit dans Virgile, ce rêve avait une origine encore plus ancienne. C'est sur les bancs du collège de Vannes que l'écolier de quatrième, aux yeux clairs et profonds, était devenu tout songeur en épelant le cri passionné des matelots troyens : *Italiam! Italiam!* et il allait

enfin savoir tout ce que renfermaient ces syllabes mystérieuses.

Les deux voyageurs s'arrêtèrent à Lyon pour saluer M<sup>me</sup> Desbordes-Valmore. On a souvent conté, d'après un chapitre des *Souvenirs* de Barbier, cette « visite à l'hirondelle sous sa tuile : » l'image, si jolie, est de Marceline elle-même. A Marseille, ils rencontrèrent de Belloy. Arrivés à Gènes, le 2 janvier 1832, ils parcoururent d'un pas pressé Livourne, Pise et Florence, partent le 15 janvier pour Rome avec le sculpteur Étex, trouvent aux portes de la « ville éternelle » un autre artiste enthousiaste, un Allemand des bords du Rhin, Winterhalter. Ils ont hâte de gagner Naples. Ils y arrivent à temps pour assister aux fêtes du Carnaval. Aux bords du golfe incomparable, ils s'attardent assez longuement, moins longuement pourtant que ne le dit l'abbé Lecigne : ce n'est pas au début de juin, comme il le croit, que Barbier et Brizeux abandonnent Naples, c'est au commencement de mai.

Le souvenir de Byron ne les quitte pas : ils veulent retrouver toutes ses traces. Ils s'arrêtent de nouveau à Pise, parce que l'amant de la Guiccioli y a vécu assez de temps. Ils passent par Bologne et par Ferrare, et, le 14 mai, ils atteignent Venise, où tout leur parlera de lui.

C'est aussitôt après s'être installé dans l'antique « ville des doges » que Brizeux se mit en devoir d'adresser à Vigny de très jolies notes d'un voyageur : il s'excusait ainsi de cinq mois de silence. Voici le début d'une longue lettre, datée du 15 mai, expédiée de Venise le 16, parvenue à Paris le 24, comme en font foi les timbres de départ et d'arrivée :

« Veuillez bien croire que mille fois j'ai résolu de vous écrire et que *les soins, compagnons des voyages*, m'en ont seuls empêché. »

Les expressions soulignées viennent de l'élégie *Aux frères du Pange*, cette belle pièce d'adieux écrite par André Chénier au moment de partir aussi pour l'Italie, la Grèce et l'Orient. Brizeux n'a pas relu ou ne s'est pas récité les premiers vers sans en faire l'application au groupe des disciples de Vigny :

Vous restez, mes amis, dans ces murs que la Seine  
Voit sans cesse embellir les bords dont elle est reine,  
Et près d'elle partout voit changer tous les jours  
Les fêtes, les travaux, les belles, les amours.

Mais, au moment où Brizeux se reporte par le regard ou par le souvenir vers cette description, Paris, l'honneur de la France, présente, sur tous les points, l'aspect le plus affreux. Le choléra, après avoir ravagé les pays du Nord, vient d'envahir la capitale. Les hôpitaux ne reçoivent que des mourans, ne rendent que des morts; pas un logis privé qui n'ait son deuil; le fléau décime et affole les habitans. « La terrible meule est à présent sur Paris, » écrit Brizeux, que la lecture des journaux glace d'effroi, à la pensée de ses amis. « A-t-elle épargné les bons? » ajoute-t-il avec un sentiment d'angoisse, et pour se rassurer un peu, il répète, comme un souhait, quelque détail moins alarmant qu'il vient d'apprendre: « Les préservatifs nombreux de M<sup>me</sup> de Vigny lui auront, j'espère, réussi. »

La *Revue des Deux Mondes*, rencontrée à Naples, lui a donné des nouvelles de France et lui a fait admirer de nouveau un poème qu'il avait entendu lire par son auteur, *l'Élévation sur Les Amans de Montmorency*. « C'était comme une lettre de vous, et que Barbier et moi avons luë avec un grand plaisir. Je pense que vous avez ajouté ces vers: « Le vent léger disait de sa voix la plus douce, etc. » Nous répétons cela à Chiaja, devant le golfe, quand déjà la verdure parlait de toutes parts et s'étendait sur le mont Pausilippe. »

La douceur des journées passées sur ces grèves de volupté lui remonte au cœur et aux lèvres: « Comment vous parler de ce délicieux pays? Nous y venions pour trois semaines et nous y sommes restés deux mois; et quand, sur le maudit bateau qui nous emmenait à la fin, nous passâmes pour la dernière fois devant le cap Misène et toute cette admirable terre de *l'Énéide*, volontiers comme des enfans nous aurions voulu pleurer. Je ne pus quitter le pont qu'à la nuit close, lorsqu'on ne vit plus les îles et les lumières errantes des barques d'Ischia. » Les tableaux en vers, que Brizeux a faits à loisir avec ses impressions, sont moins vivans, sont moins heureux que ces notations rapides.

En Toscane, Pise et Florence l'ont séduit, et il essaie de traduire à Vigny les intimes motifs de cette séduction inexprimable:

Ces deux villes, Florence surtout, ont un si grand charme que, l'éblouissement de Naples affaibli, on est encore enchanté de cette autre population toute différente de la première: peu bruyante, peu expansive, mais la plus civilisée, la plus élégante, la plus artiste qu'il y ait au monde. Le mieux appris d'entre nous serait un barbare auprès d'un Toscan. C'est chez eux

une délicatesse d'imagination inconnue ailleurs depuis Athènes, un parfait sentiment qu'ils ont mis dans l'art d'abord, — quand Florence produisait Dante, Machiavel, Boccace, Michel-Ange, toute la foule de ses peintres et de ses architectes, et, la source de l'art épuisée, qu'ils ont conservé dans la pratique de la vie... Je le crois, Florence vous plairait. C'est un mélange de grandeur colossale et d'exquise finesse qui n'appartient qu'à elle. Antoni, qui a si bien compris la sévère beauté du génie italien, plus tard, je le pense, rendra justice à la patrie de son cher Dante, à la ville la plus italienne de toute l'Italie.

Dans ce premier voyage, Brizeux n'a fait qu'entrevoir Rome; il n'a pas pu être saisi par sa grandeur. Ici, d'ailleurs, — je parle de la Rome non encore dévastée par la folie des constructeurs, plus malfaisans que les invasions barbares, — l'impression première est décevante pour beaucoup de visiteurs. L'intérêt suprême des monumens, le sentiment d'admiration et d'émerveillement que cause, au bout de quelque temps, le nombre, la beauté, l'éloquence des ruines, tout cela Brizeux l'éprouvera et le professera plus tard. Il ne pourra plus se détacher de Rome après l'avoir connue, c'est-à-dire adorée. Il en parle, pour le moment, en véritable étourneau d'atelier, tranchant à la légère et sur un ton superficiel et affecté tout ensemble qui n'est pas dans ses habitudes: « Il faut être artiste ou prêtre pour y demeurer. Encore la Rome moderne est-elle si mesquine, comparée aux douze vieilles colonnes du Forum, qu'un artiste véritable s'y trouve comme un païen oublié parmi les catholiques, il y blasphème au son des cloches. »

De Venise, où il n'est que depuis un jour, il a vu « le soir, dans les cafés, de fort beaux yeux noirs sous des dentelles, » et, le matin, « à la hâte, la place, le palais, l'église de Saint-Marc, le tout éblouissant et digne du magnifique More. »

La littérature, on le reconnaît à cette allusion, n'a pas perdu ses droits. Le voyageur voudrait savoir si les poètes lui « feront bon visage » à son retour, « vous, Monsieur Émile Deschamps, Sainte-Beuve, votre excellent Léon de Wailly. » On lui a dit que *Stello* était achevé. Il est impatient d'en connaître « la dernière partie, » de lire aussi « le nouveau poème de M. Deschamps, » et il ajoute avec un accent de regret: « La poésie, la seule chose de Paris qu'on puisse aimer, j'ignore ce qu'elle est devenue. »

Il joint à sa lettre un présent, l'envoi de deux « chansons. » Ces deux chansons ne sont que deux dizains, comme il en fit



beaucoup à ce moment, c'est-à-dire pour la dimension, pour le ton ou même pour le choix du sujet, des épigrammes antiques. Peut-être Brizeux comptait-il qu'Alfred de Vigny les jugerait dignes d'aller à l'impression, car il avait pris la précaution, modeste ou fière, de lui dire : « Si ces vers sortaient de vos mains, qu'ils n'aient, je vous prie, d'autre signature que celle de mon livre (1). » Les deux dizains ne furent pas divulgués par Vigny, mais ils n'ont pas été perdus. Brizeux les a repris et enchassés dans des pièces plus développées. On les retrouvera dans *La Fleur d'or*, au tome deuxième de l'édition Michel Lévy, en cherchant ces deux hémistiches : « Je t'ai promis des vers, » page 56, et « Je fus tout ébloui, » page 90. Mais, dans la première « chanson, » au lieu de

Je t'ai promis des vers, *brune enfant de Florence,*

Brizeux avait écrit d'abord :

Je t'ai promis des vers, mon amour, ô Florence.

Le symbole, on en conviendra, était autrement beau, le sentiment autrement noble. Ce sentiment d'exaltation purement artistique était celui qui remplissait toute la lettre à Vigny.

En l'achevant, Brizeux exprimait ardemment le souhait d'avoir une réponse : elle lui parviendrait, assurait-il, si seulement on en hâtait l'envoi, dans quinze ou vingt jours, à Milan : « Je n'ose rien attendre d'aucun autre, moi-même n'ayant écrit à personne, quoique bien souvent j'aie pensé à tous mes amis. Si j'ose le dire, je n'en ai pas de plus cher que vous. »

D'après les calculs de l'abbé Lecigne renseigné seulement par une indication, assez vague, de Sainte-Beuve dans une lettre à Victor Pavie, Brizeux n'aurait fait, en rentrant d'Italie, que passer à Paris et dans les derniers jours d'août. Il faut, tout au moins, avancer, et de plusieurs semaines, la date de ce passage. Cette date est donnée avec précision par une lettre inédite que Brizeux, le 23 juillet 1832, de sa chambre de malade où il était retenu, adressait à Vigny :

(1) Par ces mots « mon livre, » il désigne *Marie*, qui restera anonyme jusqu'à la troisième édition, celle de 1840, du libraire Masgana, la première où paraîsse le nom d'Auguste Brizeux.

## SuscRIPTION :

Monsieur Alfred de Vigny,  
rue des Écuries-d'Artois, Paris.

Lundi 23.

Sur votre demande, dont je suis bien touché, je vous envoie, mon cher docteur Noir, le bulletin de ma santé qui est sensiblement meilleure. Je suis vos ordonnances par amour pour moi et par respect pour vous, je devrais dire aussi par amour de mon médecin : ce ne serait pas trop pour reconnaître tant de bontés et de visites volontaires. Vous me voyez touché de celle d'hier soir à un point que je ne saurais dire.

A vous,

A. BRIZEUX.

La dernière ligne de cette lettre semble faire allusion à quelque bonne nouvelle apportée, à quelque service rendu. Peut-être trouverait-on l'explication juste en remarquant que, peu de jours après, le 1<sup>er</sup> août, la *Revue des Deux Mondes* publiait des vers de Brizeux ? A ce moment, Vigny avait tout crédit sur Buloz et il était bien homme à s'en être servi pour faire agréer ce collaborateur nouveau, qui demeura, depuis ce jour, l'un des poètes attirés de la *Revue*.

Et, d'autre part, un post-scriptum de ce billet laisse entendre assez clairement qu'à peine de retour, Brizeux s'est proposé d'écrire ou peut-être a déjà écrit une critique de *Stello* : mais où la produire ? Sainte-Beuve, à qui Brizeux, peu au courant de ses dispositions hostiles, s'était tout d'abord adressé, répond « que la littérature du *National* est toute politique et que les convenances du journal lui ont paru telles à lui et à Magnin qu'ils n'ont pas espéré de les concilier avec leur amitié et leur admiration pour M. de Vigny. » « Carel » (*sic*) sera « sondé » une deuxième fois, et l'on verra également « si Nisard ne renonce pas à *Stello*. » S'agirait-il ici de se faire ouvrir la porte des *Débats* ? Brizeux, l'année d'après, y publiait deux études en prose : « De mon côté, ajoutait-il encore, je récris à mon correspondant du *Temps*. » Si l'article sur *Stello* ne parut pas, ce ne fut pas faute de tentatives et d'efforts pour y intéresser les journaux de la bonne marque.

## III

Dès qu'il put sortir de son lit, Brizeux partit pour sa province. Il y arriva juste à temps pour assister à l'agonie de sa

grand'mère. Très peu de jours après, au commencement de septembre, il s'armait d'un bâton et s'en allait, pour la première fois, de bourg en bourg, de ferme en auberge et de chaumière en presbytère, à travers les routes tracées où les sentiers perdus de la Bretagne. Il partait à la recherche de la couleur locale, du détail vrai et expressif, des façons de parler ou des façons d'agir des laboureurs et des pâtres de son pays, faisant sa joie et son butin de leurs dictons, de leurs chansons, de leurs légendes. Il se proposait d'employer tout ce trésor de traditions à la construction d'une vaste épopée. Avant d'en avoir bien déterminé le plan, qui restera toujours trop incertain, ou même d'en avoir approfondi l'idée, il en donnait déjà le titre, *Les Bretons*.

C'est dans ces premières journées de septembre 1832 qu'il découvrit son séjour d'élection, le bourg, alors si pittoresque, de Scaër; la maison qu'il occupa plus tard, d'où il voyait, par la fenêtre de sa chambre, dans l'herbe épaisse du petit cimetière servant de cour à l'église gothique (1), les parois d'une fosse fraîchement creusée et attendant la descente du mort; la fontaine de sainte Candide aux mystérieuses vertus; l'auberge des Rodallec où il prendra tous ses repas pendant plusieurs années; les gars trapus de la contrée, robustes batailleurs aux longs cheveux flottans sur de larges épaules, et les filles au profil fin, aux yeux rieurs ou soucieux, aux dents belles, au teint en fleur, à la collerette rigide et rabattue, éblouissante de blancheur, à la coiffe de lin brodée, dont l'édifice si charmant laisse tour à tour, et presque au même instant, une double impression de piquante coquetterie et de réserve virginale.

Il revit Arzano, le presbytère où il avait étudié, l'église en dur granit gris au curieux clocher flanqué d'une tourelle en échauguette, les toits de chaume bien construits, prenant des airs d'architecture ordonnée et demi-savante avec les courbes qu'ils décrivent, de place en place, pour encadrer d'un arc gauchi les fenestrons carrés; il retrouva le Moustoir, ses cinq maisons et cet antique puits où Marie remplissait ses cruches; il retourna s'asseoir, comme autrefois, devant le pont Kerlo, le pont de bois disparu aujourd'hui. A l'endroit même où surgissait cette charpente vénérable, la nappe du Scorf, à la fois

(1) Elle a été abattue depuis, et remplacée par un édifice de style roman : le *church-yard* a disparu.

transparente et sombre, fait onduler de longues herbes si serrées que, d'une rive à l'autre, elles encombrèrent le cours d'eau sans en dépasser la surface, formant ainsi et laissant voir, sous le rideau des flots pénétrés de soleil, un banc de verdure si coloré, si lumineux, qu'à certaines heures du jour, on se croirait près d'un bloc d'émeraude.

Tout l'enchantait, tout l'enivrait, tout aurait dû le retenir. On n'était pas à l'entrée de l'hiver qu'il avait regagné Paris, qu'il s'acheminait de nouveau vers les bureaux de rédaction, qu'il reprenait avec docilité le mot d'ordre insinuant, mais d'autant plus impérieux, des groupes littéraires. Vigny écrit, en décembre, à Antoni Deschamps : « J'ai donné votre *Dante*. Le jeune poète en est touché jusqu'aux larmes. » Ce jeune poète est Auguste Brizeux.

Le 14 janvier 1833, il est revenu à Lorient. Mais, le 9 mars de la même année, c'est d'un garni parisien qu'il écrit à Vigny pour lui dire son sentiment sur *Laurette ou le Cachet rouge*. Voici sa lettre restée inédite :

Comme je ne lis pas les Revues, je ne l'ai pu lire qu'hier soir sur un exemplaire qui m'en a été prêté, mais je vous écris encore tout plein de cette touchante lecture. Je conçois que votre vieux marin ait pleuré. Quiconque lira *Laurette* doit en faire autant. C'est la vérité dans l'art et l'art dans la vérité. Passez-moi cette antithèse qui même ne m'appartient qu'à demi, mais qui rend tout à fait le double mérite de cette composition. Mier pourtant, si je vous en avais écrit, je n'aurais songé qu'au naturel parfait de la narration ; aujourd'hui, c'a été une nouvelle jouissance d'en admirer les artifices délicats et presque invisibles. Au plaisir de vous parler de tout cela.

A. BRIZEUX.

Pendant cette année 1833, Brizeux perd la meilleure partie de son temps et de ses efforts à faire le chemin, depuis Lorient jusqu'à Paris, où le moindre prétexte, la correction de ses épreuves, par exemple, suffit à l'attirer, puis, de Paris jusqu'au fond de la Bretagne, où la nécessité de vivre à peu de frais, sans parler du regret d'avoir laissé derrière lui l'ouvrage mis sur le chantier et les motifs d'inspiration, finissait par le ramener. Il y rentrait fort las. Il ne se doutait pas qu'après chaque absence un peu prolongée, le relief du caractère et du talent, qui n'était point, chez lui, des plus saillants, avait été comme entamé, comme amoindri, par tous les commérages parisiens, par le bagout plaisant, mais niveleur, des gens de lettres. Il a,

sans doute, réussi à faire accepter, dans la *Revue des Deux Mondes* ou au *Journal des Débats*, et sa prose et ses vers : le 1<sup>er</sup> janvier, une étude sur la *Poésie d'Émile Deschamps*; le 5 février, un article de *Variétés littéraires* sur Kératry; le 1<sup>er</sup> avril, des impressions de voyage sur *Venise*; le 15 décembre, un poème, *Scientia*. Mais tout ce labeur alimentaire a pour principal résultat d'ajourner le livre important, l'épopée entrevue. Le poète qu'il est en souffre, et Alfred de Vigny le plaint.

C'est pour remédier à ce mal que l'auteur de *Stello* se met en tête de faire attribuer à Brizeux, par l'entremise de Dittmer, un appui pécuniaire régulier, cette subvention annuelle de 1 200 francs, qui lui fut allouée, mais dix ans plus tard, sur les fonds du département de l'Intérieur et sous le prétexte de « l'aider à exécuter son *Dictionnaire topologique des anciennes provinces de France*. » Dans une lettre inédite du 7 mai 1833 (1), Brizeux rend grâce à Vigny de ses premières démarches :

Votre affaire (car vous en avez fait la vôtre) me semble en bon chemin; n'y pouvant rien ni vous non plus, je la laisse conduire à la fortune ou plutôt à l'excellent M. Dittmer qui, par égard pour vous, fait tout pour moi. J'aurais été vous remercier de sa lettre sans une indisposition qui depuis deux jours me retient dans la chambre; si je ne vous écris pas demain, c'est que je ne pourrai. J'ai aussi à vous reporter tous les complimens qui me sont adressés au sujet de votre croix (2); on ne m'en ferait pas plus pour moi-même. C'est bien apprécier les sentimens que je vous porte et qui me font espérer la continuation de votre amitié. A. BRIZEUX.

Au mois de décembre de l'année 1833, Brizeux reçut, par l'intermédiaire de Sainte-Beuve, une proposition inattendue. Jean-Jacques Ampère, appelé à Paris comme suppléant de Fauriel, était forcé d'abandonner le cours public qu'il avait accepté de faire à l'Athénée de Marseille. La succession fut offerte à Brizeux: il l'accepta. Ce poète portait en lui toute une provision de théories, — c'est un trait qu'Alfred de Vigny avait bien aperçu et qu'il notera finement, dès 1833, dans son journal intime, — il trouvait une occasion de les produire, non plus dans le tête-à-tête avec l'ami Barbier, mais à la face du public: ce n'était pas pour lui déplaire. Mais il était heureux, surtout, de s'acheminer vers l'Italie et de se procurer, par quelques

(1) J'en ai cité ailleurs les trois premières lignes.

(2) Alfred de Vigny venait d'être fait chevalier de la Légion d'honneur, huit ans après Lamartine et Victor Hugo.



semaines d'effort, l'argent qui lui manquait pour aller séjourner quelques semaines à Florence.

Il partit de Paris dans les premiers jours de l'année 1834, voyagea par un temps affreux, vit, à Lyon, le Rhône débordé, se détourna de sa route pour admirer les Arènes de Nîmes et la Maison Carrée, se présenta enfin aux fils des Phocéens, si misérablement grippé, qu'ils le prirent en pitié pendant le banquet donné en son honneur, et l'obligèrent à retarder son cours d'une semaine. Le 23 janvier (1), il fit sa leçon d'ouverture devant un auditoire très nombreux et enthousiaste.

Le sujet du cours était une étude générale sur la poésie. Les développemens devaient s'accompagner d'exemples. Les exemples étaient fournis par les traductions des auteurs anciens, latins ou grecs, par les classiques français, et par des fragmens inédits de récents écrivains, les poètes du jour, les amis du conférencier. Brizeux prêchait aux Marseillais, en se gardant des exagérations, l'évangile du romantisme. Il leur révélait la *Divine Comédie* d'Antoni Deschamps; il leur commentait les *Consolations* de Sainte-Beuve; il leur faisait mesurer l'originalité du *Moïse* ou de l'*Eloa* d'Alfred de Vigny, son modèle de prédilection.

Pendant ce trimestre laborieux, où il habita la rue Saint-Ferréol et l'hôtel du Pérou, Brizeux trouva le temps d'écrire longuement, non seulement à son frère Ernest Boyer, mais à Barbier, mais à Sainte-Beuve. Il n'adressa pas une ligne à Vigny. Peut-être attendait-il de lui une communication poétique sur laquelle il avait compté et qui ne vint pas: « Et vous qui m'avez refusé quelques vers, — lui écrira-t-il de Florence, — savez-vous si je vous ai rendu justice? »

Parti de Marseille, le 10 avril, débarqué à Civita-Vecchia, retenu à Pise quelques jours par la rencontre d'un ancien compagnon de route, le peintre français Perrot, et par la fréquentation d'un ami nouveau, Ferdinand Rosellini, « Toscan subtil, » Brizeux revoit Florence et s'y oublie. C'est seulement le 12 juin, deux mois après son arrivée en Italie et cinq mois,

(1) Une lettre de Brizeux à Ernest Boyer, rendant compte de cette leçon et datée du 2 janvier, a été publiée par l'abbé Lecigne avec une erreur de date: elle a été écrite entre la leçon d'ouverture et la première leçon du cours proprement dit, de 23 au 30.

peu s'en faut, après ses débuts de lecteur devant les lettrés de Marseille, qu'il s'excuse « d'un trop long silence. »

La *Revue des Deux Mondes* lui a remis sous les yeux l'image d'Alfred de Vigny, en lui apportant un « petit roman » signé du nom de cet auteur, la *Veillée de Vincennes*.

J'ignore, mon ami, quelle a été sa destinée, — écrit Brizeux, à propos du joli *Récit de l'adjudant*, — mais j'ai été singulièrement amusé et ému de cette histoire. Tous les personnages en sont d'une physionomie vive qui nous saisit tout d'abord, et cette vivacité est tempérée par une teinte douce qui rappelle bien l'époque où l'action se passe. Il y a longtemps que vous gardiez l'idée de cette histoire, car nombre de fois vous m'avez parlé de Sédaine (1). Le portrait que vous en avez fait a tout le naturel que Sédaine lui-même aurait mis en le peignant. J'aime surtout la scène où il est à piquer ses pierres, avec les deux enfans devant lui qui chantent à n'en plus finir : *Pierre, Perrine, Pierrot, Pierrette*; — et puis, lorsqu'il met sa canne pour soutenir le fusil du conscrit; ces choses sont pleines d'une vérité aimable qu'on ne connaissait plus.

Cette longue lettre inédite contient d'autres réflexions curieuses. De l'aveu même de Brizeux, le charme de la paix qu'offre « cette belle Toscane » l'empêche de trop regretter les entretiens littéraires, que Fontaney, exilé à Madrid, ne se consolait point d'avoir perdus : « Faut-il dire que je suis moins sensible à ce plaisir (le plaisir de causer) que des Parisiens ne peuvent l'être, que, si parfois je mets du feu dans la conversation, c'est que le besoin de défendre ce qui me semble vrai m'entraîne, mais que je puis fort bien contenir en moi l'idée et la porter? Ici je passe plusieurs journées de suite rien qu'à voir et sans parler à personne, et je suis heureux. »

Elles ont bien aussi leur prix, ces fines observations sur la différence d'aspect que prend un auteur, vu de très loin, et sur le rapetissement subit d'une réputation aux yeux de ceux qui passent les frontières : « Presque toutes nos illustrations de Paris sont inconnues à Florence ou d'un si faible éclat qu'à peine on les distingue. » La réciproque est vraie : « Ce sont de grandes renommées italiennes que nous ignorons, d'autres, bruyantes chez nous, qui ne font en Italie que peu de bruit, tel Pellico, qu'ils disent faible de pensée et commun de style, les Toscans ajoutent, barbare : ainsi du reste. » Brizeux s'afflige de voir Byron très oublié en Italie. « On ne le lit pas, et pourtant,

(1) Sédaine, — et non Sedaine, — est l'orthographe adoptée par Alfred de Vigny.

avouez-le, s'il est un vœu sacré pour tout poète du Nord, c'est, après l'estime de sa terre natale, de trouver une gloire au delà des monts, et d'y faire admirer sa barbarie. »

Trouver une gloire au delà des monts ! Ce fut bien l'ambition de ce poète armoricain : ce fut aussi, pourrait-on dire, sa faiblesse. En lui, le lettré frotté d'art détournait le poète de son vrai but. L'auteur du roman de *Marie* avait eu l'intuition de ce qu'il aurait pu et dû faire, de ce qu'un autre, instruit par son exemple, et plus pleinement affranchi de tout préjugé littéraire, accomplira. En employant toutes ses forces et en ne perdant pas le plus petit fil d'eau de ce ruisseau d'invention, qu'il a laissé se répandre et se dessécher dans des directions tout à fait opposées, Brizeux, peut-être, aurait-il mis au jour quelque chose d'assez voisin de la *Mirëio* de Mistral ? Mais il se figurait être un Celte barbare, et il avait, non seulement au front et sur les lèvres, mais dans le sang et dans les moelles, la morbidesse un peu débile d'un latin. Entre ces deux êtres d'égale beauté, si divers d'humeur et d'aspect, la Muse Toscane à la parole chantante, aux yeux brûlans, et la fée, au regard mélancolique, au sourire mystérieux, de la rivière ou de l'étang breton, il resta l'amant indécis qui recule à l'heure du choix. Il ne dépassa pas vis-à-vis d'elles une sorte de roucoulement de ramier langoureux ; jamais il ne saisit et ne brandit ce thyrses aigu, dont parle le poème lucrétien, pour frapper l'armure au défaut, la faire voler en éclats et réduire à merci le cœur frémissant, mais dompté, de la dédaigneuse déesse.

## IV

De retour en Bretagne à la fin du mois d'août, Brizeux reprend ses courses à pied, sac au dos, et fait, — avant Loïc et Lilez, les deux amans du long poème, descriptif plutôt qu'épique, des *Bretons*, — « son tour du Finistère. » Il passe à Douarnenez, à Plo-Goff, à Brest, à Plougastel, à Morlaix, à Saint-Jean-du-Doigt, aux mines d'Huel-Goat, à Karnak, à Moëland, à Harz-Hannaw, à Kerr-rohel (son orthographe exagère, de parti pris, la rudesse des noms) : il note ce qu'il voit, ce qu'il entend ; mais, trop souvent, il se contentera de versifier, d'amplifier, de diluer ses notes.

Il est bien loin de Paris, le 12 février 1835, c'est-à-dire le

soir de la « première » de *Chatterton*. On se rappelle le cri de reproche amical qu'Alfred de Vigny lui adressa, neuf jours après cette triomphante soirée : « Mon ami, où étiez-vous ? Quand Auguste Barbier, Berlioz, Antoni et tous mes bons et fidèles amis me serraient la poitrine en pleurant, où étiez-vous ? Mon premier mot à Barbier a été : Si Brizeux était ici ! » A ce moment, l'auteur de *Marie* préparait la deuxième édition, assez amplifiée et un peu plus assaisonnée à la bretonne, de son petit « roman » en vers ; mais il lisait, avec une émotion singulière, le grand roman en prose de l'auteur de *Joseph Delorme* et des *Consolations* : « Quels livres sont les vôtres, mon cher Sainte-Beuve ! » écrivait-il, encore transporté, « *Volupté* a été plus forte que l'unité paisible de cette terre qui déjà me dominait, et j'ai retrouvé en moi bien des choses qui allaient s'effacer. » On ne peut guère s'y tromper : Paris va le reprendre.

Le même mystique attendri qui, le 15 juin 1833, visitant le Mont Saint-Michel, s'agenouille devant l'autel et, par l'intermédiaire de l'archange, ne demande au ciel que de le laisser achever, au pays, le poème entrepris pour « la gloire de Dieu » et pour l'honneur de la terre natale, reparait dans la capitale dès 1836, et, satisfait d'avoir trouvé chez son compatriote Le Gonidec, déraciné aussi, un groupe d'érudits bretons résolus à tous les efforts pour provoquer la renaissance de leur langue, il se met de nouveau aux gages des libraires. Laisant son poème en oubli, il réimprime, une troisième fois, *Marie*, prépare le recueil intitulé les *Ternaires*, publie sa traduction de Dante, et c'est seulement en septembre 1842 qu'il se retrouvera dans le bourg de Scaër, assis devant le bol de cidre de l'auberge des Rodallec.

De septembre 1842 à janvier 1844, il reste là, composant, pour les rustres de son pays, des poésies écrites en breton, sujets traditionnels à lire ou couplets à chanter, « le *Barzonék* ou *Kanaouen* qui répond à l'ode, le *Gwerz* ou chant historique, et le *Son* ou chant d'amour, de danse, de satire (1). » De ce travail sort le recueil *Telen Arvor*, la *Harpe d'Armorique*.

Après cette orgie de vocables barbares, le barde est, une fois de plus, tourmenté du désir de se débarbouiller les lèvres et l'esprit avec le parler aux sonores douceurs : il lui faut, à tout

(1) *La Harpe d'Armorique*, note, p. 338 de l'édition citée.

prix, entendre murmurer le *si* italien. Pour diminuer les frais de route, il s'en ira de Lorient à Bordeaux, et, par voie fluviale, utilisant le canal du Midi, il gagnera Marseille. Où emporte-t-il l'épopée des *Bretons* pour la terminer? A Florence. Il en écrira les derniers vers, du 27 janvier au 14 mai, à quelques pas du Dôme et du Campanile, après de longues stations devant les bas-reliefs, d'un art si raffiné, des portes du Baptistère. C'est à Rome, entre le musée du Capitole et les galeries du Vatican, qu'il réparera tout l'ouvrage.

L'année 1845 est, ici, deux fois à noter : Alfred de Vigny entre à l'Académie française, et Auguste Brizeux livre au public son grand poème, les *Bretons*. Ces deux événemens se suivent de fort près : l'élection est du mois de mai, le volume paraît en juin.

Malgré les articles, suffisamment élogieux, de Sainte-Beuve dans la *Revue Suisse* et de Magnin dans la *Revue des Deux Mondes*, cette épopée, sur laquelle le poète avait fondé tant d'espérances, n'eut qu'un succès de sérieuse estime. Elle ne força pas, comme Brizeux avait pu se l'imaginer, l'admiration du grand public, et, ce qui est plus grave, elle n'eut pas, au même degré que *Marie*, l'approbation des connaisseurs. Le charme de l'imprévu et l'air de jeunesse, qui avaient fait la fortune du premier poème rustique, ne se retrouvaient pas dans le second. Sans doute, les morceaux bien construits et d'une belle qualité n'y étaient pas rares, mais ils se reliaient entre eux par des raccords d'une singulière lourdeur, par des transitions d'une diffusion stérile. Des bons vers, à foison, — des vers charmans plutôt que forts; — des notations fines, assez souvent; de l'émotion, de la simplicité, comme jadis, et dans plus d'un endroit; mais, des contorsions aussi, quelque abus de naïveté, quelque sensiblerie, quelque grandiloquence; de la couleur, placée parfois sur le sujet, et, ce que les Parnassiens déclareront bientôt la honte des rimeurs, du remplissage.

Lui-même, quand il vit, sous l'éclat du grand jour, cette œuvre, longtemps limée à la lumière atténuée et trop flatteuse de sa petite chambre de travail, il connut la minute douloureuse de sens critique, où l'on démêle, d'un coup d'œil, tout ce qui manque au poème accompli, tout ce qu'un burin, moins facile ou moins indolent, en aurait rayé sans pitié. Ce qu'on éprouve, à ce moment-là, si l'on est vraiment un artiste, c'est



un abattement profond. Brizeux douta de lui, je crois, et dut souffrir de sa demi-défaite.

C'est ici que l'amitié d'Alfred de Vigny trouve matière à s'exercer et se montre empressée, active, ingénieuse. Pendant que le lutteur froissé, sinon vaincu, rentre dans l'ombre, au fond de sa retraite de Scaër, et malade, et découragé, au point de dire et de penser que sa mort est prochaine, se remet sans conviction à préparer pour l'éditeur, qui la réclame, une seconde édition des *Bretons*, le nouvel académicien, devenu le confrère du ministre de l'Instruction publique, M. de Salvandy, un ancien romantique, obtient de lui pour son ami Brizeux la croix de la Légion d'honneur. Voici le billet inédit par lequel le ministre informe Alfred de Vigny du résultat de ses instances :

12 mai 1846, mardi.

Monsieur et cher collègue, je m'empresse de vous informer que par une ordonnance royale signée le 6 mai, le Roi a nommé chevalier de l'Ordre royal de la Légion d'honneur M. Brizeux, homme de lettres.

Je suis heureux d'avoir à vous transmettre cette décision de Sa Majesté en faveur d'une personne que vous m'avez fait l'honneur de me recommander.

Recevez, monsieur et cher collègue, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

*Le ministre de l'Instruction publique,*  
SALVANDY.

P.-S. — M. Brizeux, qui réside ordinairement à Lorient, pourrait se trouver dans ce moment à Paris, et j'ai pensé qu'il vous serait agréable de lui faire directement tenir sa lettre.

A M. Alfred de Vigny, de l'Académie française, à Paris.

A ce billet Alfred de Vigny avait épinglé le brouillon autographe de sa réponse :

Tout au milieu de ses beaux paysages bretons et des héros pacifiques de ses ouvrages, demeure le poète à qui vous rendez cette justice que vous m'avez dite hier avec tant de bonne grâce, monsieur.

Voici son adresse : ne se croirait-on pas en Allemagne ?

Scaër par Rosporden,  
Arrondissement de Quimperlé.

(Finistère.)

Et tout cela est en bonne terre de France cependant.

En vous quittant, je lui ai écrit. Vous m'avez réservé cette douce joie d'annoncer le bien que vous faites : je vous en remercie encore. C'est ainsi

que j'aime à être démenti. Je voudrais l'être par tout le monde d'une aussi noble manière (1). Je voudrais que Stello eût toujours tort d'avoir signalé l'abandon où furent laissés les poètes. La cause sera victorieusement plaidée quand on agira comme vous et jamais avocat n'aura été aussi ravi que moi d'être vaincu.

Croyez-moi bien tout à vous, monsieur et cher confrère, avec les sentiments les plus dévoués.

A. DE V.

Les deux lettres écrites à Brizeux par Alfred de Vigny à cette occasion ne le trouvèrent qu'après quelque retard : il « courait alors les campagnes. » La lettre de remerciemens du nouveau chevalier au ministre parvint seule à Paris. Vigny ne reçut rien : par un hasard malencontreux, les actions de grâces de Brizeux ne parvinrent pas à leur adresse. C'est trois mois plus tard, à la date du 12 août, en exprimant à Vigny sa reconnaissance à propos d'un autre bon office, que le solitaire de Scaër se montre tout confus d'avoir appris qu'on fût en droit de s'étonner de son silence. Je ne reproduis pas ses longues explications ; je ne retiens de cette lettre inédite que le passage relatif au service nouveau :

Ainsi, mon cher ami, à peine aviez-vous reçu ma lettre que vous faisiez une démarche et à peine aviez-vous une réponse rassurante que je l'apprenais de vous ! En vérité, vous êtes un bien bon cœur ; et c'est du fond du mien que je vous remercie. Mais, en cette affaire, ce n'est pas seulement pour moi que je suis heureux ; il m'est doux d'avoir une nouvelle preuve de cette considération qui vous entoure et qui fait que votre seule présence a tant de pouvoir.

Elle seule, mon ami, vous a porté à l'Académie et vous y ménage, après les clameurs des haines particulières (2), cette sympathie générale qui maintenant vous accueille. Vous avez là une place libre et à part ; elle vous convient ; et par là encore aura plus d'autorité tout ce que vous y pourrez dire dans votre dévouement pour les lettres...

La démarche d'Alfred de Vigny, dont il est question au début du passage cité, paraît bien avoir trait au renouvellement de la pension que Brizeux, grâce à lui, avait obtenue, en 1843, sur les fonds du ministère de l'Intérieur. Ce n'est plus auprès de Dittmer, mort cette année même, c'est auprès de Cavé, l'autre auteur masqué des *Soirées de Neuilly*, que Vigny intervient.

(1) Il écrit cela un peu plus de trois mois après le discours de Molé.

(2) Brizeux n'a pas toujours la main légère.

Une lettre d'avis du conseiller d'État Cavé ne tarde pas beaucoup (la notification est du mois de décembre) à informer Alfred de Vigny que la pension, allouée à M. Brizeux, le 1<sup>er</sup> juillet 1843, lui sera continuée « pour trois années, à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1847. »

Cette pension de 1200 francs, du ministère de l'Intérieur, s'ajoutait à une subvention annuelle de 1200 francs, que le même Alfred de Vigny avait déjà fait attribuer, en 1839, à Auguste Brizeux, par le ministre Villemain, sur les fonds de l'Instruction publique. Voici comment la négociation avait été conduite.

Au début de juillet de l'année 1839, Vigny recevait de Villemain une invitation à déjeuner. Il y répondait, à la date du 4 juillet, par un joli billet, dont la copie autographe s'est conservée :

Je voudrais bien vous aller remercier, monsieur, de votre aimable invitation, avant que le moment de m'y rendre ne fût venu.

Après avoir passé six mois en Angleterre avec le désir de revenir en causer avec vous qui la connaissez si bien, il est vraiment cruel de vous trouver ministre en arrivant à Paris. Je serai sûrement le seul à m'en plaindre, mais enfin je m'en plaindrai à coup sûr, s'il est vrai que vous n'ayez pas le temps d'une conversation inutile, celle que j'apprécie le plus. — Donnez-moi, je vous prie, un quart d'heure d'entretien demain ou après, le matin, pour que j'aie vous dire, sans témoins de ma honte, que j'ai perdu ma gageure avec vous. Je vous avais recommandé un jeune poète (1), vous l'avez placé et il n'a rien fait de bien. Ce n'est pas ma faute et je m'engage à ne plus jurer de l'avenir de personne, mais je ne réponds pas de me taire sur ceux dont les talents sont incontestables et déjà célèbres.

J'ai toujours cru à votre ancienne amitié pour moi. Je suis bien touché de voir que vous n'avez pas oublié la mienne.

Recevez-en mille fois l'expression.

A. DE V.

Le 7 juillet, Villemain fixait à Vigny, qui s'était inutilement présenté au ministère, un rendez-vous pour le lendemain lundi, à 10 heures : « Je serai tout à votre disposition, et bien flatté d'avoir le plaisir de vous revoir, avant le jour où j'espère que vous ne nous oublierez pas. »

(1) Émile Péhant, recommandé par Vigny à Villemain, et par Villemain à Salvandy, qui le nomma, en 1835, professeur de rhétorique au collège de Vienne. En 1838, après avoir professé à Vienne et à Tarascon, celui qu'Alfred de Vigny se flattait d'avoir « sauvé, » donnait sa démission et s'en revenait battre le pavé à Paris. Il s'en fatigua, rentra à Nantes, y devint secrétaire de mairie, s'y maria, et rima, sans se lasser, « comme un forçat, » dit-il lui-même, des chroniques historiques en vers, qu'il appelait « chansons de geste. »

Ce que fut l'entretien, on peut le deviner. Alfred de Vigny s'exprima, sur Brizeux, avec cette chaleur de cœur et cette grâce d'expression qui lui faisaient gagner toutes ses causes. Si occupé qu'il fût, le ministre promit de lire, dans le numéro du 1<sup>er</sup> juillet de la *Revue des Deux Mondes*, un fragment des *Bretons*, les *Conscrits de Plo-meur*.

Il fit part à Vigny de son impression, après cette lecture :

Votre aimable entretien, monsieur, m'a valu un second plaisir. J'ai lu le chant des *Conscrits*. J'y ai retrouvé cette voix touchante et pure que j'avais tant aimée dans d'autres vers de M. Brizeux. Je suis tourmenté du désir d'être utile à un homme de talent, de cette simplicité de vie, de cette noblesse d'âme. Il faut que je cherche et que je me hâte, dans ce passage aux affaires, encombré de tant de soins. En attendant, pourriez-vous engager M. Brizeux à me faire l'honneur de venir dîner chez moi le même jour que vous ? Voici une lettre que je lui envoie par vous, si vous le permettez, ne sachant pas son adresse. Il excusera ce brusque compliment par l'extrême désir que j'ai de le connaître, et de l'obliger, si je le puis.

Recevez, monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée et de mes dévoués sentimens.

VILLEMAIN.

La crainte de se montrer avec une tenue incorrecte ou inélégante détourna-t-elle Brizeux d'accompagner Alfred de Vigny chez Villemain ? Ce qu'on sait de lui, par ailleurs, peut donner du crédit à cette supposition : « Je me souviens, dit M. de Courcy (cité par l'abbé Lecigne), que je lui offris de l'introduire dans un salon où l'on patronnait très utilement les candidats. Il s'y refusa, se contentant d'alléguer qu'il n'avait pas d'habit et je crois qu'il disait vrai. » Produisant une autre raison, qui peut-être cachait la vraie, Alfred de Vigny en fut réduit à excuser son protégé :

Après votre empressement si gracieux, comment n'aurais-je pas envoyé votre lettre à l'instant même ? Mais l'auteur de *Marie* était absent de Paris. Il ne reviendra de la campagne que lundi, et, quelques jours après celui-là, je vous conduirai ce fugitif pieds et poings liés.

Il aura besoin, j'en suis sûr, de vous remercier de vos projets, de vos promesses, de votre attention, mais je le défie d'en être plus touché que je ne le suis, monsieur, et je vous le dirai encore demain ; en vous réitérant l'assurance de mes sentimens d'amitié.

Comme conclusion de tous ces pourparlers, M. Villemain fit

inscrire Brizeux pour une indemnité littéraire annuelle, dont les ministres, ses successeurs, renouvelèrent l'octroi.

Les documens qu'on vient de lire n'expliquent-ils pas clairement qu'en juillet 1843, dès qu'il crut le moment venu de prendre part aux séances de l'Académie, Alfred de Vigny ait réussi sans peine à bien disposer Villemain, secrétaire perpétuel, en faveur d'Auguste Brizeux, dont il venait l'entretenir encore? Aidé par lui très puissamment, secondé par Victor Hugo, et non contrarié, ici, par Sainte-Beuve, il demanda et il obtint pour le poète, son ami, une médaille d'or de la valeur de 2 000 francs.

Le couplet académique écrit, à cette occasion, par Villemain dans son rapport, ne paraîtra sévère qu'à un panégyriste de Brizeux : il est équitable, il est presque indulgent. « Le poème des *Bretons* n'est pas également travaillé ou également inspiré dans toutes ses parties. La négligence s'y montre à côté du talent... Mais il s'agit de poésie, c'est-à-dire d'une des plus grandes difficultés du monde, et si le nouvel essai de M. Brizeux était aussi parfait dans l'ensemble qu'il a souvent de pathétique et de naturel, s'il avait toujours l'élégante originalité de son poème de *Marie*, il eût fallu le préférer à tout. » L'Académie ajoutait-il, n'avait pas seulement voulu récompenser l'ouvrage; elle honorait aussi « ce qu'il y a de rare et de noble dans l'auteur, poète par le cœur comme par le talent, vivant de peu dans la solitude, se soumettant à traduire en prose le Dante pour gagner quelques loisirs de liberté rêveuse et d'inspiration pour son compte, dans une chaumière où il s'est retiré et d'où la célébrité le ramènera un jour. » Il est permis de retrouver dans ces paroles, d'une bienveillance peu banale, l'impression des confidences d'Alfred de Vigny.

## V

Mais l'insidieuse maladie qui devait emporter Brizeux, commençait à le tourmenter, avant de s'attacher à le détruire. Deux hivers très humides l'avaient laissé fort délabré. Il se persuadait, peut-être avec quelque raison, que seul un climat chaud lui rendrait la santé et les forces. Dès que le viatique, autrement dit l'or monnayé de sa médaille, lui parvint, il repartit pour l'Italie.



Il y demeura trente mois, changeant de place assez souvent, mais séjournant à Rome plus qu'ailleurs, ne prenant, à l'auberge de la Minerve, qu'un repas sur deux afin de ménager sa bourse trop légère, et « pas heureux, » — le mot est d'Alfred de Vigny. Comme il ne donnait guère de ses nouvelles, un de ses amis, le journaliste Busoni, se permit d'imprimer, dans sa chronique de *l'Illustration*, que l'auteur de *Marie* et des *Bretons* était entré au couvent. Le poète ne montra, dans cette occasion, que l'aptitude à se scandaliser d'une plaisanterie prise au sérieux, travers bien joliment raillé par Charles Lamb sous le nom d'esprit écossais. Il envoya un démenti en règle ; il exigea un mot de rectification. Alfred de Vigny ne put pas trouver réellement offensante la facétie de Busoni : il s'étonna plutôt de voir le bon Brizeux devenu, à ce point, boudeur et irascible. « Il faut, — écrivait-il au chroniqueur, — excuser les voyageurs qui arrivent d'un pays si naïf, si candide que Florence, où sans doute on ne devine rien et où toute finesse est absolument inconnue. » Il y a de la duperie et quelque ridicule, assurément, à conserver l'ingénuité, lorsqu'on en a passé l'âge (1).

Mais, sans parler de l'énervement maladif que personne ne soupçonnait, les soucis du gagne-pain, plutôt accrus depuis la révolution de Février, ne contribuaient pas peu à rendre ombreux et triste le caractère de ce poète, autrefois si accommodant et, même à ce moment, facile à satisfaire. Ces soucis furent allégés, grâce à l'entremise de Lamartine. Informé, par Victor de Laprade, de la situation, toujours précaire, de Brizeux, il obtint de M. Fortoul, en 1852, qu'on portât à 3 000 francs la « totalité » des deux subventions de 1 200 francs, fournies par l'Instruction publique et l'Intérieur.

C'est le moment où, remaniant les *Ternaires*, Brizeux leur donne un titre moins énigmatique pour le commun des lecteurs, dans le volume qu'il imprime, aux frais de l'éditeur Garnier : il groupe ensemble, assez heureusement, *Marie*, *Primel* et *Nola*, la *Fleur d'or*. C'est le moment où les cigaliers du Midi inaugurent la série de leurs travaux en mettant au concours l'éloge du barde breton, qui leur a fait comprendre leur devoir envers la langue et la poésie provençales. C'est le moment enfin où Buloz,

(1) Alfred de Vigny s'employa d'ailleurs à la réconciliation. Le 16 juin 1851, il écrivit à Busoni : « Brizeux est à Paris. L'avez-vous vu ? Dois-je penser que mes plus chers amis, qui me sont tous fidèles, sont séparés entre eux ? »

pris d'une sorte de tendresse pour ce poète de son goût, fait à ses vers une place de moins en moins ménagée dans la *Revue des Deux Mondes*. Et n'est-ce pas le directeur de la *Revue* qui, le premier, avec sa décision accoutumée, formule ce jugement : « M. Brizeux doit être de l'Académie ? »

Cette idée, Sainte-Beuve et Vigny l'accueillent. En attendant de s'appliquer à la faire adopter par un certain nombre de leurs confrères, ils s'attachent à commenter, sous la coupole, les mérites d'un nouveau recueil, paru au début de l'année 1853, et intitulé *Histoires poétiques*. L'abbé Lecigne n'a connu que les lettres de remerciemens de Brizeux à Sainte-Beuve : c'est donc à Sainte-Beuve seul qu'il attribue tout le mérite d'avoir demandé et obtenu, pour ce livre de vers, une médaille d'or. Mais deux autres lettres inédites de Brizeux à Vigny, l'une du 18 juillet 1853, écrite de Douarnenez, l'autre du 12 août 1853, écrite de Lorient, nous révèlent toute l'attention, disons toute la part, qu'Alfred de Vigny avait prise à ce nouveau succès.

Mon cher ami,

La bonne nouvelle (il n'en peut venir d'autre de vous) s'est, pendant huit jours, attardée à Quimper. Enfin un ami me l'apporte. A vous remercier, car vous devez être pour beaucoup dans cette décision, je mets tout l'empressement que vous avez mis à m'écrire. Voici une heureuse lettre à montrer dans quelques jours à ma vieille mère ; votre nom sera béni par elle.

J'attendais cette fleur de Paris pour quitter la grande baie d'où je vous écris, la plus belle baie de Bretagne et de France avec celle de Brest, qui, selon un certain capitaine, peut voir manœuvrer tant de vaisseaux de ligne ! Ici, il n'y a guère que des barques de pêcheurs, mais, avant deux semaines, on en comptera près de huit cents.

C'est un spectacle étrange, cette année surtout, où ces barques ne sont guère montées que par des vieillards et presque des enfans : hommes faits et jeunes gens étant tous à servir sur les vaisseaux de l'État.

Ce spectacle m'a donc excité à écrire, outre les scènes maritimes que j'adresse à la *Revue*, cette espèce d'*Iambe* que vous me demandez et que je vous envoie. J'aimerais mieux vous le porter moi-même, et surtout entendre quelque chose de ce que vous enfermez, mystérieux, dans vos portefeuilles. Dans six semaines, il faudra pourtant les entr'ouvrir. L'oreille toute pleine de langage celtique voudra s'adoucir aux purs sons parisiens.

Donc, à bientôt, cher et parfait ami.

A. BRIZEUX.

*L'Iambe*, dont il est question dans cette lettre et qui, du reste, l'accompagne, porte le même titre qu'une autre pièce,

vraiment belle, des *Histoires poétiques* : il s'appelle *La Paix armée*. C'est une satire, comme le mot *Iambe* l'indiquerait à lui seul, et cette satire, violente, mais faible, est dirigée contre le génie allemand. De cette déclamation, Saint-René Taillandier, dans sa notice sur Brizeux, avait cité un vers, un seul :

L'éternel professeur avec la fiancée  
Éternelle. . . . .

il a feint d'avoir oublié le reste, et il a eu raison. Jamais Brizeux n'a mieux montré combien peu il était doué pour composer des « diatribes » virulentes, à la mode de Juvénal, comme l'auteur de *la Curée* et de *l'Idole*.

La lettre datée du « 12 août 55 » paraîtra plus explicite.

Je sais, de plus d'un côté, que vous n'oubliez pas, en action, ceux qui sont absents. La *Revue*, Lacauassade, Sainte-Beuve lui-même, m'en ont parlé. Donc, cher ami, mes grâces infinies dès aujourd'hui, en attendant que j'arrive à votre table de thé. Nous causerons encore à cœur ouvert et vous me conterez, vous, ex-militaire, vos campagnes littéraires de cette année. J'en sors encore vainqueur, à ce qu'il paraît, car rien d'officiel ne m'est arrivé. Vous, heureux juge, vous n'en êtes plus, depuis longtemps, à combattre ; et c'est justice. Nul plus que moi n'a, dès les premiers jours, été heureux de vos triomphes. Dans le présent, comme dans le passé, votre très cordial et dévoué

A. BRIZEUX.

Cette seconde lettre contient plus que le remerciement du lauréat. C'est le souhait du candidat au titre d'Académicien qui s'y laisse déjà pressentir, qui même arrive à s'y produire, assez timidement, par quelques atteintes, non pas légères, mais faibles, sous le couvert des compliments, à travers les sous-entendus.

## VI

Après vingt-huit ans d'une vie littéraire, silencieuse et désintéressée, Brizeux fut donc mordu par cette ambition : il se laissa persuader qu'il possédait des titres suffisants pour être admis à l'Académie française. C'est surtout Alfred de Vigny qui provoqua chez lui cette velléité de confiance en soi-même. Il avait laissé tomber cet oracle : « Que l'auteur de *Marie*, des *Bretons* et de *la Fleur d'or* se hâte de donner encore le recueil des *Histoires*

*poétiques*, c'est une couronne assurée aussitôt, et l'acheminement assez prochain vers le fauteuil. » La couronne ne fit pas défaut, et Brizeux put penser qu'il verrait s'accomplir toute la prophétie.

Même avant d'obtenir sa médaille d'or de premier ordre, il se laissait bercer de l'autre espoir. Il reprenait sa dédicace en prose du *Journal poétique*, l'ornait de rimes choisies, et l'adressait, de Scaër, le 25 octobre 1854, à Vigny. Il y joignait ce commentaire :

Pendant que vous êtes rentré dans votre élégant faubourg et revenu à votre vie élégante, me voici, moi, revenu à ma vie rustique, à six ou huit lieues de toute ville, en oubliant, je le vois aux ratures déjà faites dans cette lettre, le français. Je l'écris, il est vrai, l'oreille distraite par le son des cornemuses, car c'est noces au bourg, et l'on danse sous mes fenêtres. Il faudrait bien que la musique pût donner un peu de cœur à ces braves gens, tant, malgré une abondante récolte, la misère est grande chez les journaliers et tous ceux qui n'ont pas de terre. La vie, autrefois si facile, a doublé de prix, et leur poète même, qui venait ici sur d'heureux souvenirs, ne reconnaît plus, sous ce rapport, son heureux pays. Les économistes ne s'applaudissent pas moins; mais le pauvre en est aux pommes de terre malades et au pain sec, quand il en a. Pour lui, plus de gibier, plus de poisson, plus même de beurre. Tout va en Angleterre, à Paris, on ne sait où. Il ne reste que la misère et la dysenterie!

Je tâche donc, mon ami, d'ouvrir l'oreille au chant de la bombarde, et aussi à d'heureuses nouvelles venant de Paris: — « Une belle inspiration du cœur a dicté de justes paroles à Alfred de Vigny. Vous voilà posé en candidat devant l'Académie française et je me réjouis de voir cette candidature acceptée, comme elle l'a été, m'a-t-on dit. » [F. Denis.] Plus loin, il (Denis) ajoute: « Barbier a eu un excellent article des *Débats*, qui lui vient d'une bonne pensée d'A. de Vigny: décidément votre ami est le seul digne parmi ses pairs et avec ses pairs. » — Voilà, cher ami, comme le bien se répand! Comme Barbier, que ne suis-je à Paris pour vous aller serrer la main, et vous remercier de cette initiative qui, partant de vous, arrivera peut-être à bien dans quelques années. — Ainsi je me vois ramené au commencement de ce billet, et il faudrait de nouveaux vers; mais, je le disais aussi, j'ai le cœur triste et je ne trouverais pas un chant digne de toute ma reconnaissance. Sachez seulement, cher ami, que je suis votre éternellement dévoué.

A. BRIZEUX.

Que votre Dame (1), en agréant nos obéissances, veuille bien me rendre un bon office: vous exciter à me répondre.

(1) Cette expression « votre Dame » n'est rustique et gauche qu'en apparence. Brizeux lui donne son ancien sens. Elle apparaît dans les lettres de cette date et y revient plus d'une fois.

La réponse ne tarda pas et elle fut encourageante. Brizeux s'appuie sur ce qu'elle contient pour faire part, le 4 décembre 1854, à son ami Lacauassade, de ses espérances « d'entrée. » Dans un billet, cité par l'abbé Lecigne, il lui écrit : « De Vigny vient de m'en parler et cherche à me préparer des voix qui, bien entendu, seront plus d'une fois insuffisantes, puisque, avec les concurrens littéraires, viennent à présent les évêques et les grands seigneurs. Cependant, il faut s'armer pour la lutte. »

Il est donc à Paris, pour tenter un premier effort, au mois de décembre 1855, comme semblent bien l'indiquer deux très courts billets inédits du 17 et du 25 de ce mois, et un autre du 1<sup>er</sup> janvier 1856 : il annonce, dans celui-ci, sa visite à Vigny pour le lendemain. Il apprend là que le moment n'est pas venu. Le poète valétudinaire ne s'attarde pas dans les neiges et les boues glacées d'un hiver parisien exceptionnellement rigoureux : il quitte la partie.

Sa santé se trouve assez bien du beau temps qu'il rencontre, au début de l'été de 1856, sur la côte en face de Brest. C'est là qu'il est informé de la promotion d'Alfred de Vigny comme officier de la Légion d'honneur ; il l'en félicite avec joie. Comme on le pense bien, Alfred de Vigny, qui a gardé jusqu'aux moindres billets de Brizeux, n'a pas laissé perdre cette lettre de complimens :

Cher ami,

Près de la rade insigne

Où peuvent manœuvrer deux cents vaisseaux de ligne,

comme disait un poète que vous connaissez, sont les restes d'une antique abbaye, très antique puisqu'elle date du iv<sup>e</sup> siècle. Elle fut détruite à la Révolution, et sa curieuse église et sa plus curieuse bibliothèque. Les vers inédits du barde Guiclan servirent, avec les autres manuscrits, à faire des gargousses.

C'est là que j'ai été chercher la poésie. C'est là que m'est venue la nouvelle qui vous concerne. Cette étoile agrandie me semble d'un heureux augure : ainsi, mes amicales félicitations, et à votre dame mes obéissances.

A. BRIZEUX.

Cette lettre sera mise, ce soir, à la poste de Brest, d'où j'irai à Kimper, puis, après quelques jours, à Lorient (Morbihan) où, j'espère, *Philoctète* (1) m'enverra de ses nouvelles.

(1) Alfred de Vigny a fait une chute et s'est blessé au pied : c'est lui-même qui s'est donné, à ce moment, ce nom de Philoctète.



Les chaleurs sont africaines, et, avant de traverser la rade, je vais m'y plonger.

Encore à vous.

Mais ces heures de résurrection furent suivies aussitôt d'une dépression terrible. En juillet et en août, se déclara cette laryngite, qui, chez les diabétiques, prépare et précipite, trop souvent, le dénouement fatal. Le médecin jugea indispensable un voyage dans le Midi.

Au mois de décembre, Brizeux se décide au départ. Une fois de plus, il se dirige vers Marseille par Bordeaux. En route, il ouvre, par hasard, un journal bordelais, et il apprend qu'Alfred de Vigny est très malade. Le 29 décembre, il lui écrit que « s'il l'appelle, » il le verra bientôt accourir près de lui. Vigny le rassure. C'est de Montpellier, où M. et M<sup>me</sup> Saint-René Taillandier le retiennent et le réconfortent, que Brizeux écrit de nouveau au poète académicien :

Cher ami,

La fausse nouvelle était, il me semble, dans le *Mémorial Bordelais* des derniers jours de décembre : ce qui est certain, c'est que j'en restai très alarmé. Heureusement, sur ma demande, plusieurs lettres me sont venues rassurer à Montpellier, et la vôtre surtout. En effet, qui est attendu ici-bas par de si nombreux lecteurs, ne devait pas être si pressé d'en aller chercher, même de plus illustres, dans les limbes poétiques de Dante.

Pour moi, mon cher ami, j'ai été poursuivi, depuis le 22 août, par deux monstres, aux noms très savans, mais de nature très mauvaise. Le premier, *La Bronchite*, a été vaincue par son ennemi déclaré, mon docteur Tiret; le second me poursuit sous le nom de *Laryngite*; je me confie au grand docteur le Soleil; mais, comme vous, je commence à douter qu'il existe, à cette heure, dans le Midi de la France. Humboldt et les observations météorologiques, données journellement par l'Observatoire, disent avec raison que ma bonne Bretagne est encore la terre la plus tempérée. A l'appui je dois dire que depuis votre Charente aux longs tapis de neige, je n'ai trouvé jusqu'ici que brouillards glacés et le vent glacé du mistral. Ajoutons des maisons partout carrelées et pas un tapis. Aussi *Laryngite* de se maintenir tant qu'elle peut. Mais, demain matin, je descendrai vers Marseille et le soleil devra se montrer :

Qui pourrait accuser le soleil de mensonge ?

Qu'il revienne, ce père d'Esculape et je vous reviens, et j'aurai encore une voix ferme pour causer avec vous, surtout deux oreilles pour vous entendre.

L'amitié dont votre dernière lettre était pleine m'est bien précieuse, je l'aime et me plais à vous le dire.

A votre dame et à vous et d'esprit et de cœur.

A. BRIZEUX.

Faut-il enfin écrire à l'Académie ?

A Marseille (poste restante) pour une grande semaine.

Ce post-scriptum : « Faut-il enfin écrire à l'Académie ? » nous en dit long, dans sa brièveté, sur l'état d'esprit de Brizeux. Ce poète est comme l'enfant à qui l'on a montré une dragée : il la réclame.

Mais c'est pour d'autres que se manifeste le bon vouloir des académiciens. On ne fait pas attendre Émile Augier, « soutenu, dit Brizeux, par le gouvernement. » On ne tardera pas à lui donner pour confrère le concurrent de 1857, Victor de Laprade, qui, peu de temps après sa réception, à l'occasion d'une pièce d'Augier, *les Effrontés*, écrira la satire *Les Muses d'État*, et paiera, de sa place à la faculté de Lyon, cette protestation indépendante et vigoureuse.

Les patrons de Brizeux lui disent : Patientez. Ce conseil lui paraît étrange, après les premiers encouragements. Aux marques de sympathie que, les lendemains d'élection, lui adressent Vigny et Sainte-Beuve, il finit par répondre que, si l'on veut de lui, on prenne soin de le lui faire entendre. Voici ce qu'il écrit, le 20 novembre 1857, à Vigny :

Ainsi, mon cher ami, vous voudriez bien encore penser aux absents ! Dans les prochaines élections, vous verriez pour moi des chances favorables ; de loin, — je vous l'avoue, — elles me semblent bien chanceuses. Ce qui m'est certain, c'est que si celui-là qui se sent poète peut très bien siéger seul au sein de la nature, il peut aussi désirer dans sa vieillesse de s'asseoir parmi quelques esprits d'élite, et je goûte assez peu la simplicité feinte de Béranger. Je sais aussi qu'on n'entre pas du premier coup dans votre salon ; cette faveur ne s'accorde du moins qu'à ceux qui n'ont aucun titre littéraire :

Vous me ferez, Seigneur.

En arrivant, beaucoup d'honneur.

Encore faudrait-il ne pas s'en aller heurter contre tel ou tel ; que l'Académie, qui vous connaît, montrât son désir et qu'un certain nombre de voix vous fût assuré. Sur ceci, Sainte-Beuve m'écrivit, il y a deux mois environ, quelques lignes des plus aimables, mais dans une expectative qui ne peut plus être la mienne. Veuillez, cher ami, lui en toucher deux mots.

Quelques mots de vous venus en Bretagne me seraient aussi bien doux ; et j'irai, dans trois semaines, vous répondre à Paris même.

Ma bonne et ancienne amitié vous destine ma première visite.

A vous d'esprit et de cœur.

A. BRIZEUX.

S'il fallait répéter comme exacte une anecdote assez connue, c'est par une attaque dirigée contre l'homme même que Montalembert aurait fait écarter Brizeux, lorsque son nom fut proposé comme un de ceux qu'il était équitable de retenir. Persuadé, à tort ou à raison, que ce poète, commensal des auberges de la Bretagne, était tout l'opposé d'un buveur d'eau, il aurait ruiné sa candidature avec ces simples mots : « N'est-ce pas assez de M. de Musset ? » Il n'est pas nécessaire de recourir à ces grosses raisons pour expliquer la réserve de l'Académie.

## VII

Brizeux trouva dans la phtisie l'adversaire vraiment cruel. Ne voulant plus passer l'hiver dans ces brouillards de Lorient qu'il regardait comme l'unique cause de ses accès de toux, « d'abominable toux, » il partit pour Paris, contre l'avis du docteur cette fois, et malgré les pleurs de sa vieille mère. Là, se trainant avec peine, il erra par les rues, monta chez deux ou trois amis, se tint, pendant plusieurs jours, chez son frère Ernest Boyer, sous-préfet de Corbeil, et revint encore à Paris, avec Barbier, à la recherche d'un rayon du soleil de mars, aux Tuileries, dans le coin des vieillards frileux, avant de s'en aller en Languedoc, où le souvenir de ses bons et généreux hôtes d'antan, les Saint-René Taillandier, l'attirait. Un mois avant de se mettre en route pour Montpellier, il écrivit à Alfred de Vigny un billet plein de grâce triste, le dernier :

(L'enveloppe porte le timbre : Paris, 16 mars 58.)

Cher ami, lorsque vous êtes venu visiter un ami malade, il était avec Barbier, sous les arcades Rivoli, cherchant plutôt que trouvant un peu de chaleur. J'ai fort regretté de n'avoir pu vous serrer la main, mais nous aurions échangé peu de paroles. Depuis quelques semaines la voix me manque : *lupi Marim videre priores*.

Décidément il faut quitter les bons amis de Paris et aller chercher ce grand ami appelé le soleil... si lui-même est encore de ce monde.

Tout vôtre.

A. BRIZEUX.

Il partit le 14 avril. Il arriva à Montpellier le 16. Il fut logé, non pas chez les Saint-René Taillandier dont « il ne voulut pas effrayer les enfans, » mais dans une maison voisine. Sa chambre « en plein soleil » donnait « de plain-pied dans un jardin rustique. » Il y reçut les soins du médecin Combal et les visites quotidiennes, prolongées, affectueuses, bienfaisantes, du couple ami. Entré en agonie le dimanche 2 mai, il expira le 3, à cette heure ambiguë, où, des ténèbres éclaircies, s'apprêtait à surgir ce qu'Alfred de Vigny appellera bientôt « la triste Aurore. »

Au moment où la mort lui parut certaine, après avoir fait expédier à sa mère un mandat de deux cents francs sur l'argent qui lui restait à dépenser, Brizeux avait exprimé le souhait que quelqu'un sollicitât pour lui ce qu'il avait lui-même obtenu pour Le Gonidec, une souscription pour rapporter son corps dans la patrie bretonne.

Dès le 4 mai, Ernest Boyer faisait part à Vigny de cette fin et de ce vœu :

Monsieur le Comte,

Je reçois à l'instant la nouvelle de la mort de mon pauvre frère. Avant de mourir il a demandé à être transporté en Bretagne: il a eu la même pensée que nous tous.

Pouvez-vous voir M. de Mercey?

Recevez, Monsieur le Comte, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

E. BOYER.

Alfred de Vigny répondit le 6 mai :

Hélas! Monsieur, je conservais un peu d'espoir: tout est donc fini! Il est donc bien vrai qu'en si peu de temps, cette maladie si longue ordinairement et qui frappe la poitrine nous enlève un frère, car je l'aimais comme si j'avais ainsi que vous dans le cœur le sang de la même mère.

Hier au soir, j'ai reçu votre lettre et, dès ce matin, j'ai vu M. Fould. Le ministre d'État très frappé, surpris, affligé de votre perte, de votre douleur et de la mienne, s'est prêté avec le plus grand empressement à faire que votre désir de translation des cendres fût religieusement accompli.

C'est le ministre de l'Instruction publique qui seul a droit d'accorder ces choses, mais il m'a promis de lui en parler dès demain lui-même et il a pris, de sa main, les notes nécessaires.

M. Camille Doucet, directeur des Beaux-Arts, pénétré de chagrin à cette douloureuse nouvelle, s'est chargé du rapport et de l'exécution des intentions de M. Fould. Il regarde comme certain ce dernier honneur rendu à une mémoire qui ne périra pas.

Peu importe par quel ministère tout sera accompli. Nous pouvons, dit-il, y compter fermement. Il me tiendra au courant de tout.

M. de Mercey n'est point chargé de ces affaires, m'a-t-il dit. Je n'ai pas à le voir, puisque M. Fould lui-même veut bien s'y employer.

Dès que vous aurez à me parler des suites de cette douloureuse négociation et peut-être de quelques détails malheureusement trop funèbres, écrivez-moi, selon nos conventions : *demain, je serai chez vous à 4 heures de l'après-midi*, et vous me trouverez comme en ce moment, c'est-à-dire plein de douloureux regrets, de souvenirs doux et impérissables d'une amitié que rien ne saurait éteindre et que vous me permettez, Monsieur, de reporter à présent sur vous.

Absent de Corbeil lorsque cette lettre y arriva, Ernest Boyer adressa, le 9 mai, à Vigny l'expression de sa profonde gratitude. Il lui offrait de lui communiquer les dernières lettres de M. Saint-René Taillandier, mais M. Saint-René Taillandier lui-même avait écrit à Vigny.

Il lui avait, dès le 5 mai, fait le récit de ces quinze jours de souffrance où « les efforts du médecin » et tous les soins des amis de Brizeux « ne pouvaient tendre qu'à soulager son mal, à lui adoucir ce passage d'une vie à l'autre. » La fin de cette lettre est à recueillir : « Il m'a souvent parlé de vous dans ses derniers entretiens. Il aimait en vous l'artiste et l'homme, le poète et l'ami. J'accomplis un de ses vœux en vous adressant de sa part un adieu suprême. »

En lisant ces lignes, Alfred de Vigny se rappela peut-être une touchante pièce des *Histoires poétiques*, cette *Fleur de la tombe*, citée avec admiration par Villemain, et dédiée à l'amie Anglaise que l'auteur des *Destinées* appelle quelque part « sa chère Madame Holmès. » Cette pièce s'achève sur deux vers où s'expriment, en toute simplicité, la tendresse d'âme de Brizeux et sa fidélité loyale :

Hélas ! s'il est des cœurs prompts à se délier,  
D'autres veulent mourir plutôt que d'oublier.

ERNEST DUPUY.



---

# UN PHILOSOPHE MINISTRE

## SOUS L'EMPIRE ROMAIN

---

### LE GOUVERNEMENT DE SÈNÈQUE

---

Sénèque n'a jamais manqué de lecteurs en notre pays. Dès l'époque où se forme notre littérature classique, Montaigne le prend, en même temps que Plutarque, pour le guide le plus habituel de ses méditations morales. Un peu après, Charron et Du Vair le pillent sans réserve ; Malherbe le traduit ; Pascal le connaît ; Bossuet imite, dans son *Sermon sur la mort*, quelques passages du traité sur la *Brièveté de la vie* ; il n'est pas jusqu'à Regnard, dont la plaisanterie légère, en jetant le nom de Sénèque au milieu des lazzi du valet du *Joueur*, ne donne au philosophe cette consécration suprême de popularité qu'est la parodie. En plein xviii<sup>e</sup> siècle, Diderot, dans son *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, lui consacre quelques pages d'un enthousiasme qui, comme on peut s'y attendre, va jusqu'à la frénésie. Et si le xix<sup>e</sup> siècle se détourne un peu de lui, comme de tous les écrivains anciens, quelques intelligences d'élite, particulièrement éprises de délicatesse psychologique ou de grandeur morale, reviennent volontiers à ses ouvrages : les belles études d'un Caro ou d'un Gréard, d'un Boissier, d'un Constant Martha surtout, suffisent pour attester que Sénèque n'a pas cessé d'être un des maîtres favoris des esprits fins et des âmes nobles.

Mais si l'on s'est toujours accordé à voir en l'auteur des *Lettres à Lucilius* un des moralistes les plus ingénieux de l'an-

tiquité latine, si les juges les plus sévèrement classiques eux-mêmes ont fait grâce au raffinement de son style en faveur de la sûreté de ses observations et de la hauteur de ses préceptes, il s'en faut bien que l'on se soit prononcé aussi unanimement sur le caractère de l'homme que sur l'œuvre du philosophe. Lisez Diderot : vous regarderez Sénèque, non seulement comme un très honnête homme, mais comme un des héros les plus imposants qui aient jamais existé ; dans son admiration délirante pour les maximes qu'il a lues, il ne veut, ou ne peut, distinguer entre ces paroles sublimes et les actes de celui qui les a prononcées ; bon gré mal gré, il transfigure tout ; et s'il y a dans la vie de Sénèque quelque tache indéniable, quelque faiblesse évidente, ce serait trop peu de l'excuser, il la nie résolument. Tout à l'opposé, une autre opinion, qui a rencontré de plus nombreux partisans parce qu'elle flatte plus la malignité humaine, se plaît à mettre en conflit l'homme et le moraliste : c'est celle que Victor Hugo a symbolisée avec sa splendeur de verbe coutumière, lorsqu'il a parlé de cette cour de Néron,

Où l'austère Sénèque, en louant Diogène,  
Buvait le Falerne dans l'or.

Ceux qui pensent ainsi font ce que faisaient déjà plusieurs contemporains de Sénèque : ils signalent le contraste entre la sévérité de sa prédication stoïcienne et son goût personnel du luxe et des plaisirs ; ils rappellent, en les grossissant, et ses défaillances dans la mauvaise fortune, et ses complaisances pour les caprices de son impérial élève ; ils lui attribuent une forte part de complicité dans les crimes même de Néron ; et ils concluent que décidément cet adversaire acharné des vices humains, *egregius vitiorum insectator*, comme l'appelait Quintilien, n'a été qu'un charlatan de vertu.

De si profondes divergences s'expliquent sans doute parce qu'il y a eu dans l'existence de Sénèque bien des complexités et bien des variations, peut-être aussi parce que le détail de cette existence ne nous est pas bien connu. Sénèque parle assez peu de lui-même, et ceux des écrivains anciens dont nous avons conservé le témoignage, Tacite entre autres, ne portent sur son compte que des jugemens équivoques, qui semblent déceler je ne sais quel embarras. De là ce résultat, paradoxal en apparence, que nous savons en somme peu de chose sur cet homme qui a

joué un rôle si considérable dans la littérature, la philosophie et la politique de son siècle. Mais ce « peu de chose, » il est possible cependant de le préciser en regardant de plus près les documens anciens, en les interprétant et corrigeant l'un par l'autre, en les complétant par de légitimes inductions, en mettant à profit les travaux spéciaux des érudits modernes: c'est ce que vient de faire un jeune historien, M. René Waltz, dans une copieuse *Vie de Sénèque* qui ne compte guère moins de cinq cents pages.

Gros ouvrage, savant ouvrage, mais, hâtons-nous de le dire, ouvrage très agréable et très vivant aussi. M. René Waltz n'est pas de ces compilateurs maladroits qui trébuchent à chaque pas sous le lourd fardeau des textes accumulés. En un temps où l'on confond trop volontiers l'architecte qui bâtit une maison avec le manœuvre qui en apporte les pierres, où certains érudits érigent en dogme que, pour être bon, un livre ne doit révéler aucune espèce de talent, M. René Waltz n'a pas craint d'avoir du talent tout de même, ni de le montrer. Son style est d'une élégante souplesse; son récit, rapide et clair, s'arrête quand il le faut pour insister sur les points particulièrement difficiles, mais repart ensuite sans effort; les événemens, ingénieusement rapprochés, suggèrent d'eux-mêmes les conclusions auxquelles l'auteur veut nous acheminer. Il ne trace pas de portrait en pied de son héros, procédé qui sentirait trop l'artifice; il fait mieux: il nous le révèle, progressivement, mais intimement, par le seul exposé des détails de sa vie. « Ce sont les faits qui louent, » disait La Bruyère: ici, ce sont les faits qui peignent.

M. Waltz a évité en général un des vices habituels aux biographes, celui de surfaire le personnage étudié. Peut-être s'est-il moins bien gardé d'un autre défaut, qui est de ne pas assez savoir ignorer. Par exemple, dans la période qui s'écoule entre le rappel de Sénèque à Rome et l'avènement de Néron, plusieurs affaires sont soumises au Sénat: les procès de Lollia et de Calpurnia, rivales d'Agrippine, les mesures contre les astrologues et contre les femmes convaincues d'adultère avec des esclaves, le procès de Statilius Taurus, l'extension de compétence des procureurs impériaux, etc. Il nous est absolument impossible de savoir comment Sénèque a voté sur chacun de ces points, et M. Waltz le confesse; mais tout en le confessant, il ne s'y résigne pas; il cherche à deviner; il multiplie les formules insinuantes:

« sans doute, » « probablement, » « on peut croire, sans s'aventurer beaucoup, » etc. De même il trouve mentionnées, dans la *Vie de Néron* par Suétone, certaines lois somptuaires; on n'en sait ni la teneur, ni la date : M. Waltz se défend péniblement contre la tentation d'en reconstituer les dispositions probables, et de les placer au début du règne, c'est-à-dire de les attribuer à l'influence de Sénèque. Il est vrai que, très loyalement, il donne ses hypothèses comme de pures hypothèses; seul, un lecteur inattentif peut confondre le certain et le conjectural. Si l'on prend la précaution de marquer, de temps en temps, quelques points interrogatifs en marge de son livre, la plupart de ses assertions sont acceptables, et nous donnent de Sénèque une idée juste et précise.

Nous n'entreprendrons point ici de suivre d'un bout à l'autre cette biographie si longue et si pleine; nous n'en retiendrons que l'acte central et essentiel, celui sur lequel M. Waltz a lui-même le plus abondamment insisté, nous voulons dire le ministère de Sénèque. Il y a là, entre le déclin de Claude et la conjuration de Pison, quelques années qu'il est impossible d'étudier à la légère. Sans parler des événemens tragiques qu'elles ont vus se dérouler, et qui forment, aujourd'hui encore, un des drames les plus saisissans, elles sont d'une importance capitale pour l'histoire de l'empire romain, car elles constituent un épisode marquant dans l'évolution constitutionnelle du principat; — capitale pour la compréhension du caractère de Sénèque, s'il est vrai que le pouvoir suprême, mieux encore que l'adversité, révèle un individu à lui-même et aux autres; — capitale enfin aux yeux de tous ceux qu'intéressent les questions philosophiques, puisque alors pour la première fois, dans la personne d'un de ses plus glorieux représentans, la philosophie a été appelée à gouverner un grand État et à faire publiquement ses preuves de compétence politique et sociale. — Essayons donc, en nous aidant du livre de M. Waltz et sans nous y asservir, de retracer l'exacte physionomie de cette courte période, si curieuse à tant de titres.

## I

Sénèque revint de Corse, où il était exilé depuis huit ans, au commencement de l'année 49. L'année suivante, il fut nommé précepteur de Néron, qui déjà était virtuellement désigné comme

héritier de l'Empire. Quatre ans plus tard, en 54, son élève devint empereur. Une année encore, et, Agrippine étant écartée de la cour, il se trouva pour sept ans le véritable inspirateur de la politique gouvernementale. Tels sont les différens échelons de son avènement au pouvoir. Qu'était-il à cette époque ? et que passait-il pour être ? comment son arrivée aux affaires put-elle être jugée par ses contemporains ? et quelles idées, quelles aspirations, quelles habitudes apportait-il avec lui en se mettant à l'œuvre ? C'est ce qu'il faut d'abord préciser si l'on veut comprendre sa politique ultérieure.

Pour cela défions-nous de l'erreur de perspective où pourraient nous engager nos conceptions modernes. Quand nous nous rappelons que, la veille encore, le futur maître du prince héritier était interné dans un lieu de déportation et dépouillé de la moitié de ses biens, quand nous songeons aussi qu'il était « philosophe, » philosophe stoïcien, d'une secte qu'on a souvent regardée comme faisant aux empereurs une opposition irréconciliable, nous sommes portés à creuser un abîme entre les deux situations de Sénèque, et à considérer le passage de l'une à l'autre comme un des jeux les plus extraordinaires de la fortune. Volontiers nous verrions dans Sénèque un exemple de révolutionnaire appelé au gouvernement, non pas après des transitions multiples (ceci serait assez banal), mais tout d'un coup, du jour au lendemain, par un caprice stupéfiant de la politique et du hasard. Il n'est pourtant pas probable que l'opinion publique en ait été aussi étonnée que nous nous le figurons. La nature du pouvoir impérial n'étant pas très nettement définie, il n'y avait de ligne de conduite une et continue ni dans le gouvernement, ni, par contre-coup, dans l'opposition : le disgracié d'hier pouvait aisément devenir le favori d'aujourd'hui ; l'arbitraire et la chance avaient beau jeu, en l'absence de programmes fixes et de partis organisés. Les rappels d'exilés étaient devenus chose courante, autant que les exils eux-mêmes. Chaque nouveau règne, — comme de nos jours chaque nouveau ministère, — offrait une amnistie en don de joyeux avènement : les premières années de Caligula, plus tard celles de Claude furent marquées par le retour des proscrits, la mise en liberté des prisonniers, la disgrâce des délateurs naguère tout-puissans, une sorte de renouvellement du personnel gouvernemental. Agrippine, en agissant de même pour signaler sa prise de possession du pouvoir



véritable (sous le nom de son faible époux), ne faisait que suivre une tradition sur laquelle les Romains devaient être un peu blasés déjà. Au surplus, ce n'était pas pour un crime politique que Sénèque avait été condamné à l'exil : il avait été frappé comme amant d'une princesse de la maison impériale, Julia Livilla, que Messaline exéçrait. Pour se débarrasser de cette malheureuse, on lui avait intenté une accusation d'adultère ; il fallait un complice : on avait pris Sénèque, que la chose fût vraie ou simplement vraisemblable, ou même toute fictive, et il avait été ainsi relégué en Corse, sans que l'on eût aucunement incriminé ses actes de sénateur, ni ses opinions de publiciste. Sa rentrée en grâce ne pouvait donc apparaître aux yeux de ses concitoyens comme la revanche d'un parti jadis rebelle et maintenant triomphant.

Nous ne devons pas non plus nous laisser aveugler par le nom de « philosophe. » Philosophe, Sénèque l'était sans doute, mais non d'une façon exclusive ou systématique. Nul Romain d'alors ne l'eût confondu avec ces professionnels du stoïcisme ou du cynisme, qui, se tenant à l'écart de la société, affectant de se singulariser par leur costume ou leur genre de vie, rompaient avec l'existence active pour se réfugier dans d'abstraites méditations. Sénèque ne s'était fait l'esclave d'aucun dogme, d'aucune règle. Il avait écrit des traités de philosophie, mais aussi des vers et des pièces de théâtre, ce que les purs philosophes s'interdisaient comme de méprisables frivolités. Il avait étudié la rhétorique, s'était fait connaître comme un brillant avocat ; il était entré dans la carrière des honneurs, avait exercé les premières magistratures de la hiérarchie officielle et siégé au Sénat. En même temps, il n'avait pas dédaigné, semble-t-il, des occupations moins austères : il avait fréquenté les cercles les plus aristocratiques, les « salons » les plus élégants, et peut-être aussi les plus légers. Il n'aurait pas été compromis dans le procès de Julia Livilla, s'il n'avait pas été un des assidus de la cour de cette princesse, laquelle, vraisemblablement, ne devait pas afficher beaucoup de gravité philosophique. Du reste, ses ouvrages ultérieurs décèlent une expérience de la vie mondaine qui se tourne souvent en verve satirique : quand il s'égaie aux dépens de la coquetterie des femmes et de la gourmandise des hommes, on sent qu'il a contemplé bon nombre de toilettes et assisté à plus d'un grand dîner. Rien ne serait plus

faux que de se le représenter étroitement renfermé dans sa « spécialité » de philosophe. Moraliste et savant, homme de lettres, homme politique, homme du monde, il avait tenu à être tout cela à la fois, et, jusqu'à son exil, y avait réussi à souhait.

C'est cette variété, cette complexité de mérites qui l'avait rendu célèbre, — de même que les malheurs qui fondirent ensuite sur lui le rendirent sympathique. Là sont, à n'en pas douter, les raisons qui dictèrent le choix d'Agrippine. Peut-être avait-elle connu Sénèque dans l'entourage de Livilla, dont elle était précisément la sœur; peut-être se rappelait-elle qu'il avait été l'ami de l'un de ses maris, Passienus Crispus, — encore que ses souvenirs conjugaux dussent avoir sur elle assez peu de prise! — Mais surtout elle tenait à réagir contre ce qu'avait fait la précédente impératrice, Messaline, à mettre au premier rang ceux que celle-ci avait poursuivis de sa haine. Elle tenait aussi à donner comme précepteur à son fils un lettré dont la réputation fût éclatante, afin de bénéficier elle-même de cette popularité. Assez indifférente aux qualités réelles de Sénèque, sinon incapable de les apprécier, elle le prit parce qu'elle pensa que cela ferait bon effet sur ses nouveaux sujets encore indécis. Son choix fut une des ruses par lesquelles son insatiable ambition essaya de se concilier la complicité de l'opinion publique.

Que valait ce choix en lui-même? qu'était Sénèque, non plus selon le jugement de l'époque, mais dans la réalité? et, en particulier, puisqu'il allait bientôt participer au gouvernement, quelles étaient alors ses tendances en politique? C'est une question assez difficile à résoudre. Il faut, naturellement, écarter les ouvrages qui ne furent composés que plus tard, tels que les traités *De la Clémence*, *Du Repos*, ou les *Lettres à Lucilius*. Parmi les autres, il en est dont la date est incertaine; et ceux qui restent enfin ne nous apportent pas de renseignemens bien précis. Si nous nous en rapportons à ce que dit M. Waltz dans les chapitres où il a raconté l'adolescence et la jeunesse de Sénèque, ses conclusions pourraient se formuler à peu près ainsi: Sénèque aurait été élevé par son père dans des principes républicains; puis, dans l'enseignement des stoïciens, il aurait puisé, au contraire, des idées monarchiques; le spectacle des cruautés de Tibère et de Caligula l'aurait dégoûté de la monarchie, au moins telle qu'elle existait alors; mais l'échec de la

tentative républicaine opérée en 44 par les meurtriers de Caligula lui aurait démontré que seul le gouvernement impérial était possible désormais; il se serait alors résigné à une monarchie tempérée par les vertus du monarque, et, après une longue période d'attente et de souffrance pendant la première partie du règne de Claude, aurait espéré réaliser son idéal par l'éducation de Néron. Toutes ces assertions, en gros, ne sont pas fausses, mais peut-être quelques-unes d'entre elles ont-elles besoin de réserves ou de retouches.

On pourrait se demander, par exemple, si le père de Sénèque a été aussi obstinément « républicain » que le dit M. Waltz : il est douteux que ce bourgeois de province, très sensé et très pratique, se soit acharné à souhaiter la résurrection impossible d'un passé disparu à jamais, qu'il ait fermé les yeux sur les services que le gouvernement d'Auguste avait rendus à l'ordre et à la paix. On peut croire aussi que M. Waltz exagère, en sens inverse cette fois, dans ce qu'il dit des tendances monarchistes des stoïciens : il est très vrai que dans leur doctrine, comme dans celle de Platon ou d'Aristote, la domination d'un roi juste et sage était préconisée comme le gouvernement idéal; mais c'était là une préférence toute théorique, qui n'enchaînait pas, dans la vie réelle, le libre choix de leurs disciples; parmi ceux-ci, il y eut des monarchistes convaincus, il y eut aussi des défenseurs passionnés du régime républicain, — ne fût-ce que Caton et Brutus! — Si donc Sénèque fut partisan de l'Empire, ce ne fut pas à cause de son stoïcisme, mais pour d'autres raisons; nous croyons d'ailleurs qu'il le fut, et même, nous irions volontiers plus loin que M. Waltz, qui lui prête je ne sais quelles velléités, sinon « républicaines, » au moins « libérales, » et qui le représente comme une sorte de « rallié. » Nous verrions plutôt en lui un monarchiste de conviction, et non de résignation. Ce n'est qu'une nuance, et cependant elle est assez importante pour que l'on nous permette de la préciser.

On ne trouve pas facilement quel motif aurait eu Sénèque de regretter beaucoup la forme républicaine. L'ancien gouvernement, si l'on écarte les fictions constitutionnelles, était avant tout la domination d'une coterie de grands seigneurs. A cette oligarchie, souvent oppressive, toujours égoïste, Sénèque n'appartenait ni par sa naissance, ni par ses alliances; au contraire, toute sa famille avait à se louer du régime nouveau : lui

et son frère aîné étaient arrivés à d'assez hautes dignités, et son autre frère, le père du poète Lucain, avait acquis, comme « procureur » du prince, une belle fortune. — A défaut de l'intérêt personnel, certains hommes d'alors pouvaient être attachés à la république par une fidélité respectable aux vieux usages : mais Sénèque, issu d'une obscure famille de province, étranger en somme à la société romaine, très indépendant d'idées, très épris de nouveautés (jusqu'à formuler parfois la théorie du progrès en termes que ne désavouerait pas un philosophe du XVIII<sup>e</sup> siècle), Sénèque n'était pas de ceux qui se laissaient lier par le culte du passé. — Il y avait enfin dans les écoles, comme M. Boissier l'a très bien montré, une sorte de tradition républicaine : mais elle fournissait plutôt des thèmes à la déclamation que des règles à l'activité politique, et en tout cas un homme de la valeur de Sénèque ne pouvait attacher aucune importance à des lieux communs d'une banalité aussi creuse.

En fait, on peut lire, croyons-nous, tous ses ouvrages sans rencontrer un éloge précis de la forme gouvernementale sous laquelle Rome avait vécu pendant près de cinq siècles. Il condamne expressément les mesures violentes par lesquelles le Sénat patricien avait défendu ses privilèges contre les réformateurs démocrates, sans être d'ailleurs plus tendre pour ces réformateurs, pour les Gracques ou pour le tribun Drusus. Il flétrit les cruautés commises dans les guerres civiles, aussi bien celles de l'aristocrate Sylla que celles du plébéien Marius. Il est très loin d'être toujours hostile à César et toujours favorable à Pompée, sentimens qui étaient pourtant de règle dans le monde des rhéteurs, et que ne craignaient pas d'afficher même des écrivains bien en cour tels que Tite-Live. Il parle élogieusement d'Auguste, et même de Tibère. Le seul prince contre lequel il se prononce décidément, c'est Caligula, et celui-ci, il faut avouer qu'il le hait avec fureur : le traité *De la Colère* n'est guère qu'un pamphlet contre lui, et Sénèque revient à la charge en maint endroit de ses autres ouvrages. C'est que Caligula avait été sur le point de le faire tuer. C'est aussi que sa méchanceté, plus insensée encore qu'atroce, avait d'autant plus épouvanté le public qu'elle avait brusquement succédé à une douceur délicieuse. Mais un empereur fou n'est pas tout l'empire ! Et puis, n'oublions pas que, dans ce même livre où il a si brutalement flagellé Caligula, Sénèque a des mots assez durs pour les sujets



qui se plaignent sans cesse de leur souverain, comme pour ceux qui regrettent la perte de la liberté politique. Ces épi-grammes prouvent au moins que chez lui les regrets de cette espèce n'étaient pas bien vifs !

De tout cela, que conclure ? Évidemment Sénèque n'est pas un partisan de la tyrannie ; mais, Dieu merci ! on peut distinguer entre l'essence d'un gouvernement et les abus de ceux en qui il s'incarne quelquefois. Cette distinction, rien n'indique que Sénèque ne l'ait pas faite ; rien n'indique qu'il ait ressenti une préférence, même théorique, pour l'ancienne constitution républicaine ; allons plus loin : rien n'indique qu'il ait souhaité de voir limiter ou tempérer le pouvoir impérial, de voir le Sénat recevoir plus d'autorité ou les magistrats prendre plus d'indépendance ; qu'il ait, en un mot, désiré la moindre modification constitutionnelle. Et ceci n'est pas sans intérêt. Car plus tard, on le sait, étant précepteur et inspirateur de Néron, il écrira, dans le traité *De la Clémence*, une apologie enthousiaste de la monarchie. Si jadis il n'en avait été qu'un sujet médiocrement convaincu et docile à contre-cœur, on pourrait le ranger dans la classe si nombreuse de ceux qui règlent leurs opinions politiques sur leur situation personnelle. Ce que nous venons de voir montre qu'il n'en est rien. Pour devenir ministre d'un empereur, il n'a eu à faire l'abandon d'aucun de ses principes, n'ayant jamais été ni républicain, ni même réformiste, mais toujours monarchiste pur.

Ses idées ne le gênaient donc nullement pour la tâche qu'il allait entreprendre : dans quelle mesure son caractère propre, — chose plus importante encore que les idées chez un homme d'État, — l'y prédisposait-il ? Il y avait en lui, semble-t-il, des qualités très précieuses pour un chef de gouvernement, et, à côté, des tendances un peu inquiétantes. S'il est vrai qu'on ne peut diriger les hommes qu'à la condition de bien les connaître, si la politique, comme on l'a dit, n'est que « de la psychologie appliquée, » Sénèque était assez fin moraliste pour devoir être un bon ministre. Ses premiers ouvrages, le traité *De la Colère* ou la *Consolation à Marcia*, témoignent déjà d'une expérience de l'âme humaine, qui devait aller en s'enrichissant, comme il est naturel, jusqu'à sa vieillesse, mais qui était déjà très précise et très sûre. Quand il s'adresse à Marcia, cette grande dame qui mettait à pleurer son fils une sorte de douleur fastueuse, avec



quelle clairvoyance il discerne ce qui se mêle d'égoïsme et d'orgueil à nos chagrins en apparence les plus désintéressés ! Avec quelle finesse, dans le traité *De la Colère*, il démêle les causes secrètes de notre irritation, celles que nous ne voulons pas nous avouer, que nous cachons à nos propres yeux sous des sophismes illusoires ! Un observateur aussi avisé, un analyste aussi exercé à scruter l'arrière-fond obscur de nos impressions inconscientes, pouvait aisément transporter cette perspicacité dans la conduite des affaires : il saurait percer à jour les empressemens hypocrites et les faux-semblans de vertu ; il se tiendrait en garde aussi contre les dehors trompeurs de prospérité ; ni pour recruter ses collaborateurs, ni pour apprécier l'état des choses, il ne se laisserait prendre à ce qui brille, mais irait droit au point faible des individus et des situations.

N'être pas dupe des autres est relativement facile : il est plus malaisé de n'être pas dupe de soi-même. De toutes les entraves qui peuvent paralyser ou fausser nos mouvemens, la plus redoutable, — parce que c'est celle que nous soupçonnons le moins, — est celle dont nous garrottent nos opinions préconçues. Cet esprit de système, qui gâte les intentions les plus pures et les jugemens les plus sains, est un des défauts qu'on reproche le plus souvent aux philosophes lorsque par hasard ils sortent de leur tour d'ivoire pour se lancer dans la mêlée humaine. Sénèque, heureusement, en était tout à fait exempt. Non seulement, comme on l'a vu, il n'avait pas voulu se consacrer tout entier à la philosophie, mais, dans la philosophie même, il avait refusé de s'assujettir à une formule trop stricte. Son stoïcisme ne l'empêchait pas d'être fort accueillant pour toutes les autres doctrines, jusques et y compris l'épicurisme ; il citait aussi volontiers les maximes d'Épicure que celles de Chrysippe et de Cléanthe, et, comme il le disait spirituellement, « passait souvent dans le camp ennemi, non en transfuge, mais en éclaireur, » *non tanquam transfuga, sed tanquam explorator*. Il savait au besoin, suivant les circonstances, sacrifier quelques-uns des dogmes de morale qu'on lui avait enseignés ou qu'il avait prêchés lui-même. A un fonctionnaire comme Paulinus, trop profondément engagé dans ses préoccupations de métier, il rappelait l'utilité d'une retraite consacrée à la méditation ; mais s'il voyait devant lui un être incertain et languissant comme Serenus, une sorte de neurasthénique, il le

poussait à l'action pour le guérir. Il professait en général que la douleur est indigne du sage, mais quelquefois il avouait que prétendre l'extirper radicalement était faire preuve d'une dureté inhumaine. La devise de ses lettres ou opuscules de direction morale était qu'il ne fallait pas employer les mêmes moyens avec tout le monde, *aliter cum alio agendum*. Bien des gens de son époque, dont Quintilien s'est fait l'écho, lui reprochaient précisément cette liberté d'opinions; nous l'aimons pourtant mieux ainsi, moraliste indépendant et souple, que disciple routinier d'une doctrine fixée *ne varietur*, et surtout il nous semble qu'une telle disposition d'esprit était pleine d'heureuses promesses pour sa carrière de ministre. Un homme qui déjà en philosophie avait osé s'affranchir de la tyrannie des préceptes tout faits, ne devait pas non plus être en politique le prisonnier d'un programme *a priori* : il aurait ses idées, certes, mais au lieu de les imposer aux faits avec cette brutalité dédaigneuse qu'ont souvent les doctrinaires, il les appliquerait dans la mesure du possible, les contrôlerait, les modifierait au besoin sous la dictée de l'expérience journalière; il acquerrait cette « science des temps » dans laquelle Bossuet voit l'essentiel de l'art de gouverner; il aurait les yeux fixés, non sur des théories abstraites, mais sur la réalité vivante et mouvante.

A voir tant de dons intellectuels, une connaissance si approfondie des hommes et un tact psychologique si rare, une si franche liberté de jugement et une souplesse de méthode si aisée, on se persuade aisément que Sénèque avait tout ce qu'il faut pour bien diriger un État, et l'on s'étonne un peu d'entendre dire par M. Waltz qu'il était peu fait « pour le métier de pasteur des peuples et de conducteur du genre humain. » Mais il faut avouer que sa volonté n'était pas au niveau de son esprit : très ardente, souvent très noble, elle n'était pas très ferme; elle procédait plutôt par élans impétueux, suivis de retours en arrière, que par une action soutenue.

Par ces reviremens déconcertans, il ressemblait un peu à un de ses contemporains et compatriotes, le rhéteur espagnol Porcius Latro, un grand ami de son père, célèbre lui aussi par ses alternatives d'énergie intense et de complète dépression : les théoriciens des « influences de race » pourraient voir là un trait du caractère hispano-latin de cette époque. Il est plus simple, croyons-nous, de noter que Sénèque avait un tempéra-

ment malade : sa prédisposition aux bronchites, son amaigrissement effrayant lors de l'adolescence, la fréquence de ses syncopes, permettent de diagnostiquer chez lui une phthisie commençante, et l'on sait que c'est justement cet état morbide qui le sauva de la colère de Caligula : le tyran jugea que ce n'était pas la peine de faire tuer un homme si proche de la mort. Or les tuberculeux, les « embrasés, » comme les a appelés un romancier de nos jours, ont au moral la même fébrilité qu'au physique : ils s'éprennent et se lassent également vite de tout. La jeunesse de Sénèque nous montre plusieurs de ces passagères flambées d'enthousiasme. Séduit d'abord par l'enseignement des rhéteurs, il s'en dégoûte bien vite, et il n'y a certes pas lieu de le lui reprocher ; mais cet abandon rapide contraste avec la docilité de tant d'autres jeunes gens, qui restaient obstinément attachés aux leçons de leurs maîtres. Il est ensuite conquis par la prédication morale des Attale, des Sotion, des Fabianus, et aussitôt il embrasse dans toute sa rigueur le genre de vie ascétique qu'ils recommandaient, couchant sur la dure, ne prenant plus de bains chauds, ne buvant plus de vin, ne mangeant plus de viande, d'huitres ni de champignons, s'astreignant, non sans risquer sa vie, à une règle vraiment monacale. Cette « conversion, » fortement combattue par son père, ne dure pas très longtemps, et, vers la vingtième année, nous voyons le jeune homme vivre comme tout le monde et se destiner à la carrière des honneurs. Puis vient une nouvelle crise de ferveur philosophique, mais un peu différente de la première : le guide de Sénèque n'est plus un stoïcien ni un pythagoricien, c'est un cynique, Démétrius, pour qui il se passionne autant qu'il l'avait fait pour ses précédents directeurs. Ces leçons de renoncement, de mépris des biens terrestres, laissent-elles en lui une trace bien durable ? On en peut douter, puisque c'est justement l'époque où il est le plus répandu dans les cercles mondains, applaudi du public élégant, et en coquetterie avec les plus grandes dames. Jusqu'ici, sa vie morale a été faite d'accès plus ou moins courts d'ascétisme, entrecoupés de périodes de relâchement et de tiédeur.

Voici maintenant des circonstances plus graves, la disgrâce, l'exil. Sénèque, sur le premier moment, roidit toute son énergie contre le malheur. Pendant quelque temps, il met en pratique virilement, presque joyeusement, les nobles leçons de ses

maîtres. C'est peut-être alors qu'il écrit les traités *De la Providence* et *De la Constance du sage*, où il décrit avec tant d'orgueil la souveraine valeur de l'épreuve et le duel tragique entre l'homme et le destin. C'est alors qu'il adresse à sa mère Helvia cette *Consolation*, qui est un de ses plus beaux ouvrages par son mélange de dignité stoïcienne et d'humaine tendresse. Il est, comme il le dit, « malheureux courageusement, » *fortiter miser*. Mais peu à peu, le courage tombe, et le malheur reste, faisant progressivement sa besogne déprimante et corruptrice. Sa patience s'use dans la monotonie de son isolement; son ambition, qui l'avait d'abord soutenu, lui fait craindre maintenant d'être oublié; livré à lui-même, n'étant plus appuyé par son entourage ordinaire, il fléchit comme une plante trop faible. Bientôt il est prêt à toutes les compromissions, et le voilà qui adresse à Claude, par l'entremise de son affranchi Polybe, ces flagorneuries aussi ridicules qu'humiliantes, dont on l'a si souvent et si durement blâmé. Soyons plus indulgens pour un abaissement passager, mais reconnaissons que Sénèque est de ceux qui sont plus aptes à braver une catastrophe qu'à supporter l'ennui. Sous la lente et longue morsure d'une tristesse incessante, s'est lamentablement effrité ce stoïcisme, qui d'abord se dressait avec orgueil contre la tempête. Une pareille défaillance, succédant à des efforts héroïques, est l'indice d'un caractère plus enthousiaste que résistant. Là, sans nul doute, sera le danger.

## II

Tel était à peu près Sénèque lorsque le caprice d'Agrippine le tira d'exil pour en faire un personnage considérable. M. Waltz semble penser qu'il accueillit cette faveur d'assez mauvaise grâce : trop vieux, trop lassé surtout par ses récentes épreuves, il aurait perdu toute ambition; il aurait d'ailleurs été quelque peu humilié des bienfaits d'une femme comme Agrippine; ce ne serait que malgré lui, et faute de pouvoir se dérober, qu'il aurait consenti à exercer la préture et à devenir le précepteur de Néron. M. Waltz appuie cette hypothèse sur quelques pages découragées du traité *De la Brièveté de la vie*, que plusieurs critiques placent à cette époque : mais la date est loin d'en être sûre, et les tirades contre la vie active, les louanges dont l'auteur comble une existence toute de retraite et de méditation,



semblent être plutôt des lieux communs d'école que des confidences personnelles. En réalité, il n'y a pas lieu de supposer que Sénèque ait boudé contre les sourires de la fortune. Il avait sollicité son rappel de Claude et de Polybe : pourquoi ne l'aurait-il pas accepté d'Agrippine et de Pallas ? Avec la mobilité de caractère que nous avons observée en lui, la perspective de remplir de grandes charges dut bien vite lui faire oublier les dégoûts contractés en exil : il avait jadis désiré jouer un grand rôle ; cette ardeur d'agir, momentanément assoupie, ne dut pas être longue à se rallumer dans une âme toujours inflammable. Quant à l'offre qu'on lui fit de diriger l'éducation de Néron, elle n'avait rien que de très séduisant. On prévoyait dès lors que ce jeune prince serait tôt ou tard le successeur de Claude, qu'un jour tout dépendrait de lui, de sa conduite, de son caractère, c'est-à-dire, en dernière analyse, des conseils qu'il aurait reçus pendant son adolescence : quelle gloire plus éclatante, — mais surtout quel devoir plus pressant, pour un philosophe comme Sénèque, — que de former selon les vrais principes l'homme qui devait gouverner l'univers ?

Il est donc probable qu'il se mit à l'œuvre avec empressement, avec l'entrain joyeux de quelqu'un qui, parvenu au milieu du chemin, s'aperçoit que la vie, par une belle revanche, lui offre encore l'occasion de faire quelques-unes des grandes choses qu'il a rêvées. Pendant cinq ans, il n'eut pas à agir d'une manière directe, mais à laisser agir Agrippine. C'est elle seule, avec son intime confident Pallas, qui fit tomber l'un après l'autre tous les obstacles qui séparaient son fils du pouvoir. L'adoption et le mariage de Néron, l'évincement de Britannicus, la mort de Claude, tous ces moyens rusés ou violents de parvenir à son but, furent son œuvre propre, et Sénèque n'en fut peut-être pas informé avant que les faits fussent accomplis. Elle lui demanda seulement de former l'esprit et le caractère du futur empereur.

Nous ne savons pas au juste comment Sénèque s'acquitta de cette tâche. Autant que nous pouvons en juger, il paraît y avoir apporté cette qualité que nous signalions tout à l'heure, une très souple facilité d'adaptation, un sens précis du réel et du possible. Il ne chercha pas à enrôler son impérial élève dans les rangs des stoïciens de profession. Il est vrai qu'on ne le lui eût peut-être pas permis, mais il n'eut pas non plus l'idée de



l'essayer. On a quelquefois loué Bossuet d'avoir tâché de donner au Grand Dauphin les vertus d'un roi, et non celles d'un prêtre ou d'un moine : de même on pourrait dire que Sénèque s'efforça de faire de Néron, non un philosophe, mais un empereur. Même sur ce terrain, il sut voir quelles étaient les limites qu'il pouvait raisonnablement espérer d'atteindre et au delà desquelles il risquait de s'égarer. L'âme du jeune prince n'était pas une table rase sur laquelle il pût se flatter de graver ce qu'il voudrait. Il pouvait aisément, trop aisément, apercevoir déjà les indices de l'hérédité déplorable qui avait gâté d'avance cette nature déséquilibrée : « des fiers Domitius l'humeur triste et sauvage, » et « la fierté des Nérons » étaient des vices que toute Rome connaissait. Livré d'ailleurs pendant ses premières années à des gouverneurs tout à fait méprisables, un danseur et un barbier, puis enivré par les applaudissemens d'une cour qui cajolait en lui le futur maître, Néron, quand il fut remis aux mains de Sénèque, était, pour nous servir des termes de M. Waltz, « un garçon mal élevé, vaniteux, insolent, sensuel, hypocrite, paresseux, emporté. » Il fallait bien du courage pour entreprendre d'en tirer quelque chose de bon, et bien de l'adresse pour y réussir. Sénèque eut au moins le mérite de ne pas se dissimuler la difficulté. Il ne conçut pas le dessein chimérique de refondre de toutes pièces ce caractère déjà trop formé ; il essaya seulement d'en refréner les vices les plus choquans, et d'en utiliser, en les orientant dans un sens meilleur, quelques aspirations moins mauvaises que les autres.

Néron était bouffi de vanité. A vouloir le ramener à une vue plus modeste de ses imperfections, on eût perdu son temps. Sénèque ne combattit point son amour des louanges. Il se contenta de lui persuader que, de toutes les gloires, la plus sûre et la plus enviable était celle que procurent la vertu, la bonté, la douceur. Il lui parla, nous pouvons le croire comme il lui devait parler dans le traité *De la Clémence* qu'il lui adressa plus tard ; ou, si l'on préfère, il lui parla comme Racine fait parler Burrhus dans sa tragédie. Il fit miroiter devant ses yeux le tableau enchanteur, idyllique, d'un souverain qui est le père de ses sujets, qui ne fait que du bien, et qui, en échange, hume avec délices l'encens des acclamations joyeuses et reconnaissantes. Il chercha à le captiver en lui promettant, non pas la satisfaction du devoir accompli (Néron ne l'eût sans

doute pas entendu), mais la griserie de la popularité. Après tout, jouer au bon prince valait encore mieux que de jouer au tyran ! Sénèque en jugea ainsi ; d'une vanité puérile et sotte, il essaya, semble-t-il, d'extraire un sentiment plus noble de légitime orgueil, afin de s'en faire un appui pour combattre les réveils, toujours à craindre, de la férocité native.

Autant et plus que la gloire, Néron aimait le plaisir. Sénèque dut tâcher de lui donner un peu de goût pour les études sérieuses, pour l'éloquence notamment, qui, dans les idées d'alors, était aussi nécessaire à un prince qu'à un particulier. Mais très vite il reconnut qu'on ne pouvait obtenir de lui aucune application. Il se résigna dès lors à le laisser s'amuser : seulement, il se demanda si l'on ne pourrait pas faire un choix judicieux parmi ses amusemens. Néron n'était pas dépourvu d'un certain sentiment du beau : il cultivait volontiers la poésie, la musique, la peinture, la sculpture. C'étaient là des divertissemens bien frivoles selon l'opinion du temps, plus relevés cependant que les plaisirs grossiers auxquels le prince n'avait pas moins de penchant. Sénèque dut se résigner à encourager l'ardeur de son élève pour ces distractions inoffensives, dans l'espoir, — d'ailleurs vain, — qu'elles lui suffiraient.

Une certaine gloriole de bienfaisance et un certain goût pour les arts, voilà toutes les qualités qu'il parvint à inculquer à Néron. C'était peu pour bien remplir le métier d'empereur. Sénèque le comprit. Il renonça à l'espoir que Néron gouvernerait un jour par lui-même, et se rabattit sur celui de gouverner sous son nom.

Ce ne fut pas, vraisemblablement, par ambition personnelle qu'il s'appliqua à conserver sur lui une influence qui lui coûta du reste plus d'une concession. Il aurait préféré former un souverain capable d'initiative. N'y ayant pu réussir, il se résigna, comme à un pis aller, à assumer la responsabilité, occulte, mais réelle, de la direction des affaires, pendant que l'empereur aurait les apparences décoratives du pouvoir. Telle fut sa ligne de conduite après l'avènement de Néron. C'est dans cette intention qu'il laissa éliminer de la cour Narcisse d'abord, le plus important des affranchis, puis le rival de Narcisse, Pallas, et Agrippine elle-même. Il trouva, au contraire, dans Burrhus, le préfet du prétoire, un auxiliaire qui comprit ses vues, qui le soutint toujours fidèlement, et dont l'aide lui fut d'autant plus précieuse qu'il tenait entre ses mains le commandement de la

force armée. Quant aux amis personnels du prince, les Othon, les Sénécion et autres viveurs, il conclut, à ce qu'il semble, un pacte tacite avec eux : il leur abandonna la vie privée de Néron, à la condition qu'ils s'abstinssent de toute incursion sur le terrain des affaires publiques. Dès lors, sans avoir de titre officiel, mais avec une autorité que personne n'ignorait, soufflant tous les discours de Néron et lui dictant toutes ses décisions officielles, il fut vraiment, pendant une période de sept ans, l'inspirateur de la politique romaine.

D'après quels principes entreprit-il de la diriger? Nous avons là-dessus deux documens également précieux : l'un est le « discours-programme » que Néron prononça dans la première séance du Sénat qu'il vint présider après les funérailles de Claude, au mois d'octobre 54 ; l'autre, d'un ou deux ans postérieur, est le traité *De la Clémence*, dédié à l'empereur, mais destiné en réalité à tout le public de Rome. Ils ne font pas double emploi, ils ne se contredisent pas non plus : ils se complètent réciproquement, et c'est pourquoi il importe de les considérer ensemble. Les tendances du premier sont plus libérales, celles du second plus monarchiques. Si l'on n'envisageait que le manifeste impérial, on serait porté à croire que le nouveau prince offrait de partager par moitié son autorité avec le Sénat, de lui laisser tout le pouvoir législatif et une bonne part du pouvoir judiciaire, en se réservant seulement le soin d'exécuter les décisions de la haute assemblée constitutionnelle. Quelques historiens anciens et modernes l'ont cru, et M. Waltz ne semble pas éloigné de partager leur manière de voir. Peut-être serait-il sage d'être plus circonspect à l'égard des formules officielles. Quand on lit le Monument d'Ancyre, on y trouve une phrase qui, prise au pied de la lettre, affirme qu'à un certain moment Auguste s'est démis de sa puissance entre les mains du peuple et du Sénat : pourtant, si convaincu que l'on soit du « républicanisme » d'Auguste, soutiendra-t-on qu'il ait jamais abdiqué complètement le pouvoir? A ne consulter que le *Panegyrique de Trajan* par Pline, il semble que le Sénat ait repris autant d'autorité que sous la République : et le même Pline, chargé d'administrer la Bithynie, ne connaît que l'Empereur, comme si le Sénat n'existait pas. Claudius Mamertinus, en prononçant l'éloge de Julien, le félicite d'avoir rendu aux consuls leur ancienne indépendance : et tous les textes d'alors nous montrent

dans le consulat une dignité purement honorifique. Il est bien possible que Sénèque, en composant le « discours du trône » de 54, ait usé, lui aussi, de cette phraséologie conventionnelle qui ne prouvait rien et n'engageait à rien. D'ailleurs, quand on y regarde de plus près, ce discours innove moins qu'il ne paraît innover; il ne parle pas d'étendre les attributions du Sénat, il dit simplement : « Le Sénat conservera ses anciens droits. » Or, ces droits, il est bien vrai qu'ils avaient souvent été méconnus en pratique; mais, légalement, ils n'avaient jamais été abrogés. Néron, — ou plutôt Sénèque, par son intermédiaire, — promettait d'appliquer en toute loyauté la constitution existante, non de la réformer. Et cette constitution, quoi qu'aient imaginé à ce sujet les écrivains modernes, et quelque abus qu'ils aient fait de leur fameux mot de « dyarchie, » il ne faut pas oublier qu'aux yeux des anciens elle était nettement monarchique.

Si l'interprétation du discours de Néron est contestable, celle du traité *De la Clémence* est fort claire. Le souverain y est décrit comme « tenant la place des dieux sur la terre; » il a entre les mains le droit de vie et de mort sur tous les peuples; sur un signe de lui, des milliers de glaives peuvent être tirés du fourreau, ou des milliers d'hommes chassés de leur résidence; il est dans l'État ce que l'âme est dans l'organisme humain. Et ce n'est pas seulement un état de fait que Sénèque constate. Pour lui, la monarchie est de droit naturel, puisqu'elle existe dans les sociétés animales. C'est la meilleure forme de gouvernement: on y jouit de toutes les libertés, sauf celle de courir à sa perte. Elle est surtout indispensable au maintien de la « paix romaine, » et Sénèque insiste fortement sur le rapport nécessaire entre l'étendue de l'empire et la nature monarchique du gouvernement: « Si jamais notre peuple secoue le frein, ou bien, en ayant été délivré un moment, se refuse à le subir de nouveau, l'unité de cet immense État s'éparpillera en mille morceaux; Rome cessera de commander le jour où elle cessera d'obéir. » Voilà, exprimée en termes catégoriques, et fondée sur des raisonnemens en bonne et due forme, toute une théorie monarchiste. Sénèque ne l'a pas sans doute formulée pour le seul Néron, qui n'avait pas besoin d'être convaincu sur ce point. Il l'adressait bien plutôt à la société éclairée, toujours curieuse de ses ouvrages, et d'autant plus empressée à accueillir celui-ci qu'il empruntait à la haute situation de son auteur une



importance exceptionnelle. C'était comme un second manifeste, où Sénèque pouvait parler plus librement que dans l'allocution de 54, et il en profitait, on le voit, pour faire une déclaration franchement impérialiste.

Cette déclaration ne fut, du reste, démentie par aucun acte. Dans ses rouages essentiels, le mécanisme gouvernemental resta ce qu'il avait été sous les précédents empereurs. Pour la rédaction des lois, pour le recrutement des magistrats, tout se passa comme au temps de Tibère, de Caligula et de Claude. Le seul changement notable porta sur la nomination des fonctionnaires chargés de surveiller le trésor public. A l'époque d'Auguste, le Sénat élisait deux « préfets du trésor » parmi les anciens prêteurs. Sous Claude, cet usage avait pris fin, et les finances avaient été dirigées par des questeurs, — des hommes plus jeunes par conséquent, — choisis directement par le prince. Le gouvernement de Sénèque imagina une combinaison mixte: les préfets du trésor furent pris parmi les anciens prêteurs, comme sous Auguste, mais nommés par l'empereur, comme sous Claude. C'était une conciliation, sans doute, mais au profit de l'autorité monarchique, et non à son détriment. Quant au rôle du Sénat comme haut tribunal administratif, civil et criminel, il ne fut nullement modifié: l'empereur ne restreignit aucune des prérogatives sénatoriales, mais n'abandonna non plus aucune des siennes.

Il y avait, dans l'allocution prononcée par Néron lors de son avènement, une phrase beaucoup plus importante que celle où l'on a cru voir un projet de « monarchie constitutionnelle: » c'est celle où il déclarait que désormais il y aurait séparation absolue entre la maison privée du prince et l'État. Par ces mots, le jeune empereur condamnait ce qui avait été la pratique constante de ses prédécesseurs et surtout de Claude, l'abandon du pouvoir à des femmes, à des favoris ou à des affranchis. Ces derniers en particulier avaient été, pendant tout le dernier règne, les vrais maîtres de Rome: Claude avait été leur esclave, Messaline leur victime, et Agrippine n'avait pu tenir tête au plus puissant de tous, Narcisse, qu'avec l'appui des autres, de Pallas et de Calliste. Ce n'est pas ici le lieu de rechercher si la domination de ces affranchis avait été aussi funeste qu'on le croit, si d'utiles mesures n'avaient pas été prises à leur instigation, si nous avons raison de partager à leur égard la sévérité des écri-



vains anciens, — sévérité dans laquelle il entre une bonne dose de préjugé de classe. Toujours est-il qu'ils étaient très impopulaires dans la société romaine d'alors. Rien ne pouvait être plus agréable aux auditeurs de Néron que de savoir que cette coterie si redoutée et si méprisée était définitivement mise à l'écart. Cette assurance n'était pas seulement, pour les grands seigneurs, un baume versé sur d'anciennes rancunes ; c'était une promesse précieuse pour l'avenir, une promesse dont nous devons bien comprendre la valeur. Quelle que soit la forme officielle de l'État, la réalité du pouvoir s'exerce toujours par l'entremise d'un nombre de gens forcément restreint ; un seul homme en serait incapable, incapable aussi tout un peuple : en royauté comme en démocratie, c'est une oligarchie qui gouverne. La question est de savoir comment cette oligarchie se recrute. Pour ne parler que de l'empire romain, il y eut sur ce point de grandes variations : Auguste s'entoura de grands seigneurs, Claude d'affranchis, Hadrien de chevaliers, etc. Ceci nous permet de mieux apprécier la déclaration de Sénèque. Exclure de la direction des affaires les affranchis, c'était, tout naturellement, y appeler les sénateurs avec les plus notables des chevaliers. Si donc le Sénat, en tant que corps constitué, ne recevait pas plus d'autorité dans l'État, ses membres, individuellement, pouvaient avoir l'espoir de jouer un rôle plus considérable. Cette perspective de participer à la charge, à l'honneur et, — pourquoi ne pas le dire aussi ? — aux profits de la politique active, devait les rallier sans peine au nouveau prince. Et réciproquement, si l'on se place au point de vue de l'opinion publique romaine, avec cette classe plus distinguée, plus considérée que celle des affranchis, Sénèque pouvait se flatter d'imprimer à tous les services de l'État une direction plus sage et plus honnête. En tout pays, peut-être, un changement de personnel gouvernemental est plus important qu'un changement de constitution ; mais cela était vrai surtout alors. La formule du règne de Claude avait été « une monarchie servie, — ou plutôt exploitée, — par une domesticité ; » celle du gouvernement de Sénèque allait être « une monarchie servie par une aristocratie. »

On voit dans quelle mesure, assez restreinte, Sénèque innova en matière politique. En matière sociale, comme nous dirions aujourd'hui, il ne tenta pas non plus de modification essentielle. Les inégalités qu'avaient sanctionnées les dures lois de la vieille

Rome subsistèrent toutes : les femmes, les enfans, les affranchis, les esclaves, ne virent nullement adoucir leur situation juridique. On peut s'en étonner, car enfin Sénèque était stoïcien, et c'est justement sous l'influence du stoïcisme que devait se faire au siècle suivant la grande réforme du code romain. Comment, avec la même foi philosophique, n'a-t-il pas essayé d'ébaucher la tâche que devaient accomplir les empereurs et les juristes du <sup>n</sup>e siècle, les Hadrien et les Marc-Aurèle, les Gaius et les Papinien : introduire dans l'antique législation formaliste un esprit de raison, de justice et d'humanité ? Peut-être ni le prince ni le Sénat ne s'y seraient-ils prêtés alors ; peut-être aussi Sénèque lui-même, amateur de philosophie plutôt que théoricien, recula-t-il devant une refonte systématique des lois ; peut-être enfin s'était-il trop mêlé à la vie des hautes classes pour ne pas en épouser inconsciemment les préjugés, pour ne pas accepter les abus sur lesquels reposait l'état de choses existant, et qu'une longue accoutumance avait rendus pour ainsi dire naturels. Lorsque, par exemple, pendant son ministère, après le meurtre du préfet de la ville, Pedanius Secundus, on discuta pour savoir s'il fallait appliquer ou abroger la loi d'après laquelle tous les esclaves, comme suspects de complicité, devaient être livrés à la torture, le gouvernement n'intervint pas dans le débat ; le Sénat maintint en vigueur l'antique usage dans toute son atrocité, et l'empereur laissa faire. Que pensait Sénèque à ce sujet ? estimait-il, avec la majorité conservatrice, que cette répression plus que sévère était indispensable à la sécurité des maîtres ? ou bien, tout en blâmant en son for intérieur une rigueur aussi inhumaine, ne se sentait-il pas la force de s'y opposer ? Quoi qu'il en soit, cet incident, à lui seul, montre qu'il n'eut rien d'un révolutionnaire, et qu'il ne songea pas plus à bouleverser la société qu'à transformer le gouvernement.

Il se contenta de faire une besogne beaucoup plus simple, plus humble en apparence, en fait plus utile peut-être. Il s'appliqua, aidé de collaborateurs judicieusement choisis, à faire pénétrer dans tous les actes de la politique journalière des sentimens de loyauté et de bienveillance. Il administra en honnête homme, on pourrait presque dire en brave homme. Il renonça aux procès de lèse-majesté, dont on avait fait et dont on devait faire encore un si terrible usage contre les citoyens les plus innocens ; il refusa de donner suite à certaines accusations qui

s'étaient produites, et, pour mieux marquer son intention de rompre avec cette coutume détestable, il fit poursuivre judiciairement les délateurs qui avaient le plus terrorisé le public sous le précédent règne, Cossutianus Capito, Eprius Marcellus, Suillius. Il fit réhabiliter un certain nombre de leurs victimes exilées ou condamnées injustement. Il pécha même quelquefois par un excès d'indulgence, soustrayant au châtement des accusés dont l'innocence était au moins douteuse; mais cette exagération de « clémence, » assez conforme d'ailleurs aux principes moraux de Sénèque, n'était pas inopportune après les exagérations de cruauté dont on avait jusqu'alors souffert.

Par cette sorte de détente, il soulageait surtout l'aristocratie de Rome, mais son zèle bienfaisant ne s'arrêta pas à cette classe privilégiée. Il essaya d'alléger les charges qui pesaient sur tous les sujets de l'empire. Quelquefois ses desseins restèrent à l'état de velléités : s'il rêva de supprimer tous les droits de douane, de péage et d'octroi, il fut forcé de s'incliner devant les nécessités budgétaires que le Sénat lui objecta. Quelquefois aussi les mesures qu'il prit n'eurent pas le résultat qu'il en attendait. Ainsi, il décida un jour que l'impôt de 4 pour 100 sur les ventes d'esclaves serait payé, non plus par l'acheteur, mais par le vendeur : les marchands en furent quittes pour hausser leurs prix en conséquence. Cette petite mésaventure est assez piquante en ce qu'elle prouve que les réformateurs de l'antiquité, — comme parfois ceux de nos jours, — ne connaissent pas très bien les lois économiques. D'autres dispositions eurent les plus heureux effets : les redevances supplémentaires, que les fermiers de l'impôt avaient greffées sur les taxes légales, furent supprimées; dans le cas de conflit entre ces fermiers et les contribuables, ce fut la justice ordinaire qui désormais eut à se prononcer, et non plus l'administration financière; les droits sur les blés furent réduits, et en même temps les armateurs qui faisaient le commerce des denrées alimentaires furent favorisés d'une exonération d'impôt qui devait avoir pour résultat d'abaisser encore le prix de revient des approvisionnements. En même temps donc que la tyrannie judiciaire, la tyrannie fiscale devenait moins âpre, rendait la vie de tous les citoyens plus facile et plus heureuse.

La philanthropie de Sénèque n'oublia même pas ceux qui se trouvaient aux plus bas degrés de l'édifice social. S'il s'abstint,

comme nous l'avons vu, de reconnaître aux esclaves des droits véritables, du moins il veilla à ce que les excès de toute nature que leurs maîtres pouvaient commettre envers eux fussent portés devant l'autorité judiciaire. Quant aux affranchis, il s'opposa à un projet de loi qui tendait à rendre leur libération révocable au gré du maître dans certains cas d'ingratitude flagrante. Ces deux exemples, à défaut d'autres, attestent son désir de respecter et de faire respecter l'humanité dans la mesure où cela pouvait se concilier avec les lois existantes.

Quant à sa politique extérieure, elle fut, comme tout le reste de son administration, sage et modérée. Il avait trop de bon sens pour se lancer dans des entreprises belliqueuses qui n'auraient pu que compromettre la sécurité d'un empire déjà bien assez étendu. Mais d'autre part, malgré les belles théories stoïciennes sur la fraternité de tous les hommes, il ne croyait pas que, pour être « citoyen du monde, » l'on dût être moins citoyen de son pays. Également éloigné des fanfaronnades agressives et des faiblesses déshonorantes, il suivit un plan de défensive énergique, qui avait été celui d'Auguste et de Tibère, et qui devait être après lui celui des empereurs les plus raisonnables. Par ses ordres, le commandant de l'armée d'Orient, Corbulon, temporisa autant qu'il put, mais, une fois attaqué ouvertement par les Parthes, il marcha contre eux sans hésiter, et leur enleva toute influence sur le « royaume tampon » d'Arménie. Les troupes du Rhin repoussèrent avec autant de vigueur les empiétements des Frisons et des autres peuplades germaniques. En Bretagne, la situation fut plus troublée, notamment lors de la révolte de la reine Boudicca ; mais, dès que la tourmente fut passée, Sénèque fit rappeler le général Suetonius Paulinus, dont les maladresses avaient surexcité les Bretons, et le remplaça par un gouverneur de plus de sang-froid.

En somme, qu'il s'agisse de justice ou de finances, de guerre ou de diplomatie, les décisions de Sénèque semblent bien avoir été presque toujours les plus judicieuses et les plus honnêtes. Respecter la liberté individuelle des citoyens, leur rendre l'existence plus aisée, faire régner l'ordre et la paix à l'intérieur comme aux frontières, tel fut son programme : il y en a peut-être de plus éclatans, il y en a peu de plus louables. Il n'élabora point une nouvelle forme de constitution ; il n'aspira point à reconstruire la société de fond en comble : sans fracas et sans



chimère, il essaya tout simplement de rendre ses compatriotes tranquilles et heureux, et il y réussit en partie.

## III

En partie seulement, et c'est ici qu'après avoir rendu pleine justice à ce qu'il y eut de bon dans son œuvre, il faut bien en marquer les lacunes. D'abord, son influence ne dura pas très longtemps, et, aussitôt après sa disgrâce, les épouvantables traditions de tyrannie, de cruauté, de gaspillage et d'anarchie administrative, qu'il avait tâché d'enrayer, reprirent avec plus de fureur encore : si bien qu'à voir les faits en gros, les premières années de règne de Néron paraissent seulement, comme celles de Tibère, de Caligula, de Domitien, un de ces intermèdes pendant lesquels les plus affreux despotes préludent, par une apparence illusoire de douceur, à leurs futures atrocités. Même à l'époque du ministère de Sénèque, il s'en faut que les crimes gouvernementaux aient complètement cessé : la mort de Britannicus et celle d'Agrippine imprimèrent deux taches sinistres à cette période d'innocence et de paix. Enfin, la conduite personnelle du philosophe, au temps de sa toute-puissance, donna prise à des critiques passionnées. C'est pour toutes ces raisons que beaucoup d'historiens modernes ont émis des jugemens assez durs sur la politique de Sénèque ; essayons, à notre tour, de voir ce qu'il en faut penser.

Il ne nous semble pas qu'il y ait lieu d'insister beaucoup sur les accusations dont Sénèque fut l'objet pendant qu'il était au pouvoir. Elles émanaient, pour la plupart, d'un homme on ne peut plus taré, le délateur Suillius, qui, craignant de se voir poursuivi pour les manœuvres criminelles dont il s'était rendu coupable sous Claude, prenait les devans en essayant de déconsidérer le nouveau ministre. Si peut-être ses calomnies trouvèrent de l'écho auprès d'honnêtes gens comme Thræsea, cela ne prouve pas grand chose : il arrive souvent que les hommes d'une vertu intransigeante sont un peu trop prompts à accueillir de méchans bruits contre ceux qui ne partagent pas leur farouche puritanisme. Mais ce qu'il faut noter surtout, c'est que personne, pas même Suillius, n'incrimina Sénèque en tant qu'homme d'État : on s'attaquait exclusivement à sa vie privée, et les reproches que l'on entassait contre elle nous semblent aujourd-



d'hui un peu puérils. Que Sénèque fût riche à 300 millions de sesterces (60 millions de notre monnaie), qu'il eût de beaux meubles, une foule d'esclaves et d'immenses propriétés, que sa femme portât d'énormes pierres précieuses comme boucles d'oreilles, qu'est-ce que cela pouvait faire à l'empire romain? Ce train de maison, si luxueux qu'il fût, n'avait rien d'exorbitant au milieu de la société aristocratique d'alors, et on ne l'eût même pas remarqué chez un autre que lui. Mais Sénèque était stoïcien, et, au dire des bons apôtres comme Suillius, un stoïcien n'avait pas le droit d'être si riche! il démentait ses principes! il se convainquait lui-même d'hypocrisie! Sénèque a fait justice de ce grief dans son traité *De la Vie heureuse*, un des plus brillants et des plus spirituels qu'il ait écrits; son apologie est très adroite, mais d'une adresse qui n'en doit nullement faire suspecter la franchise. Il commence par déclarer qu'on n'a pas le droit de le juger au nom de la perfection philosophique. Il réclame le droit d'être un simple mortel, admirateur plutôt qu'adepte de la souveraine vertu: « Je ne suis pas un sage, et n'en serai jamais un... Je loue, non la vie que je mène, mais celle que je sais qu'on doit mener. » Cette distinction n'est pas une subtilité d'avocat exigée par les circonstances: dès sa jeunesse, nous avons vu que la complète abnégation des stoïciens avait été pour lui un rêve idéal, qu'il avait par momens cherché à réaliser, et non une règle constante de son existence. Plus loin, il est plus hardi, et proclame que les vrais philosophes eux-mêmes ne sont pas condamnés à la pauvreté: l'argent n'a rien de criminel, s'il a été bien acquis et s'il est bien employé. Et ici encore, ce n'est pas une théorie improvisée pour les besoins de la cause: on la retrouvera dans les *Lettres à Lucilius*, qui datent de la retraite de Sénèque, et où il proteste contre les affectations d'indigence étalées par certains charlatans de philosophie. Il n'y a donc, à bien y regarder, aucune contradiction entre ses opinions et ses actes en ce qui concerne la richesse et le luxe. Dès lors, le blâmer de n'avoir pas vécu comme un ermite à la cour de Néron, et, sous ce prétexte, rééditer contre lui, comme l'ont fait certains écrivains modernes, les clabauderies des Suillius, ce serait vraiment avoir de la probité d'un homme d'État une conception bien pharisaïque!

Les drames dans lesquels périrent Britannicus et Agrippine ont beaucoup plus d'importance. Ici la conduite de Sénèque et

de son fidèle coopérateur Burrhus prête davantage à la discussion. Non qu'on leur ait jamais reproché une complicité directe dans ces assassinats. Ils ne connurent la décision de Néron contre Britannicus qu'une fois l'empoisonnement opéré. Quant à Agrippine, la première fois que Néron voulut s'en débarrasser par la violence, il trouva devant lui la résistance énergique de son ancien précepteur et de son préfet du prétoire; après beaucoup d'efforts, ils obtinrent que l'impératrice-mère ne fût condamnée qu'après un jugement régulier; Burrhus fut chargé de ce jugement, et, grâce à lui et à Sénèque, le parricide fut évité ce jour-là. Quatre ans plus tard, ils furent, ou moins hardis, ou moins heureux. Lorsque Néron essaya de faire périr sa mère dans un naufrage machiné d'avance, les mit-il au courant de son projet? Tacite en doute, et nous n'avons aucune raison de le croire. Après l'échec de cet artifice, quand l'empereur affolé, feignant de craindre (ou peut-être craignant réellement) un retour offensif d'Agrippine, leur avoua tout et leur demanda conseil, ils prononcèrent quelques paroles qu'on put interpréter comme un assentiment au meurtre, sans d'ailleurs vouloir se charger eux-mêmes de l'exécution. Ils ne furent donc, à aucun degré ni à aucun moment, les instigateurs des crimes de Néron: ce point est hors de doute, et leurs adversaires les blâment seulement de s'en être faits, après coup, les approbateurs plus ou moins déclarés. Quand Britannicus fut mort, Sénèque rédigea le message impérial dans lequel Néron exprimait au Sénat sa douleur de ce trépas prématuré, et il consentit à recevoir une partie des biens du jeune prince. De même, en 59, — sans parler de la formule ambiguë par laquelle il souscrivit à la condamnation d'Agrippine, — il ratifia plus explicitement l'acte de l'empereur en composant, cette fois encore, une lettre justificative de Néron au Sénat, et en présentant effrontément la mort d'Agrippine comme un suicide. Bref, en ces deux circonstances critiques, son attitude fut exactement celle que Tacite a définie ailleurs, à propos de son ami Burrhus, par les deux mots célèbres: *laudans ac mærens*; il accepta de vanter tout haut les vertus d'un souverain dont il déplorait tout bas les vices, de justifier, en les couvrant de sa grande autorité morale, des actions qu'il savait trop bien criminelles: c'est cette complaisance que l'on a souvent taxée de lâcheté.

Il est bien certain que de pareilles compromissions ont

quelque chose de singulièrement choquant. Toutefois, pour les juger équitablement, il faudrait, s'il était possible, nous mettre à la place de Sénèque. Qu'était Britannicus pour Sénèque? L'opinion publique, à Rome, paraît s'en être engouée sans le connaître, parce qu'il avait été malheureux et qu'il était mort jeune; et, dans les temps modernes, on s'est volontiers attendri sur sa destinée, ne fût-ce qu'à cause des beaux vers de Racine; mais que pouvait en penser, en l'an 55, un homme d'État raisonnant froidement? Fils de Claude et de Messaline, du prince le plus stupide et de l'impératrice la plus débauchée qu'on eût encore vus sur le trône, étioilé par une longue captivité, peut-être épileptique ou hypocondriaque, que devait-on attendre de lui? Et d'autre part, toujours furieux d'avoir été écarté du pouvoir, aigri par les mauvais traitemens subis, excité par Agrippine, qui voulait s'en faire une arme éventuelle contre son propre fils, n'allait-il pas se poser en candidat à l'empire, rallier un parti, soulever l'armée, susciter une de ces guerres civiles dont les Romains avaient trop souffert pour ne pas en craindre terriblement le retour? Toutes ces considérations durent se présenter à l'esprit de Sénèque. Elles n'auraient pas suffi, à coup sûr, pour le décider à faire périr le jeune prince, mais elles suffirent pour l'empêcher de trop se lamenter ou de trop s'indigner de sa mort, une fois qu'au surplus la chose fut irrémédiable. — En ce qui concerne Agrippine, il dut en être à peu près de même. Sans doute, le parricide était abominable aux yeux des Romains comme aux nôtres, mais Agrippine n'était pas une mère comme toutes les mères. Sénèque, mieux que personne, savait ce qu'elle était. Il savait par quelles infamies elle était devenue l'épouse de Claude, et par quel crime elle s'en était débarrassée. Il savait que, sous le nom de Néron, elle n'avait travaillé que pour elle-même, prête à détrôner son fils s'il refusait de lui obéir, prête aussi, pour le maintenir en sa sujétion, à toutes les turpitudes, y compris l'inceste. Il ne souhaitait pas sa mort; il se contentait de la mépriser, et de veiller à ce qu'elle ne reprit aucune influence sur l'empereur; il ne croyait pas, — et personne ne croyait, — que celui-ci allât jusqu'à la tuer. Lorsqu'il apprit la décision de Néron, il put bien, tout en la réprouvant, se souvenir du répugnant passé de celle qui en allait être la victime. Il lui parut peut-être qu'envers une femme souillée de tant d'opprobres le parricide était non pas excusable,

mais moins odieux tout de même que s'il s'était agi d'une mère innocente et tendre, et il calma, — trop faiblement, — ses scrupules par une réflexion qui pourrait se traduire sous cette forme familière : « Après tout, ce n'est pas une grosse perte ! »

Telles sont, ce semble, les raisons qui firent paraître les crimes de Néron moins monstrueux aux yeux de Sénèque que nous ne les jugeons maintenant. Mais le vrai motif qui le décida à les sanctionner de son adhésion résignée, ce fut, peut-être, l'intérêt de l'État. En présence d'un souverain irrévocablement décidé au fratricide ou au parricide, il n'y avait pour son ministre que deux partis possibles : approuver, ou s'en aller. Mais, s'en aller, — dut-il se dire avec cette subtilité dans la casuistique qui caractérise les âmes faibles, — c'était livrer Néron aux pires influences, à celle d'abord de ses instincts pervers, jusqu'ici péniblement contenus et désormais déchainés, à celle aussi des immondes favoris qui commençaient à l'asservir à leurs caprices ; c'était, par conséquent, replonger l'empire tout entier dans l'abîme du despotisme, où il avait si longtemps gémi, et dont Sénèque avait essayé de le tirer. Approuver, au contraire, c'était sans doute se faire rétrospectivement le complice du crime ; mais c'était aussi, en se déshonorant, conserver à ce prix le pouvoir de faire encore un peu de bien. Ce cas de conscience était, cette fois surtout, spécialement angoissant. Sénèque le trancha dans le sens de ce qu'il crut l'utilité générale. Il faut s'en souvenir, non pour excuser, mais pour expliquer sa conduite, tout en regrettant qu'il ne se soit pas plus fermement attaché au principe stoïcien de l'honneur.

Admettons que ses intentions aient été honnêtes ; sa conduite a-t-elle été habile ? C'est une autre question. Nous croirions assez volontiers que, si son œuvre fut incomplète et surtout caduque, cela vient en partie de ce qu'il manqua de prudence dans quelques-uns de ses procédés. C'était une maladresse, d'abord, d'étaler aux yeux de Néron la grandeur de son pouvoir pour faire mieux ressortir la grandeur de ses obligations. Rappelons-nous les hyperboles adulatrices du traité *De la Clémence* : « Tu ne peux pas rester caché, pas plus que le soleil. Tu es entouré d'une auréole de lumière, tous les yeux sont fixés sur toi : ta sortie n'est pas une sortie, c'est le lever d'un astre... Tu ne peux t'irriter sans que tout tremble... » Rappelons-nous le langage qu'il prêtait à son élève, considérant sa propre majesté :



« Je suis le maître de la vie et de la mort de tout l'univers... Ces milliers de glaives que ma volonté pacifique tient au fourreau, en sortiront sur un signe de ma tête. Détruire ou déporter des nations entières, leur donner ou leur ôter la liberté, rendre un roi esclave ou faire roi le premier venu, démolir ou fonder des villes, tout cela ne dépend que de moi. » Sans doute, de cette puissance absolue, Sénèque concluait à un devoir, non moins absolu, de justice et d'humanité : mais n'était-il pas à craindre que le jeune empereur ne se dérobat à la conclusion, tout en retenant fort bien les prémisses. « C'est une terrible pensée, a dit un prédicateur du *xvii<sup>e</sup>* siècle, de n'avoir rien au-dessus de sa tête. » Peut-être était-il superflu de la présenter à l'orgueil juvénile de Néron avec tant d'insistance et tant d'emphase !

Une autre maladresse de Sénèque fut l'espèce d'alliance occulte qu'il conclut avec les libertins amis de Néron, Othon, Sénécion et autres, ou encore avec la courtisane Acté. Il espérait que les plaisirs des sens suffiraient au prince, le détourneraient de vices plus redoutables, qu'il s'amuserait trop pour avoir le loisir d'être méchant. Ce grand moraliste ne connaissait pas assez la solidarité qui unit réciproquement toutes nos actions. Il n'y a pas de cloisons étanches dans l'âme humaine, et il est rare qu'une passion, si on lui laisse libre cours, n'en suscite pas plusieurs autres dans le cœur qu'on lui a livré. Notamment, la volupté et la cruauté sont associées par je ne sais quel lien étroit, que l'Ecclésiaste avait déjà aperçu, et que Sainte-Beuve, dans une page célèbre de son roman, a merveilleusement défini. L'histoire de Néron en est un frappant exemple. Ce sont les complices et les pourvoyeurs de ses plaisirs, les Othon et les Poppée, les Anicetus et les Tigellinus qui ont été les instigateurs de la plupart de ses violences. Il y a, dans presque tous ses crimes, une recherche éperdue de la sensation rare et neuve, et comme une sorte de dilettantisme sadique. Cette intime fusion de l'instinct lubrique et de l'instinct féroce prouve quel mauvais calcul avait fait Sénèque en essayant de combattre celui-ci par celui-là.

Il eut donc, en somme, le tort de trop favoriser dans l'âme de son élève deux passions dangereuses, l'orgueil et le goût de la débauche, sans prévoir que ces forces, qu'il se flattait de diriger à son gré, se retourneraient contre lui. Mais cette grave erreur pédagogique ne fut pas la seule raison de son échec.



Supposons qu'il eût plus énergiquement lutté contre les mauvais penchans du prince, qu'il les eût vaincus, — malgré la terrible puissance de l'hérédité, — supposons que Néron fût devenu grâce à lui un empereur doux, chaste et modeste, cela aurait-il suffi ? Les qualités personnelles du souverain pouvaient-elles, à elles seules, assurer le bonheur de l'empire ? Pour répondre à cette question, comparons le règne de Néron au siècle des Antonins. Ce qui a fait la grandeur et la beauté de cette dernière époque, ce n'est pas seulement l'honnêteté de Trajan, la bienfaisance d'Hadrien, la douceur d'Antonin, la haute vertu de Marc-Aurèle ; c'est que ces princes ont trouvé autour d'eux une aristocratie renouvelée à la suite des guerres civiles, une « classe dirigeante » intelligente et loyale, capable de les comprendre et de les aider. Au temps de Néron, la noblesse romaine était loin d'offrir d'aussi précieuses ressources. Elle comprenait un certain nombre d'ambitieux, beaucoup de viveurs oisifs et corrompus, et quelques honnêtes gens sans grande vigueur. Pour guérir les maux dont souffrait l'État romain, il aurait fallu transformer, non seulement l'empereur, mais toute la haute société qui l'entourait. Cela, Sénèque ne pouvait le faire. Personne, sans doute, ne l'aurait pu : des changemens aussi généraux sont l'œuvre du temps, des circonstances, de l'évolution historique, et non de l'influence d'un seul homme. Et peut-être Sénèque était-il moins propre qu'un autre à opérer, ou même à entreprendre, une pareille réforme : sa perspicacité de moraliste, très fine et très pénétrante, manquait un peu d'envergure ; il voyait mieux, et par suite combattait mieux aussi, les défauts d'une seule personne que les vices de toute une catégorie d'hommes ; il était plus fait pour la direction de conscience individuelle que pour la prédication sociale. Pour toutes ces raisons, il ne trouva pas plus dans l'aristocratie que dans l'empereur l'appui efficace sur lequel il avait compté. Il chercha à y suppléer par lui-même autant que ses forces le lui permettaient. Mais les efforts d'un seul homme ne pouvaient guère aboutir qu'à donner à l'État quelques années de trêve. Ce n'était pas, d'ailleurs, un présent si négligeable !

Nous saisissons là, ce semble, le fort et le faible de la tentative de Sénèque. Il fit peut-être tout ce qui dépendait de lui, et n'échoua que par une erreur d'appréciation sur ce qui n'en dépendait pas. Il crut que ses belles paroles et ses bons exemples

suffiraient pour maintenir dans une honnêteté relative un prince déjà gangrené jusqu'à la moelle, ou pour ranimer l'activité d'une société indifférente et aveulée. Des deux côtés, il fut tristement déçu. Une chose du moins paraît bien au-dessus du doute : c'est la sincérité, tempérée de faiblesse, c'est la noblesse même de ses intentions, l'ardeur de son dévouement à la chose publique. On a dit spirituellement qu'un jacobin ministre n'était pas toujours un ministre jacobin. Rien ne serait plus injuste que de lancer contre Sénèque une épigramme du même genre : ce philosophe ministre a vraiment essayé d'être un ministre philosophe, — si, par ce mot, on entend, non pas un théoricien perdu dans les nuages de l'abstraction, mais un homme désireux d'être le plus équitable et de faire le plus de bien, ou le moins de mal possible. Sans doute, il est fâcheux de se dire que tant de bonne volonté n'a abouti qu'à retarder de quelques années l'éclosion des pires monstruosité; qu'un Sénèque ait eu pour disciple un Néron, il y a peu d'ironies plus cruelles. Mais si ce contraste peut nous faire réfléchir sur la fragilité des efforts humains, il ne doit pas nous en faire méconnaître la relative beauté. S'il fallait conclure, nous emprunterions une citation à Sénèque, qui lui-même l'avait empruntée à Ovide. Parlant des apprentis philosophes qui essaient de pratiquer la vertu sans y arriver, il leur appliquait le vers des *Métamorphoses* sur la noble et vaine ambition de Phaéton, *magnis tamen excidit ausis*. La même formule ne conviendrait-elle pas à l'œuvre politique que nous venons d'étudier, à cette tentative désespérée pour sauver l'empire romain du despotisme honteux et cruel qui l'étouffait? Lui aussi, Sénèque entreprit une grande chose; s'il échoua, — ou, pour parler exactement, s'il ne réussit qu'à moitié, — il conserve l'honneur de l'initiative au total la plus désintéressée; lui aussi, comme le héros d'Ovide, *magnis excidit ausis*,

Il tomba, mais après un effort généreux.

RENÉ PICHON.

---

# LES PIERRES TOMBÉES DU CIEL

ET

## L'ÉVOLUTION PLANÉTAIRE

---

L'homme a toujours commencé par voir, dans tout phénomène grandiose et inaccoutumé, une manifestation des puissances surnaturelles. La foudre qui éclate, c'est le char de Thor roulant dans l'espace. Les pierres qui tombent du ciel sont lancées par les dieux : celle que l'on voyait près du temple de Delphes avait été, dit-on, rejetée par Saturne. Une autre était adorée à Rome où on lui éleva un temple, et lui donna des prêtres. Les Phéniciens l'appelaient Elagabale, les Phrygiens, la Mère des Dieux, les Libyens, Jupiter Ammon. Une monnaie commémora sa translation, en l'an 104 avant notre ère, dans la capitale du monde, sur un char attelé de quatre chevaux.

Au sentiment de plusieurs auteurs, la numismatique semblerait, d'ailleurs, avoir attaché un intérêt tout particulier aux pierres tombées du ciel. Des monnaies de l'île de Chypre montrent un gros bloc conique, qui serait une météorite placée sous le péristyle d'un temple, devant un bassin avec ou sans poissons, selon les exemplaires. C'est, pense-t-on, le symbole de la Diane de Perga que représente une pierre disposée sur le fronton d'un temple à deux colonnes. On trouve cette gravure sur des monnaies de Caracalla, de Septime-Sévère et d'autres empereurs. Une médaille de Drusus le Jeune porte, au revers, Jupiter de Salamine tenant dans sa main gauche la pierre

conique. Sur d'autres monnaies, on voit deux pierres en forme de bornes, placées l'une à côté de l'autre et abritées sous un arbre. D'autres exemples, innombrables, pourraient être ajoutés à cette liste, dont la signification a été contestée.

Les anciens historiens ont, à maintes reprises, conservé le souvenir de chutes d'aérolithes. Des livres chinois, datant de plusieurs siècles avant notre ère, en font mention. Les Grecs et les Romains nous ont donné beaucoup de détails sur ces phénomènes. Pline raconte que la seconde année de la 78<sup>e</sup> olympiade (environ 467 ans avant notre ère), une pierre, de la grosseur d'un chariot, tomba en Thrace, près de la rivière des Chèvres (*Egos Potamos*). Plutarque dans la *Vie de Lysandre*, Tite-Live dans ses *Décades*, Valère Maxime, Julius Obsequens, César, Ammien Marcellin, Photius ont enregistré le phénomène : la plupart en lui attribuant, cela va sans dire, une origine merveilleuse.

De grands esprits, cependant, approchèrent déjà de la vérité : Anaxagore, d'après Plin<sup>e</sup>, aurait dit que la pierre d'*Egos Potamos* avait été détachée du corps même du soleil.

Les auteurs du moyen âge ont à leur tour constaté des chutes de pierres célestes. Le *Livre des Prodiges*, de Conrad Lycosthène montre, par une gravure, une averse de blocs sur un paysage montagneux, une ville fortifiée.

Cette image, si naïve, n'est par la seule qui ait représenté le météore. Une œuvre, au sommet de l'art, la *Madone de Foligno*, de Raphaël, que l'on voit à la Pinacothèque du Vatican, a peut-être été commandée pour commémorer une chute de pierre météoritique. La Vierge, assise sur les nuages, avec le « Bambino » dans les bras, est entourée d'une guirlande de chérubins. A ses pieds, quatre saints en prière. Dans le fond du tableau, la ville de Crema. En regardant avec un peu d'attention, on voit au-dessus de celle-ci un globe de feu descendre des nuages en laissant derrière lui une trainée embrasée. Ce n'est pas, ainsi qu'on l'a cru d'abord, quelque engin de guerre ; c'est un bolide, comme M. Holden, en 1891, l'a mis en évidence, en citant d'anciens textes : « Le 4 septembre 1511, — nous dit la *Istoria di Milano*, du cordonnier Andrea del Prato, — à deux heures de la nuit, il apparut à Milan et dans toute la région, dans l'atmosphère, à la surprise et à la terreur de tous, *una granda testa*, d'une telle splendeur qu'elle parut rallumer le jour. » On

recueillit, dit-on, plus de douze cents pierres, « tombées en sifflant d'un tourbillon de feu, » et dont la plus grosse pesait cent vingt livres. Plusieurs d'entre elles furent portées à Milan et même présentées à la Cour de France. Or, c'est le 11 avril 1512 qu'eut lieu la bataille de Ravenne qui, malgré leur victoire, fut le signal du départ des Français. Que Jules II, le pape guerrier, ait vu dans le météore de Crema le signe céleste de la délivrance prochaine, voilà qui cadre bien avec toutes les idées du temps, et le tableau de Raphaël serait un *ex-voto* et une figure d'histoire naturelle, en même temps qu'un chef-d'œuvre de l'art.

Les superstitions relatives aux météorites sont de tous les pays et de tous les temps. Nos paysans, terrifiés de la chute, pourraient bien y voir, du moins en certaines provinces, une intervention du diable. En revanche, les pierres ont souvent passé pour des talismans. Le 4 septembre 1886, des Cosaques, ayant assisté à la chute qui eut lieu à Novo Urey, près de Krasnoslobolsk, dans le gouvernement de Penza, se jetèrent sur la météorite, la mirent en poussière et en avalèrent le plus possible, croyant se garantir ainsi de toutes les maladies. La masse était grosse et la gloutonnerie de ces barbares ne put venir à bout du tout. Nous en possédons un spécimen au Jardin des Plantes de Paris. Le type est rare et précieux, et renferme dans sa substance des grains microscopiques de diamant.

Le magnifique bloc de fer météoritique découvert à Charcas, au Mexique, était considéré dans ce pays comme préservant de la stérilité les femmes qui lui rendaient un culte. Il pèse 780 kilogrammes et était enchâssé dans le mur de l'église de Charcas, d'où il fut extrait par nos soldats, lors de l'expédition du Mexique. Il est parmi les plus beaux échantillons du Muséum.

Les nègres ne pouvaient manquer de faire des fétiches des pierres tombées du ciel. Les Ashantis, dit-on, en révèrent un grand nombre dont chacune a son petit temple. Chez une autre peuplade, des voyageurs ont vu un aérolithe couvert de vêtements et de verroterie et considéré comme un dieu.

En Italie, à Vago, le 19 juin 1668, tomba une pierre dont le Muséum possède neuf grammes. La masse fut portée à l'église de Vérone et attachée avec une chaîne de fer.

Un certain nombre de pierres célestes sont de même enchaînées : tel est le cas de la pierre noire de la Mecque, — une



météorite, très vraisemblablement. Celle qui tomba le 7 novembre 1492, devant l'empereur Maximilien, à Ensisheim, en Alsace, et dont notre grande collection nationale comprend un magnifique spécimen, fut enchaînée dans l'église de ce village jusqu'à l'époque de la Révolution. Ambroise Paré dans son *Traité des monstres*, écrit : « Boistuan raconte en ses *Histoires prodigieuses* qu'en Sugolie, située sur les confins de Hongrie, il tomba une pierre du ciel avec un horrible éclatement, le septième jour de septembre 1514, de la pesanteur de deux cent cinquante livres, laquelle les citoyens ont fait enclaver avec une grosse chaine de fer au milieu de leur temple et se monstre avec une grande merveille à ceux qui voyagent par leur Province, chose merveilleuse que l'air ait pu soutenir une telle pesanteur. »

M. l'ingénieur E. Derennes fait mention d'un gros bloc de grès, à Gauchin-Légal, attaché sur la place par des chaines de fer, parce qu'il avait la réputation de s'en aller pendant certaines nuits faire du grabuge dans le voisinage. Et de ce fait, M. Derennes conclut que, si les météorites sont enchaînées dans les lieux consacrés, c'est parce qu'on redoute de les voir partir, comme elles sont venues, d'une façon qu'on juge surnaturelle.

En face de ce dérèglement d'imagination, bien excusable chez des hommes dépourvus d'instruction, il est nécessaire de constater que les savans eux-mêmes ont erré bien longtemps dans l'interprétation du phénomène, et qu'après avoir accepté, comme les gens des campagnes, des affirmations sans preuve, ils ont été un moment unanimes à nier purement et simplement ce qu'ils ne pouvaient comprendre. L'erreur commise, si elle ne s'excuse pas complètement, a cependant ses raisons. Jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'explication la plus raisonnable de la chute des pierres consistait à en faire l'une des formes de la foudre : les éclats de lumière et les détonations, traits essentiels des deux phénomènes, suffisaient pour qu'on les confondit. Lorsque la foudre, mieux étudiée, se révéla identique à l'immatérielle électricité, on en conclut qu'elle ne saurait se manifester par les blocs, souvent volumineux, que le langage populaire avait pris l'habitude de désigner sous les noms de pierres de foudre et de pierres de tonnerre. On en conclut qu'il ne tombe pas de pierres du ciel.

Une pierre étant tombée le 13 septembre 1768, l'Académie

des sciences reçut de l'abbé Bachelay le résumé des dépositions faites par les témoins de la chute. Rien de plus net et de plus précis que ce récit, accompagné d'un fragment de la pierre :

« Il parut du côté du château de la Chevalerie, près de Lucé, petite ville du Maine, un nuage orageux dans lequel il se fit entendre un coup de tonnerre fort et sec, à peu près semblable à un coup de canon ; on entendit à la suite, dans un espace d'à peu près deux lieues et demie, sans apercevoir aucun feu, un sifflement considérable dans l'air, et qui imitait si bien le mugissement d'un bœuf, que plusieurs personnes y furent trompées. Enfin, plusieurs particuliers, qui travaillaient à la récolte dans la paroisse de Périgné, à trois lieues environ de Lucé, ayant entendu le même bruit, regardèrent en haut et virent un corps opaque qui décrivait une ligne courbe, et qui alla tomber sur une pelouse, dans le grand chemin du Mans, auprès duquel ils travaillaient. Tous y accoururent promptement et trouvèrent une espèce de pierre dont la moitié environ était enfoncée dans la terre. Mais elle était si chaude et si brûlante qu'il n'était pas possible d'y toucher. »

Pour examiner le fait, l'Académie nomma une commission, dont était Lavoisier. Un rapport fut rédigé dans lequel le fondateur de la chimie, qui fut aussi l'un des promoteurs de la méthode scientifique, s'exprime en ces termes :

« Les *vrais physiciens*, dit ce curieux document, ont toujours regardé comme fort douteuse l'existence des pierres de tonnerre ; » voir le mémoire publié (soixante-douze ans auparavant) par Lemery.

Première erreur qui engage les commissaires dans une fausse route. Ils n'examinent pas s'il est tombé une pierre à Lucé et dans quelles conditions : ils se bornent à soutenir qu'il n'existe pas de pierres de tonnerre.

« Si l'existence des pierres de tonnerre a été regardée comme suspecte dans un temps où les physiciens n'avaient presque aucune idée de la nature du tonnerre, à plus forte raison doit-elle le paraître aujourd'hui, que les physiciens modernes ont découvert que les effets de ce météore étaient les mêmes que ceux de l'électricité. »

Le récit de l'abbé Bachelay n'arrête point les auteurs du rapport : leur idée préconçue les tient tout entiers. Ils font l'analyse de la pierre : « une espèce de grès pyriteux qui n'a rien de

particulier, si ce n'est l'odeur hépatique qui s'en dégage pendant la dissolution par le sel marin. » D'où les commissaires concluent que la pierre en question *n'est point tombée du ciel*, et qu'elle n'a point été formée par des matières minérales mises en fusion par le feu du tonnerre. « L'opinion qui nous paraît la plus probable, disent-ils, celle qui cadre le mieux avec les principes reçus en physique, avec les faits rapportés par M. l'abbé Bachelay et avec nos propres expériences, c'est que cette pierre qui, peut-être, était couverte d'une petite couche de gazon, aura été frappée par la foudre, et qu'elle aura ainsi été mise en évidence. »

La Commission ne faisait donc rien du témoignage des « particuliers qui travaillaient à la récolte. » Elle élimine arbitrairement tout ce qui contredit son hypothèse. Elle ne tient aucun compte du « corps opaque décrivant une courbe. » Si elle ne supprime pas le coup de tonnerre, c'est que le tonnerre était admis en physique.

Malgré l'interdiction de l'Académie, les pierres continuèrent à tomber du ciel, et ce fut un académicien, Biot, qui, en avril 1803, à propos d'une chute qui eut lieu aux environs de la ville de Laigle, dans l'Orne, proclama la réalité du phénomène. Il avait méthodiquement procédé à une longue enquête sur les lieux, entendu un grand nombre de témoins, et recueilli toutes les pierres qu'il put se faire remettre, et qui sont maintenant au Muséum d'histoire naturelle.

Il se trouverait encore aujourd'hui, probablement, des savans qui commettraient la méprise de Lavoisier. La cruelle leçon infligée par la réalité à la prétention de juger les faits à un point de vue abstrait, n'a pas porté les fruits de prudence qu'on pouvait espérer. Et c'est ainsi, pour citer un exemple entre mille, — nous le choisissons parce qu'il entre exactement dans notre sujet, — que des gens de science confondent encore actuellement les météorites avec les étoiles filantes, tout comme on les confondait au XVIII<sup>e</sup> siècle avec le tonnerre. Cette fois encore, on juge sur l'apparence. Jadis on identifiait la détonation des bolides avec les éclats de la foudre; maintenant, on rapproche la boule de feu, dont on oublie le fracas, avec le globe silencieux qui nous apporte périodiquement le résultat de la désagrégation spontanée des comètes.

## I

L'histoire des météorites comprend un chapitre météorologique dont nous ne saurions faire abstraction sans compromettre la netteté de nos conclusions. D'ailleurs, les incidens dont s'entoure la venue de ces « messagères célestes, » comme on a quelquefois appelé poétiquement les météorites, méritent à plus d'un titre d'être rapidement résumés.

Le phénomène se produit tout à coup, sans aucun signe précurseur : un globe de feu apparaît dans les hautes régions de l'atmosphère : c'est le *bolide*.

Quand ce météore n'a pas été signalé, c'est que sa présence était dissimulée, soit par des nuages épais, soit par l'éclat trop grand du soleil. Mais durant de belles nuits, la lumière du bolide est si éclatante qu'elle efface celle de la lune. Ce fut ce qui arriva le 24 juillet 1790, lors du bolide de Barbotan (Gers), le 19 décembre, pour celui de Bénarès (Inde), le 14 mai 1864, pour celui d'Orgueil (Tarn-et-Garonne), etc.

La couleur du globe de feu est diverse selon les cas. Ainsi, le bolide de Barbotan était d'un blanc blafard, celui de Saint-Mesmin (Aube), 30 mai 1866, rougeâtre, celui d'Orgueil, rouge, puis blanc.

La grosseur est assez difficile à estimer, voire pour le même météore vu par divers témoins, car cette apparence, dépourvue de tout point de repère, varie selon la situation de l'observateur. En général, comme pour Barbotan, le globe semble avoir le diamètre de la lune. L'éclat peut faire illusion sur la dimension véritable. Il est possible, à cause des phénomènes d'irradiation, que les bolides soient beaucoup plus petits qu'ils ne le paraissent.

Le bolide parcourt avec vitesse une grande étendue de ciel ; sa trajectoire est si peu inclinée sur l'horizon qu'elle paraît souvent presque horizontale.

La direction est très variable : le bolide d'Orgueil se mouvait du Nord-Ouest au Sud-Est ; celui de Charsonville (Loiret) (23 novembre 1820), du Nord au Sud ; celui de Weston, Connecticut (14 décembre 1807), de l'Est à l'Ouest ; celui de Laigle, du Sud-Est au Nord-Ouest ; celui de Bénarès, de l'Ouest à l'Est ; celui de Barbotan, du Sud au Nord, etc.

La vitesse des bolides est en disproportion avec les plus grandes vitesses que puissent prendre les corps terrestres : elle semble être de 20 000 mètres à la seconde (70 000 kilomètres à l'heure), c'est-à-dire de l'ordre des vitesses planétaires. En effet, Mercure parcourt dans le même temps d'une seconde : 48 920 mètres; Vénus, 35 780 mètres; la Terre, 30 430 mètres; Mars, 24 650 mètres.

On évalue à soixante-cinq kilomètres en moyenne la hauteur des bolides dans le ciel. Le colonel Laussedat, à l'aide d'une méthode ingénieuse, a trouvé que le bolide d'Orgueil a, durant sa trajectoire, été à des hauteurs qui ont varié de quatre-vingt-dix à quarante-cinq kilomètres.

C'est à cause de cette hauteur et de leur éclat que les bolides sont aperçus sur une très grande étendue de pays. Le bolide d'Orgueil a été vu par Adolphe Brongniart, de Gisors (Eure), c'est-à-dire à une distance de six cents kilomètres du lieu de la chute. Le bolide du 30 mai 1866, qui a éclaté dans l'Aube, a répandu sa lumière sur un rayon de quatre-vingt-cinq kilomètres.

Le bolide, en suivant sa trajectoire, laisse derrière lui une traînée souvent d'un grand éclat et persistant parfois durant plusieurs minutes. La coloration et la forme en sont variables. D'ordinaire, c'est une queue plus ou moins allongée et grossièrement triangulaire ou globuleuse. Le bolide que l'on vit à Boulogne-sur-Mer, le 20 juin 1866, était suivi d'une nébulosité contournée en hélice et ressemblant à un énorme tire-bouchon.

Au bout de sa trajectoire, qui est plus ou moins étendue, le bolide fait explosion et se divise en plusieurs éclats projetés dans diverses directions. Le bruit, qui met plusieurs minutes pour parvenir aux spectateurs, est formidable : le fracas de la chute de Laigle retentit à plus de cent vingt kilomètres; celui de la chute d'Orgueil à plus de trois cent soixante. Cette vibration énorme se produit pourtant dans des régions de l'atmosphère où l'air, extrêmement raréfié, se prête mal à la propagation du son.

L'explosion est rarement simple. On entend d'ordinaire un certain nombre de détonations qui font penser à des décharges d'artillerie et qui sont accompagnées ou suivies d'un roulement comparé, tantôt à celui d'une voiture lourdement chargée,



tantôt à un feu de peloton parfois très prolongé, avec des renforcements et des affaiblissmens successifs.

On a cherché longtemps la cause de l'incandescence et du bruit des bolides. On rapporta d'abord l'échauffement au frottement de l'air. Mais Regnault et, à sa suite, Govi, de Turin, démontrèrent que le frottement des gaz contre les bolides n'y développe pas de chaleur sensible, même dans les conditions les plus favorables. Delaunay adopta l'idée, déjà émise par Haidinger, que l'échauffement résulte de la compression infligée par le bolide aux particules atmosphériques. Divers savans attribuèrent l'incandescence du bolide à la destruction de sa force vive au moment où il traverse l'air. Mais le calcul appliqué à des questions aussi compliquées conduit à des conséquences évidemment fausses : relativement au bolide d'Orvinio, M. Ferrari arriva à trouver que la destruction de la force vive avait dû développer une température de 1936931 degrés centigrades ! En outre, si telle était en effet l'origine de la température développée, celle-ci devrait se produire également dans toute la masse de la météorite, qui conserverait des traces de cet énorme échauffement. Or, l'étude directe nous a prouvé que l'échauffement est exclusivement superficiel.

En effet, l'écorce noire qui recouvre les météorites est le fait de l'échauffement atmosphérique. La constance de cette croûte est l'un des caractères qui permettent de distinguer tout d'abord une pierre céleste d'une roche terrestre.

Aussi, au moment de leur chute, les météorites sont généralement beaucoup trop chaudes pour qu'on puisse y toucher avec la main. Mais, comme nous venons de le dire, cette chaleur est localisée à la surface, et l'intérieur est, au contraire, remarquablement froid, à en juger d'après deux observations des plus dignes de foi. Agassiz raconte que, lors de la chute qui eut lieu à Dhurmsalla (Inde), le 14 juillet 1860, les pierres fumantes ayant été brisées par les assistans, ceux-ci furent bien surpris d'en trouver l'intérieur si froid qu'on n'en pouvait supporter le contact sans une vive douleur : c'était à la lettre comme la *glace frie* que les Chinois ont inventée bien avant nos cuisiniers. D'un autre côté, M. Bombicci, dans sa notice sur les météorites tombées, le 16 février 1883, à Alfianello, près de Brescia, en Italie, constata que la surface d'une cassure faite immédiatement était extrêmement froide.

Cette basse température interne semble bien être le résultat du long séjour des masses météoritiques dans l'espace interplanétaire qui, d'après les physiiciens, doit être, au plus, à cinquante degrés au-dessous de zéro.

Le nombre des pierres d'une même chute est fort variable; qu'on en juge d'après quelques exemples.

On n'a ramassé qu'une seule masse après les chutes de Lucé, en France (1768), de Wold-Cottage, en Angleterre (1795), de Salles (Rhône) (1798), d'Apt (Vaucluse) (1803), de Chassigny (Haute-Marne) (1815), de Juvinas (Ardèche) (1821), de Vouillé (Vienne) (1831), de Château-Renard (Loiret) (1841), de Braunau (Bohême) (1847), etc. On en a trouvé deux à Agram (Croatie) (1744); une dizaine à Toulouse (Haute-Garonne) (1812); une centaine à Orgueil (Tarn-et-Garonne) (1864); un millier à Knyahinya (Hongrie) (1866); trois mille environ à Laigle (Orne) (1803). On a évalué à cent mille le nombre des pierres qui se sont abattues ensemble sur Pultusk, en Pologne, le 30 janvier 1868. Le Muséum d'histoire naturelle a possédé jusqu'à neuf cents spécimens de cette dernière chute, et un marchand de minéraux, plus de deux mille. En 1882, il y eut à Mocs, aussi en Transylvanie, une chute de blocs fort nombreux.

La vitesse des météorites durant leur chute n'a aucun rapport avec celle des bolidés. Le plus souvent, les pierres ne sont pas même fracturées par leur choc sur le sol. Or, comme les anciens boulets de canon en pierre se brisaient contre tous les obstacles durs qu'ils rencontraient, on peut en conclure que la vitesse des météorites est moindre que celle de ces boulets. Cependant, il est des cas où la projection eut assez de force pour que la pierre pénétrât dans la terre. Celle qui est tombée à Aumale, en Algérie, le 25 août 1865, creusa un trou profond, et l'une de celles de Knyahinya en Hongrie, du 9 juin 1866, pénétra de quatre mètres sous le gazon. La pierre de Tadjera (Algérie) (9 juin 1867) creusa à la surface du sol un sillon d'un kilomètre de longueur; et la météorite de Sauguis-Saint-Étienne (Basses-Pyrénées) (7 septembre 1868) se réduisit en d'innombrables débris n'ayant guère plus d'un centimètre cube en moyenne.

Naturellement, les météorites ont parfois causé des accidens graves, tué des hommes et des animaux, cassé des arbres, défoncé des toits. On les a accusées d'avoir déterminé des incendies; mais la chose n'a jamais été bien prouvée: à moins de

frapper sur certaines substances particulièrement inflammables, leur température n'est pas assez élevée pour allumer les corps sur lesquels elles tombent.

Lorsqu'une chute comprend un grand nombre de météorites, la résistance de l'air qui leur est opposée influe sur la manière dont elles se dispersent à terre. Les pierres sont distribuées sur une ellipse allongée dont l'axe répond à la projection sur le sol de la trajectoire, et dans laquelle elles sont pour ainsi dire triées par ordre de grosseur. Les plus volumineuses sont à un bout, les petites à l'autre, et les moyennes entre ces deux situations. Les météorites ne sont donc pas seulement des éclats faits dans l'atmosphère aux dépens d'un corps volumineux : elles sont avant tout des débris circulant dans le ciel comme feraient des charrois de gravats.

La surface couverte par les éclats de la météorite de Pultusk en Pologne (30 janvier 1868) était de seize kilomètres environ de longueur sur 3 kilomètres de largeur maxima. D'après le témoignage des paysans, la distance relative des pierres tombées en quantité sur la surface glacée de la rivière était de vingt à trente mètres environ.

## II

Ceux qu'intéressent les roches célestes devront aller voir, au Jardin des Plantes, la collection de météorites du Muséum d'Histoire naturelle, qui comprend des milliers d'échantillons provenant d'environ trois cents chutes. Certaines masses pesant des centaines de kilogrammes, on aura une idée de la valeur matérielle de cette collection, quand on saura que les fers météoriques se payent de un à cinq francs le gramme, les pierres de deux à vingt-cinq francs.

Mais cette valeur matérielle est d'un intérêt bien secondaire quand on envisage tout ce que nous enseignent des substances venues de l'espace. C'est avec une véritable émotion qu'on les manipule pour la première fois. Aussi est-on surpris de l'indifférence de certains savans à l'égard de ces visiteuses d'en haut, sur lesquelles ils se livrent d'ordinaire à des expériences banales, sans chercher à pénétrer leur histoire.

Parmi les météorites, les unes sont des masses compactes de fer (Sidérites), les autres sont des pierres ordinairement plus

ou moins blanches, parfois grises et même noires, assez faciles à désagréger (Lithites), et ces deux types se rattachent l'un à l'autre par des intermédiaires très nombreux (Lithosidérites).

Pour apprécier la structure des sidérîtes ou fers, il faut avoir recours au moyen d'étude connu sous le nom de procédé de Widmannstættén, du nom de son inventeur, qui était, au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, professeur à l'Université de Wittenberg.

L'expérience consiste à faire, sur un fer ou à travers sa masse, une surface plane et polie, puis à la soumettre à l'action d'un acide, acide chlorhydrique par exemple. Au lieu de s'attaquer uniformément, comme ferait le fer terrestre, le métal céleste laisse apparaître souvent un réseau admirablement dessiné, qui doit son origine à ce que divers alliages, inégalement attaquables, occupent les uns vis-à-vis des autres des situations très régulières. Les fers météoritiques ne donnent pas tous les mêmes figures, et c'est d'après la diversité des images ainsi obtenues qu'on a déterminé et caractérisé les vingt-deux types de sidérîtes actuellement exposés au Muséum.

L'expérience de Widmannstættén permet de reconnaître, comme étant d'origine céleste, des masses de fer trouvées dans des pays très divers et tombées du ciel à des époques inconnues. La chute des sidérîtes qui s'est renouvelée plusieurs fois dans ces derniers temps a été bien moins souvent observée que celle des lithites; mais la certitude de leur origine n'en est pas moins incontestable, leurs caractères de structure et de composition n'étant présentés par aucune roche terrestre.

Quatre types de sidérîtes suffiront à donner une idée exacte de ce groupe.

La *Caillite* se signale par la beauté de ses figures, par le nombre et le volume de ses masses. Elle tire son nom d'un bloc de 625 kilogrammes, qui est un des plus beaux échantillons de la collection du Jardin des Plantes. Ce bloc découvert, en 1828, par le naturaliste Brard à la porte de l'église du petit village de Caille, dans le département actuel des Alpes-Maritimes, était connu sous le nom de *Pierre de fer*, et l'on racontait, mais sans précision, qu'il était tombé une centaine d'années auparavant, pendant un très violent orage, au bruit du tonnerre. Il avait éveillé l'attention et la convoitise des forgerons et des maréchaux ferrans qui avaient essayé de l'uti-

liser : on y voit la trace de leurs outils. Des coups de marteau ont aplati le métal en maints endroits ; des entailles de ciseaux ont enlevé un lopin de métal et permis de se rendre compte de la structure interne du bloc. La surface ainsi mise à nu, par une véritable déchirure, présente une série de triangles équilatéraux parfaitement réguliers et qui révèlent l'état éminemment cristallin de la météorite.

Une section plane pratiquée pour prélever de la substance en vue des analyses et des échanges avec les musées étrangers, et afin de réaliser sur le bloc même l'expérience de Widmannstætten, a montré des cavités cylindroïdes, places laissées vides par la disparition de rognons d'un sulfure de fer particulier appelé *troïlite*, qui a contribué à éclairer l'origine des fers dans lesquels il est enchâssé.

Les figures sont remarquables par leur régularité et par la coexistence de trois alliages de fer et de nickel auxquels elles sont dues : leur solubilité dans les acides étant très inégale d'un alliage à l'autre.

Un nombre considérable de blocs tombés en des lieux très divers appartiennent à la Caillite. L'un d'eux est ce fer de Charcas dont nous avons déjà parlé. Un autre, un bloc pyramidal de 105 kilogrammes, a été recueilli dans des conditions tout à fait exceptionnelles, en novembre 1866, dans la plus haute région des Andes du Chili, par un explorateur, don Lisara Fonseca, en quête de mines de métaux précieux. Trompé par l'aspect du bloc et par sa densité, ce voyageur, — extrêmement fatigué lui-même et n'ayant plus à son service, après trois mois de recherches pénibles, que des compagnons et des mulets exténués, — fit des prodiges pour rapporter la masse, qu'il croyait d'argent, jusqu'à la ville de Nantoco, dans la vallée de Copiapo, où sa nature ferrugineuse fut reconnue, à la grande déception de don Fonseca. Le gouvernement chilien, après avoir fait figurer cette magnifique météorite à l'Exposition Universelle de 1878, en a fait don au Muséum.

Le second des types que nous avons choisis, la *Bendegite*, donne par l'expérience de Widmannstætten des figures essentiellement différentes de celles de la Caillite, ne montrant à peu près qu'un seul alliage au lieu de trois, disposé sur les sections polies en forme de poutrelles relativement grosses et longues. Les fers formés de bendegite sont peu nombreux ; mais celui qui



gisait dans une forêt vierge du Brésil à Bendegó, où il fut vu dès 1784, est vraiment un magnifique échantillon. Il pèse 5 000 kilogrammes. En 1811, le voyageur Mornay en reconnaissait la nature météoritique. On ne le transporta au musée de Rio de Janeiro qu'en 1888, à travers 500 kilomètres de forêts inextricables, de marécages et de ravins. Le voyage coûta plus de cent mille francs, dont la moitié fut fournie par un particulier.

Le type *Arvaïte* est ainsi nommé parce que l'un des spécimens les mieux étudiés a été découvert à Arva, en Hongrie. Il comprend de nombreuses masses découvertes à des époques très diverses en Europe, en Amérique, en Australie. Avant toute action des acides, une surface polie montre déjà une structure rappelant les figures de Widmannstätten. Cet effet tient à la présence en quantité exceptionnellement considérable, sous la forme de cristaux argentins mal formés, d'un minéral caractéristique, qui est comme noyé dans l'alliage de fer et de nickel. Ce minéral, dédié au naturaliste Schreibers, consiste en un phosphure de fer avec nickel et magnésium. Avec lui se trouve toujours du graphite en lamelles ou en nodules. Les spécimens d'Arvaïte, très nombreux et parfois volumineux qui jonchaient le désert de Cañon Diablo, dans l'Arizona, renferment de petits grains de diamans nettement cristallisés.

L'*Ieknite* est un type rare, représenté au Muséum par un admirable petit fer de la grosseur du poing, en forme de larme, qui, un peu avant 1889, est tombé devant des Arabes, dans le Sud saharien. La figure donnée par l'*Ieknite* consiste en très fines aiguilles d'un blanc argenté, sur un fond général gris, finement grenu et rappelant l'acier.

Les Lithites comprennent une trentaine de types de roches parfaitement distinctes et dont l'étude chimique et minéralogique a été faite de la façon la plus complète. Ces types sont d'abondance très inégale. Certains d'entre eux ne sont représentés que par quelques chutes, d'autres par des centaines.

L'*Aumalite*, dont une variété est la *Lucéite*, est une roche d'un gris très clair, presque blanc, à cassure rude, rappelant le trachyte. Les minéraux constituans sont, avant tout, des silicates magnésiens appartenant aux espèces minéralogiques dites péridot, pyroxène et enstatite, puis des composés métalliques en fine grenaille, alliages de fer et de nickel rappelant les sidérites. On comprend que les deux noms de ce type viennent des chutes

d'Aumale et de Lucé dont nous avons déjà parlé. La météorite de Wold Cottage (13 décembre 1794) leur est exactement pareille. On peut citer en outre de nombreuses régions : Europe, États-Unis, Inde, Honolulu, etc., comme ayant reçu du ciel des échantillons de la même roche.

La *Montréjite* ne se distingue du type précédent que par sa structure entièrement globulifère, c'est-à-dire composée de petites boules pierreuses appelées *chondres* et agglutinées ensemble plus ou moins fortement.

Le nom a été fourni par les météorites tombées à Montréjeau, dans la Haute-Garonne, le 9 décembre 1858 ; mais le type concerne une foule d'autres chutes intéressantes.

La *Tadjérite* a une composition bien voisine de celle des roches précédentes, mais elle tranche avec elles de la façon la plus nette par la nuance d'un noir profond de sa pâte. Nous aurons à y revenir dans un moment.

La *Chassignite*, dont ne connaît qu'un seul échantillon tombé, à Chassigny (Haute-Marne), en 1815, se signale par la ressemblance de sa constitution avec certaines roches terrestres. On n'y trouve pas ce fer métallique nickélifère qui figure comme élément essentiel dans toutes les espèces précédentes, et son minéral caractéristique est le péridot. Par son aspect comme par sa structure, la Chassignite ressemble intimement à la dunite, qui forme à la Nouvelle-Zélande toute une chaîne de montagnes et dont les basaltes de bien des pays contiennent des enclaves.

L'*Eukrite*, formée de cristaux enchevêtrés, les uns de pyroxène augite et les autres de feldspath anorthite, et qui ressemble par l'aspect à certaines variétés de dolérite, reproduit, jusque dans les détails, des roches volcaniques terrestres.

Signalons aussi les météorites charbonneuses qui ont pour types les roches appelées *Orgueillite* et *Bokkevelite* (ce dernier nom venant de la chute de 1838, à Cold Bokkeweldt, au cap de Bonne-Espérance).

La substance des météorites charbonneuses est noire, tendre et friable, tachant les doigts comme ferait de la tourbe dont la rapproche aussi sa forte teneur en matière charbonneuse. Pourtant on ne saurait la comparer à un sol arable ou à un produit de décomposition organique. L'*Orgueillite* ressemble plutôt aux matières charbonneuses que rejettent les volcans.

Les chutes de météorites charbonneuses sont rares. Les

fragmens se désagrègent au contact de l'eau. Il en résulte que si le bolide d'Orgueil, par exemple, au lieu d'arriver par un ciel serein, avait traversé une atmosphère chargée d'humidité, il aurait fourni de la poussière au lieu de pierres, et, avec une autre proportion d'eau, de la boue. Ces conditions ont été plus d'une fois réalisées et ainsi s'expliquent des chutes de poussières et de matières visqueuses observées à la suite des phénomènes lumineux et sonores dont s'accompagne toujours la chute des météorites.

Parmi les lithosidérites, nous citerons seulement ici l'*Esthervillite* et la *Logronite*, ayant à nous occuper plus loin d'autres types remarquables.

L'*Esthervillite* est tombée le 19 mai 1879, à Estherville, dans l'Iowa, aux États-Unis, mitraillant le sol de milliers de projectiles. La plupart étant éparpillés dans des prairies inondées, ce fut seulement quelques mois plus tard qu'on put rechercher les échantillons, et toute la population se livra à ce nouveau genre d'exploitation qui fut très productif. Outre de la grenaille, on recueillit une masse de plus de 200 kilogrammes dont on peut voir le tiers environ au Muséum, les deux autres tiers étant l'un au Hof Museum de Vienne, et l'autre au British Museum de Londres. La roche se compose d'une pâte de minéraux lithoïdes très abondans, renfermant de volumineuses grenailles de fer, tuberculeuses et ordinairement rattachées ensemble par des filamens métalliques constituant un réseau. Les petits échantillons sont quelquefois fort différens les uns des autres; pendant qu'un grand nombre présente la même constitution que la grosse masse, il en est qui sont entièrement pierreux et d'autres entièrement métalliques, de sorte qu'à première vue, si l'on n'était prévenu, on pourrait les supposer formés de roches distinctes.

La *Logronite*, tombée à plusieurs reprises, tire son nom de la chute du 4 juillet 1842, à Logroño, en Espagne. La trouvaille la plus remarquable de pierre de ce type fut faite à la Sierra de Chaco, au Chili : nous y reviendrons. La *Logronite* diffère de l'*Esthervillite* par sa composition minéralogique : c'est une roche de structure gréseuse dont les grains sont de nature très variée et que cimente entre eux une concrétion métallique formée d'alliages de fer et de nickel.

## III

Il ne saurait entrer dans le plan du présent article de décrire la composition intime des météorites. Disons seulement que de nombreux minéralogistes se sont consacrés à leur étude et que leurs recherches ont montré que, malgré la distance, — d'ailleurs non mesurable, faute de données, de leur gisement originel, — et bien que présentant des caractères tout à fait spéciaux, les pierres tombées du ciel sont formées des mêmes élémens chimiques que les roches terrestres.

C'est là un point d'une portée considérable. Il vient appuyer d'une manière décisive le principe fondamental d'unité de composition de tout l'univers physique, déjà étayé de preuves si frappantes par l'analyse spectrale.

Du même coup, se trouve contrôlée dans une large mesure la célèbre théorie cosmogonique de Laplace et de Kant, selon laquelle tous les membres de notre système solaire sont sortis d'une même masse nébuleuse. originaire, dont le Soleil est le résidu actuel.

Il faut se hâter d'ajouter que si les élémens chimiques des météorites sont, sans exception, des matériaux déjà représentés dans la substance essentielle de la Terre, beaucoup de roches terrestres manquent cependant parmi les masses tombées du ciel. Ce sont spécialement les roches stratifiées, c'est-à-dire celles qui se sont déposées dans les bassins aqueux et qui peuvent renfermer des vestiges, dits *fossiles*, d'animaux et de végétaux.

Peut-être y aurait-il lieu d'insister sur cette circonstance qui a déçu, au moins jusqu'ici, l'espérance de comparer aux êtres qui ont vécu sur la Terre, d'autres manifestations des forces biologiques exercées sur d'autres points de l'espace. Mais les conclusions formelles à cet égard seraient prématurées, et nous n'avons pas le droit de déclarer qu'une découverte du genre de celle que nous n'avons pas faite encore est impossible. Trop de fois les limites qu'on a voulu opposer à la science ont été renversées par des découvertes inopinées : nous devons donc user ici de la plus grande prudence.

Pour nous en tenir au résultat actuel des observations, les types de roches météoritiques ont surtout leurs analogues dans la géologie terrestre parmi les formations les plus anciennes,

celles qui, vraisemblablement, ont pris part à la constitution de la croûte pierreuse et métallique initiale de notre globe. De cette croûte primitive, dont l'histoire est d'un si puissant intérêt, nous savons bien des choses qu'il n'est pas inutile de rappeler en quelques mots. Sa substance constituante s'est révélée par un certain nombre de spécimens qui nous ont été apportés à la surface de la terre, grâce à certains mouvemens orogéniques et grâce aussi à l'éruption de diverses laves volcaniques plus ou moins anciennes.

Il faut remarquer que ce qui peut rester de la croûte initiale est maintenant recouvert par les dépôts plus récents, accumulés au cours des âges, les élémens du noyau primitif s'étant consolidés à l'intérieur par suite des progrès du refroidissement. En certaines régions, les déplacements du sol, consécutifs à la contraction de la masse chaude interne, ont déterminé le soulèvement de lambeaux de cette zone jusqu'à la surface subaérienne, et c'est ce qui paraît avoir eu lieu en Nouvelle-Zélande pour les Dunn-Mountains. Des échantillons des mêmes assises ont été retrouvés dans les laves de volcans maintenant éteints comme ceux d'Auvergne et, par l'illustre Nordenskjöld, au prix de grandes difficultés, dans ceux du Groënland. Or, les météorites les plus fréquentes trouvent leurs correspondans parmi les matériaux de profondeur : les fers météoritiques ont beaucoup d'analogies avec les blocs métalliques que Nordenskjöld a recueillis dans l'île de Disko et dont on peut voir des fragmens au Muséum ; et les pierres proprement dites ressemblent, par leur richesse en magnésie silicatée et par de nombreux traits de leur structure, aux « enclaves » du basalte du Puy-en-Velay et de régions analogues. Chose curieuse, ces roches si comparables que nous fournissent en même temps les profondeurs du ciel et les profondeurs de la terre, paraissent être en voie de formation actuelle dans la zone du Soleil dite *photosphère*, point de départ de la radiation calorifique, lumineuse et chimiquement active, qui fait de notre astre central le moteur de toute vie à la surface de notre globe.

Tandis que le merveilleux appareil connu sous le nom de spectroscopie nous permet de reconnaître dans cette photosphère l'étoffe même des météorites, qui est en même temps celle de nos roches initiales, l'examen des conditions physiques du Soleil nous révèle les circonstances principales, vérifiées par la méthode



expérimentale, dans lesquelles ces divers matériaux ont pris naissance. Le sujet est, comme on le voit, d'une importance trop grande pour que nous ne nous y arrêtions pas un instant.

Il résulte des études des astronomes que si le Soleil est lumineux, c'est parce qu'ayant été bien plus chaud qu'il n'est à présent, il se refroidit d'une manière continue. Son refroidissement, en effet, a amené une partie des matières gazeuses, qui le constituaient seules à l'origine, à prendre l'état solide, c'est-à-dire à passer brusquement à l'état d'un véritable givre, bien qu'alors la température soit encore voisine vraisemblablement de 2000 degrés.

Tout le monde sait que les gaz, même fortement chauffés, sont extrêmement peu lumineux, mais qu'il suffit d'y projeter une poussière solide pour les rendre aussi brillants qu'ils l'étaient peu. C'est ce qui a lieu dans le Soleil et on peut ajouter que les *taches* qui existent à sa surface n'ont pas d'autre cause que le réchauffement subi par telle ou telle partie de la photosphère qui, localement, reprend son état gazeux, c'est-à-dire redevient sombre. Hervé Faye a publié à cet égard des observations de première valeur.

D'un autre côté, il est relativement facile d'obtenir dans le laboratoire la reproduction de tous les minéraux constitutifs des météorites, aussi bien que des roches terrestres profondes, par des réactions déterminant, à la température rouge, entre des gaz ou des vapeurs, des précipitations brusques de substances convenablement associées.

Voilà donc un premier fait acquis, et il convient d'autant mieux de le constater sans ambiguïté que nous aurons à tabler sur lui pour établir nos conclusions : les mêmes conditions générales, en agissant sur les mêmes éléments, ont déterminé les mêmes productions rocheuses, qu'elles aient agi sur le Soleil à l'époque actuelle, à la surface de la terre dans un temps voisin de son origine, ou même dans le milieu (à déterminer, si faire se peut) où les météorites ont pris naissance.

Après l'unité de composition chimique de l'Univers, il y a donc là un premier aperçu d'une unité de condition géologique qui mérite de fixer l'attention. D'autant que, comme nous espérons le démontrer tout à l'heure, c'est la méthode géologique qui seule peut arracher aux roches tombées du ciel le secret de leur histoire, — à côté de laquelle ont passé longtemps beaucoup de

naturalistes qui n'ont guère dépassé les limites d'une analyse chimique et minéralogique de ces corps si difficiles à interpréter.

## IV

Laplace et Kant voient dans le Soleil et dans son cortège planétaire le résultat de la segmentation spontanée d'une nébuleuse initiale, en proie à la seule force d'attraction exercée sur toutes ses molécules constituantes par son propre centre de gravité. Cette notion, qui fait sentir vivement la majestueuse simplicité des moyens mis en œuvre par la Nature pour réaliser les produits les plus variés, a été vérifiée de diverses manières et de la façon la plus décisive, par exemple par la comparaison de trois des membres du système solaire sur lesquels nous pouvons avoir le moins difficilement des documens précis : la Terre et les planètes qui sont ses voisines les plus immédiates, Vénus et Mars.

Pour que les très courtes explications relatives à ce sujet ne laissent aucune obscurité, il nous suffira de rappeler que toutes les planètes circulent autour du Soleil dans des orbites comprises dans le même plan et parallèles entre elles; que Vénus est plus rapprochée que la Terre du Soleil, et que Mars, au contraire, en est plus éloigné.

Comme, d'après la théorie cosmogonique acceptée, les planètes se sont isolées successivement et que la segmentation du système a commencé par la périphérie de la nébuleuse primitive, pour gagner progressivement ses régions intérieures, on peut dire que Mars est plus âgé que la Terre, et que celle-ci est plus âgée que Vénus.

D'un autre côté, ces trois globes ayant les analogies mutuelles les plus intimes, au point de vue du volume et des conditions générales qui leur sont faites, on peut les considérer comme trois individus inégalement âgés d'une même espèce, et dès lors il y a lieu de se demander si une évolution commune n'a pas imprimé sur eux des traces différant simplement les unes des autres par le temps qu'elles ont mis à se produire. S'il en est ainsi, nous pouvons espérer pénétrer dans le secret du développement planétaire et par là contempler les plus grandes harmonies du monde. On va voir la part que les météorites ont prise dans cette étude.

En prenant la Terre, relativement si bien connue, comme terme de comparaison, nous devons, en premier lieu, rechercher en quoi Mars lui ressemble ou en diffère, et ce sera, dans une certaine mesure, comme si nous pouvions dévoiler l'avenir réservé à notre propre planète.

Grâce à sa proximité plus grande au moment des oppositions, et comme il est arrivé en 1909, l'observation de Mars est relativement facile et on est renseigné dès aujourd'hui sur beaucoup de points qui concernent sa géographie physique. Celle-ci ressemble à la nôtre par un grand nombre de détails; elle comprend des terres fermes et des océans enveloppés dans une atmosphère. On y distingue des montagnes. On a cru voir dans les mers des phénomènes analogues à ceux de nos propres océans, par exemple l'élargissement et le rétrécissement alternatif et saisonnier des calottes de glace autour des pôles. De son côté, l'atmosphère martiale se comporte comme la nôtre; on y voit des nuages tantôt dans une région, tantôt dans une autre, et l'on a même cru reconnaître des mouvemens d'ensemble rappelant nos grandes tempêtes tournantes. Le savant M. Lowell, directeur de l'Observatoire américain qui porte son nom, n'hésite pas, dans un travail récent, à voir sur la planète Mars des traces de végétation.

Toutefois, Mars contraste avec la Terre par plusieurs faits de haute signification. L'atmosphère y est beaucoup plus mince que chez nous: le fait est démontré par des phénomènes optiques de constatation facile. En outre, les continents occupent sur Mars une surface relative bien plus faible que sur notre globe et qu'on peut évaluer à la moitié de la superficie. Enfin les montagnes n'y dépassent guère 3 000 mètres d'altitude, alors que les nôtres comptent des géans de près de 8 000 mètres.

Ces comparaisons se complètent par l'étude de Vénus qui, à l'inverse de Mars, est, d'après Laplace, plus jeune que la Terre, et dont les caractères doivent reproduire ceux que notre planète a présentés dans le passé. Ici, malgré des difficultés spéciales qui tiennent à ce que Vénus n'est en opposition, c'est-à-dire bien éclairée par le Soleil, qu'à une distance de nous égale à la somme des rayons des deux orbites concentriques, on y a reconnu encore le type de structure présenté par Mars comme par la Terre: des mers, des continents, et une enveloppe atmosphérique, mais épaisse, cette fois, au point de gêner les observations télesco-

piques La mer, beaucoup plus étalée, occupe les quatre cinquièmes de la surface. Les parties continentales sont hérissées de montagnes qu'on voit très bien lors des *phases* de la planète et qui, d'après les estimations des astronomes, atteindraient une douzaine de kilomètres.

Donc, de même que la Terre occupe dans l'espace une situation intermédiaire entre celle de Mars et celle de Vénus, de même elle se classe entre ces deux astres, si analogues au fond, par l'épaisseur de son atmosphère comme par l'étendue relative de ses océans et de ses continents. Plus âgée que Vénus et plus jeune que Mars, elle semble avoir atteint un degré d'évolution transitoire entre le degré où en est encore Vénus et celui où Mars est parvenu. En proie au refroidissement continu, Vénus absorbe peu à peu ses océans, au fur et à mesure de l'épaississement de sa croûte solide. Elle finira par être dans les conditions de la Terre actuelle, puis elle les dépassera pour parvenir au point où nous observons Mars.

C'est là une suite bien intéressante apportée à l'histoire des origines qui seule a occupé Laplace. Il est d'autant plus permis de l'accepter comme légitime que l'observation du ciel lui procure une conclusion d'une singulière portée.

Il se trouve, en effet, que notre satellite, — la Lune, — possède un ensemble de caractères qui conviennent à un astre encore plus avancé en développement que Mars, où continuent de subsister des restes importants des fluides initiaux, atmosphère et océans. Sur la surface de la Lune, les recherches les plus minutieuses n'ont fait apercevoir aucune trace de vapeurs ou de gaz, et il semble bien, malgré des informations lancées de temps en temps dans la presse et qui n'ont aucune base sérieuse, que cette notion soit définitive.

On s'explique d'ailleurs aisément que la Lune, bien qu'elle grave avec la Terre, c'est-à-dire dans des régions du ciel plus voisines du Soleil que celles où se développe l'orbite de Mars, ait cependant atteint un degré d'évolution plus avancé que celui de ce dernier. Son volume, beaucoup plus faible, a, d'après les lois du refroidissement, précipité les étapes de ses transformations successives. Il n'y a pas à supposer un seul instant que notre satellite ait été de tous temps privé d'enveloppes aériennes, car les phénomènes volcaniques, essentiellement liés à l'intervention des vapeurs et des gaz, y ont laissé des vestiges

éloquens. La Lune peut à bon droit passer pour la masse la plus essentiellement volcanique que nous soyons à même d'observer, et la dimension de ses cirques, la hauteur de ses poussées éruptives, le volume de ses coulées, la surface de ses champs de cendres, ne laissent aucun doute sur la violence des explosions dont elle a été le théâtre. Il faut donc admettre que le refroidissement séculaire qui, chez nous, épaissit chaque jour la croûte du globe, et permet une pénétration de plus en plus profonde des eaux et des gaz appelés par capillarité dans les régions souterraines, a atteint une proportion assez considérable pour que les mers et l'atmosphère aient été définitivement bues par le sol. Dans la série évolutive mentionnée tout à l'heure et restreinte à quelques types convenablement choisis, le premier rang étant accordé à Vénus, le second à la Terre, le troisième à Mars, nous sommes conduits à donner le quatrième à la Lune.

Mais il y a plus encore : la face de notre satellite laisse voir un autre témoignage de sa dessiccation totale. C'est un système de véritables crevasses du sol, que les astronomes qualifient de *rainures* et dont les premières ont été signalées par Schroetter, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. On en connaît maintenant des milliers. Les dernières photographies, prises à l'Observatoire de Paris par M. Lœwy, permettent de les étudier en détail. Elles constituent de véritables fendillemens sur la signification desquels tout le monde est maintenant d'accord.

Or, c'est là l'origine et le premier terme d'une série de phénomènes qui se sont développés davantage dans certaines régions du ciel et qu'on a décrits sous le nom de *rupture spontanée des astres*.

Naturellement, cette rupture se produit dans des régions du système solaire extérieures à l'orbite de Mars et qui présentent des particularités extrêmement remarquables.

La prétendue *loi de Bode*, formulée en 1778, qui rattache à une progression géométrique la série des distances croissantes, de Mercure à Uranus, des planètes au Soleil, comportait une lacune tout à fait singulière, entre l'orbite de Mars et l'orbite de Jupiter. C'est seulement au premier jour du XIX<sup>e</sup> siècle, le 1<sup>er</sup> janvier 1801, que Piazzi, astronome de Palerme, découvrit Cérés à la place vide. Toutefois, le volume vraiment infime de ce corps céleste, comparé à celui des autres planètes, avait de quoi surprendre. Aussi regarda-t-on comme une sorte de compensation la présence tout



au voisinage de trois autres masses découvertes successivement en 1802 par Olbers (c'est Pallas), en 1804 par Harding (c'est Junon), et en 1807, encore par Olbers (c'est Vesta). Et le célèbre astronome de Brême, par une intuition qui tient du génie, émit l'avis que ces quatre planètes doivent être les débris séparés d'un corps jadis unique. La suite est venue confirmer cette vue, en multipliant les découvertes d'astéroïdes qui, après un intervalle de trente-huit ans pendant lequel on ne trouva rien, se sont si bien succédé de 1845 à nos jours, que maintenant le nombre total des planètes gravitant entre les orbites de Mars et de Jupiter est de plus de 600. Ces planètes sont si petites que, malgré leur nombre, elles ne formeraient pas, par leur réunion, un corps d'un diamètre supérieur au vingtième de celui de la Terre; quant à son volume, il serait de huit à neuf mille fois plus petit que celui de notre globe. On peut croire, en outre, qu'on est encore loin d'en avoir fait le recensement complet.

Il faut noter à cette occasion que le refroidissement spontané des astres doit convertir la bulle fluide qui les constitue à l'origine en une coque solide, mais creuse, et plus ou moins épaisse. Le volume des débris de celle-ci, accumulés sans interstices, serait dès lors beaucoup plus petit que celui de la coque elle-même.

D'un autre côté, rien n'est moins sûr que la sphéricité de ces astres et même on y a constaté des variations considérables d'éclat qui s'expliqueraient tout naturellement s'il s'agissait de fragmens anguleux, nous présentant tantôt une surface relativement large, tantôt un sommet. Leur apparence plus ou moins globulaire au télescope peut résulter d'une illusion d'optique, étant donné leur dimension vraiment infime.

Les chiffres obtenus par des astronomes de haute valeur dans la mesure des mêmes planètes, effectuée à des époques différentes, appuieront cette hypothèse. Ainsi Cérès s'est montrée à Argelander avec 370 kilomètres de diamètre, tandis que Stone ne lui en a trouvé que 315 et que Barnard, au contraire, en annonce 964. De même pour Pallas, les trois observateurs qui viennent d'être cités ont assigné au diamètre de la planète une longueur de 261 kilomètres, 275 kilomètres, 400 kilomètres. Pour Vesta, leurs chiffres respectifs sont de 443, 343, 382 kilomètres. Cette divergence s'est retrouvée dans beaucoup d'autres cas.

Pour fortifier son opinion, Olbers admettait qu'une planète circulant normalement entre Mars et Jupiter avait pu être brisée par le choc de quelque comète. Mais le spectacle de l'évolution planétaire dont Vénus, la Terre, Mars et la Lune nous ont montré tout à l'heure quatre termes successifs, nous conduisent à expliquer le résultat d'une façon beaucoup plus simple et beaucoup plus satisfaisante, puisqu'elle cadre évidemment avec les grandes lignes de l'économie générale de l'Univers. Il suffit, en effet, de supposer continués les effets de contraction constatés sur la Lune comme suite à l'absorption des fluides par les roches, pour concevoir que le craquellement, commençant par l'ouverture des rainures, se continue par la fragmentation de la coque rocheuse planétaire.

Nous faisons cependant ici une restriction au sujet des planètes supérieures, provenant des zones superficielles de la nébuleuse primitive et dont l'isolement, d'après Laplace, est antérieur à la constitution du Soleil tel que le conçoit Faye. Elles paraissent exclusivement formées de substances fluides, incapables de solidification dans les conditions de milieu où elles sont placées, et, par conséquent, n'ont rien à voir avec l'ensemble des réactions qui concernent, dans l'évolution planétaire, la transformation des solides.

Dès lors, on est en droit d'imaginer un moment où circulait dans le ciel la plus ancienne des planètes du système solaire inférieur, réduite par des rainures en fragmens juxtaposés. Le mouvement d'ensemble des débris séparés a bientôt été accompagné du déplacement relatif des uns par rapport aux autres, et, par conséquent, un égrènement a commencé à se produire le long de l'orbite parcourue.

De cet égrènement, qui rappelle les phénomènes de désagrégation géologique grâce auxquels les roches massives se transforment en matériaux incohérens et mobiles, les comètes procurent un exemple remarquable. Toutes les étapes en ont été observées, depuis la première forme d'un astre unique dont la chevelure s'est déployée tant de fois dans le ciel, à l'effroi des populations naïves qui y ont vu le « cimetière de Dieu, » puis sous l'aspect de couples ou de familles de comètes de diverses grosseurs et d'allures différentes, enfin à l'état de pluie de feu, « d'averse de Saint-Laurent, » dont chaque goutte est une étoile filante.

Nous savons déjà qu'il ne faut pas faire de confusion entre l'étoile filante et la météorite. Notons seulement ici que l'origine de la première ne laisse plus de doute, et qu'elle a établi, — même contre certaines théories mécaniques auxquelles on a tenu longtemps, — la réalité de cette désagrégation d'un astre le long de son orbite, dont il importe de justifier l'application à l'histoire des petites planètes.

Pour celles-ci, le fait de la séparation successive de chacune d'elles de la masse primitive d'où elle dérive, semble bien prouvé par l'extraordinaire enchevêtrement des 600 orbites dans lesquelles elles se meuvent et qui se recoupent mutuellement en certains points. L'astronome d'Arrest disait : « Un fait semble confirmer l'idée d'une liaison intime qui rattacherait entre elles toutes les petites planètes; c'est que, si l'on se figure leurs orbites sous la forme de cerceaux matériels, ces cerceaux se trouvent tellement enchevêtrés qu'on pourrait au moyen de l'un d'eux, pris au hasard, soulever tous les autres. » (*Sur le système des petites planètes*, 1851.) On n'en connaissait alors que quatorze; les découvertes ultérieures n'ont fait que confirmer cette remarque. On peut conclure aussi le fait de l'égrènement spontané de l'inégale densité des différentes parties de l'anneau planétaire, dès maintenant constitué et de l'existence en une région de son pourtour d'une accumulation plus grande de petits astéroïdes (1). Aussi considérons-nous l'état de ces corps comme représentant un cinquième stade dans l'évolution planétaire, à la suite de ceux qui nous ont été successivement présentés par Vénus, par la Terre, par Mars et par la Lune.

C'est maintenant qu'il nous faut revenir aux pierres tombées du ciel, aux météorites, pour leur demander la conclusion de cette histoire merveilleuse.

## V

En comparant les unes aux autres les roches cosmiques du Muséum, on reconnaît bientôt parmi elles, outre les types simples que nous avons énumérés, des spécimens d'une complication évidente et des plus instructives.

Ainsi, on s'aperçoit que la pierre tombée le 30 mai 1866 à

(1) *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, t. CXXVIII, p. 36.

Saint-Mesmin, dans le département de l'Aube, est réellement constituée par l'agglutination de fragmens de deux variétés de roches météoritiques qu'on trouve à l'état séparé dans des échantillons simples. L'une de ces roches est représentée par la pierre de Lucé, entre autres, qui est blanche et à grains extrêmement fins; la seconde compose la masse tombée le 10 septembre, à Limerick, en Irlande, et qui est d'un gris cendré et toute remplie de petits globules très blancs et très friables.

Une masse ayant la structure de la météorite de Saint-Mesmin rentre dans la catégorie des roches terrestres qui depuis bien longtemps ont été qualifiées de *brèches*. Ainsi, l'on trouve en Égypte une pierre de ce genre, très recherchée à cause du bel aspect qu'elle prend par le polissage et qu'on appelle, avec une sensible exagération, la *brèche universelle*. En l'examinant, on y trouve, à l'état d'éclats solidement cimentés les uns avec les autres, des échantillons de granit, de porphyre, de syénite, de protogine, de quartz, de pétrosilex, etc., et il suffit d'un instant de réflexion pour reconnaître qu'elle n'a pas pu se produire d'un seul coup avec une constitution pareille. Il a fallu, de toute nécessité, qu'il se produisît dans des localités distinctes et par des réactions spéciales en chaque lieu : ici du granit, là du porphyre, ailleurs de la syénite, etc., etc. Il a fallu ensuite que ces roches, une fois constituées, fussent soumises à des effets mécaniques qui les ont réduites en éclats. Il a fallu que ces éclats fussent arrachés à leurs gisemens originels, qu'ils aient été charriés vers un même point et mélangés les uns avec les autres, puis réunis enfin, par l'introduction dans leurs interstices d'une matière conjonctive convenable.

Et l'on sent tout de suite à quoi nous voulons en venir : c'est que cette origine si compliquée de la brèche universelle doit nécessairement s'appliquer à l'histoire de la météorite hétérogène que nous venons de signaler. Quelque part, *en dehors de la Terre*, il s'est trouvé réalisé un ensemble de conditions comparable à celui qui sur notre globe a présidé à la constitution des *brèches*. Ceci veut dire que dans ce quelque part extra-terrestre, il y avait non seulement de la matière rocheuse, mais plusieurs qualités diverses de roches; que ces roches, d'abord placées, dans des gisemens distincts et séparés, ont été, — leur constitution une fois achevée, — soumises à des actions énergiques qui les ont réduites en petits fragmens, qui ont ensuite déplacé ces

fragmens pour les rapprocher les uns des autres et les mélanger, enfin qui les ont cimentés de façon à en faire des roches cohérentes. Le milieu extra-terrestre d'où la météorite étudiée est originaire, présentait donc, dans ses grandes lignes au moins, d'étroites analogies avec le milieu terrestre.

Cette assertion vaut la peine d'être précisée, car on peut en tirer un fil conducteur à travers les traits de parenté de divers corps célestes, pour pénétrer dans l'histoire de l'évolution des planètes. Aussi appellerai-je l'attention sur un autre exemple, choisi entre beaucoup, des *relations stratigraphiques des météorites*, dont l'étude a été tout spécialement concluante.

Il s'agit du fer de Pallas. Malgré son nom mythologique, Pallas était un naturaliste russe, né à Berlin en 1741 : sa mère était d'origine française. Il accomplit, sur l'ordre de l'impératrice Catherine II, un voyage en Sibérie (1774-1786) d'où il rapporta des quantités de documens et au cours duquel il découvrit le fer qui porte son nom.

Ce fer avait été trouvé sur la cime d'une haute montagne voisine d'Yénisseï, entre Krasnojarsk et Abekansk, par un cosaque, chasseur de vocation, mais forgeron de métier, qui avait été étonné de rencontrer en semblable condition du fer pliant et forgeable propre à un usage immédiat. Malgré le poids de la masse : 1 680 livres russes (près de 700 kilogrammes), le cosaque la transporta à Krasnojarsk où il eut l'occasion de la montrer à Pallas. Celui-ci en apprécia d'instinct toute l'importance et, profitant de ce que le métal s'était montré réfractaire aux essais de travail auquel on l'avait soumis, — intéressé aussi par la tradition locale qui attribuait à la masse une origine céleste, — la dirigea sur Saint-Petersbourg où elle est encore, — moins toutefois la substance dont sont faits les échantillons distribués successivement à toutes les collections de minéralogie. Elle ne pèse plus que 520 kilogrammes.

L'examen intime de ce fer, dont l'origine astronomique a été amplement démontrée, conduit à y reconnaître le résultat d'une longue succession d'actions géologiques qui, par comparaison avec des phénomènes terrestres, confirment, en l'accentuant singulièrement, la conclusion déjà formulée. Sans entrer dans une description technique qui ne serait pas à sa place ici, nous nous bornerons à dire que le fer de Pallas n'est pas formé de métal continu comme les morceaux fournis par les usines. Le fer y



constitue un réseau, une éponge dont les vacuoles sont remplies de grains pierreux, transparents, d'un vert jaunâtre et constitués par la pierre précieuse connue sous le nom de péridot. De sorte qu'une surface sciée et polie au travers de la masse est du plus agréable effet. Si on plonge dans un acide une lame ainsi travaillée, on voit, par l'attaque et la dissolution partielle de la substance métallique, que celle-ci n'est pas homogène, qu'elle est très complexe, composée de substances très régulièrement groupées et ordonnées d'après les contours des grains de péridot. Ces substances sont surtout des alliages de fer et de nickel très inégalement solubles dans l'acide employé; mais on y trouve aussi des phosphures, des sulfures et de la matière charbonneuse. Elles sont disposées en forme de feuillets superposés épousant tous les détails de forme des grains pierreux et se succédant dans un ordre très régulier, parfaitement indépendant des fusibilités relatives de ces matériaux.

Une telle structure serait incompréhensible si elle ne reproduisait, — jusque dans les détails les plus minutieux, — la manière d'être de certaines productions terrestres dont l'histoire est parfaitement connue. Il s'agit des filons métallifères, c'est-à-dire de roches qui nous fournissent des séries de substances indispensables à nos industries. Parmi ces filons, il en est qui consistent en fragmens pierreux rappelant (à la substance près) les grains de péridot du fer de Pallas autour desquels des produits métalliques variés sont en petits lits concentriques, dans un ordre régulier, mais indépendant des fusibilités relatives et constituant un véritable réseau entre les substances précédentes.

On sait très bien comment les roches filoniennes ont pris naissance. Elles consistent en fragmens pierreux qui, s'étant accumulés dans des fissures du sol, où ils avaient été précipités jusqu'à une profondeur suffisante, y ont été baignés par des eaux chaudes et minéralisées ou par des vapeurs qui ont déposé, dans leurs interstices et à leurs surfaces, des substances variées et surtout métalliques.

Un filon de ce genre ne saurait donc se produire tout d'un coup. Il exige, au contraire, pour prendre naissance, l'existence antérieure de roches concassées et accumulées dans des fractures où circuleront les agens minéralisateurs. Comme cette condition est nécessaire aussi bien lorsqu'il s'agit du fer de Pallas qu'à l'égard des filons terrestres, il faut reconnaître que,

dans le lieu d'origine des roches tombées du ciel, il devait y avoir une roche de péridot qui, après sa constitution, a été concassée, désagrégée, réduite en fragmens accumulés, et dans les interstices desquels se sont fait jour des émanations capables de concrétionner la matière métallique complexe qui en cimente maintenant les élémens. Cette conséquence inévitable nous montre le milieu météoritique, sous un jour bien imprévu.

Sans vouloir abuser des descriptions du même genre, il convient de mentionner, à côté des brèches et des roches filoniennes, — que comprennent les météorites en outre de leur type homogène, — des roches dont l'histoire toute différente trouve encore son éclaircissement dans la comparaison avec des phénomènes terrestres. Certaines d'entre elles, par exemple, se signalent comme des roches éruptives, comparables à nos porphyres et à nos basaltes pour leur manière d'être générale et en dépit de leur composition toute spéciale. L'une des plus célèbres à cet égard est un bloc de fer qui a été découvert dans la Sierra de Deesa au Chili et qu'on peut voir au Muséum. Un trait de scie, mené au travers de sa masse, y montre le métal compact empâtant des fragmens anguleux d'une pierre très noire qui se rapporte au type tadjérite. Cette structure est exactement celle des basaltes de la pittoresque falaise d'Antrim, dans le Nord de l'Irlande, où des fragmens anguleux de marbre sont empâtés dans la roche volcanique. Pour le basalte, on est très bien renseigné : on sait qu'il a fait éruption, à la manière des laves du Vésuve, au travers de couches composées de calcaire. Les parois des cassures au travers desquelles l'ascension de la roche fondue a eu lieu se sont désagrégées par place, et les débris ainsi séparés ont été englobés par la roche fondue qui, par refroidissement, les a solidement cimentés les uns avec les autres.

La ressemblance de structure est si intime qu'on ne peut douter un instant de la conformité des procédés de production, et cela revient à dire que le fer de Deesa n'a pas pu se produire d'un seul coup, par une opération unique : là où il s'est fait, il fallait de toute nécessité qu'il y eût des masses de la roche noire disposées au-dessus du laboratoire dans lequel le fer était maintenu à l'état de fusion ; il fallait que ces masses de roche noire se fussent fissurées et que, par les fissures, l'éruption du fer ait pu avoir lieu ; il fallait enfin que, pendant l'ascension du

métal pâteux, des éclats de la roche noire eussent été empruntés aux parois des cassures et emprisonnés dans le filon.

Cette analogie qui conduit encore, sans qu'on y puisse échapper, à la conclusion que le milieu d'où viennent les météorites avait nécessairement une structure géologique compliquée, très intimement ressemblante à la structure de la Terre, se trouve accentuée par une circonstance qui doit nous arrêter à son tour.

En réalité, le basalte d'Antrim n'a pas fait éruption au travers d'assises de marbre pareil à celui dont il contient les fragments, mais bien au travers d'assises de craie que le contact de la roche éruptive chaude a transformée en marbre. Non seulement les éclats de craie empâtés dans le basalte sont devenus du marbre, mais, tout le long des filons volcaniques, on voit comme une gaine de marbre qui les sépare de la craie et qui résulte, comme on dit, du *métamorphisme* de celle-ci. Ce marbre suppose dans sa production la rencontre de deux roches antérieures, le basalte et la craie.

Il en est exactement de même, — et c'est là un fait de la plus haute portée, — dans le cas des météorites, et la géologie du ciel va se montrer aussi compliquée que celle de la Terre. En effet, de nombreuses observations et des expériences variées m'ont démontré que la roche noire empâtée dans le fer de Deesa n'est pas une roche primitive, qu'elle est véritablement une roche métamorphique. La roche initiale contraste avec elle par sa blancheur : en un mot, c'est l'aumalite qui en donne le type parfait. Un échauffement considérable, du genre de celui qui transforme la craie en marbre, transforme de même la roche blanche ou aumalite en la roche noire ou tadjérite. A cet égard, les analyses ont confirmé les résultats de la synthèse et le doute n'est pas permis. En sorte que le fer de Deesa, comparé au basalte d'Antrim, permet d'affirmer que, dans le gisement original des météorites, le réservoir de fer fondu n'était pas recouvert de tadjérite noire, mais bien d'aumalite blanche, comme le réservoir de basalte terrestre était recouvert de craie et non pas de marbre. L'éruption, en échauffant cette roche de recouvrement, l'a profondément modifiée et de même qu'en Irlande il s'est fait du marbre avec la craie empâtée par le basalte, de même, dans le corps planétaire d'où viennent les météorites, il s'est fait de la tadjérite noire avec l'aumalite blanche empâtée par le fer fondu.

Il faut même ajouter que certaines météorites affectent une analogie tout à fait intime avec d'autres catégories encore de masses volcaniques terrestres, parfois pour la composition en même temps que pour la structure, et, dans certaines circonstances, pour la structure seulement.

Dans la première série, il existe des météorites dont les fragmens ne sauraient être distingués de ceux de diverses laves terrestres, par exemple, de laves d'Islande. La pierre tombée le 15 juin 1821, à Juvinas, dans l'Ardèche, est formée des mêmes minéraux que la lave vomie par le volcan de Thjoza (Islande), et la roche tombée à Chassigny reproduit rigoureusement, comme nous l'avons déjà dit, les caractères de certaines roches volcaniques de notre Plateau central et de la Nouvelle-Zélande.

Dans la seconde catégorie, on doit mentionner des masses dont toute l'économie est semblable à celle des *cinérites*, c'est-à-dire de roches résultant de l'agglutination de cendres volcaniques accumulées en couche et souvent recouvertes de lits d'une tout autre origine. Dans les cinérites, dérivant, comme on sait, de projections solides de volcans, on trouve des fragmens de diverses grosseurs (des *lapilli*, disent les Italiens), cimentés par une fine poussière de même composition. Si l'on arrache les fragmens, on voit à leur place le moulage de leur forme dans la roche fine.

Nous avons d'admirables répliques des cinérites parmi les météorites. En première ligne, il faut signaler la masse tombée le 13 octobre 1872 à Soko Banja, en Serbie, à côté de laquelle beaucoup d'autres pourraient prendre place. C'est une roche essentiellement fragmentaire, formée d'une poussière, ou cendre, dans laquelle sont répandus des lapillis de grosseur très variable. La composition est différente de celle des lapillis terrestres; mais la structure est si conforme à la leur qu'il faut y voir un produit des mêmes causes générales. Le moteur de l'éruption n'a sans doute pas été l'eau, car une bonne partie de la masse consiste en fines grenailles de fer métallique qui n'auraient pas manqué de s'oxyder; mais nous sommes sûrs que, dans le milieu météoritique, des principes gazeux se sont développés avec assez de tension pour déterminer de véritables éruptions volcaniques.

## VI

Nous pourrions prolonger encore beaucoup l'énumération des types géologiques reconnaissables parmi les pierres tombées du ciel; mais, tenant à épargner à nos lecteurs des descriptions trop minutieuses, nous nous bornerons à conclure des faits précédens quelques notions relatives à ce milieu d'où les météorites se signalent si nettement comme étant des produits détachés.

Guidés par les notions de la géologie terrestre et éclairés chaque fois par la ressemblance des échantillons cosmiques avec les roches provenant de notre propre sol, nous pouvons proclamer d'abord que, contrairement à une opinion des chimistes qui les premiers analysèrent des météorites, celles-ci ne se sont pas produites dans l'espace céleste indépendamment les unes des autres et par des réactions spéciales.

Ce fut, en effet, une opinion émise par des savans distingués que ces météorites devaient constituer comme des résidus de fabrication des planètes, des copeaux (c'est l'expression employée) qui s'étaient trouvés en trop, — une fois le système solaire constitué. Sans insister sur l'incompatibilité d'une semblable faute d'ordonnement avec la majestueuse harmonie des choses de l'Univers, on remarquera combien les faits énumérés tout à l'heure les contredisent : nous sommes sûrs maintenant de la coexistence dans la même météorite de toute une série de types de roches cosmiques. Ces relations stratigraphiques ne sauraient être précisées jusque dans les détails; mais on est à même d'en résumer les caractères les plus généraux.

Tout d'abord, le milieu originaire des météorites ne peut être conçu autrement que sous la forme d'un globe dans lequel des massifs de roches étaient associés, comme sont associées les roches dans l'écorce terrestre. Parmi elles, les plus anciennes, où l'analyse retrouve les élémens caractéristiques décelés par le spectroscope dans la photosphère du Soleil, se sont certainement constituées par la condensation brusque et la cristallisation confuse de vapeurs convenablement composées : c'est ce dont la synthèse minéralogique m'a fourni la preuve la plus complète. Ces roches ont été le siège de réactions chimiques successives et qui se sont continuées assez longtemps pour déterminer des



modifications dans la substance dont certaines d'entre elles étaient primitivement constituées. Il s'est évidemment insinué, dans des masses pierreuses, des minéraux métalliques qui ont donné aux météorites les plus abondantes l'un de leurs caractères remarquables. Les régions internes du globe ont manifesté leur haute température au travers de l'écorce déjà consolidée en y poussant des apophyses de substances fondues, qui s'y sont consolidées en véritables dykes dont plusieurs fers météoriques nous fournissent certainement des spécimens. En traversant les assises superposées, les roches fondues y ont engendré des types nouveaux par voie de métamorphisme; elles se sont tantôt répandues en tufs, tantôt épanchées en nappes de laves. Dans certaines cassures de l'écorce planétaire, des concrétions filoniennes se sont développées avec des caractères variés d'après les conditions originelles, et c'est ainsi que se sont faits les fers météoriques à large structure cristalline, comme le fer de Caille et les fers en forme de réseau autour de grains pierreux, comme celui de Krasnojarsk, ou de Pallas.

Reste à savoir dans quelle région du ciel pouvait circuler le globe météoritique.

Nous avons vu la plus extérieure des planètes capables de solidification, parvenue dès maintenant à la phase évolutive qui, succédant à l'absorption des fluides par l'écorce solide et même au crevassement de celle-ci, consiste dans la réduction de l'astre en fragmens distincts et même dans l'éparpillement de ses fragmens le long de sa trajectoire. Il en résulte la formation d'un anneau de débris gravitant autour du Soleil et se rapprochant graduellement de lui jusqu'à finir par tomber à sa surface.

Il suffit de supposer qu'une disposition analogue puisse exister autour de la Terre pour rendre explicables toutes les particularités météoritiques. Tout à l'heure, la Lune nous fournissait, à cause de son faible volume, un terme évolutif succédant à la phase réalisée sur Mars. Il n'y a qu'à admettre l'existence dans le passé d'un autre satellite de notre Terre, bien plus petit que la Lune et de ce fait parvenu plus avant dans les étapes du développement sidéral, pour qu'on dispose des circonstances nécessaires à la transformation d'un globe en particules disséminées le long de l'orbite qu'il parcourait d'abord.

Ainsi s'expliquerait le manque de périodicité des chutes de

météorites qui les distingue si radicalement des pluies d'étoiles filantes, dernier incident de l'histoire des comètes. Le fracas qui accompagne l'explosion du bolide à météorite, alors que la chute des étoiles filantes est toujours silencieuse, est encore une preuve, entre tant d'autres, de la différence essentielle des deux phénomènes : le bruit provient des réactions exercées sur l'air résistant par les matériaux solides des météorites, réactions que ne provoque pas la bulle gazeuse constituant vraisemblablement l'étoile filante et dans lesquelles, suivant les ingénieuses remarques de M. le marquis de Mauroy, l'électricité joue peut-être un rôle prépondérant.

On s' imagine facilement que le travail de morcellement spontané, s'exerçant sur la substance de ce petit satellite terrestre, doive nécessairement en faire comme une poussière sidérale dont la chute sur l'astre central, c'est-à-dire sur notre globe, est pour lui une source de richesse, puisqu'il y recueille des substances utilisables par les végétaux, comme le fer, la potasse, le phosphore. La destruction de la force vive des masses bolidiennes a certainement aussi son emploi dans l'économie terrestre. Chaque corps céleste restitue ainsi sa substance, — devenue comparable à celle des cadavres dans le monde organique, — à des congénères moins âgés et qui continuent de vivre.

En tout cas, la conception que nous venons d'exposer de l'origine des pierres tombées du ciel, présente ce caractère particulier qu'elle est moins une hypothèse que la constatation d'une homogénéité nécessaire dans la série des faits si bien constatés et qui ont été résumés plus haut. La liaison mutuelle des conditions propres à chaque planète n'aurait aucun sens et leur majestueuse unité serait sans objet, si le cercle qu'elles ouvrent par l'analogie de la Terre avec Vénus et Mars et qu'elles continuent par la ressemblance de ces astres avec la Lune, ne se fermait, conformément à ce qu'on vient de voir, par le morcellement spontané de la planète extramartiale et de l'ancien et minuscule satellite de la Terre. C'est là certainement l'un des exemples les plus facilement sensibles des merveilleuses harmonies qui président à l'équilibre de l'Univers tout entier.

STANISLAS MEUNIER.

---

## NOTES

SUR

# MADAGASCAR

---

### I

Depuis quinze ans, la France compte Madagascar au nombre de ses possessions, et cette colonie a déjà fait beaucoup parler d'elle. Après les temps difficiles qui ont suivi la campagne de 1895, après l'application des principes du général Galliéni et leur transformation par M. Augagneur, après les hésitations, les incertitudes, les espoirs et les désillusions, les bruyans succès des uns et les découragemens des autres, les conflits de théories et d'intérêts dont la « Résidence » de Tananarive fut le théâtre, on doit se demander si la grande île est une conquête profitable et si les critiques et récriminations d'aujourd'hui ne sont pas l'indice d'une réaction trop vive contre les enthousiasmes d'antan.

Les opinions sur Madagascar sont variées, suivant qu'elles sont émises par les chargés de mission à qui le bon vouloir et le zèle de nos représentans officiels ne font pas défaut; par les touristes voyageant à leurs frais et doués de la faculté rare d'observation; par les colons qui vont y recommencer la lutte pour la vie; par les militaires à qui leur existence errante permet de lointaines et d'impartiales comparaisons. Entre les louanges poétiques, les dénigremens, les regrets et l'ennui, il y a place pour une appréciation moyenne, plus éloignée cependant des emballemens du début que des négations systématiques d'aujourd'hui.

On peut affirmer *a priori* qu'une colonie où, pour des raisons diverses, la race conquérante ne saurait croître et multi-

plier, ne vaut que par la qualité de la population indigène. Tout a été dit sur les 2 500 000 habitans de races multiples qui se partagent un territoire plus vaste que la France, la Belgique et la Hollande réunies. Leurs origines, leurs mœurs, leur histoire même, sont à peu près connues aujourd'hui par les travaux de chercheurs aussi consciencieux qu'ignorés du grand public. Hovas et Sakalaves, ces ennemis séculaires ; Betsiléos et Betsimisarakas, ces éternels exploités ; Tanalas, Antandroys, Antanosy, Tsianakas, Antankaras encore sauvages ; Mahafalys presque hostiles, Comoriens rusés ont fourni, dès le début de l'occupation française, les sujets de monographies complètes dues aux observations sagaces des missionnaires, des officiers, des fonctionnaires, et dont l'Administration sut tirer parti. Mais, s'il n'était guère possible, alors, de prévoir le degré d'adaptation de ces tribus ou races diverses au nouvel état économique et politique résultant de l'annexion, chacun était d'avis que les Hovas seraient nos meilleurs auxiliaires par leur vigueur physique, leur endurance, leur douceur, leur esprit d'entreprise et leurs facultés d'assimilation. En réalité, le vernis de civilisation que leur donnaient le fonctionnement d'un gouvernement régulier, la hiérarchie sociale, la connaissance de quelques usages européens, l'envoi d'ambassades, la proclamation du protestantisme comme religion d'État, les uniformes, les revues militaires, est tellement superficiel qu'il serait puéril de compter sur leur collaboration immédiate pour la mise en valeur de l'île. Qu'ils appartiennent à la race dont notre intervention arrêta l'expansion politique, ou qu'ils fassent partie de l'un quelconque de leurs multiples groupemens ethnographiques, les Malgaches dressent contre nos tentatives de régénération une triple barrière faite de leur faible nombre, de leur pauvreté, de leur routine.

Soit que l'on s'efforce de pénétrer dans l'immense forêt qui couvre le versant Est de Diego-Suarez à Fort-Dauphin, soit que l'on parcoure en filanzane le plateau mamelonné qui s'étend d'Ambatondrazaka jusqu'au sud de Fianarantsoa, soit que l'on navigue en pirogue sur les fleuves torrentueux qui finissent dans le canal de Mozambique, on est tristement surpris par l'aspect désertique du pays. Si l'on excepte les coupes de bois à l'usage des locomotives de la ligne Tananarive-Côte Est ou des chaloupes qui circulent sur les Pangalanes, les ressources de la forêt sont presque inexploitées. Là où les Annamites, les

Chinois, les Siamois et les Birmans trouveraient les élémens d'un commerce fructueux, les rares habitans Betsiléos, Betsimisarakas, Tanosy végétent indifférens. La vie animale ne s'y manifeste que par la présence de quelques peuplades misérables qui cherchent au milieu des clairières un asile contre l'impôt, les corvées et les réquisitions; le silence n'y est guère troublé que par le grondement des torrens, le halètement poussif des locomotives qui montent vers Tananarive ou descendent vers Brickaville, les grincemens des pousse-pousses qui circulent entre Mananjary et Fianarantsoa.

Cette mélancolie des espaces mornes, cette impression de solitude sont plus vives encore dans la zone des hauts plateaux dénudés. Là, pendant des heures et parfois pendant des jours, on va sur d'étroits sentiers, franchissant les vastes croupes qui se transforment, suivant la saison, de vagues vertes dominées par des îlots granitiques en steppes brûlés par le soleil. Dans les vallons qui les séparent, la terre grasse, humide, attend vainement les rizières, les champs de légumes, les viviers poissonneux. Des haméaux abandonnés, des pans de murs rougeâtres augmentent la tristesse d'un paysage dépourvu d'arbres et font songer à quelque épidémie violente, à quelque passage destructeur de hordes indisciplinées. Mais nul fléau naturel, nul Attila contemporain n'ont causé cette ruine et cette désolation. Les habitans, trop clairsemés, déplacent leurs villages dès que les terres cessent d'être fertiles ou que les oracles d'un sorcier les y obligent. Ils abandonnent sans regret leurs cases; ils emportent avec leur pauvre mobilier, fait de jarres, de nattes et d'outils rudimentaires, les poutres de leur charpente, les planches vermoulues de leurs portes et de leurs fenêtres, et vont fonder ailleurs, sur un mamelon, près d'un cours d'eau, un groupement aussi éphémère. Les agglomérations que favorisent leur situation sur des voies commerciales, l'étendue des plaines cultivables qui les entourent, l'abondance des ressources naturelles, ont un caractère de fixité, de permanence analogue à celui de nos villages européens; mais, en réalité, la population malgache est formée de nomades dans la proportion des trois quarts environ. Les migrations sont restreintes; chaque famille ou chaque clan a son terrain de cultures comme les tribus indiennes ont leurs parcours de chasse. Les villages disparaissent, surgissent au grand désespoir des cartographes assujettis



à d'incessantes revisions ; leurs abords témoignent de leur instabilité. On n'y voit pas d'arbres qui les protégeraient contre le soleil de la saison sèche ou le vent froid de l'hiver. Dans l'incertitude habituelle du lendemain, les habitants négligent de planter manguiers, pêchers, goyaviers, orangers, eucalyptus, mimosas, lilas du Japon, qui croissent avec une si grande facilité dans la terre des hauts plateaux et qui leur donneraient un abri contre la chaleur, du combustible pendant la saison froide. L'absence de végétation autour des localités rurales montre bien que les Malgaches ne sont pas attachés au sol par les souvenirs, les traditions ou l'intérêt.

Ces pratiques funestes dureront plus que nous, peut-être. Les migrations des villages ne pourraient être arrêtées que par un accroissement énorme de la population, qui la contraindrait à des moyens de culture moins primitifs. Mais cet espoir semble irréalisable. Malgré les sages dispositions ordonnées par le général Galliéni et développées par M. Augagneur, l'assistance médicale obligatoire ne donne pas les résultats prévus. La multiplication des hôpitaux indigènes, des médecins de colonisation, la distribution gratuite de médicamens sont impuissantes contre le dépérissement indiscutable de la race. Si l'on en croit les résidens français établis à Madagascar bien avant la conquête, le nombre des habitants diminue ou reste stationnaire. Cette affirmation s'explique aisément. Le Malgache des hauts plateaux est mal protégé contre les variations de température qui font osciller le thermomètre de  $-10^{\circ}$  à  $+40^{\circ}$ . Été comme hiver, il reste vêtu d'une chemise, d'un vague caleçon et d'un *lamba* de toile. Dans sa maison de bois, de paillote ou de pisé, ouverte à tous les vents, il ne peut se chauffer pendant la rude période qui s'étend de mai à septembre, car le combustible, quand il peut s'en procurer, est rare et cher. Son alimentation est médiocre : le riz, les herbes bouillies, les fruits verts, exceptionnellement de la viande et du poisson. Quand il travaille, soit dans son champ, soit sur les routes comme ouvrier ou bourjane de filanzane, de pousse-pousse ou de charrette, soit au service des prospecteurs, soit dans les concessions agricoles, son hygiène est déplorable. Il conserve sans cesse les mêmes habits mouillés de sueur ou de pluie et ne possède même, le plus souvent, ni une moustiquaire, ni une couverture pour l'abriter et le réchauffer pendant la nuit. Malgré ces conditions défectueuses, le type malgache

est cependant bien bâti. La force de résistance des porteurs lourdement chargés, qui franchissent avec une agilité d'isards les déclivités les plus rapides, étonne le voyageur; les hommes sont des marcheurs qui ne connaissent pas la fatigue, et les femmes sont de robustes ménagères qui perdent trop promptement leur sveltesse et leur grâce nonchalante. Mais, si les uns et les autres sont prolifiques, la mortalité infantile est énorme; la fièvre, la tuberculose, la misère physiologique n'épargnent guère les adultes, et les vieillards sont de rares exceptions.

Malheureusement, les populations de l'île semblent aussi éloignées qu'autrefois du bien-être matériel qui serait le seul remède efficace. Dans ce pays où la possession d'un grand nombre de bœufs, à défaut d'esclaves, est désormais l'unique preuve d'une richesse que l'état précaire de l'exportation ne permet pas de développer, c'est à tort que l'on attribue aux indigènes en général, aux Hovas en particulier, la précieuse faculté de l'épargne. On croit trop que les Malgaches entassent dans des cachettes mystérieuses une invraisemblable quantité de piastres dont la contemplation solitaire suffit encore à leurs désirs; on explique ainsi par l'appât de trésors fabuleux enfermés dans les tombes les violations de sépultures qui se produisent parfois. Si l'indigène thésaurise, c'est, comme le Chinois ou l'Annamite, en prévision de sa mort; c'est pour se faire construire un mausolée monumental où il dormira son dernier sommeil dans un linceul précieux. S'il est quelque peu frotté de civilisation européenne, il fera aussi transformer sa masuré en maison de briques à la toiture de tuiles, mais il ne modifiera guère les conditions de son existence. D'une manière générale, d'ailleurs, le Malgache est imprévoyant ou prodigue: les vastes propriétés foncières, les objets de valeur qui appartenaient aux grands seigneurs de l'ancien régime, s'en vont par morceaux, au vent des hypothèques et des emprunts usuraires, enrichir les Européens. Tant que la France n'aura pas jeté dans l'île, sous forme de subventions ou souscriptions d'emprunts pour l'exécution de travaux publics, plusieurs centaines de millions dont la plus grande partie devra se répandre dans le pays sous forme de salaires, l'indigène restera vraisemblablement pauvre. Une population où les entrepreneurs trouvent, surtout dans le Sud, autant de main-d'œuvre qu'ils le désirent pour 0 fr. 20 ou 0 fr. 30 par jour, où les mineurs exécutant des travaux de fond se déclara-

rent satisfaits avec 0 fr. 60 pour 12 heures de travail, où les bourjanes des transports ne gagnent que 0 fr. 75 par journée d'une besogne à laquelle les chevaux d'omnibus parisiens ne suffiraient pas, où l'importation des étoffes de flanelle et de drap indispensables dans un pays à saison froide est nulle, ne peut être qu'une population misérable chez qui le besoin de recueillir à tout prix la somme nécessaire au paiement de l'impôt prime toute autre préoccupation.

Mais, engourdis par la routine et l'ignorance, les Malgaches paraissent peu capables d'améliorer leur sort. C'est en vain qu'on a multiplié les formations sanitaires, que des médecins français ou indigènes effectuent de nombreuses tournées, donnent des conseils, distribuent des médicaments. Le fonctionnement de l'assistance médicale n'est pas exempt de critiques, surtout dans les provinces éloignées de la capitale; la science des médecins hovas est trop rudimentaire, malgré d'authentiques diplômes, et l'œuvre ne rend guère de services que dans les centres importants. Dans les campagnes, le sorcier est encore tout-puissant et son influence est néfaste; elle a toujours pour conséquences les migrations de villages et la suppression d'enfants nés aux jours de mauvais augure. Les arts et métiers sont restés à l'état primitif. L'école professionnelle inaugurée à Tananarive par le général Galliéni a dû être fermée par son successeur, car elle ne rendait pas de services en rapport avec les dépenses qu'elle causait. Les ouvriers d'art qu'on rencontre dans les villes ont appris de leurs pères les procédés rudimentaires que Jean Laborde leur enseigna. Les élèves qui suivent les cours professionnels annexés à leurs écoles par les missionnaires catholiques et protestans se hâtent d'oublier leur savoir-faire dès qu'ils sont émancipés.

En agriculture, nous voyons les Malgaches aussi négligens ou routiniers. Malgré les conseils et les exemples, ils ignorent les engrais, les assolemens, la sélection du bétail. Ils se refusent obstinément à l'emploi des machines agricoles, et les charrues françaises qu'on leur distribua pendant les premières années de l'occupation pourrissent sans emploi sous les décombres des fermes-modèles abandonnées. Seul, l'enseignement maraîcher, pratiqué par les Frères des Écoles chrétiennes et les Jésuites aux environs de Tananarive et par les chefs des postes militaires ou administratifs, a donné quelques résultats dont il ne faut pas d'ailleurs exagérer l'importance. L'extension des cultures, que

la nature du sol rendrait réalisable, ne tente pas les habitants des campagnes. Ils ne font rien pour améliorer les voies de communication entre les villages, pour utiliser la force animale si abondante, et l'industrie des transports, si rémunératrice, ne s'exerce qu'au profit des Européens. Moins avancés que Siamois, Annamites ou Chinois, ils ne connaissent pas l'irrigation, la mécanique hydraulique; ils sont réfractaires à l'emploi de la brouette, au dressage du bœuf comme animal de bât ou de trait, et le portage humain reste une des principales calamités du pays.

Pauvres, manquant de débouchés, ne sachant pas s'en créer, les Malgaches échappent cependant à l'attraction des villes où il semblerait qu'ils doivent se précipiter pour y trouver une existence moins misérable. D'ailleurs, de toutes les agglomérations à Madagascar, Tananarive seule mérite le nom de cité. Tous les autres chefs-lieux de provinces, même les plus réputés, Diego-Suarez, Tamatave, Majunga, Fort-Dauphin, Tuléar, Antsirabe, Fianarantsoa ne sont que des bourgades moins importantes qu'un petit chef-lieu de canton de France, et qui ne doivent guère leur apparence de vie qu'à la présence d'une garnison. Tananarive, même, que les imaginations exaltées donnent comme rivale à Nice pour son climat, à Cognac pour ses facilités d'existence, n'est qu'une ville de 40 000 habitants, sans égouts, sans eau, sans animation, mais on y peut étudier les Hovas sur le vif. C'est là que l'observateur mettra le mieux au point les appréciations d'autrui et ses propres impressions.

Certes, on ne saurait nier que, de toutes les populations de l'île, la race hova ne soit la plus intéressante. Dans les rues accidentées de la capitale malgache, l'œil est attiré par des enseignes, des affiches, des boutiques ou des ateliers qui prouveraient une rare facilité d'assimilation. Les médecins diplômés des Facultés de France voisinent avec les élèves primés d'une École professionnelle ou les lauréats d'une Exposition régionale; sur les murs, un programme théâtral s'étale à côté d'une profession de foi ou d'un appel aux « concitoyens malgaches. » Sur les trottoirs, passent avec une morgue élégante, un sourire protecteur, les « petits faux-cols » vêtus à la dernière mode parisienne; sur les courts des Tennis-Clubs, les anciens pages de Ranavaloa manient la raquette avec grâce; les équipes indigènes disputent parfois la victoire aux équipes européennes. Un Hova médaillé comme une bannière d'orphéon dirige la mu-



sique du gouvernement général; les amateurs hovas sont en majorité dans la Société philharmonique, et les tziganes des cafés sont tous nés sur les bords de l'Ikopa. Les journaux de marche des régimens indigènes relatent de beaux faits d'armes, et les mondaines et demi-mondaines d'origine Andryana savent combiner un heureux mélange du costume national et des ajustemens européens qui les rend agréables à contempler. Tout cela démontre une perfectibilité réelle, mais nous n'avons pas encore su la développer à notre profit.

Comme tous les peuples jeunes, les Hovas n'ont été tout d'abord séduits que par les aspects extérieurs et brillans de notre civilisation. Ils n'ont trouvé, dans les bourses d'études en France ou dans les cours des écoles spéciales organisées pour eux après la conquête, que les moyens d'acquérir des situations de tout repos leur donnant le maximum de considération et de bien-être avec le minimum d'efforts. On les a vus revenir de la métropole avec des diplômes de médecin que les jurys d'examen, s'inspirant de l'esprit des *Lettres persanes*, leur décernaient avec une courtoise indulgence. Aucun de ces jeunes gens n'a jugé dignes de lui les titres d'ancien élève d'une École des Arts et Métiers, d'ouvrier ou de contremaître diplômé dans les spécialités qu'on pourrait créer à Madagascar. A Tananarive, dans l'École professionnelle, ils ont encombré les sections d'horlogerie et de bijouterie dont les occupations sédentaires et les bénéfices plus ou moins licites convenaient à leur caractère d'hommes « nés fatigués. » Du Jardin d'essai de Nanisana, véritable école d'agriculture, ils ne sortent que pour postuler des places de jardiniers officiels au service des résidences ou du gouvernement général. En présence de ces résultats, les bourses d'études en France ont été supprimées, l'École professionnelle a été fermée. Seule, l'École de médecine est conservée, mais elle ne forme guère que des infirmiers médiocres et non des médecins.

Un peu moins de précipitation eût été préférable. La mentalité d'une race ne se modifie pas en quelques années. Si les anciens élèves des Norvégiens, de la *London Missionary Society*, des Jésuites ou des Frères n'estiment dans une instruction primaire péniblement acquise que le moyen d'entrer dans la carrière administrative pour acquérir une parcelle de la puissance gouvernementale, s'ils méprisent le travail manuel et les occupations utilitaires de l'homme d'action, nous ne devrions pas



oublier qu'ils partagent ce travers avec les peuples ou très jeunes, ou très vieux. Nous avons vu chez un vice-roi du Yunnan un interprète chinois, à qui son indiscutable intellectualité n'avait pu faire oublier les préjugés de sa race, présenter avec une absolue bonne foi le directeur général des travaux publics d'Indo-Chine, inspecteur général des Ponts et Chaussées de France, comme « un chef ouvrier, inaccessible aux spéculations supérieures de l'esprit, » et socialement inférieur à un lettré. Les Hovas sont trop enclins à cette mentalité que développeront encore des innovations politiques prématurées, telles que le décret de naturalisation. Ils sont intelligens, adroits; le sens commercial n'est pas rare chez eux. La conquête française a fait cesser un nationalisme de trop fraîche date pour que nous ayons à redouter des rancunes patriotiques ou des espoirs de revanches guerrières. Nous n'avons pas davantage à craindre une explosion de fanatisme religieux, puisque, dans toute l'île, il n'y a pas trace de religion nationale et que la propagande chrétienne, en s'y exerçant librement, nous donnerait en quelques générations des sujets ayant les mêmes conceptions morales que leurs conquérans. Aucune autre de nos colonies ne possède réunies toutes ces garanties de paix intérieure et de collaboration intime entre vaincus et vainqueurs. Pour obtenir la réussite complète de nos projets civilisateurs, du programme d'exploitation productive, il nous suffira de faire multiplier la race, de répandre une instruction pratique et non un enseignement mandarinal, de mettre fin à l'exportation de l'anti cléricalisme, et surtout de renoncer à voir dans Madagascar une sorte de terre promise où se réalisent sans peine toutes les ambitions.

## II

Cette illusion est celle qu'il importe le plus de ruiner. Pendant longtemps elle a fait oublier les sacrifices et les fautes immenses de la conquête en 1895. On ne croyait pas avoir payé trop cher l'annexion d'une « France australe » où nos créoles de la Réunion pourraient en peu de temps édifier de nouvelles fortunes à l'abri des haines de races, où les émigrans de la métropole viendraient nous rendre un équivalent du Canada. La constitution physique de l'île semblait autoriser ces vastes espoirs. La zone côtière, avec son climat tropical, attendait les

efforts et l'expérience de ceux dont les ancêtres ont fait la prospérité de la Louisiane, des Antilles et des Indes; la région des hauts plateaux, où l'altitude corrige l'ardeur du soleil, serait élémentaire aux paysans des districts pauvres de France, accourus pour y chercher l'espace gratuit et les débouchés fructueux. Mais les résultats pratiques ont encore une fois démenti les conclusions d'une généralisation trop hâtive.

Sans doute, la bande côtière comprise entre les pentes des hauts plateaux et l'océan Indien ou le canal de Mozambique a tous les caractères des pays tropicaux les plus favorisés. Les pluies y sont abondantes, les saisons bien distinctes; la chaleur y est vive et la végétation puissante; les torrens drainent de grandes quantités d'eau dans les vallées boisées et forment des fleuves larges et profonds; la mer est proche, la terre est couverte d'humus, les transports paraissent faciles et la force motrice des cascades est sans limites. Créoles et métropolitains sont conviés à se partager ces immensités vierges. On leur promet de vastes domaines; on leur montre la fortune toute proche sous la forme de caisses de vanille, de balles de coton, de boucauts de café, de dames-jeannes de parfums rares, de billes de bois précieux. La réalité n'a pas été aussi séduisante.

Les créoles réunionnais sur lesquels on comptait le plus, dont l'expérience professionnelle et l'adaptation naturelle au climat devaient transformer la région côtière, n'ont pas donné les résultats qu'on attendait. Ceux qui conservent dans leur pays natal des vestiges de l'opulence passée ont trop à faire pour éviter une déchéance complète. Ils espèrent toujours, avec la disparition des passions démagogiques où quelques politiciens sans scrupules entraînent les travailleurs nègres et mulâtres, une reprise générale des affaires. Ils sont attachés aux plantations fondées par leurs aïeux; les souvenirs historiques, les traditions de la famille, les angoisses d'une liquidation ruineuse les retiennent auprès des usines, des cultures, des établissements qui symbolisent des efforts séculaires. Leur esprit de caste, les intérêts matériels qu'ils représentent encore, maintiennent seuls la Réunion au nombre des terres civilisées, et lui réservent dans l'avenir quelques chances de régénération économique et sociale. Les éléments notables de la population créole ne pouvaient donc abandonner chez eux une partie compromise, mais non perdue, pour tenter la colonisation de la région tropicale de Madagascar.

Les prolétaires blancs ou teintés, les anciens soldats du bataillon de la Réunion qu'on avait adjoint au corps expéditionnaire, n'ayant rien à perdre, furent plus aventureux ; mais en peu d'années ce système de colonisation avait vécu. Des colons installés à grands frais par centaines, principalement sur la côte orientale de l'île, bien peu vivaient encore sur leurs terres. Le reste avait renoncé à l'exploitation de richesses que les rapports officiels signalaient partout. Les uns étaient établis comme mercantis dans les postes nombreux que la pacification de Madagascar exigeait : les bénéfices immédiats et considérables obtenus sur une clientèle imprévoyante de soldats ou de fonctionnaires convenaient mieux à leur indolence autant qu'à leur sécurité. Les autres étaient entrés dans l'Administration où la création des différens services leur donnait des situations modestes, mais sables et reposantes. Les plus actifs couraient vers la fortune en s'improvisant tâcherons dans les entreprises du canal des Pangalanes, des routes, des constructions officielles, dans les fournitures de combustible pour les chaloupes ou le chemin de fer, de vivres indigènes pour les troupes. Les plus paresseux, les moins bien armés pour la lutte, étaient depuis longtemps morts dans les marécages et les forêts, ou rapatriés comme indigens. A Madagascar, les gouvernans de tout grade attribuèrent à la seule nonchalance des émigrans de l'île sœur un échec qu'il était *a priori* facile de prévoir. Tant que les richesses de la forêt ou les terrains exploitables resteront inaccessibles, tant que la houille blanche sera inutilisable, que les embouchures des fleuves seront obstruées par des barres dangereuses, les rivages de la mer inhospitaliers, toute tentative de colonisation de la zone côtière, qu'elle soit européenne ou créole, se terminera toujours par un échec identique.

Si la région maritime paraissait réservée en principe aux immigrants d'origine créole, les immensités incultes des hauts plateaux devaient former la part des colons européens. La devise du maréchal Bugeaud redevint à la mode. *Ense et aratro*, résuma le programme qu'on voulut faire exécuter aux « soldats laboureurs. » Les militaires libérés, à qui le gouvernement accordait des concessions de terres, quelques avances d'argent et d'outils, furent les premiers colons. Leur vigueur physique, leur acclimatement, le sens de l'ordre et de l'économie développée par leur profession antérieure, leur connaissance à peu

près suffisante de la langue et des usages locaux, leurs parentés d'occasion avec des familles indigènes semblaient assurer la réussite d'un essai qui n'était pas sans précédent. Attirés par cet exemple, quelques émigrans métropolitains se répandirent dans l'Émyrne et le pays betsileo; mais, pour les mêmes causes générales que dans la zone maritime, et, de plus, pour des motifs particuliers dépendant de la nature de ces régions, la colonisation agricole des hauts plateaux ne tarda pas à se présenter comme un problème plus difficile à résoudre qu'on ne le supposait.

Ce climat tempéré par l'altitude, dont on vantait les qualités bienfaisantes, fut et restera l'origine de nombreux déboires. Trop chaud pour les cultures de France, trop froid pour les cultures tropicales, il limite les efforts des agriculteurs à des productions peu rémunératrices. La sécheresse qui dure d'avril à décembre, à peine interrompue par les « pluies des mangues » et les « pluies des lilas, » s'oppose aux plantations en usage sous les mêmes latitudes où l'humidité ambiante favorise la végétation; de décembre à mars, les orages torrentiels, assez violents pour faire déborder les cours d'eau, pour ébouler des versans de vallons, balaient la terre végétale sur les pentes douces des plateaux et n'y laissent pousser qu'une herbe dure, à peine suffisante pour la nourriture des bestiaux. Les vallées parfois très vastes, où s'accumule l'humus, seraient des terrains de culture excellents, mais la mise en valeur par des colons exploitant eux-mêmes leurs terres est une utopie. Quelle que soit la saison, le travail manuel en plein air est impossible pour des Européens, de neuf heures du matin à quatre heures du soir; quoique la température indiquée par le thermomètre ne soit jamais très élevée, les rayons solaires ont une force insupportable sous l'influence combinée de l'altitude et de la latitude. Le paysan le plus endurci, fût-il originaire des plaines ensoleillées de la Crau ou des coteaux brûlans de la Gascogne, ne saurait sans danger mortel d'insolation ou d'accès pernicieux labourer son champ, faucher ses prés, récolter ses moissons. Les fruits d'Europe viennent mal; il leur manque la chaleur progressive de nos climats; les indigènes font dans la culture maraîchère une concurrence victorieuse par la nullité de leurs frais généraux. La culture des céréales n'aurait que de faibles débouchés, et ses bénéfices aléatoires seraient grevés d'énormes frais de transport. La médiocre qualité des prairies naturelles, la



difficulté d'organiser des pâturages artificiels suffisamment vastes, rendent illusoire les profits d'un élevage sélectionné : la supériorité des produits obtenus par les méthodes rationnelles sur les élémens des troupeaux si nombreux que possèdent Hovas et Sakalaves n'apparaîtrait pas assez grande pour justifier les prétentions des vendeurs.

On a beaucoup préconisé la création de villages d'émigrans dans les solitudes sans fin des hauts plateaux malgaches. Ces villages vivraient de leur vie propre, comme ceux de nos campagnes déshéritées. D'après ce qui vient d'être dit, les avantages d'une émigration vers des régions plus pauvres encore et si éloignées du clocher natal, sont trop faibles pour attirer le cultivateur français. Supposons cependant que ce rêve soit réalisé; supposons les colons assez endurcis pour supporter, entre 1300 et 1800 mètres d'altitude, les rigueurs extrêmes du climat; supposons enfin qu'ils aient pu fonder des basses-cours, des cultures, des parcs à bestiaux. A quels marchés voisins iront-ils échanger paniers d'œufs, corbeilles de volailles, laines, fils de chanvre ou de soie, sacs de céréales, moutons, veaux et bœufs succulens, chevaux vigoureux et bien dressés? Quels chemins suivront leurs carrioles rapides, leurs chars lourdement chargés? Où sont les acheteurs donnant leurs sacs d'écus contre les produits agricoles? Que feront ces acheteurs des stocks divers qu'ils auront acquis? Il ne faut pas oublier, quand on élabore des projets colonisateurs au sujet de Madagascar, qu'il n'y a dans l'île qu'un seul centre de population assez important, Tananarive; que cette ville reçoit à meilleur compte ce qui lui manque par l'importation que par le commerce régional; que l'indigène est, pour les produits locaux, un fournisseur assez bien approvisionné; que les routes, à peine accessibles à la traction automobile organisée par le gouvernement qui, seul, peut en supporter les frais considérables, ne permettent pas les gros charrois comme il en circule sur les chemins de France. Toutes ces réflexions, bien mieux que les légendes sur la politique de races qui ont cours là-bas, expliquent les refus des Boers qu'on s'était proposé d'attirer à Madagascar après la guerre sud-africaine.

Si la colonisation agricole par la création de la petite propriété européenne peut être, dans les conditions actuelles, considérée comme une erreur, la colonisation industrielle ne



paraît guère moins exempte de difficultés. Les richesses de toute nature, dont l'exploitation ferait la fortune de l'île ont été très vantées : fer, cuivre, pierres précieuses, or, charbon, pétrole, bois rares, production de tissus, d'huiles, de caoutchouc, de chaux et de ciments, savonneries, verreries, organisation d'usines multiples, formation de Sociétés font, aujourd'hui plus que jamais, les frais des conversations entre bailleurs de fonds probables, anciens colons et nouveaux immigrants. Ici encore, nous devons faire la part de l'exagération.

Il serait puéril d'affirmer que le sous-sol de Madagascar ne contient pas des minéraux en abondance; que dans l'île, comme dans tout pays neuf, il n'y a pas place pour toutes les manifestations de l'activité industrielle. Mais il faut se méfier des généralisations trop hâtives et des conclusions trop optimistes fondées sur l'observation de faits particuliers.

Au début de l'occupation, la recherche de l'or absorba toutes les ardeurs. Madagascar avait, comme pays aurifère, une réputation bien établie d'après les récits des missionnaires, les rapports des résidents européens, les prohibitions de la législation malgache. On n'y voyait pas, comme au Laos par exemple, des bijoux à profusion chez les plus pauvres indigènes, mais on supposait qu'il n'y avait qu'à se baisser pour ramasser le métal précieux. Quelques trouvailles heureuses, quelques coups de pioche sensationnels dont la rumeur publique enfla la valeur, excitèrent les convoitises des premiers colons. Il sembla plus avantageux et moins fatigant de chercher pépites et poudre d'or que de fonder des usines et de cultiver des concessions. De nos jours encore, quiconque voit périliter ses affaires, ruiner son commerce, ralentir son avancement, se déclare prospecteur, comme en Indo-Chine on devient douanier. Les coteaux, les bas-fonds se hérissent de « piquets; » les chercheurs d'or rêvent de passer leurs placers à des syndicats, et tous croient que leur *toby* sera bientôt le centre d'un San-Francisco.

La confirmation de ces espérances aurait pour Madagascar une importance incalculable; une rapide mise au point de cette question si controversée paraît donc nécessaire. Certes, il y a de l'or à Madagascar. Actuellement, de nombreux prospecteurs ou concessionnaires vivent dans une petite aisance, grâce à la production de leurs *tobys*. Les procédés d'exploitation sont rudimentaires. Un Européen plante un piquet, et, dans le cercle

déterminé par le rayon qu'il indique, il installe des ouvriers qui travailleront pour son compte. Le lavage des alluvions par l'eau amenée dans des sluices, ou qui coule dans la rivière voisine traversant le toby est la seule méthode pratiquée; les Malgaches y sont d'une habileté rare. La poudre, les pépites recueillies leur sont, nous l'avons dit, payées par le concessionnaire entre 1 fr. 50 et 2 francs le gramme suivant l'abondance de la main-d'œuvre et la pureté de l'or, et revendues le plus souvent au Comptoir d'Escompte, au Crédit Lyonnais au prix de 2 fr. 80 ou 3 francs. Si le terrain est riche, il en résulte un bénéfice moyen de 500 à 1 000 francs par mois, sans autre mise de fonds que les avances nécessaires pour le voyage, les formalités administratives d'ailleurs peu coûteuses et l'attente de la production. En réalité, ce genre d'exploitation permet de végéter, mais ne conduit pas à la fortune. On sait aujourd'hui que, l'Andavakoera excepté, Madagascar ne possède pas de champs d'or où les chercheurs heureux s'enrichissent en quelques jours.

Le succès des placers de l'Andavakoera où, sans employer des moyens d'action plus puissans, deux de nos compatriotes, MM. Mortgage et Grignon, récoltaient en deux années trois tonnes d'or, a donné une vive impulsion aux recherches scientifiques. On a compris que la batée est un instrument trop imparfait, et c'est aux filons de quartz, apparaissant çà et là dans les roches primitives qui forment l'ossature de l'île, qu'on a demandé leurs secrets. Des prospections géologiques ont été faites méthodiquement, par des spécialistes avertis, sur l'initiative de personnalités qui pouvaient supporter les frais de ces études coûteuses et risquer ainsi une partie de leurs capitaux. Sans parler des travaux de la Compagnie Suberbie, de la Compagnie Nantaise ou de la Compagnie Lyonnaise, nous pourrions citer par exemple les belles recherches faites dans les régions d'Andranofito, Ambodifiakrana, Tsaratana, et plus tard dans l'Andavakocra dont le centre principal, Betsiriki, va être, grâce à sa proximité relative de la mer, doté de tous les engins mécaniques les plus perfectionnés.

Ces études étaient nécessaires. Elles ont démontré, ce que l'ensemble des exploitations alluvionnaires permettait déjà de s'opposer, la présence fréquente de filons aurifères dont la teneur est suffisante pour tenter les industriels et les spéculateurs. Mais, dans l'état du pays, sauf pour quelques districts

favorisés par leur situation géographique, les puissantes installations qu'exigera l'exploitation rationnelle des roches seront difficiles à organiser. Pour conduire à destination un outillage encombrant et lourd, nécessité par le transport à distance de la force motrice hydraulique et par le traitement des minerais, il faut des routes bien tracées et des ponts solides qui n'existent pas à Madagascar. Pour l'extraction des centaines de tonnes de quartz quotidiennes, il faudra une foule de travailleurs dont le recrutement sera malaisé. S'il est fait dans la population indigène très clairsemée, on risquera d'enlever à l'agriculture une main-d'œuvre indispensable ; si, suivant l'usage, il est pratiqué en Chine, un passé récent nous montre qu'on s'exposera à de nombreuses désillusions. La diplomatie ne saura modifier les répugnances de l'Angleterre à permettre l'émigration de ses Cafres et de ses Hindous. Enfin, le ravitaillement des agglomérations ouvrières rassemblées dans les futures cités de l'or serait aussi incertain qu'onéreux. Cet exposé sommaire suffit à démontrer la nécessité, pour la solution même partielle du problème, d'une entente absolue entre le gouvernement de Madagascar et les sociétés minières, entente précédant les périodes d'installation et d'exploitation.

Les colons de l'île semblent croire que la question de l'or prime toutes les autres. Il ne faut donc pas s'étonner si l'on constate la rareté des manifestations industrielles s'exerçant sur des réalités plus modestes et moins séduisantes. L'élan donné à Diego-Suarez par la création d'un point d'appui de la flotte et d'un camp retranché n'a pas survécu à la réduction des navires et des effectifs. Dans les divers ports, on chercherait en vain les témoignages d'une vie intense et prospère. Dans la région centrale, les immenses établissemens fondés à Mantasoa par Jean Laborde et qui occupaient 12 000 ouvriers ne sont plus guère qu'un souvenir, entretenu pauvrement par un détachement de tirailleurs malgaches. Des usines élevées à grands frais au temps des illusions, comme la briqueterie de M. Florence-Orville, s'écroulent dans la solitude ou périssent. Quelques tentatives intéressantes, savonnerie, huilerie d'arachides, tanneries, brasseries, n'ont pu gagner la sympathie d'une clientèle méfiante ou la faveur du pouvoir.

Une agriculture rudimentaire, une industrie dans l'enfance ne peuvent avoir pour conséquence un commerce florissant. La

situation commerciale de Madagascar, si nous l'examinons sur place et non dans les rapports officiels toujours optimistes, paraît en effet assez médiocre. Les bateaux français subventionnés visitent presque seuls nos ports; un navire de Hambourg fait tous les trois mois le tour de l'île pour ravitailler les comptoirs allemands; quelques cargos anglais se montrent parfois dans les rades malgaches. Le matériel pour la construction du chemin de fer, pour le point d'appui de la flotte et le camp retranché, pour l'usine des eaux et d'électricité de Tananarive ne grossira que provisoirement le chiffre des importations; l'alimentation, l'entretien et l'armement du corps d'occupation représentent une part importante du transit indiqué par les statistiques, mais ne doivent pas être comptés dans l'évaluation des affaires de notre colonie. Réduit à sa réelle valeur, le mouvement commercial n'est pas en rapport avec l'étendue de l'île et le nombre de ses habitants.

Il ne saurait en être autrement. Madagascar n'est pas heureusement placé pour le trafic de ses ressources naturelles. Les contrées qui l'avoisinent ont les mêmes productions et les mêmes besoins. La Réunion, Maurice, les Seychelles, la côte orientale d'Afrique récoltent sur leur sol tout ce que la zone maritime de l'île pourrait leur envoyer : la vanille, le coton, les bois, les bambous, le caoutchouc, le rafia, les plantes à parfums, le café, le sucre y sont en assez grande profusion pour y causer une dépression des affaires dont les représentants de la Réunion au Parlement français se plaignent avec insistance. L'exportation malgache de ces denrées sur les marchés d'Europe et d'Amérique devra lutter contre des courans commerciaux déjà établis, et enlever une clientèle à des concurrens qui feront de nombreux sacrifices pour la conserver. La région des hauts plateaux n'est pas mieux favorisée. Son débouché naturel pourrait être l'Afrique méridionale, mais les conditions économiques et le climat y sont analogues. Cependant, après la guerre anglo-boer, quand tout était à refaire dans certains districts du Cap, de l'Orange, du Transvaal, de la Rhodesia même, une occasion unique se présentait. Malheureusement, la colonisation française n'a pas eu les moyens d'en profiter. Elle était trop récente, trop timide et trop inexpérimentée. Quand on a voulu attirer dans l'île une partie des sommes énormes que l'Angleterre employait à rétablir la prospérité de ses possessions, il était trop tard.



Les marchés sud-africains sont désormais fermés pour nous.

Malgré ces conditions désavantageuses, nos compatriotes n'ont pas perdu tout espoir. Les bœufs dont les marchés orangistes et transvaaliens ne veulent pas, le riz dont la culture est encouragée par le gouvernement, les pierres précieuses qu'on signale en divers points de l'île semblent devoir être, avec l'or, les gages les plus immédiats d'un brillant avenir.

Les journaux français ont relaté, vers la fin de 1909, l'arrivée aux abattoirs de la Villette, d'un troupeau de bœufs malgaches dont la vente a laissé un beau bénéfice aux vendeurs. Les promoteurs de l'entreprise, les colons de l'île ont foi dans le succès grandissant d'une exportation aussi bien commencée. On parle de sociétés constituées pour le commerce de la viande sur pied; l'écart considérable entre le prix d'achat, qui varie entre 60 et 80 francs, et le prix de vente compris entre 300 et 350 est assez considérable pour assurer contre tous les aléas; mais, cette fois encore, il convient d'être circonspect. Les indigènes propriétaires de bœufs ne tarderont pas à suivre la loi de l'offre et de la demande; le renchérissement des animaux est à prévoir. La clientèle pauvre à qui l'on se propose de procurer des pot-au-feu, des roastbeefs peu coûteux, se méfiera des qualités d'une viande à prix réduits que la nouveauté, la mode seules pourront faire admettre quelque temps sur les marchés. Les éleveurs de la métropole sauront, si la concurrence les gêne, faire protéger leurs intérêts au Parlement. Les compagnies de transports maritimes, qui ont accordé des prix spéciaux pour les premières expériences, ne manqueront pas de profiter de la situation si le courant d'exportation s'accroît. Si les sociétés en projet veulent organiser des moyens de transport particuliers pour ne pas subir les exigences des compagnies de navigation, elles s'exposent à une majoration de leurs frais généraux qui compromettra leurs affaires. Il semblerait plus avantageux de renoncer au commerce des animaux vivans pour se limiter, ainsi qu'on l'a tenté à Diego-Suarez, aux produits qui en sont dérivés : viandes frigorifiées, conserves, cornes, peaux et cuirs. Et, même dans cette hypothèse, les exportateurs de Madagascar auront à lutter contre la concurrence des pays d'Amérique plus rapprochés et mieux outillés. Mais ils peuvent s'adjuger sans conteste le marché local avec sa clientèle de troupes, de colons, de missionnaires, de fonctionnaires et de Malgaches européens.



Les apôtres de la culture du riz n'ont pas moins d'enthousiasme que les exportateurs de bœufs, et cependant, la prudence ne leur est pas moins nécessaire. Ils voudraient réserver à Madagascar la vente des quelques dizaines de mille tonnes qui s'importent à Maurice, aux Seychelles, à Zanzibar, à la Réunion, et le gouvernement favorise par tous ses moyens le développement des rizières dans l'île. Or, la capacité de production des pays d'Extrême-Orient, tels que le delta du Gange, la Basse-Birmanie, le Siam, la Cochinchine, est presque sans limites; ils sont sillonnés par un réseau très serré de voies navigables où les transports sont à très bas prix, et sont desservis par d'innombrables navires marchands. Ils peuvent donc suffire à toutes les demandes et conserver leur clientèle habituelle. Pour leur enlever celle des contrées de l'océan Indien qui sont leurs tributaires, il faudrait que les riz malgaches, dont l'excellente qualité est indiscutable, se récoltassent en abondance, fussent transportables à bon compte jusqu'aux ports de mer, trouvassent des facilités de chargement capables de réduire les frais de manutention. Ce n'est donc pas dans l'intérieur des terres, sur les hauts plateaux, que les planteurs doivent porter leurs efforts, mais plutôt sur la zone côtière et surtout dans la région des Pangalanes, de Tamatave à Vatomandry, où la nature du pays est identique à celle de la presqu'île de Camau que les Annamites utilisent si adroitement. Nos riz, transportés en barque jusqu'à Tamatave sans rompre charge, éviteraient ainsi les tarifs prohibitifs des charrettes et même du chemin de fer. Ils remplaceraient à la Réunion, à Maurice, aux Seychelles, à Zanzibar les riz annamites, siamois ou birmans et se présenteraient en Europe à des prix acceptables.

Les pierres précieuses pourront aussi fournir, pour quelques-uns de nos compatriotes, les élémens d'un commerce fructueux. La production artificielle du rubis et du saphir donnera sans doute la vogue à des gemmes moins réputées. La région comprise entre Ambositra et Antsirabe est riche en tourmaline, en cristal de roche; on y trouve en abondance les bérils jaunes et roses, les améthystes, les turquoises, les émeraudes; les rubellites y sont communs et vont du rose pâle au rouge vif. Après des études sérieuses et des essais concluans, quelques prospecteurs ont tenté d'introduire ces pierres sur les marchés européens. Quoique les préférences du grand public se portent

toujours sur les produits de Ceylan, de Xieng-Hong en Birmanie, de Pai-Lin au Siam, qui ne leur sont guère supérieurs, joailliers et lapidaires manifestent moins de préventions et commencent à composer, avec les pierreries malgaches, des bijoux élégans et d'un prix rémunérateur.

L'initiative de nos commerçans à Madagascar s'est encore exercée sur de nombreux articles qui leur ont causé des déceptions ou leur donnent des espérances. Les chapeaux indigènes, tissés avec des pailles spéciales, ont été prônés comme égaux ou supérieurs aux guayaquils et aux panamas les plus réputés ; après une courte vogue, les chapeliers de France ne les acceptent plus que pour une clientèle dont l'importance diminue chaque jour. Les étoffes en rabane bénéficient d'un engouement passager et n'enrichiront personne. Plus importants seraient les profits qui résulteraient du pétrole et du charbon ! que des chercheurs modestes et des syndicats bien organisés, où l'élément anglo-américain serait en majorité, assurent avoir découvert dans les districts occidentaux de l'île. Les rendemens seraient énormes et l'exportation s'annoncerait facile grâce à la proximité de cours d'eau navigables jusqu'à la mer. Doit-on considérer ces rapports sensationnels comme un prologue de spéculations semblables à celles que l'or a déjà causées à Madagascar, ou comme des pronostics sérieux dont la réalisation par des capitalistes avertis modifiera l'avenir économique du pays ? En réalité, on ignore encore la valeur exacte des gisemens signalés. Houille et pétrole seraient cependant pour notre colonie des facteurs de richesses plus précieux que des filons aurifères. L'Afrique méridionale tout entière, où la vie industrielle est si intense, les îles de l'océan Indien, les escales des lignes de navigation depuis Aden jusqu'au Cap et même jusqu'à Singapore deviendraient, pour ces deux produits si nécessaires, les cliens de Madagascar.

### III

Quelles que soient d'ailleurs les possibilités naturelles d'expansion économique du pays, l'initiative et l'activité de nos capitalistes et de nos colons ne suffiront pas à les transformer en réalisations pratiques et fructueuses. L'intervention et l'appui du gouvernement sont indispensables pour donner à

Madagascar les facilités de mise en valeur et d'exploitation, sans lesquelles tous les efforts des particuliers sont, dans les conditions actuelles, voués à l'impuissance. Les éloges que, depuis quinze ans, se décernent les fonctionnaires à tous les degrés de la hiérarchie sous la rubrique : « exécution des grands travaux d'utilité publique » ne sont pas justifiés par l'état des ports et des voies de communication. Pour diverses raisons, non seulement ils ne sont pas dignes de la colonie, mais encore ils sont un obstacle à son développement.

Rades foraines intenable pendant les moussons, refuges bien abrités vantés par les théoriciens de la guerre navale, qu'ils s'appellent Diego-Suarez, Majunga, Tamatave, Andevorante, Vatomandry, Fort-Dauphin, Tulear ou Morondava, aucun des ports malgaches ne pourrait suffire aux exigences d'un trafic important. Sur la côte orientale, ils sont exposés à tous les vents, et les navires doivent les fuir ou les éviter dès les premières menaces de brume ou de gros temps. Sur la côte occidentale ils sont placés au fond d'estuaires où les courans et les bancs de sable rendent les approches dangereuses. Dépourvus de quais, d'appontemens, d'engins mécaniques, les mouvemens de marchandises et de passagers ne s'effectuent pas sans périls, sans difficultés et sans pertes.

Diego-Suarez, seul, offre des avantages naturels de sûreté, et de facilité d'accès dont la marine de guerre a voulu profiter, mais que le commerce utilise peu. Le Nord de l'île, à qui ce port servirait de débouché, est désert, sans autre route que celle de l'Andavakoera, qui mène aux placers. Et cependant, cette région que nous possédons depuis vingt-cinq ans, où la tranquillité n'a jamais été sérieusement menacée, est probablement de tout Madagascar la partie la plus intéressante pour la colonisation. Il y a de belles forêts, de bons pâturages, des torrens nombreux. Les colons réunis dans la ville y semblent plus actifs qu'ailleurs ; outre l'exploitation aurifère dont le succès est indéniable, ils y ont fondé tanneries, salines, briqueteries, fabriques de conserves. Mais l'aspect des rues, du port, des environs démontre que la sollicitude du gouvernement ne se manifeste pas en faveur de cette région trop éloignée de la capitale.

Par sa situation géographique, et la médiocrité des ressources de son arrière-pays immédiat, Diego-Suarez n'est guère qu'un port de transit postal et de ravitaillement pour les troupes du

camp retranché. Tamatave et Majunga sont considérés, au contraire, comme les portes ouvertes entre Madagascar et le monde extérieur. Les préférences que, suivant les nécessités de la politique ou du moment, on a manifestées pour l'une ou l'autre de ces villes naissantes, ont empêché toute organisation sérieuse et développé seulement les rivalités locales. Actuellement, on s'efforce de tenir en équilibre la balance des faveurs administratives, et si Tamatave communique avec l'intérieur par un chemin de fer, Majunga est relié à la capitale par un service automobile. Mais, tandis qu'on augmentait les facilités d'accès vers les hautes régions, on n'a pas amélioré l'outillage maritime, et les deux principaux ports de Madagascar sont toujours ce que les a faits la nature. A Majunga, les navires mouillent à un mille environ de la ville, dans l'estuaire où les vents alternatifs de mer et de terre rendent les opérations d'embarquement et de débarquement lentes et difficiles. La création récente d'une ligne secondaire de navigation qui a Majunga comme port d'attache et relie deux fois par mois la côte occidentale de l'île à Zanzibar, Béira et Durban, ne paraît pas une raison suffisante pour l'exécution de travaux indispensables.

Tamatave n'est pas mieux partagé. La rade, mal protégée par l'île aux Prunes et par un long récif corallien, est exposée aux cyclones si fréquents dans ces régions, et presque toujours agitée par une houle gênante pour les chalands et les chaloupes qui sont les intermédiaires entre les quais et les navires ancrés à près d'un kilomètre de la terre. Un wharf inutile, long de six cents mètres, s'avance dans la mer, témoignage irrécusable des résultats de l'incompétence en matière de travaux publics. De même qu'à Majunga, on cherche en vain l'outillage pratique et puissant qu'une administration habile, des Chambres de commerce prévoyantes auraient dû prodiguer pour supprimer les défauts naturels d'un site mal choisi ou peu favorisé. Le balisage et l'éclairage sont insuffisants ; les navires ne peuvent entrer et sortir pendant la nuit ; les transbordemens sont nombreux ; les manipulations, le magasinage des marchandises sont incommodes et rudimentaires.

La médiocre valeur des trois plus grands ports de Madagascar fait deviner combien sont précaires les autres points de relâche disséminés sur les côtes, aux environs desquels se groupent les colons et les populations indigènes de la région maritime.



Considérés comme têtes d'étapes du personnel administratif et militaire se rendant à destination dans les postes de l'île ou rentrant en France, plutôt que comme escales commerciales, ils centralisent des échanges peu importants. Un feu de faible portée, quelques embarcations d'un autre âge, un pavillon de douane, quelques cases de mercantis grecs ou de colons français suffisent à justifier les courtes stations d'un vapeur poussif dans les Durban ou Beira malgaches.

Cette situation misérable ne doit pas étonner le voyageur. Elle durera aussi longtemps que les relations entre les diverses régions de l'île et les pays outre-mer seront aussi difficiles, aussi onéreuses qu'aujourd'hui. Elles ne sont guère assurées que par deux voies de communication, imparfaites d'ailleurs, qui montent de la côte vers les hauts plateaux. La plus importante est le chemin de fer dont quelques personnalités rétrogrades ou intéressées ont critiqué le principe et la construction. Grâce à la sagesse du général Galliéni qui en prépara les moyens financiers par la création de la Caisse de Réserve, grâce à la persévérance de M. Augagneur qui sut en faire accepter le projet par le ministère des Colonies, la ligne Tananarive-Côte Est, d'abord arrêtée à Brickaville pour diverses raisons, sera prolongée jusqu'à Tamatave, son origine naturelle. Le tronçon de 100 kilomètres qui va coûter onze millions, que le commerce local réclamait depuis longtemps, sera terminé en 1912. Il supprimera les transbordemens d'Ivondro et de Brickaville, l'onéreuse et lente navigation sur le canal des Pangalanes; voyageurs et marchandises iront désormais sans rompre charge du port maritime à la capitale, dans un voyage dont la longueur sera réduite de moitié.

Mais si, dans la section Brickaville-Tamatave, la ligne établie à travers une région de plaines aura une capacité de transport suffisante, il n'en sera pas de même dans la section Brickaville-Tananarive en exploitation depuis deux ans. Celle-ci, qui relie deux localités situées aux altitudes de 15 et 1 270 mètres et dont le point culminant est à 1 430 mètres, possède, réunis, tous les inconvénients des chemins de fer de montagne. Nombreuses courbes à rayons de 50 à 100 mètres, alignemens de 40 mètres, déclivités de 25 pour 1 000, voie d'un mètre sur une longueur de 271 kilomètres sont des obstacles insurmontables à la circulation de trains lourds et rapides. Elle est construite dans



un pays sans ressources; l'épaisseur et l'insalubrité des forêts rendaient presque impossibles les recherches du tracé qui fut trop strictement adapté au terrain, pour des raisons financières aggravées par l'inexpérience de quelques agens. Elle suffit aux exigences d'un trafic encore peu important, mais elle devra être reconstruite sur une grande partie de sa longueur, si le développement économique du pays suit la progression ascendante qu'on nous promet. Toutefois, dans son état actuel, son influence est considérable : malgré l'élévation relative des tarifs du chemin de fer et du canal, les prix de transport pour une tonne de marchandises ont été réduits de 1200 francs en 1896 à 300 francs aujourd'hui; la durée du voyage est abaissée de une ou deux semaines, suivant la saison, à deux jours.

La côte occidentale est moins bien desservie. Majunga, qui avait rêvé d'être la tête de ligne du premier chemin de fer malgache, n'est relié à Tananarive que par des voies de communication dont la diversité, la pittoresque incertitude ne justifient pas la satisfaction officielle de nos gouvernans. Une route à peu près carrossable, un service fluvial incommode et rudimentaire, ne suffiront pas pour rendre à Majunga la place prépondérante dans l'île, que Tamatave a déjà prise, et que les souvenirs de la conquête, la situation géographique semblaient lui réserver. Les petites chaloupes ou les pirogues qui bravent, sur la Betsiboka, les courans de la saison des pluies, les bancs de sable et les caïmans de la saison sèche entre Majunga et Mevatanana, les automobiles qui circulent entre cette ville et la capitale, peuvent bien servir à transporter le courrier postal ou quelques voyageurs pressés, mais ne sauraient être utilisées pour les relations commerciales. Le chemin de fer réunissant à travers l'Emyrne les deux ports rivaux existera sans doute un jour, compris dans le réseau formé d'une ligne centrale courant du Nord au Sud qui enverrait des embranchemens vers les villes côtières, mais la réalisation de ce projet dépend d'une prospérité financière aujourd'hui peu probable. Les desseins de l'administration sont moins ambitieux, et l'exécution de routes est, en matière de travaux publics, le principal souci de nos gouvernans.

Sans chemins, sans transports possibles, la colonie est incapable de vivre et de se développer. Aussi a-t-on fait grand bruit au sujet de 700 kilomètres de voies carrossables dont l'autorité française a déjà doté Madagascar; toutefois, il faut bien le

reconnaître, ces grandes artères qu'on nous représente comme sillonnées d'automobiles, de lourds charrois, ne valent pas les simples chemins vicinaux de France. La route de Tananarive à Mahatsara faisait exception, mais depuis l'ouverture du chemin de fer de la Côte Est elle est très négligée, surtout dans la section qui traverse la forêt, d'Ambatolaona à l'Ivohitra. La route est systématiquement laissée à l'abandon pour réserver tout le trafic à la ligne, par suite de combinaisons dont nous avons constaté au Tonkin les effets désastreux; la végétation envahit les talus, les fossés se combler, les ponts de bois s'écroulent. La chaussée résiste encore, grâce à la perfection des travaux de terrassement et d'empierrement; il faudrait donc peu de temps et d'argent pour la rétablir dans un état parfait de viabilité. Le chemin de fer serait ainsi doublé par une voie indispensable en cas de guerre ou d'une mise hors de service par les ravages de cyclones toujours à prévoir.

Les routes nouvelles n'ont pas ce caractère de solidité. Le plus souvent elles résultent de la transformation progressive des anciennes pistes indigènes, suivant les principes admis dans les anciens territoires militaires d'Indo-Chine. En général, il n'y a pas d'études préparatoires, de recherches méthodiques et de discussions de tracés. Le piquetage est fait par des agents peu compétens; les courbes trop brusques, les débouchés de ponts trop difficiles, y sont une gêne constante pour les conducteurs de véhicules à vitesse modérée; le profil de la route est trop accidenté, les déclivités trop fortes; les rampes, trop longues et sans paliers de repos, ruinent promptement les attelages, fatiguent les organes des automobiles. Ces critiques s'appliquent à presque toutes les grandes routes de Madagascar : celles qui, de Tananarive, vont à Mevatanana par Ankazobe et Andriba, à Fianarantsoa par Antsirabe et Ambositra, celles d'Antsirabe à la côte Ouest, traversant la belle région de Betafo, et de Fianarantsoa à Mananjary. Toutefois, on peut constater de grandes améliorations dans le tracé des voies les plus récentes, que le service des Travaux publics a fait étudier avec soin : route de Tananarive à la vallée de la Mananara pour favoriser la culture et le commerce du riz, route de Moramanga au lac Alaotra pour l'exploitation de la fertile vallée du Mangoro supérieur, de Tananarive à Miarinarivo par Fenoarivo pour la mise en valeur du bassin du lac Itasy.

Mais les erreurs des techniciens improvisés, qui ont trop longtemps mesuré la valeur ou le classement d'une route à sa seule largeur, n'ont pas eu de conséquences aussi regrettables que les préjugés qui ont dominé dans l'exécution des travaux. Après quelques années d'indifférence politique, on a malheureusement tenté d'introduire à Madagascar les querelles du salariat et du patronat; on a excité contre les succès du « capitalisme » les convoitises du « prolétariat; » on a voulu socialiser les entreprises en remplaçant quelques gros entrepreneurs par une foule de petits qui trouvaient ce vocable plus noble que celui de tâcheron. Pour rendre la fortune accessible à tous en éliminant les adjudicataires importants, on a fractionné les travaux en multiples lots dont la valeur restreinte ne pouvait tenter l'activité de ceux qui avaient dirigé les grandes entreprises des premières années de l'occupation. Les appels d'offres n'exigeant plus la production des certificats de capacité, la situation d'adjudicataire de routes, de ponts, d'édifices publics, parut alors plus enviable que celle de prospecteur. Les concurrents se présentèrent en foule, et firent des rabais de 30 à 40 pour 100 sur les devis de l'administration. La plupart, ne disposant pas d'avances pécuniaires pour l'organisation des chantiers, contractaient des emprunts à des taux de 12 à 15 pour 100. Dans ces conditions, les bénéfices sur des entreprises de faible importance, où les séries officielles des prix sont déjà calculées avec une rare parcimonie, ne peuvent être que négatifs. Les travaux, mal surveillés par les agens du contrôle administratif, sont le plus souvent mal exécutés. Les contestations entre la main-d'œuvre et les employeurs se multiplient, les ponts s'écroulent, les talus s'éboulent, les empierremens sont emportés par les pluies, et le budget d'entretien se transforme en budget de réfection.

Un bon réseau routier est cependant indispensable, ainsi que nous l'avons démontré. Pour l'obtenir, il faut renoncer à des errements funestes. Il faut écarter des adjudications les incompetens et les brouillons; il faut appliquer avec une juste sévérité les pénalités des cahiers des charges pour les malfaçons et les délais d'exécution; il faut que la réception des travaux ne soit pas une vaine formalité; il faut enfin donner aux entreprises l'importance et la valeur d'autrefois pour attirer ou conserver à Madagascar les entrepreneurs habiles, bien outillés, disposant de forts capitaux, qui seront seuls capables d'exécuter les travaux

à la satisfaction commune de l'administration et du public.

Après cet exposé sommaire, aussi impartial que possible, sur la situation réelle de Madagascar, les conclusions semblent s'imposer évidentes. La réalisation d'un programme de voies de communication permettant une circulation intense de transports par traction animale ou automobile, la construction de chemins de fer d'intérêt local, l'aménagement des ports, la protection des populations indigènes et surtout de la race hova contre les influences funestes qui arrêtent leur accroissement, sont d'impérieuses et d'immédiates nécessités. Des primes généreuses à l'élevage des bœufs et des chevaux auraient pour conséquence la suppression du portage humain qui fait tant de victimes et cause tant d'abus. Une politique avisée à l'égard des missionnaires assurerait à la colonie les bienfaits d'un corps enseignant nombreux, habile et peu coûteux. La réorganisation de l'Assistance médicale favoriserait le recrutement ultérieur de la main-d'œuvre locale par l'abaissement de la mortalité. La facilité, la rapidité, le bas prix des voyages et des transports encourageraient les recherches et les tentatives des industriels, des agriculteurs et des commerçans. L'appel à l'immigration étrangère serait une mesure transitoire utile à la petite colonisation; les Grecs qui viennent si volontiers dans l'île sauraient mettre en valeur quelques districts de l'Émyrne et du pays betsileo grâce à leur rusticité, leur endurance, leur adaptation naturelle au climat; un millier de familles annamites transformerait en peu d'années les marais des Pangalanes en riches rizières; des Malais aideraient les Hovas à pratiquer l'élevage; Hindous, Chinois, nègres de l'Afrique occidentale fourniraient la main-d'œuvre indispensable aux grands travaux publics.

De nombreux millions seraient nécessaires. Notre colonie est aujourd'hui trop pauvre pour les souscrire ou les gager. Seul, un emprunt garanti par la France, et dont les charges diminueraient avec la prospérité croissante de l'île, donnera les ressources qui font défaut. La situation actuelle ne peut se prolonger longtemps sans compromettre l'avenir de la colonisation et rendre improductifs les sacrifices déjà faits pour la conquête et la pacification de Madagascar.

PIERRE KHORAT.

---

# REVUES ÉTRANGÈRES

---

UN ROMANCIER POLONAIS :  
M. LADISLAS REYMONT

---

*Marzyciel (le Réveur)*, par Wladyslaw Reymont, un vol. in-18, Varsovie, librairie Gebethner, 1910.

— Alors, comment devrai-je faire ?

— Vous prendrez le funiculaire du Vomero ; là-haut, tout près de la station, vous trouverez l'ancien couvent de Saint-Martin, et, adossé à l'un de ses murs, un petit café avec une terrasse ! De cette terrasse s'ouvrira à vous le plus merveilleux spectacle du monde ! Devant vous, dans l'éclatante lumière du soleil, la baie tout entière se déploiera, jusqu'à l'horizon que ferment des îles. A vos pieds vous aurez Naples, et le Vésuve en face de vous. Et depuis Capri jusqu'au Cap Misène l'immense cirque des montagnes encadrera une plaine enchantée où des vignes, des pins, des oliviers baignent dans un rayonnement de lumière bleue !

— Combien je vous remercie de vos renseignements ! Mais je ne me doutais pas que vous eussiez voyagé ! — répondit une voix étonnée, pendant qu'une main, dans la petite ouverture du guichet, prenait le billet de chemin de fer ainsi qu'un reste d'argent.

Joseph sourit tristement, inscrivit à la craie, sur le tableau noir, le numéro du billet qu'il venait de vendre, et puis releva la tête et murmura, en français :

— Je n'ai pas toujours été distributeur de billets !

Sur quoi quelqu'un se pencha vivement, des yeux brillèrent dans l'étroite ouverture, et une main blanche et chaude se tendit vers le jeune employé.

— Comme je vous plains !

Joseph étreignit la main offerte et la retint longuement, les yeux perdus au loin, comme accablé sous l'émerveillement du golfe bleu qu'il venait d'évoquer ; après quoi il soupira, en caressant les boucles légères de ses cheveux blonds.



Derrière le guichet, cependant, commençaient à s'élever d'autres voix irritées, des bruits de souliers retentissaient, frappant le sol avec impatience, et bientôt une foule entière se pressa contre les carreaux dépolis qui entouraient le guichet, réclamant les billets pour le train déjà annoncé. Joseph parut enfin s'éveiller de son rêve, soupira de nouveau, et, mélancoliquement, se remit à sa tâche : il écouta les demandes, chercha les billets voulus dans les innombrables compartimens de l'armoire ouverte, les timbra, les jeta devant les mains étendues pour les prendre, reçut l'argent et rendit la monnaie, tout cela très vite, avec la régularité et l'indifférence d'un appareil automatique.

Et sans cesse une voix nouvelle lui criait un nouveau nom de gare, sans cesse de nouvelles mains s'allongeaient, impatientes; mais Joseph les connaissait déjà si parfaitement, ces mains et ces voix des voyageurs, que pour beaucoup de ceux-ci il savait d'avance la destination et la classe du billet qu'ils allaient demander, et qu'à bon nombre de mains il souriait amicalement, se tenait fièrement à distance de bon nombre d'autres, ou bien faisait mine de ne pas les reconnaître, et reculait avec dégoût devant quelques-unes; et une ou deux fois, au contraire, lorsque apparaissaient dans l'ouverture de petites mains blanches et parfumées, les regards qu'il adressait à celles-là étaient caressans comme des baisers.

Et durant un quart d'heure, par le guichet ouvert, sans cesse s'étendirent vers lui des mains des espèces les plus dissemblables; il y en avait de vieilles et de jeunes, de jolies et de laides, d'infortunées et de triomphantes, des mains pareilles à des griffes et d'autres à des fleurs, des mains faites pour recevoir des baisers et d'autres pour recevoir des chaînes.

Enfin un sifflement aigu déchira l'air, les murs se mirent à trembler sourdement; le convoi des mains acheva de défiler devant le guichet; et Joseph, sortant de son bureau, alla jeter un coup d'œil sur le quai de la gare. La neige tombait en flaqes énormes, le quai s'était transformé en une bruyante fourmilière humaine; le chef de gare, en casquette rouge et en gants blancs, allait et venait avec solennité, les gendarmes se dressaient immobiles et raides, comme des colonnes. Et le train s'arrêta, des portes claquèrent, des voyageurs se précipitèrent à l'assaut des wagons, pendant qu'un petit-vendeur de journaux glapissait son refrain, et qu'un garçon du buffet, vêtu d'un frac tout graisseux, avec une serviette blanche sur sa tête nue, courait le long des voitures en portant un plateau garni de verres, et psalmodiait d'une voix monotone : *Du thé ! du café ! du thé !*

Joseph considérait tout cela d'un air calme. Mais tout à coup, comme si quelque chose l'avait mordu au cœur, il murmura aigrement :

— Quel besoin peut-elle bien avoir toute cette racaille, de circuler ainsi par le monde ?

Cet obscur petit employé d'une des plus importantes stations de chemins de fer de la Pologne russe n'a jamais eu l'occasion, lui, de « circuler par le monde, » et c'est simplement d'après Baedeker que, tout à l'heure, il décrivait à l'élégante voyageuse inconnue les splen-

deurs de la baie de Naples et l'enchantement du soleil italien. Né de parens nobles, mais orphelin dès l'enfance et sans la moindre fortune, force lui a été de se résigner à l'humiliation d'une tâche qui, depuis plusieurs années déjà, suffit à l'empêcher de mourir de faim. Aussi bien accomplit-il cette tâche avec la régularité machinale que nous avons vue, n'ayant rien autour de soi pour l'en divertir : car il n'aime ni le jeu ni le vin, ni même les plaisirs galans sous la forme où ceux-ci lui seraient accessibles. Profondément étranger à toute la réalité qui l'environne, il vit tout entier dans ses rêves, par un instinctif besoin de son âme de poète manqué ; et comme le hasard de sa destinée l'a plongé de bonne heure dans le monde particulier des chemins de fer, il n'est pas étonnant que ses rêves aient revêtu chez lui, de plus en plus, l'aspect d'une véritable passion, — ou folie, — de voyages. Au contact de ces mains de toute espèce à qui, chaque jour, il distribue des moyens d'explorer toutes les régions de la terre, un désir maladif lui est venu d'explorer à son tour ces régions merveilleuses que lui seul d'ailleurs, grâce au double privilège de sa naissance et de son génie, sera capable d'apprécier enfin dans toute leur beauté de nature ou d'art. Et ainsi, sa chaude imagination s'est enflammée peu à peu, alimentée encore par une lecture continuelle des « guides » et des récits de voyages : au point qu'il lui arrive parfois de se laisser prendre soi-même aux mensonges et aux vantardises qui, presque constamment, lui sont suggérés par son souci d'affirmer sa supériorité sur la misérable « racaille » de son entourage. Ses journées comme ses nuits s'écoulent désormais dans une étrange atmosphère de visions et d'aspirations idéales où il lui est sans cesse plus difficile de distinguer nettement entre les faits authentiques de sa vie et les belles aventures que sa rêverie s'obstine infatigablement à leur substituer : tantôt s'exaltant à ressentir jusqu'au bruit et à l'odeur d'une rue de Séville ou d'un quai de Rio-de-Janeiro, et tantôt retombant avec désespoir dans l'odieuse banalité de son petit bureau tapissé de billets.

Et peut-être, déjà, un « cas » psychologique tel que celui-là suppose-t-il une conformation du cerveau possible seulement chez une race dont l'imagination ne se trouve pas retenue, à toute heure, par l'actif et vigilant contrepoids du « bon sens, » — d'une race à l'oreille de qui la calme voix de la « réalité » ne parle pas assez haut pour l'empêcher d'entendre sans arrêt l'appel insinuant de la fantaisie. Mais combien plus nettement encore la marque distinctive du caractère polonais, dans l'âme éperdument chimérique de Joseph Pelka, se révèle à nous

par d'autres traits de ses sentimens ou de sa conduite, et en particulier par l'incapacité que nous découvrons chez lui à satisfaire jamais ces désirs passionnés qui jaillissent de son cœur avec un élan, une intensité, une richesse sensuelle extraordinaires ! Car à peine le jeune homme approche-t-il de la réalisation de l'un de ses rêves, qu'aussitôt ce rêve se décolore et se rapetisse, se dépouille inévitablement de tout le délicieux attrait qu'il avait pour lui. Un jour, par exemple, le distributeur de billets obtient la faveur de monter lui-même dans l'un de ces trains rapides qu'il s'exaspérait de voir défiler sous ses yeux : il se rend à Varsovie, dépense d'emblée le peu d'argent qu'il a apporté en allant se loger dans un grand hôtel, et puis, dès la minute suivante, se sent pénétré d'un mélange si douloureux de déception et d'ennui que de tout son être il n'aspire plus qu'à s'enfuir loin de cette fausse grande ville, afin de pouvoir, du moins, recommencer à rêver librement dans la solitude de son petit bureau. Ou bien c'est une jeune femme qui, par miracle, a réussi à lui plaire lorsqu'il l'a rencontrée chez un camarade : mais que la pauvre enfant, émue de la curiosité sympathique qui lui est apparue dans les yeux de Joseph, abandonne son amant pour venir le rejoindre, sur-le-champ il aperçoit en elle tant d'ignorante sottise et de vulgarité qu'il s'étonne d'avoir pu la juger agréable. La seule femme qu'il aime est une princesse de la Chine ou des Indes, une exquise créature imaginaire dont le visage ne cesse pas de varier au gré de ses lectures ou du simple hasard : sauf parfois pour cette vague image, — comme l'on va voir, — à devenir plus concrète et plus proche, mais avec les conséquences désastreuses qui suivent inévitablement tout effort du jeune « rêveur » polonais à changer ses chimères en réalité.

Un soir de décembre, une tourmente de neige s'est produite qui a interrompu le fonctionnement du télégraphe, et rendu à peu près impossible la marche des trains. Cependant, l'express de Berlin est entré en gare : on espère que, avec l'aide de son chasse-neige, il pourra continuer sa route sans autre dommage qu'un retard de quelques heures.

Joseph se promenait le long du train, et bien que le vent le couvrit de neige et faillit par instans le précipiter contre le marchepied des wagons, il s'obstinait à examiner toutes les fenêtres, avec un pressentiment qu'il essayait de se cacher à soi-même.

— Votre princesse inconnue est là, dans le wagon-salon ! — lui cria, au passage, le conducteur du train,

Joseph fut saisi d'un frisson de joie. Il courut vers la fenêtre du wagon désigné, et regarda à l'intérieur. Oui, c'était bien elle, cette ombre merveilleuse dont il rêvait et qu'appelait bien souvent son âme désolée, cette adorable apparition qu'il connaissait seulement pour l'avoir vue, tous les ans, s'en aller ainsi quelque part dans le monde, et en revenir !

Elle était assise avec une vieille dame imposante ; et, ayant aperçu la figure du jeune employé à la lumière de la lampe électrique, elle lui sourit si aimablement, comme toujours, que d'un geste inconscient il leva sa main jusqu'à sa casquette, tout en fixant sur la voyageuse des yeux pleins d'amour. Après quoi, la jeune femme, sans doute, parla de lui à sa compagne, car la vieille dame, à son tour, daigna lui adresser un sourire indulgent. Et Joseph se répétait à soi-même, tout bas, joyeusement :

— Ma princesse m'a reconnu ! Elle m'a reconnu !

L'ouragan le battait et le recouvrait de neige : mais il continuait à rester là, comme hypnotisé, regardant la jeune voyageuse avec des yeux brûlants. « Je t'attendais, ma bien-aimée, je savais que tu allais venir ! » soupirait-il, pendant que sa poitrine se soulevait de plus en plus vite, et que devant ses yeux s'allumaient des étoiles.

De nouveau il vit s'épanouir le sourire céleste. Soudain la fenêtre du wagon tomba bruyamment, et l'inconnue se dressa debout, dans l'ouverture, tout près de son amoureux. Incapable de croire à la réalité de son bonheur, il entendit une voix douce et chantante :

— Pourquoi donc restons-nous si longtemps ici ?

Il voulut répondre ; mais sa gorge s'étrangla, et il sentit que tout son visage s'inondait de rougeur. La princesse blanche sourit de nouveau, et, plongeant sur lui ses grands yeux violets, d'un ton impérieux lui demanda encore :

— Croyez-vous que nous ayons chance de parvenir jusqu'à la frontière ?

— Oh ! sûrement ! Tout au plus avec un petit retard !

Il avait fini par retrouver la parole, mais sa voix tremblait d'émotion ravie. Puis ils se regardèrent en silence pendant quelques instans ; et dans les yeux de Joseph la jeune femme lut une si ardente prière d'admiration et d'amour que ses propres lèvres frémirent, et qu'une nuance de rose traversa la divine pâleur de son visage ; et puis elle serra plus étroitement contre elle son manteau de fourrure.

— Et vous ne craignez pas que la neige nous submerge, quelque part en chemin ?

— Oh ! non ! c'est impossible !

— Merci beaucoup !

Elle demeurait là, comme si elle eût attendu une réponse ; et ses yeux violets le dévisageaient maintenant avec une bienveillance plus marquée. Mais lui, hélas ! il ne savait que répondre. Des milliers d'idées et de mots lui affluaient à l'esprit et lui agitaient les lèvres ; ses yeux enflammés projetaient vers elle un hymne d'adoration extasié, son cœur se démenait follement : et toujours impossible d'énoncer une seule parole ! Après un moment d'attente, la voyageuse lui sourit une dernière fois, referma la fenêtre, et revint vers sa compagne. Le train, d'ailleurs, était sur le point



de se remettre en route. Et Joseph, d'un regard atterré, considéra cette fenêtre fermée aussi longtemps qu'elle n'eut point disparu dans l'obscurité.

— Vrai, il faut avoir du courage pour s'amuser à *firter* par un temps pareil ! — lui cria le conducteur, lorsque la dernière voiture du train défila devant lui.

On entend bien que l'histoire ne finit pas là. Bientôt le chef de gare apprend que l'express est bloqué par les neiges, à quelques kilomètres plus loin ; et une équipe d'employés est envoyée à son secours, dont Joseph a obtenu de faire partie. Avec un enthousiasme de plus en plus insensé, le jeune homme s'élance à la conquête de sa bien-aimée. Il la retrouve tranquillement attablée dans la chaude atmosphère du wagon-restaurant, tout occupée à rire des compliments que lui débite un groupe joyeux de jeunes officiers ; et le regard qu'elle lance sur son sauveur, lorsque celui-ci s'est mis en tête d'attirer de force son attention sur lui, ne reflète plus qu'une indifférence hautaine, et mieux vaut ne point parler de la manière dont le pauvre Joseph, en voulant tout ensemble accabler l'infidèle du témoignage de son désespoir et de son mépris, achève définitivement de s'avilir à ses yeux.

Ainsi ce « rêveur » ne parvient pas à trouver dans le rêve la douceur consolante qu'y puisent volontiers d'autres âmes, également incapables de s'intéresser aux médiocres illusions de la « réalité. » Ne pouvant ni se résigner à la seule méditation poétique des joissances que désire passionnément son cœur, ni non plus essayer activement de les satisfaire, il souffre d'une douleur si constante et profonde que toutes ses folies ne nous empêchent pas de le plaindre, comme un grand enfant que torturerait un mal inguérissable. Sans compter que sous ses folies, — dont quelques-unes ne laisseraient pas de sembler bien étranges à des lecteurs français, — nous découvrons à chaque instant une nature essentiellement loyale et généreuse, plaçant très haut l'idéal moral que, d'ailleurs, elle n'a point le courage d'appliquer dans ses actes, et rachetant jusqu'à ses fautes les plus humiliantes par une certaine attitude noblement dédaigneuse à l'égard de la vie. Mais peut-être aussi l'involontaire sympathie que nous inspire cette figure singulière tient-elle en partie au relief qu'a su lui donner le romancier polonais : unissant avec un art si parfait, dans l'image vivante qu'il nous offre de son héros, les élémens distinctifs de sa race et la part éternelle de son « humanité » qu'il nous contraint à le suivre d'un regard indulgent et presque affectueux dans toutes les péripéties de sa lutte inutile contre la destinée, depuis les visions



éveillées en lui, au début du roman, par les noms enchantés de Naples et de l'Italie jusqu'à la catastrophe tragique où va s'écrouler, d'un seul coup, tout le laborieux édifice de ses rêves.

Je ne puis malheureusement que résumer ici, en quelques mots trop rapides, l'origine et les circonstances principales de cette catastrophe, telles que nous les décrit le nouveau roman polonais de M. Ladislas Reymont. Parmi les collègues de Joseph Pelka se trouve un jeune garçon d'origine paysanne, et profondément méprisé en cette qualité par notre gentilhomme, mais qui n'en a pas moins, sur ce dernier, l'énorme avantage d'être né avec un talent artistique qu'il a toujours cultivé dans ses moments de loisir. Un beau jour, Joseph apprend de ce camarade qu'un riche amateur lui a prêté plusieurs milliers de francs, afin qu'il aille poursuivre à Paris ses études de peintre; et il faut voir avec quel aplomb le « rêveur, » devant cette nouvelle imprévue, affecte de mépriser les impressions, fades et banales, d'un séjour à Paris, tandis que lui-même, à l'en croire, se propose de partir bientôt vers les forêts merveilleuses de l'Amérique Centrale, où des princes de ses amis l'invitent à venir chasser avec eux! Mais, en réalité, la nouvelle du voyage que va pouvoir accomplir ce misérable « rustaud » achève d'affoler la brûlante imagination du distributeur de billets. Et d'abord celui-ci, dans une admirable scène que j'aurais été heureux de pouvoir traduire tout entière, imagine de voler à son camarade la liasse de billets que le jeune artiste a trop ingénument étalée sous ses yeux. Puis, lorsque enfin il a réussi à dompter ce lâche désir, le voici qui, ne pouvant plus se résigner à l'odieuse fatalité de son existence, décide brusquement de s'enfuir avec le contenu de la caisse dont il a la garde! Dans des chapitres dont la hâte fiévreuse fait songer aux plus pathétiques peintures de Dickens ou de Dostoïevski, l'auteur s'exalte lui-même à nous raconter chacune des étapes de cette fuite haletante, et, par exemple, la rencontre soudaine du voleur avec la jeune femme qui naguère était venue se réfugier tendrement près de lui. Joseph maintenant la supplie de l'accompagner à Paris, ayant déjà commencé à éprouver cette horreur de la solitude qui sera, de plus en plus, la forme la plus cruelle de son châtimement. Mais la jeune femme a deviné en lui un criminel, et, inconsciemment, sa tendresse pour lui s'est mêlée d'un mystérieux effroi : de telle sorte qu'elle l'abandonne à moitié chemin. Et c'est, ensuite, l'arrivée de Joseph à Paris, où tous les quelques jours qu'il va vivre seront pour lui un

long cauchemar, avec une impossibilité absolue de goûter à aucun des plaisirs autrefois le plus ardemment attendus et rêvés. Détail caractéristique : les seules choses qui désormais conservent encore le pouvoir de l'intéresser sont celles qui se rapportent à son ancien métier : l'« aristocrate » qui, durant des années, n'avait point cessé de rougir de sa profession, le voilà qui, pour distraire l'écrasante monotonie de sa solitude, s'en va regarder de quelle façon ses confrères parisiens distribuent des billets, dans les diverses gares ! Et c'est encore, — en véritable employé de chemins de fer, — aux roues familières d'une locomotive qu'il finira bientôt par demander la délivrance de ses remords et de son ennui.

Joseph souffrait de plus en plus, se sentait indiciblement malheureux : mais il ne savait toujours pas que faire de soi, et n'avait même pas la force de songer à cette question. Parfois seulement, dans de rares minutes d'énergie reconquise, il projetait un départ pour l'Amérique ou pour Londres.

— Qui sait ? *Ce sera* peut-être là-bas ?

Et il rêvait à ce voyage pendant quelque temps : mais bientôt cette dernière espérance le dégoûtait à son tour, et de nouveau il errait par les rues, étranger et inutile, semblable à une feuille que le vent aurait détachée d'un arbre et semée au hasard.

Une certaine nuit, il fut réveillé par des coups de tonnerre. Il entr'ouvrit la fenêtre : un orage se déchaînait sur Paris, des éclairs projetaient des zigzags de feu ; et bientôt une violente averse se mit à tomber, débordant des gouttières et tambourinant sur les toits.

— Tout à fait comme chez nous au printemps ! se dit-il.

Et il se recoucha, mais sans pouvoir se rendormir : car la tristesse ainsi ravivée s'était insinuée dans son cœur, et commençait à le déchirer avec les dents aiguës du souvenir.

— Là-bas aussi, le printemps doit être venu ! gémit-il, en sentant que toute son âme s'envolait « là-bas. »

Les arbres fruitiers, dans les jardins, s'étaient revêtus de fleurs ! Les grues allaient lentement par les prairies, la terre labourée exhalait son parfum coutumier ; les trains filaient en faisant trembler les murs, et laissaient derrière eux un long sillon de fumée. Tout l'air était imprégné d'un bien-être délicieux.

— Mais moi, jamais plus je ne prendrai ma part de tout cela !

Dès l'aube suivante, cependant, il résolut décidément de partir pour l'Amérique. Après s'être informé de l'heure du départ du premier paquebot, il donna congé de sa chambre, et commença fiévreusement à emballer ses effets.

— Quand pensez-vous partir ? lui demanda le garçon de l'hôtel.

— Demain matin.

— Je vous conseillerais plutôt de partir tout de suite !

— Et pourquoi ?

Le garçon jeta un regard méfiant autour de la chambre, et, d'un ton mystérieux, lui murmura :

— La police vous cherche ! Elle peut venir d'un moment à l'autre !

— Quelque malentendu ! — répondit Joseph de l'air le plus tranquille, en donnant au garçon un généreux pourboire.

Après quoi il s'en alla déjeuner, comme les autres jours, dans un café voisin ; mais il lui semblait que tous les yeux se fixaient sur lui, et il s'empressa de sortir du café. Longtemps il erra sans but, mais toujours avec la sensation que quelqu'un le suivait. Il hâtait le pas, évitait soigneusement la rencontre des sergens de ville, finissait presque par courir ; et tout à coup, sans savoir quand ni comment, il se trouva hors de la ville, en pleine campagne.

Le jour était printanier, tiède, mais un peu brumeux ; sur les eaux frémissantes se penchait le tendre duvet des saules, les vergers étincelaient de fleurs, les oiseaux chantaient. Devant lui, entre des jardins, Joseph vit passer un train tout essoufflé.

Il s'approcha de la voie, s'assit sur un talus, et regarda distraitemment tomber l'ombre du soir. D'un jardin qui bordait la voie, des abricotiers secouaient sur lui leurs pétales roses, le vent caressait doucement son visage enfiévré ; et il restait assis sans remuer, tout plein de larmes contenues, le cœur inondé d'une affreuse tristesse.

— Tout est mensonge, même les rêves ! — murmurait-il en se relevant.

Après avoir jeté un coup d'œil aux alentours, il descendit vers la voie et s'étendit sur les rails. Un nouveau train arrivait ; la terre tremblait, les rails vibraient sourdement ; le train accourait, se précipitait avec une rapidité affolée. Encore un clin d'œil, un cri bref et perçant ; et puis le train passa comme un éclair, disparut à jamais dans les ténèbres.

L'auteur de ce roman, M. Ladislas Reymont, est aujourd'hui l'un des maîtres le plus admirés de toute la jeune école des romanciers polonais. Unissant à de très précieuses qualités d'observation pittoresque et psychologique le privilège, non moins précieux, d'une parfaite « objectivité » littéraire, il apporte à la peinture des mœurs polonaises un talent qui n'est pas sans rappeler celui du grand conteur russe Ivan Tourguenef. Tout de même qu'avait fait autrefois ce dernier, il s'attache, en quelque sorte, à nous décrire « du dehors » l'âme et la vie de ses compatriotes, en accusant chez eux des traits dont leur propre conscience nationale ne découvre pas aussi nettement, d'ordinaire, ce qu'ils ont d'exceptionnel et de « national. » C'est ainsi que cette fois encore, dans son nouveau roman, il a pu évoquer devant nous un type curieux de « réveur » polonais dont maintes particularités se retrouveraient sans doute chez d'autres romanciers ou poètes de sa race, mais que nul d'entre eux n'a réussi à nous présenter en un relief aussi saisissant. Peut-être seulement serions-nous tentés de regretter que M. Reymont, dans son zèle à percevoir le côté « polonais »

des caractères qu'il nous décrit, insiste plus volontiers sur leurs défauts ou leurs ridicules que sur les nobles et touchantes vertus qui s'y mêlent toujours, — achevant par là de ressembler à l'impitoyable Ivan Tourguenef, comme aussi à la plupart de nos romanciers « réalistes » français, depuis Balzac et Flaubert. Il a beau éprouver et nous communiquer une compassion attendrie pour son jeune « rêveur, » victime misérable de la destinée : nous eussions souhaité d'entrevoir, dans les yeux immobiles du jeune garçon, la lumière d'un rayon fugitif d'espérance ou de fraîche gaité qui l'eût rendu plus proche de nous et, pour ainsi dire, moins obstinément réfractaire à notre sympathie. Mais avec quelle vigueur son image se détache devant nous, d'un bout à l'autre du petit roman, et combien chacune des phases de ses émotions ou de sa pensée porte profondément l'empreinte de l'antique race de « rêveurs » dont il est issu !

Sen histoire n'est d'ailleurs qu'un court épisode, dans l'œuvre déjà singulièrement nombreuse et variée de M. Reymont. Je me rappelle, en particulier, un grand roman intitulé *La Terre promise*, où l'auteur est parvenu à animer d'une intensité merveilleuse de vie poétique la peinture d'une vaste cité industrielle à demi polonaise et à demi allemande, avec une foule de figures contrastées de fabricans et de contre-maitres, de banquiers millionnaires et d'inventeurs faméliques, de belles jeunes femmes juives et chrétiennes, — toutes figures très habilement revêtues d'une valeur « représentative, » sous l'exemplaire réalité de leur physionomie individuelle. Et plus important encore, tout au moins pour les compatriotes de l'auteur, est une sorte d'immense poème en quatre romans, *les Paysans*, que seul M. Ladislas Reymont était capable d'écrire : un poème où l'évidente portée symbolique de chacun des personnages ne les empêche pas de garder à nos yeux tout l'attrait d'une vérité concrète infiniment pénétrante, parmi des décors dont l'admirable couleur campagnarde suffirait, à elle seule, pour justifier le succès d'une œuvre que l'opinion polonaise s'accorde désormais à mettre au premier rang de sa riche et glorieuse littérature nationale.

Aussi bien le même mélange d'une inspiration passionnée avec une incomparable fidélité réaliste se retrouve-t-il jusque dans les moindres « nouvelles » de M. Reymont, prêtant à quelques-unes d'entre elles une beauté artistique très originale qui, cette fois, ferait songer plutôt à un Maupassant moins brutal et plus nuancé. Le volume qui contient l'histoire du « rêveur » Joseph Pelka nous offre précisément, en manière d'appendice, une de ces nouvelles, dont aucune analyse ne



saurait rendre la subtile saveur toute « polonaise, » étrangement parfumée d'ironie souriante et de mélancolie. Après quoi, viennent encore, pour terminer le volume, quelques pages intitulées *Dans une école prussienne* : un simple tableau, et à peine esquissé, mais d'une signification si poignante pour tout cœur polonais ! Car il va sans dire que cette « école prussienne » est une de celles où, trop longtemps, l'âme et le corps de petits enfans polonais ont eu à subir les funestes effets d'une intempestive expérience de « germanisation. » L'instituteur, au début de la classe, veut contraindre ses élèves à réciter la prière en langue allemande. « C'était un homme énorme, avec une barbe rouge qui encadrait comme d'une flamme ses joues grasses, semées de taches de rousseur. Ses yeux ronds, clignotant entre des paupières sanglantes, errèrent un instant sur les visages effrayés des élèves ; et puis, après avoir fait négligemment un signe de croix, il se mit à réciter, d'une voix machinale : *Vater unser der Du bist...* » A dix reprises, le terrible homme recommence les premières paroles de la prière, sans que la voix d'aucun des enfans consente à s'élever pour lui faire écho. Alors, peu à peu, le gros Allemand s'exaspère, enragé d'une obstination que ne suffisent à vaincre ni ses menaces ni le souvenir de ses coups des jours précédens ; et bientôt nous le voyons, une fois de plus, faisant comparaitre tour à tour devant sa chaire chacun de ces petits rebelles, pour les punir de leur résistance :

L'instituteur devenait de plus en plus rouge et de plus en plus follement il assouvissait sa colère ; mais les enfans s'avançaient vaillamment, à l'appel de leurs noms, saisis d'une exaltation presque joyeuse, en murmurant tout bas, dans leur langue natale, la prière qu'ils allaient refuser de traduire dans la langue ennemie. Enfin l'homme, anéanti par leur héroïsme et sa propre fureur, leur ordonna de rester à leurs places.

Haletant de fatigue, il s'était accoudé sur sa chaire, et parcourait d'un regard haineux ces visages têtus, sillonnés de raies bleues ou tachés de sang. Mais avant qu'il eût achevé de se calmer, voici que là-bas, au dernier banc, se dressa une petite fille de sept ou huit ans, les lèvres roses, les yeux d'un bleu de ciel, avec deux petites nattes de lin tressées autour du front ; et voici qu'avec une gravité craintive elle s'avança vers la chaire, et, étendant timidement tantôt l'une, tantôt l'autre de ses petites mains, murmura, d'une faible voix toute pleurnichante :

— Et moi, monsieur, vous ne m'avez pas encore battue !

Il y a là, incontestablement, un talent romanesque de l'espèce la plus vigoureuse et la plus attachante, égal à ce que les autres littératures européennes possèdent aujourd'hui de plus remarquable. Et soit que M. Reymont ait de bonne heure étudié nos maîtres français, ou



plutôt encore qu'il ait eu d'instinct le secret d'une forme élégamment mesurée, le fait est qu'une traduction de ses livres, — au contraire de ceux de M. Boleslas Prus ou de M. Sienkiewicz, ses glorieux aînés, — ne risquerait pas de nous choquer par un manque trop absolu d'équilibre dans la composition. Les plus longs même de ces livres ne sont jamais encombrés : l'air et la lumière y circulent librement, et l'extrême abondance des pages ne nous apparaît pas plus gênante que, par exemple, dans un roman d'Alexandre Dumas. Seule, peut-être, la nature trop « polonaise » des sujets constituerait un obstacle à leur acclimatation parmi nous. M. Reymont, comme je l'ai dit, tâche bien à « humaniser » les sentimens et tout le caractère de ses personnages : mais je crains que l'effort qu'il y emploie ne suffise pas à nous affranchir d'une certaine inquiétude, au spectacle de tels modes particuliers d'imagination ou de volonté qui, dans ses romans, semblent parfaitement naturels et possibles aux compatriotes de son Joseph Pelka. En tout cas, l'expérience vaudrait d'être tentée; et puisque, depuis la mémorable aventure du succès de *Quo Vadis*, — que je persiste à considérer comme fâcheuse pour l'introduction définitive, chez nous, des véritables chefs-d'œuvre de M. Sienkiewicz et de ses confrères, — les Polonais ne cessent pas de vouloir nous initier au brillant mouvement de leur littérature, assurément ils ne sauraient trouver un romancier mieux fait pour nous devenir familier et cher que l'auteur des *Paysans*, de la *Terre promise*, et de cette tragique histoire d'un jeune « rêveur » enseveli sous l'éroulement de ses rêves.

T. DE WYZEWA.

---

## CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

---

Les dernières décisions prises par le Saint-Siège et les documents qui les ont rendues publiques ont trop d'importance pour qu'il nous soit permis de les passer sous silence. Nous en parlerons avec le respect que méritent toujours les actes de la plus haute autorité morale qui soit au monde, mais avec sincérité et liberté. L'impression qu'ils ont produite n'a pas été exempte de quelque inquiétude, et le monde catholique, s'il donne une fois de plus l'exemple d'une soumission parfaite, n'est pas sans prévoir que, dans la pratique, cette soumission n'ira pas sans difficultés.

Ce n'est pas tant au *Sillon* que nous pensons en ce moment, qu'aux ordres très impératifs qui ont fixé l'âge auquel les enfans devront désormais faire leur première communion : nous y reviendrons et en parlerons dans un moment. Pour ce qui est du *Sillon*, les conséquences de sa condamnation seront assurément moins graves. L'œuvre n'était pas sans défauts. La lettre que le Saint-Père a adressée à l'épiscopat français pour les dénoncer et les condamner est un document remarquable par le fond et par la forme. Le ton en est vigoureux. Il y règne, par momens, une ironie puissante et courroucée qui semble faire effort pour se contenir, et même pour s'atténuer quand, après avoir parlé des choses, l'auteur du document parle des hommes auxquels il les impute. Il reconnaît que leurs intentions ont été bonnes, mais il affirme qu'ils se sont égarés peu à peu et, après les avoir avertis, il compte sur leur obéissance. Ils ont obéi, en effet. M. Marc Sangnier a dissous le *Sillon* et les œuvres qui s'y rattachaient. Il a conservé seulement son journal, qui semble avoir échappé à la condamnation pontificale, pour y continuer sa propagande dans les limites qui lui ont été fixées. Tout le monde est libre d'avoir un journal; M. Sangnier en a le droit comme tous les autres catho-

liques, comme tous les autres citoyens, et il sera sans doute en règle avec Rome s'il y parle en homme qui n'engage que lui, au lieu d'afficher la prétention de parler et d'agir en conformité avec la doctrine et même avec les autorités catholiques. Il y avait dans son attitude une équivoque qu'on a fini, à Rome, par trouver dangereuse et qui l'était au moins en un point. Un grand nombre de prêtres étaient entrés dans le *Sillon*, où ils semblaient perdre leur caractère et s'affranchir de la hiérarchie ecclésiastique pour faire partie d'une organisation où il n'y en avait aucune. Lorsque le *Sillon*, élargissant à la fois ses cadres et son esprit, a admis parmi ses membres des représentans de toutes les religions et même de la libre pensée, l'inconvénient, pour des prêtres, est devenu plus grave. Qu'on s'en soit ému à Rome, rien n'est plus naturel. « Il n'y a pas de hiérarchie dans le *Sillon*, dit la lettre pontificale... On y entre librement, comme librement on en sort. Les études s'y font sans maître, tout au plus avec un conseiller. Les cercles d'études sont de véritables coopératives intellectuelles, où chacun est à la fois maître et élève. La camaraderie la plus absolue règne entre les membres et met en contact total leurs âmes; de là, l'âme commune du *Sillon*. On l'a défini « une amitié. » Le prêtre lui-même, quand il y entre, abaisse l'éminente dignité de son sacerdoce, et, par le plus étrange renversement des rôles, se fait élève, se met au niveau de ses jeunes amis et n'est plus qu'un camarade. » Est-ce là le rôle qui convient au prêtre? Non certainement, et si le mot de « promiscuité, » qu'emploie la lettre pontificale, est énergique, il n'est pas inexact. Mais ces critiques, qui s'appliquent au *Sillon*, n'atteignent pas le journal de M. Sangnier, car un journal n'est pas une association; il est l'œuvre d'un homme ou de quelques hommes qui, ayant une opinion commune, la soutiennent par leur plume. Le journal reste libre, sauf pour l'Eglise le droit imprescriptible de déclarer qu'il ne représente pas ses doctrines, s'il ne les représente pas en effet et si quelque confusion nouvelle s'établit à ce sujet.

Quelles sont donc les doctrines de l'Eglise? La lettre pontificale les expose très nettement. « Le *Sillon*, y dit-elle, a le noble souci de la dignité humaine. Mais cette dignité, il la comprend à la manière de certains philosophes dont l'Eglise est loin d'avoir à se louer. Le premier élément de cette dignité est la liberté, entendue en ce sens que, sauf en matière religieuse, chaque homme est autonome. De ce principe fondamental il tire les conclusions suivantes : Aujourd'hui le peuple est en tutelle sous une autorité distincte de lui, il doit s'en

affranchir : *émancipation politique*. Il est sous la dépendance de patrons qui, détenant les instrumens du travail, l'exploitent, l'oppriment et l'abaissent; il doit secouer leur joug : *émancipation économique*. Il est dominé enfin par une caste appelée dirigeante, à qui son développement intellectuel assure une prépondérance indue dans la direction des affaires; il doit se soustraire à sa domination : *émancipation intellectuelle*. Le nivellement des conditions à ce triple point de vue établira parmi les hommes l'égalité, et cette égalité est la vraie justice humaine. Une organisation politique et sociale fondée sur cette double base, la liberté et l'égalité (auxquelles viendra bientôt s'ajouter la fraternité), voilà ce qu'ils appellent la démocratie. » La lettre de Rome résume ainsi les doctrines du *Sillon*. Ce résumé est-il tout à fait exact? M. Sangnier proteste du contraire : il ne se reconnaît pas dans ce portrait. Quoi qu'il en soit, de pareilles tendances, à supposer qu'il n'y ait là que des tendances, sont périlleuses : elles conduiraient tout droit à l'anarchie. La lettre du Pape reproche aux créateurs du *Sillon* d'avoir conçu une cité idéale et qu'ils ont mise au-dessus de tout, en laissant entendre que c'était déjà celle de l'Église, ou qu'elle le serait un jour. Il n'en est rien, déclare-t-elle, et à la cité du *Sillon* elle oppose la cité catholique, construite en conformité avec la nature humaine et les lois de l'histoire. Ce qui domine dans la conception catholique, c'est l'autorité : elle est supérieure à la liberté et elle condamne l'égalité. L'autorité ne vient pas du peuple, c'est-à-dire d'en bas; elle vient d'en haut, c'est-à-dire de Dieu, qui la confère aux gouvernemens, quels que soient d'ailleurs leur forme et leur nom. Le Pape n'en réproouve aucun. Elle ne condamne nullement la République, ni même, en un certain sens, la démocratie; mais elle n'admet pas, et, pour être juste, reconnaissons qu'elle ne pouvait pas admettre, avec M. Sangnier, que la démocratie et la République étaient ou devaient être l'aboutissement unique et nécessaire de ses doctrines. Elle admet indifféremment la République en France, en Suisse, dans les deux Amériques, et la monarchie dans le reste du monde. Dieu place l'autorité où il veut, aussi bien dans les peuples que dans les rois, à la condition qu'on reconnaisse qu'elle vienne de lui seul. Tel est, nous semble-t-il, le sens de la lettre romaine, et, à tous ces points de vue, elle est inattaquable. Mais pourquoi, dans l'entraînement de sa logique, prend-elle si fortement parti contre l'idée doctrinale d'égalité? Pourquoi affirme-t-elle comme une vérité certaine qu'il y aura et qu'il faut qu'il y ait toujours des classes diverses dans la société? « Il y

aura toujours des pauvres parmi vous, » a dit le Christ; mais a-t-il entendu en faire un article de foi? En tout cas, nous n'avons rien vu de tel, jusqu'ici, dans le *Credo* de l'Eglise, et il semble bien que, sur ce point, les opinions restent libres. Sans doute l'égalité absolue est une chimère, nul n'en est plus convaincu que nous, mais l'effort de la civilisation consiste à diminuer les inégalités entre les hommes et il faut, dans ce champ d'activité comme dans tous les autres, espérer beaucoup pour réaliser un peu. C'est un idéal à rebours que de transporter en Europe les castes immuables de l'Inde. Pourquoi ne pas laisser un peu de rêve à nos imaginations?

La lettre conclut en disant que le *Sillon*, qui portera désormais le nom de *Sillon catholique*, pour en éloigner tous les élémens étrangers et suspects, devra se mettre, dans chaque diocèse, sous la direction des évêques, et, dans chaque paroisse, sous la direction des curés. Nous plaignons les évêques et les curés à qui incombera désormais le soin de diriger une œuvre qui, en dépit des intentions religieuses qui s'y mêlaient, était avant tout politique et sociale; mais il est probable qu'elle fondra assez vite entre leurs mains. S'il en était autrement, on aurait créé, avec les débris du *Sillon* de M. Sangnier, ce parti catholique dont nous avons plus d'une fois signalé les dangers: on ne les aurait pas diminués en lui donnant des chefs ecclésiastiques. Ce parti serait appelé à peu de succès. Mais est-ce là ce que la lettre pontificale a voulu dire? Il est permis d'en douter lorsqu'on lit les instructions nouvelles que le Saint-Père donne au clergé pour en écarter la contagion du modernisme. Après avoir constaté une moindre efficacité dans les effets de la prédication, il l'attribue à ce que le prédicateur s'est trop souvent laissé entraîner à parler de ce qui fait l'objet des polémiques et des conférences mondaines, au lieu de se borner à faire entendre la parole du Christ. Sans doute la limite est difficile à tracer entre le domaine religieux et l'autre, entre ce qui appartient à Dieu et ce qui appartient à César, c'est-à-dire aux gouvernemens humains. Elle existe pourtant; l'Evangile en fait mention et, plus que jamais peut-être, il importe de la maintenir.

M. Marc Sangnier s'est soumis, non sans faire entendre un cri de souffrance. On comprend son angoisse. Elle n'est pas sans analogie avec celle de l'aviateur qui croit voler vers le ciel et qui, frappé de la foudre, se sent cruellement précipité vers la terre. Mais M. Sangnier n'a-t-il pas commis une imprudence en mêlant à son œuvre qui étant humaine, devait être critiquable par quelque endroit, une autorité qui entend rester au-dessus de la critique? Sa consolation est



de penser que ses intentions du moins n'ont pas été méconnues. Il a trouvé dans le clergé français, et même parmi ses membres les plus distingués, des défenseurs qui, sans doute, n'approuvaient pas toutes ses audaces, mais qui, jugeant qu'elles ne portaient pas atteinte à la foi dans ce qu'elle a de strict, estimaient qu'il n'y avait pas lieu de décourager son initiative. L'Eglise, en d'autres temps, en a toléré d'autres ! Mais Rome ayant parlé, tout le monde s'est incliné.

On s'est incliné aussi, et plus naturellement encore, devant les instructions données par le Pape au sujet de la première communion. Nos lecteurs savent en quoi elles consistent : le Pape a ordonné que la première communion, qui se donne aujourd'hui aux enfants de dix à douze ans, suivant leur degré d'instruction, leur soit donnée uniformément à sept. L'affaire du *Sillon* n'a qu'un intérêt secondaire ; elle ne touche, au total, qu'un certain nombre de personnes ; au contraire, les prescriptions relatives à la première communion touchent tout le monde, clergé et fidèles, qui se demandent quelles en seront les conséquences ; et pourquoi ne pas dire que leurs préoccupations sont vives ?

Nous laissons, bien entendu, de côté les discussions purement théologiques ; elles ne sont pas de notre compétence ; mais la décision pontificale fait une révolution dans ce qu'il y a de plus résistant au monde, c'est-à-dire dans nos mœurs. On a dit que la première communion s'était faite à d'autres époques à des âges très différents, quelquefois même dans la première enfance. Dans l'Eglise orthodoxe, c'est-à-dire en Russie et dans une partie de l'Orient, elle se fait à deux ans : mais il s'agit d'une Eglise schismatique, et ce n'est pas là qu'il faut chercher des exemples. L'Eglise catholique a adopté en Occident une autre pratique. Pourquoi ? Parce qu'elle admet que la première communion ne doit être faite que lorsque l'intelligence de l'enfant est assez éclairée pour qu'il comprenne l'acte qu'il accomplit. C'est ainsi qu'on l'entend en France depuis un temps déjà très long. Évidemment, ceux qui abaissent l'âge de la première communion ont une conception différente. Ils croient que le sacrement opère par lui-même, indépendamment des dispositions, sinon morales, au moins intelligentes, qu'on y apporte. Nous ne les suivrons pas sur ce terrain, qui n'est pas le nôtre, et où nous perdrons pied : c'est surtout au point de vue de l'instruction religieuse de l'enfant que nous nous plaçons. Il est possible que, dans d'autres pays, cette instruction se poursuive après la première communion, mais il est certain que, dans le nôtre, elle cesse le plus souvent à ce moment même. Pour employer une

comparaison toute profane, la première communion est considérée, dans nos campagnes et dans les populations ouvrières, comme une sorte de certificat d'études religieuses qui libère l'enfant de tout effort ultérieur. Aujourd'hui qu'elle a lieu à dix ou douze ans, l'instruction religieuse est un bagage bien léger, qui s'allège encore davantage, sous les atteintes de l'oubli, à mesure qu'on avance dans la vie. Qu'arrivera-t-il lorsque la première communion aura lieu à sept ans? La réponse viendra à tous les esprits, à toutes les consciences, sinon sur toutes les lèvres, car beaucoup la retiendront. Quand le Pape a ordonné, on doit se taire et obéir.

Nous n'en attachons que plus d'intérêt à l'opinion qu'a émise, dans l'émotion du premier moment, M. le chanoine Désers, curé de Saint-Vincent-de-Paul à Paris : il en a été blâmé par l'autorité épiscopale, et sans doute aucun autre prêtre n'élèvera la voix. On a attribué au cardinal Ferrata, qui a été nonce à Paris et qui devrait nous connaître, l'opinion « qu'il est aussi facile de préparer à la première communion des enfans de sept ans que des enfans plus âgés, et qu'il n'est pas plus difficile d'apprendre à des enfans de sept ans à distinguer le pain eucharistique du pain ordinaire. » M. le curé Désers répond : « Si ces paroles reproduisent fidèlement la pensée du cardinal, elles dénotent une inexpérience de l'apostolat des enfans trop évidente pour être discutée. Il n'y a pas un catéchiste expérimenté, il n'y a pas de parens judicieux pour oser signer cette proposition. » Parlant de la masse des enfans du peuple, M. le chanoine Désers ajoute : « Cette masse immense ne sera pas atteinte, ou du moins elle ne sera pas pénétrée. A sept ans, on ne pourra pas apprendre le nécessaire à ces enfans. Ils n'arriveront pas à saisir la distinction du pain eucharistique et du pain ordinaire, ou, du moins pour la plupart, cette distinction leur apparaîtra comme celle qui existe entre un pain qui est très blanc et tout petit et un autre pain qui est moins blanc et plus gros. Et après, cette masse, ayant fait une première communion hâtive avec des impressions très superficielles, nous échappera; nous n'en reverrons que quelques unités... Voilà le côté douloureux de la nouvelle législation... Dans nos catéchismes, nous nous efforçons de donner un fondement solide à la vie chrétienne de nos cathéchisés. Maintenant nous ne le pourrons plus. C'est là ce qui nous anguisse. Après tant d'efforts, rendus plus difficiles par l'impiété ambiante, ce sera une régression fatale. Et quand le cardinal prétend que seul l'esprit du mal pourra se plaindre de la nouvelle législation, nous l'assurons, au contraire, que l'esprit du mal se

réjouira, car, par la force des choses, nous ferons libéralement son jeu pour l'aider à déchristianiser la France. » Si, en effet, le cardinal Ferrata lisait nos journaux libres penseurs, les militants de l'anticléricalisme, il y verrait que ce qu'il appelle l'esprit du mal s'est réjoui de ce qui l'enchantait lui-même, et il n'y avait là aucun artifice de polémique, le sentiment était sincère. Certaines personnes croient que l'instruction religieuse n'a qu'une importance secondaire et que la pratique suffit. Mais la France est un pays essentiellement logicien et les pratiques elles-mêmes ne s'y maintiendront pas longtemps lorsque les croyances, déjà si affaiblies, auront définitivement disparu. L'école, chez nous, est une grande force, qu'elle soit religieuse et qu'on y enseigne le catéchisme, ou qu'elle soit laïque et qu'on y enseigne les élémens de la science. C'est là que se forme l'âme de l'enfant. On discute pour savoir comment combiner l'enseignement religieux et l'enseignement laïque. Quelles seront les heures de catéchisme et les heures de classe? Quand finira le rôle de l'instituteur et commencera celui du prêtre? Il est à craindre que ces difficultés ne soient résolues dans l'avenir plus facilement qu'aujourd'hui. L'instituteur s'emparera de l'enfant lorsqu'il sortira des mains du prêtre à sept ans, et le conservera sans partage. Ceux qui croient à l'influence salutaire de l'enseignement religieux le regretteront.

Qu'il nous soit permis, avec tous les ménagemens qui conviennent, d'exprimer ici un regret : évidemment le Saint-Père a pris sa décision sans consulter les évêques de France, pas plus d'ailleurs que ceux des autres nations. Les mœurs religieuses des divers pays ne sont pas les mêmes ; pourquoi ne pas s'en informer ? pourquoi ne pas en tenir compte ? pourquoi appliquer partout la même règle ? pourquoi envoyer partout des instructions uniformes ? Catholique veut dire universel, mais l'universalité ne va pas sans des modalités différentes, en dehors des choses de foi bien entendu. On sait comment est composé le Sacré Collège : il est à peu près tout entier entre des mains italiennes. A mesure que s'est accru sur les âmes le pouvoir spirituel du Saint-Père, cet inconvénient est devenu plus sensible, et des faits comme ceux qui viennent de se produire ne peuvent que le rendre plus sensible encore. La lettre qui condamne le *Sillon*, établit fortement les lignes de la hiérarchie catholique : le Pape seul au sommet, puis les évêques, puis les curés, et au-dessous le peuple immense des fidèles. Le Pape ordonne, les évêques transmettent l'ordre aux curés, et ceux-ci aux fidèles qui doivent obéir. Ils le doivent, en effet, sinon ils cesseraient d'être catholiques. Mais

n'ont-ils pas, et les curés aussi, et les évêques aussi, quelque droit d'être entendus? L'autorité suprême se forme-t-elle, comme celle de Moïse écrivant sous dictée le Décalogue, au milieu des nuages d'un Sinaï inaccessible? Il est dangereux sans doute de poser ces questions : aussi faudrait-il faire en sorte qu'elles ne se posassent jamais.

La situation de l'Orient continue d'être préoccupante. Elle se trouble, elle s'éclaircit un peu et s'apaise, elle se trouble de nouveau et redevient agitée. Quelque habitué qu'on commence à être à ces alternatives successives, elles entretiennent en Europe un fâcheux état de nervosité. Hier, les inquiétudes venaient de la Macédoine où le gouvernement ottoman avait entrepris d'opérer un désarmement nécessaire, mais difficile. Aujourd'hui elles viennent des élections grecques et de l'impression, d'ailleurs naturelle et légitime, qu'elles ont produite à Constantinople. Il y a lieu d'espérer que, sur un point aussi bien que sur l'autre, ces inquiétudes se dissiperont, mais ce n'est pas sûr, et il l'est malheureusement beaucoup plus qu'elles renatront un jour plus ou moins prochain. Le mécontentement est partout, excepté peut-être au Montenegro, qui vient de s'ériger à la dignité de royaume. L'exemple donné par le roi Ferdinand de Bulgarie a été contagieux. Il devait l'être, et personne n'a été surpris que le prince Nicolas ait voulu à son tour être roi. Il s'y était déjà préparé et y avait préparé le monde en se qualifiant, il y a déjà quelque temps, d'Altesse Royale. C'était un acheminement. Mais si cette transformation a satisfait l'imagination monténégrine, elle a porté ombrage à la Serbie. Il n'y avait jusqu'ici qu'un seul royaume serbe ; il y en a deux maintenant ; la nationalité serbe est plus divisée qu'auparavant, ce qui ne laisse pas de l'affaiblir. Au surplus, le temps seul développera les conséquences de l'événement. En attendant, les deux familles royales, à Belgrade et à Cettigné, échangent des politesses protocolaires, et on pourrait croire que tout est pour le mieux.

Tout ne l'est pas en Macédoine. Le désarmement de populations toujours prêtes à la guerre civile était, nous l'avons dit, nécessaire. Le gouvernement ottoman l'avait déjà opéré en Albanie au prix d'une guerre dont on a pu se demander, pendant quelques mois, quel serait le dénouement. En fin de compte, les Albanais ont mis bas les armes et les ont rendues, ce qui a été un succès pour la Jeune Turquie. Elle ne pouvait pas en rester là ; il fallait aussi désarmer les Macédoniens. On y a procédé, paraît-il, avec brutalité et aussi avec une inégalité qui devait encore irriter les passions et provoquer les protesta-



tions. Désarmer les chrétiens de Macédoine, à quelque nationalité qu'ils appartenissent, était fort bien, mais il aurait fallu étendre l'opération aux musulmans et on ne l'a pas fait. Les plus éprouvés ont été les Bulgares. Ce sont eux, à la vérité, qui forment les bandes les plus redoutables, composées non seulement d'autochtones, mais encore de frères venus de l'autre côté de la frontière: ils la repassent d'ailleurs quand le danger est trop grand, et c'est ce qu'ils ont fait lorsque les soldats turcs ont voulu les désarmer. Naturellement ils se sont plaints et le gouvernement bulgare a été obligé d'envoyer une note à Constantinople. Elle était d'ailleurs de ton modéré, et les allégations qu'elle contenait n'étaient pas inexactes. Nous avons dit comment le désarmement s'était fait. Les soldats turcs n'ont pas deux manières d'opérer, et ils sont tout surpris quand on condamne comme inhumaine la seule qu'ils connaissent et qu'ils ont toujours pratiquée. Comment peut-on faire autrement? disent-ils. Le gouvernement ottoman, qui a une autre notion des choses, a pris des mesures pour que les excès commis ne se renouvellent pas, et ces mesures ont sans doute été efficaces, car on parle un peu moins de la Macédoine depuis quelques jours. Mais la Bulgarie reste frémissante; l'opinion publique y est très surexcitée, et il ne faudrait pas l'encourager beaucoup pour qu'elle fit quelque éclat. Hâtons-nous de dire que personne ne l'encourage et que, de partout, on lui conseille la prudence et la réserve. Le danger, s'il a existé, semble pour le moment conjuré.

Nous ne sommes pas aussi sûrs qu'il le soit du côté de la Grèce. Lorsqu'on a parlé d'élire en Grèce une assemblée revisionniste, nous avons tout de suite exprimé la crainte que, une fois élue, elle n'émit la prétention de s'ériger en Constituante, et nul ne sait où cela peut conduire. L'Assemblée a été élue; elle n'est pas encore entrée en fonction et déjà quelques-uns de ses membres, et non des moindres, parlent d'en faire une Constituante: au lieu de se contenter de reviser quelques articles de la Constitution, elle en ferait une autre. Une Assemblée, élue avec un mandat déterminé et limité, n'a évidemment aucun droit de le transformer et de l'étendre; mais ce sont là des scrupules qui pèsent peu à Athènes. On l'a déjà vu lorsque la décision a été prise de procéder à l'élection d'une assemblée revisionniste dans des conditions anticonstitutionnelles; il aurait fallu le vote de deux Chambres successives, on s'est contenté d'un seul. Ce précédent prouve pour le moins que les Grecs s'embarrassent médiocrement des questions de forme. Au surplus, ce n'est pas la pré-



mière difficulté qui se présente à eux ; il y en a une autre, plus délicate encore et plus grave, puisqu'elle touche à la politique extérieure et aux rapports du pays avec la Porte. Celle-ci a déclaré, on s'en souvient, qu'elle ne tolérerait pas que la Crète nommât des députés à l'Assemblée hellénique, et rien n'était plus légitime que cette protestation préalable. Il était, en effet, inadmissible qu'une île ottomane élût et envoyât des députés dans un pays étranger ; un tel acte aurait été une provocation, car il aurait voulu dire que la Crète se considérait comme faisant déjà partie de la Grèce, et si l'Assemblée hellénique avait accueilli dans son sein les députés crétois, la mesure aurait été comble, car cela aurait voulu dire que la Grèce considérerait la Crète comme à elle. Alors, c'était la guerre. Les Grecs et les Crétois sont ingénieux ; ils ont cherché à tourner l'obstacle. La Crète n'a pas bougé ; elle n'a procédé à aucune élection ; mais les électeurs grecs ont élu cinq députés dont deux avaient la double nationalité crétoise et hellénique et dont trois étaient incontestablement et uniquement crétois. La Porte n'a pas manqué de protester contre ces élections auprès des puissances protectrices. Celles-ci lui ont fait remarquer qu'une distinction était à faire entre les deux députés qui avaient la nationalité hellénique et les trois qui ne l'avaient pas. Le sentiment général est que ces derniers devront décliner le mandat qu'ils ont reçu indûment, mais que l'élection des deux premiers est strictement correcte et que la Chambre est en droit de les valider.

Nous ne saurions dire si la Porte se contentera de cette réponse, à laquelle elle prépare une réplique. Le droit des deux députés qui avaient conservé la nationalité hellénique ne paraît pas contestable. Seulement un des deux est M. Venizelos, qui était à la veille de l'élection le chef du gouvernement provisoire de la Crète et qui l'est encore aujourd'hui. Il donnera sa démission de ses fonctions crétoises pour appartenir tout entier à la Grèce ; et alors, qu'aura à dire la Porte ? En droit, rien sans doute ; aussi est-il probable que la Porte laissera finalement tomber ses objections ; mais, en fait, on comprend que l'élection de M. Venizelos ait produit sur elle une vive et très pénible impression. Cette élection a provoqué en Grèce un tel enthousiasme que M. Venizelos est aujourd'hui le maître de la situation ; tout le monde le pousse au pouvoir ; il ne cessera d'être le chef du gouvernement crétois que pour devenir celui du gouvernement hellénique. L'opinion voit en lui un sauveur, le sauveur, ce qui s'explique du reste par la médiocre qualité des hommes politiques qu'elle a vus aux affaires depuis quelque temps. Ils se sont tous plus ou moins

discrédités. Les deux principaux d'entre eux, M. Théotokis et M. Rhallys, se sont entendus pour faire campagne électorale ensemble au lieu de se combattre et pour faire passer leurs candidats dans les circonscriptions où leur union devait déterminer le succès ici de l'un et là de l'autre. Cette tactique leur a d'ailleurs réussi; s'ils restent d'accord, ils disposeront du groupe le plus important de la Chambre; toutefois, ils n'y ont pas la majorité et le courant du dehors les abandonne pour aller à M. Venizelos. Celui-ci est, dit-on, un homme intelligent, habile, énergique; il a donné une assez haute idée de sa valeur sur le théâtre un peu étroit où elle s'est exercée jusqu'à présent; mais ce n'est pas la même chose d'être chef du gouvernement crétois ou chef du gouvernement hellénique: la seconde de ces fonctions est singulièrement plus difficile à remplir que la première; qui a pu le moins ne pourra peut-être pas le plus. Si M. Venizelos réfléchit sur sa situation politique, et il le fait certainement, ses réflexions ne doivent pas être toujours couleur de rose. Des popularités comme la sienne sont le plus souvent éphémères. On attend trop de lui pour qu'il puisse réaliser tant d'espérances. S'il ne fait rien, — et que pourra-t-il faire? — pour amener promptement l'union de la Crète à la Grèce, la déception sera grande et rapide. S'il se croit obligé de faire quelque chose, il lancera son pays dans les aventures. Il ne peut sûrement pas compter sur le concours sincère des hommes politiques qu'il aura évincés du pouvoir et qui ne songeront qu'à se débarrasser de lui, même s'il leur offre des portefeuilles et si ces portefeuilles sont acceptés par eux. Quant à la Porte, elle restera sur l'expectative, mais avec un sentiment qu'on peut deviner. Nous lisions quelque part: Que penserait, que dirait et ferait l'Autriche si le gouvernement italien prenait pour chef un agitateur irrédentiste qui se serait mis à la tête d'une insurrection à Trieste ou dans le Trentin? Elle penserait sans doute que l'agitateur en question n'a accepté le pouvoir que pour réaliser son projet et elle agirait en conséquence. On ne saurait mieux définir la situation où se trouvera la Porte à l'égard de la Grèce, le jour où celle-ci aura confié ses destinées à M. Venizelos.

Mais les choses tournent parfois tout autrement que les prévisions humaines le font supposer. Il est possible que M. Venizelos ait vraiment un esprit politique et que le pouvoir l'assagisse. Il n'a vu jusqu'ici qu'un côté de la question, le côté crétois, qui est le plus simple; il verra désormais le côté hellénique et européen, qui est plus compliqué. Il ne faut pas désespérer de l'avenir.

Nous ne pouvons pas terminer notre chronique sans dire la grande perte que la *Revue* a faite. Après M. Eugène-Melchior de Vogüé, c'est M. Albert Vandal qui disparaît à la suite d'une courte maladie, au milieu de regrets dont toute la presse s'est faite l'interprète avec une touchante unanimité. Ces regrets ne sauraient être nulle part plus vifs que chez nous qui voyons disparaître un précieux collaborateur et un ami. Ceux qui lisaient ici, il y a quelques semaines à peine, les articles de M. Albert Vandal sur Murat et la reine Caroline, ne pouvaient pas se douter, à voir sa plume si alerte et sa maîtrise si ferme, que ce beau talent était près de s'éteindre dans la mort. M. Albert Vandal n'avait que cinquante-sept ans; il pouvait se promettre encore et nous nous promettons pour lui de longues années de travail et de succès. Ces espérances ont été cruellement trompées. Il laisse du moins derrière lui une œuvre qui sera certainement durable, parce qu'elle est à la fois une œuvre de science et de conscience scrupuleuse, et aussi une œuvre d'art. M. Albert Vandal avait une très haute conception de l'histoire et ne la considérait pas seulement comme une réunion de documens; l'ordre, l'arrangement logique, la méthode dans l'exposition des faits, la connaissance psychologique, intime et profonde, des acteurs d'un grand drame donnaient beaucoup de force et de clarté à ses narrations en même temps qu'une portée supérieure à ses jugemens. Il soignait infiniment son style à la fois élégant et précis, qui avait conservé la forme classique; il y mêlait beaucoup de fines nuances, d'intentions et de suggestions délicates que le lecteur aimait à y découvrir, enfin de grâce sérieuse et d'esprit. Son œuvre est marquée au coin de la distinction, comme l'était sa personne. Ce n'est pas encore le moment de parler de l'une et de l'autre avec les développemens qui conviennent. Nous ne voulons aujourd'hui qu'exprimer l'émotion douloureuse que nous a causée la mort prématurée de M. Vandal, qui a été un vrai historien, un écrivain séduisant, un patriote ardent, — toute son œuvre est un acte de patriotisme, — un homme enfin dont tous ceux qui l'ont bien connu, et dès lors aimé, garderont un inaltérable souvenir.

FRANCIS CHARMES.

*Le Directeur-Gérant,*

FRANCIS CHARMES.

